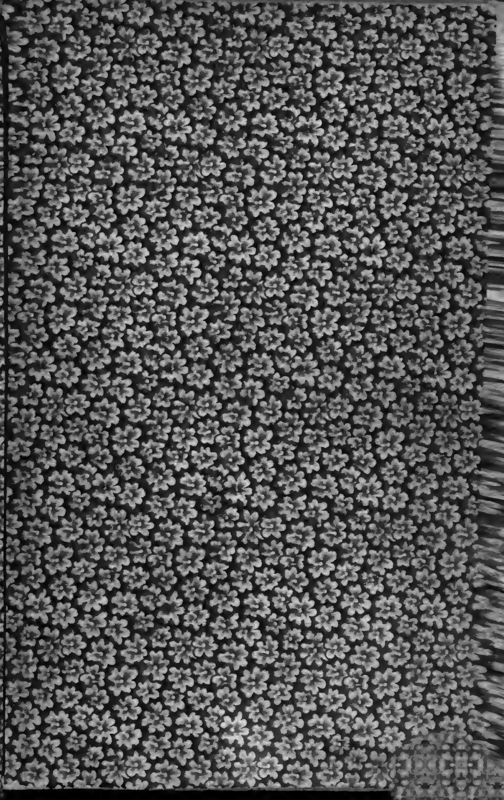


-PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LE CAPITAINE BURTON

VOYAGES

A LA MECQUE

AUX GRANDS LACS D'AFRIQUE

ET CHEZ LES MORMONS

ABRÉGÉS

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

D'APRÈS LE TEXTE ORIGINAL ET LES TRADUCTIONS

DE Mme H. LOREAU

Et contenant 3 cartes et 12 gravures sur bois

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PRIX : 2 FRANCS 25

VOYAGES

DU

CAPITAINE BURTON

AUTRES VOYAGES

PUBLIÉS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE

Agassiz (M. et Mme) : *Voyage au Brésil*. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte *.

Aunet (Mme L. d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg*. 1 vol. avec 34 gravures.

Baines (Thomas) : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*. 1 vol. avec 1 carte et 22 gravures *.

Baker (Sir Samuel White) : *Le lac Albert N'yanza*. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 vol. avec 20 vignettes et 2 cartes *.

Baldwin : *Du Natal au Zambèse*, 1860-1861. Récits de chasses. 1 vol. avec 24 gravures et 1 carte *.

Burton (Le capitaine) : *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*. 1 vol. avec 12 gravures et 3 cartes *.

Catlin : *La vie chez les Indiens*, 1 vol. avec 25 gravures.

Hayes (Dr J.-J.) : *La mer libre du pôle*. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte *.

Hervé et **de Lanoye** : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*. 1 vol. avec 40 gravures.

Lanoye (de) : *Le Nil et ses sources*. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *Ramsès le Grand ou l'Égypte il y a trois mille trois cents ans*. 1 vol. avec 40 vignettes.

— *La Sibérie*. 1 vol. avec 40 vignettes.

Lanoye (de) *Les grandes scènes de la nature*. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire*, voyage de *l'Erèbe* et de *la Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin ; 1 vol. avec 26 gravures et des cartes.

Livingstone (David et Charles): *Voyages dans l'Afrique australe*. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte *.

Mage (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*. 1 vol. avec 26 gravures et 1 carte.

Milton et Cheadle : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*. 1 vol. avec 16 gravures et 2 cartes.

Mouhot (Charles) : *Voyage dans le royaume de Siam, le Cambodge et le Laos*. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*. 1 vol. avec 12 gravures et 1 carte. *

Perron d'Aro : *Aventures en Australie, neuf mois chez les Nagarnooks ;* 1 vol. avec 25 gravures.

Pfeiffer (Mme Ida) : *Voyages autour du monde*. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte *.

Piotrowski : *Souvenirs d'un Sibérien*. 1 vol. avec 10 gravures.

Speke et Grant : *Les sources du Nil*. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes *.

Vambéry (Arminius) : *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale*. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte*.

Tous les voyages ci-dessus marqués d'un astérisque (*) ont été abrégés par M. J. Belin-De Launay.

COULOMMIERS. — TYPOG. A. MOUSSIN.

VOYAGES

DU

CAPITAINE BURTON

A LA MECQUE

AUX GRANDS LACS D'AFRIQUE

ET CHEZ LES MORMONS

ABRÉGÉS

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

D'APRÈS LE TEXTE ORIGINAL ET LES TRADUCTIONS

DE Mme H. LOREAU

Et contenant 3 cartes et 12 gravures sur bois



DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

INTRODUCTION

Voici quelques-uns des renseignements donnés, sur l'auteur des trois voyages que nous avons abrégés pour en composer le présent volume, par l'excellent *Dictionnaire universel des Contemporains*, que rédige M. G. Vapereau (3e édition).

Burton (Richard-Francis) est né, en 1820, dans le comté de Norfolk. Après avoir étudié en France et en Angleterre, il entra au service de la Compagnie des Indes avec un brevet de lieutenant dans un régiment indigène. Il visita d'abord les Nilgherries ou Montagnes Bleues, puis fit une résidence de cinq années dans le Sindh et consigna ses observations dans cinq ouvrages intitulés : *le Sindh ou la Vallée maudite* (1850, 2 vol.); *la Fauconnerie sur les bords de l'Indus* (1850); *le Sindh et les Races de la vallée de l'Indus* (1851); *Goa et les Montagnes Bleues;* enfin, une *Grammaire de la Langue moultane*, car il avait appris dès lors et parlait l'hindoustani, le persan, l'afghan et le moultan. Le troisième de ces livres paraît être aussi complet qu'intéressant, et nous trouvons regrettable qu'en France, où nous savons si peu de chose sur ces contrées, ces races et ces langues, nous ne connaissions rien des cinq ouvrages où M. Burton les expose.

C'est à cette époque qu'il s'attachait à parler l'arabe,

ce qu'il fit bientôt comme un naturel. Dès lors il forma le projet de visiter Médine et La Mecque, où aucun Européen n'avait pénétré depuis Burckhardt. La relation de ce *Pèlerinage* a été publiée en 1855. L'année suivante, il donna sa *Première Excursion dans l'Afrique orientale*, à laquelle il joignit une grammaire de la langue d'Harrar, pays au delà duquel il n'avait pas pu pénétrer. Vint ensuite la relation de son *Voyage aux Grands Lacs de l'Afrique orientale* (1859), puis son *Voyage à la Cité des Saints* (1861). Il fut alors promu major, élu vice-président de la Société anthropologique de Londres et nommé consul d'Angleterre dans la baie de Biaffra, où il résidait à l'île Fernando-Po. Il a recueilli dans cette fonction les matériaux de deux nouveaux livres : *Exploration d'Abeokuta et des Monts Camerones* (1863) et *Ambassade auprès de Gelele, roi de Dahomey* (1864). A la fin de cette année, il est passé en qualité de consul au Brésil, d'où, voyageur infatigable, il est revenu en 1869, après avoir traversé l'Amérique du Sud. Il pensa d'abord à remonter le Nil Blanc, à la recherche de D. Livingstone, mais il y renonça, parce que sir S. Baker faisait alors les préparatifs de sa seconde expédition vers le Lac Albert, et il partit pour la Syrie. En novembre 1869, il était à Damas, où allait le rejoindre Mme Isabel Burton, suivant une lettre qu'a publiée l'*Athenæum* et sur laquelle nous reviendrons bientôt.

De ces nombreux voyages, comme nous le disions en commençant, trois seulement sont abrégés dans le volume que nous présentons au public. Parmi ces trois, un seul, le *Voyage aux Grands Lacs*, a été donné complètement en 1862, d'après la traduction de Mme Henriette Loreau. Cette dame avait aussi traduit entièrement le *Voyage à la Cité des Saints*, mais l'ouvrage était resté inédit, sauf des extraits publiés dans le *Tour*

du Monde en 1862, et nous ne faisons aujourd'hui qu'abréger cette traduction complète. Quant au *Pèlerinage à La Mecque et à Médine*, il n'était guère connu que de nom en France, avant que nous l'eussions, pour la première fois, traduit et abrégé sous la forme que nous venons de lui donner.

Nous souhaitons pouvoir aussi faire connaître, un jour, l'ensemble des ouvrages de Burton sur la vallée de l'Indus.

Quant à ceux dont nous avons à nous occuper ici, le lecteur, nous l'espérons, les trouvera intéressants.

A propos de celui qui est le plus connu en France, de celui qui traite de l'Afrique, nous prendrons la liberté de faire deux remarques, la première relative à l'orthographe que nous donnons aux noms de lieux africains, la seconde aux sources du Nil. Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit au sujet de l'orthographe des noms africains, soit dans l'introduction au voyage de Speke, soit dans celle au voyage de Palgrave, nous contentant de rappeler que Victor Hugo, dans son troisième volume de *l'Homme qui rit*, a dit, après avoir passé seize ans en Angleterre : « Le meilleur moyen de prononcer les noms anglais, c'est de ne pas les prononcer du tout. » Or, cette difficulté de prononciation se reproduit nécessairement dans la façon dont les Anglais écrivent les noms étrangers donnés par des populations qui, au lieu d'Abdullâ « imprononçable pour tous ces négroïdes, » écrit M. Burton, disent Mdoullâ ; mais nous tenons à expliquer pourquoi, ayant écrit ailleurs « Nyoro » et « Tanganyica, » nous mettons à présent *Gnoro* et *Tanguégnica*. Cela vient de ce que nous nous sommes rappelé, un peu tard il est vrai, que nos voisins n'ont dans leur langue aucun son analogue au *gn* ni à *l* mouillé du français ; si bien que, pour figurer la prononciation de *filleul* et d'*indigne*, Spiers

écrit *fyeul*, *indinny*, et pour *dignité*, *dinnyité*, puis *beninnyité*, etc.; d'où il suit que les Anglais mettent *kanyon* pour le mot espagnol *cañon;* conséquemment, dans leurs livres, *Nyoro* est pour *Gnoro, Tanganyica* pour *Tanguégnica,* etc. Du reste, ce fait ne paraîtra pas extraordinaire aux personnes qui savent que, dans certaines provinces françaises, on dit *companion* pour *compagnon* et *onion* pour *oignon.*

Quant aux sources du Nil, sujet dont nous avons dû parler successivement dans les introductions à nos éditions des voyages de Speke, de Livingstone et de Baker, nous rappellerons avec quel sentiment d'amertume Burton a dû renoncer à visiter le nord du Tanguégnica et la rivière Rousizi, affluent ou effluent du lac; avec quelle ironie il parle des prétentions de Speke à avoir découvert la source du Nil, dès qu'il a entrevu l'extrémité méridionale du lac de Kéréoué, et comme il se moque de ces montagnes dont Speke dessine le croissant au nord du Tanguégnica et que Burton a vu naître sur le papier, sous forme de collines modestes, pour s'accroître peu à peu et prendre les dimensions importantes qu'elles ont conservées depuis lors sur les cartes dessinées en Europe (1); mais la lettre de Mme Isabel Burton explique ces sentiments. En 1856, il avait fait une carte hypothétique des sources du Nil. Lorsqu'il en entendit parler, il considéra le Rousizi comme une de ces sources. Les maladies seules dont il souffrait ainsi que son collègue ont pu l'empêcher alors de surmonter toutes les difficultés pour examiner ce cours d'eau. Mme Burton oublie complétement le témoignage des trois fils de Marouta (2). « Il fut trompé, dit-elle, par l'altitude erronée que Speke donnait au lac et par la mauvaise interprétation que Bombay faisait des rensei-

(1) Note de la page 435 dans l'édition française complète.
(2) V. notre page 188.



gnements transmis par les chefs africains. » — « Pour moi, dit-elle, le capitaine Burton est le premier des cinq voyageurs qui ont découvert les lacs de l'Afrique et, comme explorateur, il ne le cède qu'à Livingstone; encore, lui a-t-il ouvert le chemin du Nil. » On voit que M. Burton, dont sa femme n'est certainement que le reflet, n'a perdu aucune de ses prétentions. Le fait est que la persévérance mise par Livingstone pour explorer la région du Tanguégnica suffit à montrer quelle en est l'importance à ses yeux.

Le *Pèlerinage à Médine et à La Mecque* et le livre de Palgrave *Une Année dans l'Arabie centrale* se complètent l'un l'autre. Réciproquement Burton et Palgrave ont vu ce que l'autre n'a pas examiné. Aussi la façon dont ils envisagent le mahométisme n'est-elle pas la même. A Riad comme à Boukhara, cette religion est un écrasant despotisme; mais, plus qu'à Boukhara, l'Islam est à Riad l'odieux fatalisme, « qui dessèche et qui tue ce qu'il touche, qui en arrive à considérer l'action de fumer du tabac comme un péché mortel, tandis que le vol, la trahison, l'adultère et le meurtre ne sont plus que des péchés véniels. » Son Dieu est terrible, punit plus qu'il ne récompense, prédestine dès la création tous les hommes futurs les uns au paradis, les autres au feu éternel, indépendamment de leurs fautes ou de leurs mérites ; il repousse tout perfectionnement et tout progrès ; il ne veut ni médiateur ni intercesseur, et demeure inaccessible à la miséricorde dans sa solitude. Mais, à Médine et à La Mecque, c'est bien différent. Le centre du plus saint pèlerinage, l'Arafat, est le mont de la *Miséricorde,* et l'Islam s'est fait humain au point que la plupart des prières, admettant le mérite et le démérite des hommes, l'intercession des saints et la vertu du pardon chez Dieu sont presque chrétiennes. Je n'en donnerai pour preuve

que cette prière répétée dans la Mosquée du Prophète à Médine, en tournant le dos à la fenêtre où se posait l'archange Gabriel pour faire ses révélations, et la figure vers la chambre où, d'après la tradition, le Prophète est mort et enterré : « La paix soit avec vous, Anges de Dieu, vous les chérubins et les séraphins, les purs et les saints, honorés par les habitants du ciel et par ceux qui demeurent sur la terre. O seigneur bienfaisant ! ô le très-patient ! ô le tout-puissant ! ô le miséricordieux ! ô toi le compatissant ! rends parfaite notre lumière, pardonne nos péchés, accepte la pénitence de nos offenses, et fais-nous mourir parmi les saints ! La paix soit avec vous, anges du Miséricordieux ! que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions soient avec vous (1) ! » Certes, ici Médine est plus rapprochée de Rome que Riad ne l'est de Genève, car Riad a poussé jusqu'à l'absurde la rigueur avec laquelle elle a logiquement déduit les conséquences de ses principes de prédestination. La déposition de Burton est donc plus favorable à l'islamisme que celle de Palgrave ; cependant l'une ne contredit pas l'autre radicalement. Burton n'a vu que l'islamisme mitigé, dégénéré, hérétique et pervers à tous les points de vue, suivant Mahomet fils de Vouahab ; et cependant il concorde avec Palgrave quand il parle des vouahabites et, bien plus, lorsque, décrivant les conséquences des sacrifices faits à Mouna (2), il déclare que le fatalisme religieux empêche d'y porter aucun remède. Evidemment le mahométisme n'est moins dangereux à Médine que parce qu'il est moins réformé, moins logique que celui de Riad.

Si nous passons maintenant au mormonisme, nous

(1) *Pilgrimage to El Medinah and Meccah by Rich. Fr. Burton*, t. I, p. 313.

(2) Voir la fin de notre chapitre VIII.

devrons d'abord répondre à l'étonnement qu'on éprouve à voir de nos jours naître une nouvelle religion, essayant de combiner entre eux les éléments des croyances les plus diverses et les plus opposées. Cet étonnement, si naturel qu'il soit, n'est point partagé par tout le monde, car, dès 1829, Robert Southey, le poète lauréat de l'Angleterre, en avait prédit la possibilité, c'est-à-dire dans l'année même qui précède celle où commence l'ère des mormons. Parlant de ces assemblées où se manifestait la renaissance des passions mystiques et qu'on appelait les *revivals*, Southey écrivait (1) : « Le fanatisme religieux est un grand danger pour l'Amérique. Le Gouvernement n'ayant pas cru nécessaire de pourvoir à l'instruction religieuse du peuple dans les nouveaux Etats, on doit s'attendre à voir la superstition se développer comme conséquence de cette négligence et peut-être sous une forme effrayante. C'est là qu'un Vieux de la Montagne trouvera des dupes et des sectaires; c'est là qu'un imposteur ou un fou, voulant se tailler un royaume dans le territoire démesuré de l'Union, se fera du fanatisme l'irrésistible instrument de son ambition. L'immoralité, la faiblesse où conduit l'absence de religion, ouvre la porte à tous les excès. Un prophète ne trouverait rien de plus aisé que de tourner les assemblées mystiques des *revivals* au profit de ses desseins. Si un nouveau Mahomet devait se manifester, nous ne connaissons pas de contrée qui lui offrît plus de chances de succès que cette zone de l'Union anglo-américaine où les anciens Etats se débarrassent incessamment de la partie la plus remuante de leur population, qu'ils laissent à l'Evangile et à la Loi le soin de coordonner, si c'est possible; car, dans leur marche vers l'Ouest Lointain, les émigrants abandon-

(1) *Sir Th. Moore, or Colloquies on the Progress and Prospects of Society*, vol. I, part. II.

nent derrière eux les lois civiles et les religions des civilisés. » Cette prédiction remarquable s'est à peu près réalisée, puisqu'à l'exception de son esprit belliqueux le nouveau Mahomet s'est montré dans la Prairie jusqu'à y prêcher la polygamie, comme une institution divine. Oui, la polygamie, que Palgrave nous présente comme un spectacle repoussant et plein de tristesse, comme la ruine de l'esprit de famille, comme la cause des scènes impures et sanglantes comprises dans l'histoire des dynasties mahométanes, des vices sans nom et des passions qui souillent la demeure des moindres particuliers dans les pays qu'a frappés la malédiction du coran (1), cette polygamie renaît et fleurit de nos jours sur les rives du lac Iouta.

Et pourtant cette *institution divine* trouve des défenseurs. M. Burton, plus dans son livre que dans le nôtre, la juge avec quelque indulgence et rapporte même la lettre écrite par une mormone à sa sœur restée chrétienne pour lui exposer comme quoi la polygamie, ayant pour conséquence la fin des désordres illégitimes, lui semble être une source de vertus conjugales. Enfin tout récemment, dans l'ouvrage intitulé *les Etats-Unis, le Self-Government et le Césarisme*, M. Portalis se laisse aller à des enthousiasmes que la *Revue britannique* qualifie d'hallucinations étranges. « Derrière les barrières blanches qui bordent les jardins, écrit-il; derrière les rideaux de mousseline des fenêtres, il voit des houris aux formes voluptueuses mollement étendues sur un tapis de gazon ou sur un sofa capitonné, entourées de troupes joyeuses d'enfants qui s'ébattent au milieu des fleurs. » — « Quel missionnaire les mormons viennent de recruter là! s'écrie

(1) V. notre édition d'*Une Année dans l'Arabie centrale*, p. 186 et suiv.

M. Pierre Pichot (1). Jamais, non jamais, nous n'avons vu au Lac Salé rien de semblable. Non; pas plus ces ravissantes scènes d'intérieur que ces écoles dans lesquelles les mormons verseraient l'instruction à flots abondants; pas plus les hôteliers parfumés qui vous reçoivent à la porte des auberges, que ces régates sur un lac où l'on n'a pas vu le moindre batelet depuis celui que construisit à grand'peine le capitaine Stansbury en 1852, lorsqu'il voulut explorer l'île de l'Antilope, et qui, depuis longtemps déjà, a été réduit en pièces par les vagues. Non, tout cela n'est pas sérieux. »

L'institution de la polygamie est attaquée aujourd'hui de deux façons à la fois. D'abord, au point de vue des mormons, elle a été combattue en 1869 par le dernier fils de Joseph Smith, David Hirum, né cinq mois environ après l'assassinat de son père en 1844, à Carthage. Arrivé avec son frère Alexandre à la ville du Lac Salé, il a déclaré que son père n'avait jamais pratiqué la polygamie, proclamée par Brigham Young en 1852, et a exprimé l'intention qu'il avait, ainsi que son frère, d'organiser son église et de défendre publiquement sa foi dans le Tabernacle. Ce droit lui a été refusé par Brigham. Quelques mois plus tard, un membre du Congrès des États-Unis, S.-C. Cullom, a présenté un projet de loi ayant pour objet de condamner comme illégale la polygamie, de priver des droits et des privilèges inhérents au titre de citoyens des États-Unis ceux qui s'en rendent coupables, et de les punir par l'amende et par la prison.

A cette nouvelle, les mormones ont tenu, le 13 janvier 1870, dans le Tabernacle, au nombre de trois mille, une assemblée d'indignation où elles ont, à l'unanimité, voté que les projets de loi contre la poly-

(1) *Revue britannique*, août 1869, p. 552.

gamie sont d'atroces insultes et de malveillantes entreprises pour ruiner la liberté civile et religieuse, et que les institutions des mormons sont les seules sauvegardes laissées à la vertu et à l'innocence des femmes.

Leurs décisions ont inspiré une telle confiance aux Saints du dernier jour que, le 7 février suivant, la législature de l'Iouta accordait par une loi le suffrage politique aux femmes.

Si bizarres que nous paraissent ces faits, ils n'en sont pas moins incontestables. Ainsi, sous prétexte d'une renaissance chrétienne, c'est le mahométisme qu'on fait refleurir sur les bords du Lac Salé, c'est la théocratie qui s'implante en Amérique avec tous les raffinements d'espionnage et de despotisme que nos lecteurs ont rencontrés à Boukhara et à Riad.

Cette coïncidence inattendue n'est pas la seule qu unisse l'un à l'autre le *Pèlerinage à La Mecque* et le *Voyage à la cité des Saints;* ces deux ouvrages ont encore une autre analogie presque aussi extraordinaire: celle de représenter, à plusieurs points de vue, un état de choses déjà passé, appartenant à l'archéologie. Il n'y a cependant qu'une quinzaine d'années que le plus ancien des trois a été fait; mais que de choses ont eu lieu dans ce court espace de temps? Plus qu'à d'autres époques n'en voyaient des siècles réunis.

Jamais, disait Burton, l'islamisme ne permettra de prendre des précautions qui préviennent les miasmes pestilentiels causés par les immolations des victimes à Mouna. Jamais? Elles sont prises partout aujourd'hui, à Souez comme à Djeddâ, à La Mecque comme à Mouna et au pied de l'Arafat, à l'aller comme au retour.

Les embarcations qu'il voit à Souez sont pareilles à celles du temps des Romains et même du temps de Sésostris; dans mille ans, pense-t-il, ce seront encore

les mêmes. Dans mille ans? Combien de milliers de jours devait-il alors s'écouler avant qu'un navire à vapeur sillonnât la mer Rouge? Les pèlerins de la Perse et des Indes sont transportés à Djeddâ sur des bateaux à vapeur; un chemin de fer s'établit du Caire à Souez, enfin, le 18 novembre 1869, l'impératrice des Français et l'empereur d'Autriche-Hongrie passent par un canal qui unit la Mer Rouge à la Méditerranée.

Et l'Amérique! Qu'est devenu cet *express* qui faisait au péril de ses jours la poste entre le Mississipi et San-Francisco? Où est cette *ambulance*, cette diligence, qui voiture si lentement les voyageurs à la ville du Grand Lac Salé?

Dès 1852, les mormons adressaient au Congrès des pétitions pour l'établissement d'un chemin de fer. Soit que leur demande parût chimérique, soit que l'attention fût absorbée par les bruits précurseurs de la guerre civile, ce n'a été qu'après le rétablissement de l'Union que le projet a été mis à exécution. Les mormons pour leur part ont construit 500 kilomètres du railway qui unit les deux Océans, et, le 10 janvier 1870, au milieu des fêtes les plus joyeuses, le dernier rail a été posé; Brigham Young a enfoncé la dernière cheville à deux heures de l'après-midi; et l'*ancien* Woodruff a dédié le chemin de fer au Seigneur.

Les Parisiens doivent comprendre ces changements eux qui, en vingt ans, ont transformé leur ville. En 1830, on y voyait encore les emplacements des châtelets remontant aux Romains, celui de la croisée de la cité pour la première fois pavée par Philippe-le Bel, ceux des boucheries trop célèbres à l'époque des Cabochiens; les marchands étaient encore dans la galerie du Palais comme à l'époque de Pierre Corneille et à celle du lutrin de Boileau. Tout a disparu. On ne peut plus retrouver à Paris ni le moyen âge, ni Louis XIV, ni la

Révolution, ni l'Empire, ni la Restauration. La ville s'est métamorphosée. Le Parisien qui y rentrerait après vingt ans d'absence la prendrait pour une ville étrangère, s'il ne revoyait pas Henri IV sur le Pont-Neuf au confluent des deux bras de la Seine.

Le siècle marche si vite.

Ne nous figurons pas qu'il ne marche que pour nous.

Combien s'écoulera-t-il encore de temps avant que la vapeur et l'électricité aillent du Cap à Tunis et de Zanzibar à Saint-Louis?

En attendant, il y a plaisir à constater que l'auteur des voyages dont il s'agit n'est pas seulement un homme d'action; c'est aussi un homme érudit qui sait composer et écrire, mieux que la plupart des voyageurs; qui sait voir et penser, et dont les récits pleins de charme ont souvent ce genre d'esprit que les Anglais appellent l'*humour*.

J. Belin-De Launay

Périgueux, 14 mars 1870.

VOYAGES

DU

CAPITAINE BURTON

LIVRE PREMIER

PÈLERINAGE A MÉDINE ET A LA MECQUE, EN 1853

CHAPITRE I

DE LONDRES A SOUEZ

Objet du voyage. — Départ de Londres. — Je quitte le rôle de médecin indien pour celui de derviche. — Comment j'obtiens un passeport. — D'Alexandrie au Caire. — L'ouékélê Djémaliâ. — Hadji Oueli. — Je redeviens médecin afghan et religieux errant. — Mes succès. — Départ du Caire. — Souez. — Le jeune Mohammed et ses amis.

A mon départ, j'avais l'intention de traverser le centre inconnu de la péninsule arabique, soit en allant tout droit de Médine à Mascate, soit en me rendant par la diagonale de La Mecque à Makallat dans l'Hadramaout. Ce projet ne s'est pas réalisé.

C'était le 3 avril 1853 que, revêtu de mes vêtements orientaux, je suis sorti de Londres, en route pour Southampton ; tous mes bagages avaient autant que possible l'apparence orientale. Le lendemain de bonne heure, un *prince persan* prenait passage à bord du magnifique *Bengale*, vapeur à hélice de la Compagnie pénin-

sulaire et orientale. Quel utile conseil on m'avait donné là !

Treize jours plus tard, nous étions arrivés à l'embouchure du Nil.

Sortis du brouillard gris et visqueux, de l'atmosphère laborieuse, où nous étions à l'ancre en face de l'île de Wight, nous avions en treize jours traversé l'air si léger de la mer Intérieure, au bleu profond, aux vapeurs empourprées, et maintenant nous étions assis, reposant en silence et prêtant l'oreille à la mélodie monotone de l'Orient, à cette brise qui le soir souffle, sous les cieux étoilés, dans les bosquets touffus, son chant mélancolique.

Dans Alexandrie, le *prince persan* parti de Southampton devint un médecin indien, dont les élixirs et les pilules ne tardèrent pas à être fort recherchés. D'ailleurs les habitants d'Alexandrie, méprisant les docteurs européens, n'avaient pas encore vu venir des Indes un médecin pour les soigner. C'était une nouveauté! D'autant plus séduisante que ce docteur, déjà admirable, jouait encore le rôle d'un magicien et d'un fakir. Je ne voudrais cependant pas être pris pour un charlatan; aussi dois-je ajouter qu'en Orient la médecine est si intimement unie aux pratiques de la superstition qu'on ne peut pas espérer passer pour avoir quelque mérite si l'on ne s'y présente point pour un adepte des sciences mystérieuses. De plus, il faut faire remarquer que, depuis ma jeunesse, je me suis toujours occupé de l'étude de la médecine; que la pratique en est d'ailleurs assez aisée dans ces climats où l'on ne rencontre pas la complication des maladies qui attaquent des populations plus civilisées. Bientôt, hommes, femmes et enfants, une foule de clients, assiégèrent ma porte, et je pus voir, face à face, ce beau sexe dont les Européens ne connaissent ordinairement que les échantillons les plus dégradés. On me proclama un saint homme, doué de qualités surhumaines et d'un savoir sans limites. Un vieillard m'offrit sa fille en mariage, et une dame à

la fleur de l'âge me proposa cent piastres, c'est-à-dire environ vingt-cinq francs, si je voulais m'établir dans la ville et entreprendre de faire recouvrer la vue à celui de ses yeux qui l'avait perdue.

Cependant, au bout d'un mois de rude travail, je me décidai à prendre la qualité de derviche voyageur. Un homme religieux m'initia dans son ordre sous le titre fastueux de Roi au nom de Dieu (bismillâ-châ); car, en devenant derviche, je devais renoncer, en même temps qu'à mes occupations mondaines, à mon nom de laïc; enfin, au bout d'une certaine période d'épreuves, je fus élevé au rang de mouschid, qui faisait de moi une espèce de chef, ayant le droit d'avoir des élèves ou des apprentis. C'est ainsi que je fus suffisamment mis au courant des pratiques de ces espèces de francs-maçons de l'Orient.

Malheureusement j'avais oublié, en Angleterre, de me procurer un passeport. Cette négligence aurait pu me coûter cher, sans l'influence dont mon ami Larking jouissait auprès des autorités locales. J'eus à me vêtir maintes fois d'habits sales et à faire une grande dépense de mauvais anglais pour obtenir du consul d'Alexandrie un certificat, qui attestât que j'étais un sujet indou anglais, nommé Abdoullâ, exerçant la profession de docteur, âgé de trente ans, sans conformation remarquable quant au nez, aux joues ou aux yeux. Ce certificat me coûta 5 fr. 20 c.; mais, après beaucoup de temps très-orientalement perdu, j'obtins la permission de parcourir n'importe quelle partie de l'Egypte et de porter sur moi mon poignard et mes pistolets.

Je m'embarquai à Alexandrie sur le canal Mâmoudiê, qui est bien le plus laid et le plus ennuyeux de tous les canaux; d'ailleurs l'eau y était basse et, au lieu de trente heures, il nous fallut trois nuits et trois journées mortelles pour arriver au Caire. En général, du lever au coucher du soleil, notre bâtiment engravait quatre ou cinq fois, avec une régularité vraiment déplorable, sans nous permettre de rien voir que des

eaux boueuses, des rives de sable, un ciel laiteux et un soleil de plomb. En outre, les misères de cette traversée furent accrues pour moi, parce que j'avais pris mon passage en qualité de voyageur de troisième classe, c'est-à-dire sur le tillac.

Notre petit bateau à vapeur, surnommé *l'Asthmatique*, était rempli d'une foule d'autant plus mêlée qu'il n'y régnait aucun ordre. Deux officiers de l'armée des Indes se bornaient naturellement à boire du mauvais thé, à fumer des cigares et à causer entre eux comme de vrais Anglais. Une bande de cavouas courdes escortait un trésor. Une troupe de Grecs bruyants se rendait spécialement désagréable aux solennels musulmans par les boissons fermentées et les jus de tabac, dont ils menaçaient à chaque instant de souiller les sacs et les paquets. La seule jolie femme qui fût à bord, une jeune Espagnole, y semblait aussi déplacée qu'une rose au milieu des épines. De graves Italiens se tenaient silencieusement assis sur leurs bancs ; ils étaient chargés d'acheter des chevaux pour le roi de Sardaigne. Il y avait encore un Allemand, chope de bière le matin et chope de bière le soir ; un négociant syrien, l'homme le plus riche et le plus laid d'Alexandrie ; enfin des peintres décorateurs qui, venus de France, allaient travailler au palais du pacha, à Choubra. Ces vrais enfants de Paris, voltairiens, montagnards, sans-soucis, étaient bien les plus heureux de nos compagnons. Tout le long du jour, ils étaient assis sur le pont, jacassant comme leur nation seule sait jaser, jouant à l'écarté pour l'amour du jeu, se faisant « des punch un peu chiques, » racontant toute espèce d'aventures mirobolantes, ou bien chantant, dansant, dormant ; puis se relevant pour boire, causer, danser et chanter encore. Ils étaient étrangers à cette morgue occidentale que prennent si promptement les Européens en Orient, et ils se montrèrent assez polis à mon égard pour vouloir m'apprêter quelque forte boisson. Je fus loin de rencontrer partout un semblable accueil. Même un de ces officiers

anglais, qui étaient dans la même arme que moi, fit entre ses dents la remarque que sans doute je n'y voyais pas clair, parce que je lui avais par hasard touché le coude. Je lui en sus gré comme d'un compliment, adressé à la façon dont j'étais déguisé.

En Egypte, on appelle ouékélê ces bâtiments massifs construits autour d'une cour carrée et nommés à Constantinople khans ou caravansérails. Le rez-de-chaussée s'ouvre en espèces de cavernes qui servent de magasins ou de boutiques. Le premier et le second étage sont partagés en logements de deux à trois chambres, où se trouve ordinairement un foyer pour la cuisine avec une baignoire, et dont l'une donne toujours sur la galerie ou sur la véranda qui court tout le long de l'étage.

Je me trouvai logé au Caire fort mal et très-cher, dans la ouékélê Djémaliâ, parce que c'était l'époque de l'arrivée des pèlerins; mais j'eus le bonheur d'y rencontrer un ami, Hadji Ouéli, négociant d'Alexandrie, que les soins d'un procès avaient amené dans la capitale de l'Egypte.

Sur le bateau à vapeur, me voyant assis à l'écart, il m'avait cru dans l'embarras, s'était placé à mon côté et m'avait questionné avec intérêt. Il pouvait avoir quarante-cinq ans; sa taille était moyenne, et sa grosse tête ronde, soigneusement rasée; son cou ressemblait à celui d'un taureau, ses membres annonçaient sa vigueur, sa barbe était épaisse et rousse, et sa belle figure respirait la bienveillance. Curieux par caractère, il était porté à la raillerie; mais il s'y livrait avec tant de douceur, de sérieux et d'amabilité, qu'on ne pouvait guère, à moins de le bien connaître, s'apercevoir de ses inclinations ironiques.

« Dieu merci ! s'était-il plus d'une fois écrié chaleureusement, nous voyageons en compagnie d'un docteur ! » L'expression de cette gratitude m'avait tout à fait séduit, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours que je découvris le sens des paroles de mon ami. « Voyons! me dit-il quand nous fûmes plus liés;

vous autres docteurs, qu'est-ce que vous faites? Un malade vient-il vous trouver pour une ophthalmie? vous le purgez, lui mettez un vésicatoire et lui faites tomber une goutte sur l'œil. S'agit-il de la fièvre? vite! une purgation et de la quinine. Pour la dyssenterie, vous purgez encore et vous ordonnez de l'opium. Par Dieu! je vaux comme médecin le meilleur d'entre vous; malheureusement, je ne connais pas bien le prix des drogues ni les noms des maladies. » Bref, il finit par m'engager à gagner mon pain honorablement en enseignant les langues; « nous sommes surchargés de médecins, » ajoutait-il; et je vis qu'il ne se trompait guère.

En nous trouvant sous le même toit, nous devînmes des amis intimes. Nous dînions ensemble et nous passions la soirée dans une mosquée ou dans quelque autre endroit d'amusement public, à causer, en fumant, de ce monde dont j'avais déjà vu tant de parties.

Hadji Ouéli, né en Russie, avait aussi voyagé, et, sur les routes, il avait laissé bien des préjugés de ses coreligionnaires. « Je crois en Dieu et en son Prophète, répétait-il souvent; mais à rien autre chose. » Il rejetait les esprits, l'alchimie et la magie, même, d'une façon fort peu orientale, tout le surnaturel.

Ce fut d'après ses conseils que j'abandonnai la robe de derviche, les larges pantalons bleus et la chemise courte, enfin tout ce qui me donnait l'air d'un Persan. « Vous vous attirerez bien des embarras, disait-il, en vous obstinant à être un Adjémi : en Egypte, vous serez maudit; en Arabie, vous serez battu, à cause de votre qualité d'hérétique; partout, vous payerez trois fois autant que les autres, et, si vous tombez malade, on vous laissera mourir sur le bord du chemin. » Après de longues délibérations, nous convînmes que je serais un Pathan, c'est-à-dire originaire de l'Afghanistan. Né dans l'Hindoustan, de parents afghans, établis dans cette région, j'aurais été élevé à Rangoun, dans le Birman; puis, j'aurais commencé mes voyages dès ma première jeunesse, comme le font souvent les

gens de cette race. Pour remplir mon rôle, il fallait connaître le persan, l'arabe et l'hindoustani; mais j'étais assez maître de ces idiomes pour l'usage ordinaire; les fautes et les impropriétés pouvaient être aisément attribuées à ma longue résidence à Rangoun. Je me trouvais donc à l'abri de toute découverte de supercherie.

La mesure était importante, car la première question qu'on vous adresse, à la boutique, à la mosquée ou sur le dos du chameau, c'est toujours : « Comment t'appelles-tu? » et la seconde : « D'où viens-tu? » sans aucune intention d'être impertinent ni de causer d'embarras.

Dès lors, je m'étudiai à prendre les façons insinuantes d'un médecin indien; je m'habillai comme un effendi, comme un homme de bonne société, sans pourtant cesser tout à fait d'être un derviche et au contraire sans manquer de fréquenter les lieux où se réunissaient mes confrères.

« Mais, me disait encore mon ami, quel besoin a donc un religieux comme vous de s'occuper de politique, de statistique, de tous ces renseignements que vous recueillez? Donnez-vous plutôt le titre de religieux errant, qui a fait le vœu de visiter toutes les places saintes de l'Islamisme. En agissant ainsi, vous aurez l'air d'un homme qui dissimule son rang et vous recevrez plus de civilités....., que vous n'en méritez peut-être, » ajoutait-il en riant. L'observation était pleine de sagacité; en fait, je n'ai eu qu'à me féliciter de m'y être conformé.

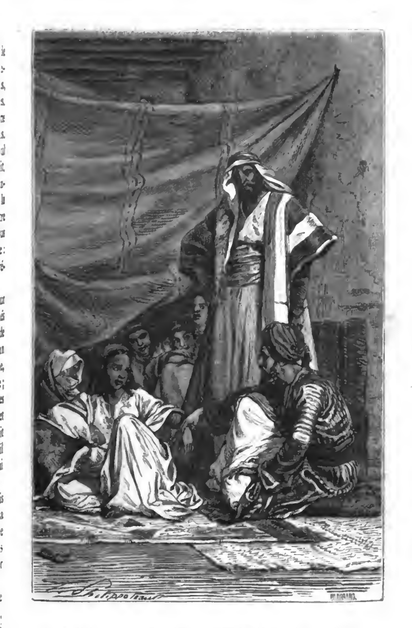
Hadji Ouéli me récompensa de ma docilité en me vantant partout comme le phénix des médecins. La scène de mes premiers triomphes au Caire fut notre ouékélê. En face de moi, logeait un Arabe, marchand d'esclaves abyssiniennes, qui ne cessaient pas de tomber malades. Les varices, la dyssenterie et la consomption surtout les attaquaient. Je réussis à guérir d'abord une jeune fille qui valait bien quatre cents francs. Son propriétaire en fut fort reconnaissant et me chargea de gué-

rir une demi-douzaine d'autres, de la mauvaise habitude de ronfler, ce qui leur ôtait du prix. Ces filles appartenaient à l'espèce stéatopyge d'Abyssinie : larges épaules, taille mince, membres bien faits, hanches prodigieuses. Aucune d'elles n'était belle, mais elles avaient dans les traits quelque chose de piquant et de doux à la fois. Leur coquetterie bien naïve se composait d'un seul refrain. A tous les compliments qu'on leur adressait, elles répondaient : « En ce cas, pourquoi ne m'achetez-vous pas? » L'excellente manière de bâillonner la bouche de Cupidon! Et cependant, même dans notre Occident, combien de fois des yeux brillants ne nous disent-ils pas aussi avec leur éloquence particulière : « Pourquoi ne m'achetez-vous pas? » ou, si on le préfère : « Pourquoi ne m'épousez-vous point? »

J'eus assez de peine à me procurer un domestique pour m'accompagner dans mon voyage. Ceux qui étaient nés en Egypte m'eurent bientôt profondément dégoûté de leurs services ; enfin je me décidai à me contenter d'un jeune garçon indien. Bravache au Caire, lâche à Médine, efféminé, voleur, il avait tous les défauts de sa race ; mais ce choix m'offrait des avantages particuliers : les Arabes prenaient mon domestique pour un Abyssin et leur erreur favorisait mon déguisement; l'enfant servait agréablement, il se pliait à la discipline, et, comme il n'avait aucun appui, il ne pouvait ni espionner ni conter mes affaires.

Au bout de quelques semaines, décidé à partir, je pris congé de tous mes amis en leur disant que j'allais à La Mecque par Djeddâ, tandis que j'étais bien décidé à me rendre à Médine par Yambo. C'est ainsi que je suivais le proverbe arabe : « Dissimule tes desseins, ton trésor et ta route. »

Comme les chameaux chargés font ordinairement le voyage du Caire à Souez en une soixantaine d'heures, je fis partir en avant mon lourd bagage, accompagné de mon garçon indien, et le temps que je devais encore rester au Caire, je le passai auprès de mon ami Hadji



Le capitaine Burton soignant les Abyssiniennes (page 7).

Ouéli. C'est lui qui m'aida à faire mes petites provisions de nourriture, d'eau et de tabac. A trois heures après midi, le bédouin Nassar vint m'avertir que les chameaux étaient sellés. Nous descendîmes d'un air majestueux, et enfin, après avoir pris congé de mon ami et des connaissances que je m'étais faites, je me mis en route avec l'espérance d'être arrivé le lendemain soir à Souez.

Les sages règlements de Méhémet-Ali ont rendu cette route aussi sûre pour les Européens que l'est celle de Paris à Saint-Cloud. Nous rencontrâmes beaucoup de Turcs, d'Arabes et d'Afghans, même quelques Indous, qui la suivaient comme nous pour aller visiter les Saints Lieux. Tous nous saluaient et nous souhaitaient un bon voyage, ainsi qu'il convient à des hommes engagés dans une entreprise de religion.

En approchant de Souez, nous vîmes, à l'horizon bleuâtre, s'élever les pics crénelés au pied desquels les sables étendus sont sillonnés par la route du Hedjaz. Mes yeux anglais eurent la joie de découvrir bientôt un coin de mer d'un azur éclatant, où se jouait un élégant navire à vapeur. A droite s'étendaient les Moucatenas, chaîne de coteaux que nous avions toujours longée depuis notre sortie du Caire. La chaîne la plus voisine, de pierres calcaires ou de grès, était revêtue d'un brun roussâtre que doraient, partout où ils touchaient, les derniers rayons du soleil; les ombres profondes y étaient du pourpre le plus riche : dans le lointain, une montagne plus haute était d'un bleu de ciel rayé du plus léger violet. Je ne devais plus oublier ce ravissant paysage, et je passai plus d'une demi-heure à contempler les charmes du désert, sous prétexte d'abreuver nos chameaux au puits de Souez.

L'eau en est saumâtre et ne peut être supportée que par les animaux; il en est de même des puits de Moïse à l'orient et de celui du Père des Degrés à l'ouest; et pourtant Souez n'avait alors d'eau douce que celle qu'on y apportait du Nil, à dos de chameau, à travers le désert.

Il était déjà nuit quand nous franchîmes la porte en

ruine de Souez, et je devais me mettre à chercher mes effets et mon serviteur, qui ne s'était pas présenté à mon arrivée. Après avoir erré parmi la plupart des trente-six caravansérails de la ville, j'entendis par hasard dire qu'un Indien s'était logé à l'hôtellerie d'un Copte appelé George. Quand j'y arrivai, toute ma joie s'effaça en apprenant que l'Indien, après avoir fermé la porte de son logement, s'était rendu avec ses amis sur un navire du port : qu'en fait il paraissait entièrement se préparer à se sauver. Je mis pied à terre et j'essayai de persuader l'hôtelier de briser la porte ; mais il s'y refusa en me menaçant de la police. Sur ces entrefaites, un jeune Arabe nommé Mohammed, qui nous avait accompagnés et dont l'intelligence m'avait déjà décidé à me l'attacher à tout prix pour le reste du voyage, tomba au milieu d'une troupe de ses amis, habitants de Médine, qui se rendaient au pèlerinage, après avoir fait en Egypte et en Turquie un tour de mendicité. Cette reconnaissance donna lieu comme à l'ordinaire à toute espèce de bruyantes interpellations et d'embrassades chaleureuses. Les amis de Mohammed m'invitèrent à partager leur souper et leur dortoir, une plate-forme sans abris, qui de la galerie s'étendait au-dessus de la cour. Mais je n'avais ni appétit ni esprit sociable, et j'allai étendre mon tapis dans une chambre vide, que le portier m'abandonna sur mes sollicitations. J'y passai une triste nuit. Les cent trente-cinq kilomètres que je venais de faire à dos de chameau avaient rendu tous mes os douloureux, et m'avaient enlevé une bonne partie de mon épiderme ; le soleil avait brûlé les endroits de ma peau qu'il avait atteints. Tout en déplorant les fâcheuses conséquences d'abâtardissement qu'avait eues pour mon corps un séjour de quatre ans en Europe, fort en peine de savoir ce qu'étaient devenus mes biens et mes paquets, je finis par tomber dans un sommeil qui ne me reposa guère. Heureusement que, le lendemain matin, je retrouvai cheik Nour (ainsi s'appelait mon domestique indien.)

CHAPITRE II

DE SOUEZ A YAMBO

Mes compagnons de voyage. — Je m'en fais des obligés en leur prêtant. — Régularisation de mes passeports. — Embarquement sur *le Fil-Doré*. — Les pèlerins. — Combat avec les Maugrâbins. — Notre victoire. — Arrivée à Yambo.

Les noms des compagnons de pèlerinage auxquels je me joignis à Souez se retrouveront si souvent dans le reste de ces récits qu'il me semble utile d'esquisser les personnages qu'ils désignent.

Au premier rang, je mettrai Oumar Effendi, originaire du Daghestan ou de la Circassie, petit-fils d'un moufti de Médine et fils d'un chef de caravane. Petit, court et potelé, il a le teint jaune et le tempérament bilieux; ses yeux sont gris, ses traits sont doux; il n'a pas de barbe, ce qui le chagrine; il se dit âgé de vingt-huit ans et paraît en avoir quinze; ses vêtements sont honorables; il fait ses prières régulièrement, et, comme un véritable Arabe dont les sentiments sont toujours portés à l'extrême, il déteste le beau sexe. Son maintien respire la douceur, il marche avec humilité, il parle bas et doucement. S'il est en colère, il a la fureur d'un tigre du Bengale. Ses parents l'ayant pressé de se marier, il leur a répondu que, bien qu'âgé, il manque de raison. Le tour mélancolique de son esprit et le désir d'avoir plus de temps qu'à Médine pour étudier l'ont décidé à fuir le domicile paternel et

à s'inscrire comme un pauvre élève à la mosquée Azhar. Dans leur désespoir, ses parents et ses amis ont chargé un homme de confiance de le ramener près d'eux, même de force, s'il le fallait; Oumar s'est laissé faire, et maintenant il attend la première occasion de revenir gratis, s'il le peut, à Médine.

L'homme de confiance qui le conduit est un nègre appelé Saad et qu'on surnomme à Médine *el Jinni* ou le diable. Né, puis élevé comme esclave, dans la famille d'Oumar Effendi, il a été affranchi; devenu soldat dans le Hedjaz, il s'est lassé d'attendre une solde toujours arriérée, s'est fait négociant et a voyagé au loin, en Russie, à Gibraltar et jusquà Bagdad. C'est un véritable enfant de l'Afrique : sa gaieté est tapageuse; son silence, plein de bouderie; il vous aime et vous insulte; il est brave et fanfaron, plein d'élan et de ruse, fort querelleur et sans scrupule. Le côté brillant de son caractère est l'amour, le respect, qu'il porte à son jeune maître. Cependant Saad grondera Oumar Effendi d'un ton plein de colère et lui dérobera tout ce qu'il pourra toucher. Prodigue de ce qui est à lui, il emprunte toujours et ne rend jamais; il s'habille comme un vil mendiant, mais il a deux malles remplies de beaux vêtements pour lui et pour ses trois femmes qui l'attendent à Médine. Il ignore ce que c'est qu'avoir peur, tant qu'il ne s'agit pas de ces malles. Tout le jour, il erre à travers le bazar, ne causant que de fret et de passage; mais il est résolu, coûte que coûte, à voyager pour rien et son entêtement l'y fera réussir.

Le cheik Hamid el Samman tire son surnom de « marchand de beurre clarifié » d'un sofi et d'un saint qui a laissé à Médine une longue progéniture de descendants révérés. C'est un excellent échantillon des Arabes citadins. Sa tête est couronnée à l'occiput d'une rude touffe de cheveux; sa figure est d'un brun sale; sa barbe, qu'il ne peigne guère, ressemble à celle d'un bouc; il a les pieds nus, et pour tout habit il porte une blouse jaunâtre fort malpropre et qu'il retrousse à la

taille dans une ceinture de cuir. Il ne priera pas pour ne point être obligé de tirer des vêtements propres de son coffre; mais il fumera, si on veut lui fournir du tabac, et, entre chaque bouffée, l'activité de son esprit lui fera pousser un grognement. Il sait épeler et garde précieusement dans sa poitrine un petit manuscrit tout corné, rempli de prières niaises et de vieilles romances fort mal écrites; de temps en temps il le tire de son sein, y jette un coup d'œil, le baise dévotement et le remet à sa place avec tout le respect que le vulgaire a pour un livre. Chanter toute espèce de chansons, égorger adroitement un mouton, appeler à grands cris à la prière, faire la barbe et la cuisine, combattre et dire des sottises : voilà ses talents. De même que Saad, il n'accomplit ses dévotions que par convenance. Le mot de vin lui fait froncer les sourcils, mais donne à sa bouche une toute autre expression ; d'ailleurs un séjour de plusieurs mois à Stamboul, s'il ne l'a pas mis à même de savoir dix mots de turc, a dû lui ôter pas mal de préjugés.

Cet homme qui s'étale sur un tapis et fume tout le long du jour un *kélioun* de Perse s'appelle Zéli Chekkar; Turc par son père, Arabe par sa mère, il est né à Médine. Ce jeune flandrin peut avoir seize printemps, mais il pense comme un homme de quarante ans. Foncièrement gourmand, égoïste et froidement orgueilleux comme un Turc, il a l'énergique avarice d'un Arabe. Priant plus souvent, il s'habille aussi plus honorablement que le descendant du marchand de beurre clarifié; il imite les modes de Constantinople et son teint d'un jaune pâle le fait passer pour un personnage distingué. En route, nos rapports furent assez intimes, et même il m'emprunta quelque argent; mais à Médine, il me planta là, comme le fait un habitant de Londres qui retrouve par hasard dans Hyde-Park une connaissance qu'il a rencontrée sur le continent. Il ne manqua point, mais sans y réussir, d'essayer de me solder sa dette. Assez lettré, il semblait avoir sur-



tout étudié l'article « largesse. » « L'homme généreux, répétait-il souvent, malgré tous ses péchés, est aimé d'Allâ; mais l'avare en est détesté, même s'il est un saint. » Il ne manqua pas non plus de m'expliquer que, si le Coran fait à Pharaon, prototype de l'impiété, l'honneur de le nommer en toutes lettres, c'est à cause de sa libéralité; tandis que, s'il se borne à faire allusion à Nemrod, son vrai compagnon d'iniquité, c'est parce que celui-ci n'était qu'un tyran sordide.

Tous les individus que je viens de nommer ne tardèrent pas à ouvrir la question d'un emprunt. Leur situation me donnait une bonne leçon de métaphysique orientale. Ils avaient devant eux douze jours de traversée et quatre journées de marche; leurs estomacs à satisfaire, des droits de douane à payer, des malles à porter; mais, à eux tous, ils pouvaient à peine réunir dix à onze francs d'argent comptant. Leurs coffres étaient remplis d'armes, d'habits, de pipes, de chaussures, de confitures et d'autres articles de prix; mais rien, si ce n'est la famine, n'aurait pu les décider à mettre le moindre de ces objets en gage.

L'idée me vint que je trouverais quelque avantage dans leur société, ce qui me décida à écouter d'une oreille favorable leurs mielleuses requêtes pour me soutirer de petites sommes d'argent. Le jeune Mohammed obtint plus d'une centaine de francs; Hamid en eut cent vingt-cinq, car je me proposais de loger chez lui à Médine; Oumar Effendi en reçut une quinzaine; Saad le Diable, une dizaine, mais je ne les lui remis qu'à Yambo; enfin Zéli Chekkar m'arracha cinquante piastres ou environ quinze francs. Cependant, comme, dans ces régions, il est de règle que personne ne prête de monnaie ou que l'emprunteur ne la rende jamais, j'eus bien soin d'exiger du premier qu'il entrât à mon service; le second me remit deux riches vêtements, le troisième une belle pipe, le quatrième un yataghan, et le cinquième un châle d'imitation de cachemire. Etant tombés d'accord, nous nous assîmes pour rédi-

ger nos conventions; elles m'étaient avantageuses, car je prêtais à ces braves amis de la monnaie d'Egypte qu'ils me rendraient suivant le cours du Hedjaz, ce qui me faisait gagner le change, montant parfois à seize pour cent. En agissant ainsi, je ne songeais guère à faire du profit; mais je me proposais de conquérir la réputation d'un homme généreux en disant à mes créanciers le jour du payement : « Oubliez ces bagatelles. » Dès qu'ils eurent reçu leur prêt, mes compagnons entonnèrent mes louanges. Ce n'était pas assez que de leur faire l'honneur de partager désormais leurs repas, je devais accepter leurs confitures : sans doute, j'étais quelque grand personnage allant incognito ; peut-être mon titre de derviche les fit-il tomber dans cette erreur; bref, ils sauraient bien m'obliger à être leur hôte à La Mecque comme à Médine. Depuis lors, on me céda partout le pas; mon avis était recueilli avant tous les autres, et aucun projet n'était formé sans mon assentiment. En somme, Abdoullâ le Derviche était tout à coup devenu un homme considérable.

Notre convention principale fut ensuite de ne pas perdre un moment pour nous assurer des places à bord de quelque navire se rendant à Yambo. Sur ces entrefaites, mes compagnons, ayant appris que le passeport que j'avais en qualité d'Indou britannique n'était guère en règle, me conseillèrent de le faire signer sans délai par le gouverneur de Souez, pendant qu'ils parcouraient le port ; de plus, ils m'avertirent que, si je produisais le document turc qu'on m'avait remis à la citadelle du Caire, je recevrais certainement l'ordre d'attendre la caravane, et je perdrais le bénéfice de leur société et de leur amitié. J'avais donc à craindre quelque difficulté. Aussi me hâtai-je de prendre, avec le passeport de cheik Nour qui était régulier, le mien, qui ne l'était point, et je me rendis chez le bey. Après avoir tourné et retourné mes papiers comme s'il ne pouvait les lire, le bey me renvoya à son secrétaire, qui en découvrit immédiatement l'irrégularité. Il me demanda pourquoi

mon passeport n'avait pas été visé au Caire et m'assura que rien ne pourrait décider le bey à consentir à mon départ dans de telles circonstances. Je n'avais plus d'espoir possible que dans l'assistance de M. G. West, vice-consul de Sa Majesté Britannique à Souez. Je me rendis donc chez lui, en me faisant accompagner exprès du jeune Mohammed ; aux autres, j'expliquai cette démarche par l'invention d'un conte où j'établissais que, dans une certaine circonstance, en Afghanistan, j'avais eu l'occasion de rendre un grand service aux Anglais. M. West, qu'un imprudent ami avait averti de mon arrivée probable, pénétra mon déguisement, malgré mon jargon officiel, et se montra plein de bienveillance pour moi. Il chargea son secrétaire de se mettre en relation avec le factotum du bey et, aux objections qu'on éleva relativement à mes papiers d'Alexandrie, il répondit qu'au besoin il prendrait sur sa responsabilité, en qualité de vice-consul, de me délivrer un nouveau passeport de Souez à l'Arabie, en ma qualité de sujet britannique. Sa fermeté l'emporta et le lendemain j'avais le plaisir de recevoir mon passeport régularisé.

Pendant ce temps, mes compagnons s'étaient occupés activement de trouver un navire et de débattre le prix de la traversée. Le vaisseau dont, suivant le règlement du port de Souez, c'était le tour de partir, ne trouvait pas aisément, à cause de sa trop grande dimension, de quoi compléter sa cargaison pour le Hedjaz, si bien que son propriétaire retardait autant que possible son départ et que, depuis soixante-douze jours, aucun navire n'avait pu mettre à la voile. Ces difficultés semblaient insurmontables. Heureusement Saad le Diable ne manquait pas d'activité, et, malgré les obstacles, que lui offrait sa détermination arrêtée de nous faire payer cher la traversée qu'il obtiendrait pour rien, il finit par tomber d'accord avec le propriétaire du *Fil doré*. Nos places furent retenues par lui sur la poupe, le meilleur endroit du navire à cette saison de l'année; peut-être y serions-nous assez mal à l'aise, par suite de l'encom-

brement des pèlerins maugrabins, mais Dieu y pourvoirait.

Enfin le jour de l'embarquement arriva. Or, notre vaisseau trop considérable mouillait à cinq ou six kilomètres de la jetée, en sorte que l'on était forcé de s'y faire porter en bateau. Aussi, dans cette journée mémorable, la confusion arriva-t-elle aux extrémités.

C'était au matin d'une journée enflammée de juillet. Nous étions debout sur la grève, occupés à surveiller le paresseux chargement de ce qui nous appartenait. Autour de nous se tenait la foule des fainéants dont l'orgueil n'allait pas jusqu'à dédaigner de se baisser pour ramasser les objets, qu'ils fussent tombés ou égarés. Les pèlerins s'élançaient avec l'air de vrais fous; les parents pleuraient, les amis vociféraient leurs adieux, les bateliers débattaient leurs prix, les boutiquiers réclamaient leurs dettes, les femmes gémissaient ou parlaient avec une inexprimable volubilité, les enfants criaient. Pendant une heure ou deux, nous fûmes au centre d'une tempête humaine. Les bateliers avaient trouvé moyen d'y ajouter encore en tenant leurs barques à plusieurs encâblures de la côte, afin que les porteurs eussent l'occasion d'extorquer aux pèlerins le double de ce qu'ils exigent ordinairement. Alors c'étaient des hurlements hideux que poussaient les femmes turques, lorsqu'elles se voyaient entre les bras de ces hommes noirâtres, et les enfants criaillaient parce que leurs mères hurlaient, et les hommes juraient et se disputaient, parce qu'il y a des moments où personne ne peut se taire. A peine embarqué, chacun découvrit qu'il lui manquait sa pipe, un enfant, un melon d'eau, bref quelque objet de la dernière importance; d'ailleurs tous les domestiques étaient naturellement dans les bazars, lorsqu'ils auraient dû être rendus aux bateaux.

De la grève nous fûmes conduits à la petite jetée où se tenait en personne le bey pour qu'il pût une dernière fois examiner nos passeports. Plusieurs passagers en étaient dépourvus; les uns reçurent la bastonnade,

les autres eurent l'ordre de retourner au Caire. Enfin, vers dix heures, les bateaux hissèrent leur voile et commencèrent à descendre le chenal qui mène à la rade. Nous eûmes alors un avant-goût des traitements que nous réservaient les Maugrabins, nos futurs compagnons de route. Un bateau qui en portait une charge nous rattrapa, et ces vauriens, nous accostant, grimpèrent, au nombre d'une vingtaine, à l'abordage de notre barque avant que nous eussions pu nous mettre en défense. Leur nombre était trop considérable. Tous avaient l'air de ne rien désirer plus que la bataille ; ils étaient armés et se moquaient de nous. Il nous fallut donc, cette fois, dévorer leurs insolences sans murmurer.

Le Fil doré, où nous nous embarquions, était un sambouck d'une cinquantaine de tonneaux, et n'avait de pont que sur la poupe, qui était assez haute pour faire l'office d'une voile dans un coup de vent. De ses deux mâts, qui remuaient en avant d'une façon menaçante, le plus grand était considérablement plus élevé que celui de misaine et se trouvait pourvu d'une grande voile latine triangulaire, dont le coin s'enfonçait profondément. L'autre n'en avait pas. On n'y pouvait prendre aucun ris; on y manquait de boussole, de loch, de sonde et de carte ; sa cabine, pareille à une boîte, et sa cale rappelaient les canots de l'Hindoustan. Le bâtiment que montait jadis Sésostris sur la Mer Rouge devait ressembler à celui-ci; tels devaient être aussi ceux qui tous les trois ans allaient d'Ezion-Gaber à la côte d'Ophir; tels, les transports dont il fallut 130 à Elius Gallus pour embarquer ses dix mille hommes, et tel sera probablement, tant l'Orient change peu, *le Fil doré* qui portera les pèlerins de Souez au Hedjaz, en 1900 (1).

(1) La lenteur du progrès en Orient peut être prouvée par un passé de cinq à six mille ans, mais ne peut pas être préjugée pour l'avenir. Qu'est-ce qui ne change pas dans cette seconde moitié du XIXe siècle? La vapeur sillonne la mer Rouge; elle mène les



Le premier coup d'œil jeté sur notre navire avait quelque chose de désespérant.

Le propriétaire Ali-Mourad avait promis, il est vrai, de ne prendre dans la cale que soixante passagers ; mais l'avidité l'avait poussé à en mettre quatre-ving-dix-sept. Des piles de malles et des paquets de toute nature encombraient le bâtiment de l'avant à l'arrière, et une foule de pèlerins en couvraieut les flancs, comme les mouches dans un vase rempli de sucre. La poupe elle-même, où nous devions nous installer, était couverte de ballots, et un nombre de hadjis s'y étaient déjà établis de fait, sinon de droit.

Dans ces circonstances, c'est avec un vrai plaisir que nous vîmes apparaître Saad le Diable, en costume de loup de mer, et n'ayant guère l'air d'être le possesseur de deux grandes malles remplies de précieuses marchandises. Avec l'emportement de son naturel, il se prépara immédiatement à l'action. Soutenu par notre petite troupe, il eut bientôt réussi à dégager la poupe, des intrus et de leur bagage, par un procédé fort simple : celui de les pousser ou plutôt de les précipiter du haut en bas dans la cale. Nous commençâmes alors à nous mettre à notre aise autant que possible. Cet espace, qui n'excédait pas dix pieds sur huit, devait suffire à trois Syriens, à un Turc marié ayant sa femme et ses enfants, au raïs ou capitaine du navire, à quelques hommes de son équipage et enfin à nous sept; en tout, dix-huit personnes.

La cabine, misérable loge dont l'étendue égalait à peu près celle de la poupe, sur trois pieds de haut, était aussi encombrée de dix-huit individus, femmes ou enfants, et ressemblait à la cale d'un négrier ; les autres quatre-vingt-dix-sept passagers s'étaient placés sur les bagages ou accroupis sur les plats-bords. J'avisai,

pèlerins à travers l'isthme de Souez. L'Orient, son immobilité et combien d'autres vérités d'il y a cinquante ans : tout cela ne sera plus que des souvenirs en 1900. — J. B.

grâce à mon expérience, un bois de lit attaché aux flancs du bâtiment et, grâce à mes ressources, je donnai cinq francs à son propriétaire, qui se berçait sans doute de la douce espérance d'y dormir, et je m'y arrangeai immédiatement, préférant toutes les intempéries à la perspective d'être encaqué comme un hareng à l'intérieur de ce lieu de torture.

Cependant notre quiétude fut bientôt troublée. Ces Maugrabins étaient de beaux animaux venus des déserts qui environnent Tunis et Tripoli : quelques semaines auparavant sans doute , en regardant une barque, ils s'étaient, dans leur sauvage ignorance, demandé comment elle acquerrait les dimensions du navire qui devait les porter à Alexandrie. Jeunes et vigoureux, pour la plupart, ils avaient des têtes rondes, de larges épaules, une grande taille, des membres solides, des yeux menaçants et des voix retentissantes. Leurs manières étaient grossières et leurs figures annonçaient le mépris d'autrui, joint à l'insolence. Parmi eux, quelques vieillards avaient l'air vraiment farouche. Leurs femmes étaient belliqueuses comme des hommes; leurs garçons, beaux d'ailleurs, semblaient toujours prêts à jouer du poignard. Les unes avaient l'air de paquets de sales guenilles blanchâtres; les autres s'enveloppaient dans leurs burnous bruns ou rayés. On ne voyait aux femmes ni turban ni tarbouch; sans doute, ils se fiaient, à l'épaisseur de leur chevelure bouclée ou à la dureté prodigieuse de leur peau, du soin de les défendre contre le soleil; à eux tous enfin, ils n'avaient ni une babouche ni un soulier; mais tous étaient armés; heureusement aucune de leurs armes n'était plus redoutable qu'un poignard de vingt-cinq centimètres de longueur. Ces Africains endurent dans leur pèlerinage les plus grandes souffrances, parce qu'ils n'ont guère compté, pour en venir à bout, que sur des aumônes ou sur les dons de la Providence. Aussi volent-ils chaque fois que l'occasion s'en présente et sont-ils accusés, peut-être injustement, les assassinats les plus déplorables qui se commettent.

Une fois à bord, ces braves ne songèrent plus qu'à s'y établir commodément. Les premières attaques vinrent de quelques Turcs, vieillards renfrognés, qui se mirent à les rudoyer de la langue et des coudes. Les Maugrabins répliquèrent immédiatement, de sorte qu'au bout de quelques minutes on ne voyait plus qu'une masse informe de gens tirant et frappant au hasard, égratignant et mordant, renversant et foulant aux pieds, confusion d'où s'élevaient des cris de rage et tous les bruits qui accompagnent une bagarre. Un Syrien qui était avec nous sur la poupe eut l'imprudence de se lancer au milieu pour venir en aide à ses compatriotes; ce ne fut pas sans peine que nous le repêchâmes, avec la tête ouverte, la moitié de sa barbe arrachée et une profonde morsure au gras de la jambe. Ces bandits se mettaient cinq ou six contre un seul adversaire, et leur conduite empira la chose. Les poignards furent tirés et, au bout de quelques minutes, cinq hommes se trouvèrent hors de combat.

L'affaire en resta là momentanément, et, comme il était évident que la place manquait pour beaucoup de voyageurs, on se décida à envoyer une députation prévenir le maître du navire de la situation où l'on s'y trouvait. Ali-Mourad nous fit attendre au moins trois heures, au bout desquelles il se montra dans une barque qui s'arrêta à distance respectueuse et d'où il nous informa que quiconque le désirait pouvait quitter le bâtiment, le prix de son passage devant lui être rendu. Personne ne voulut s'en aller, et Ali-Mourad, après nous avoir recommandé d'être de braves gens et de ne pas nous battre, de mettre notre confiance en Dieu qui arrangerait tout, se fit ramener au rivage. Son départ fut le signal d'une nouvelle affaire. Durant la première, nous étions demeurés en place la main à nos armes; mais cette fois, les Maugrabins nous sommèrent de les tirer d'embarras en prenant sur la poupe une demi-douzaine d'entre eux. A cette proposition, Saad le Diable se dressa sur ses pieds en jurant, et, nous jetant un

paquet de rondins de frêne, gros comme le poing, six pieds de long, bien graissés et éprouvés par le service, il nous cria : « Si vous ne voulez pas faire de la chair à pâté pour ces Maugrabins, défendez-vous ! » Alors, se tournant vers l'ennemi : « Chiens ! fils de chiens ! leur dit-il, nous allons vous faire voir ce que sont les enfants de l'Arabie ! » J'avoue que l'ennemi ne montra aucune hésitation. Semblables à un essaim de frelons en colère, ils assaillirent la poupe en criant : « Dieu est grand ! » Mais notre élévation de quatre pieds nous donnait un terrible avantage : leurs bâtons de palmiers et leurs poignards trop courts étaient impuissants contre nos massues, et les renouvellements de leurs essais acharnés, pour prendre d'assaut notre poupe, ne firent qu'augmenter le nombre de leurs têtes cassées.

D'abord, craignant avec une pareille arme de tuer un homme, je m'étais mis à frapper doucement, mais bientôt je m'aperçus que les têtes et les épaules de nos assaillants pouvaient supporter, et de fait exigeaient, tout l'emploi de mes forces. Tout à coup j'eus une bonne idée. Il y avait, sur le bord de la poupe, une grande jarre de terre pleine d'eau à boire et qui, avec sa caisse de bois, pouvait bien peser cinquante kilos. Le plus fort de la mêlée était juste au-dessous. Je me glissai sans être vu jusqu'à cette cruche et, la poussant vivement de l'épaule, je la fis tomber sur l'essaim de nos ennemis. Sa chute, brisant sous le poids les têtes, les membres et les corps, fut suivie d'une grande acclamation, et les Maugrabins, redoutant qu'elle ne fût suivie de quelque chose de pis, se retirèrent à l'autre bout du navire. Quelques minutes après, assis en profond silence, nous recevions une députation de gens vêtus de burnous tachés de sang ; ils venaient demander notre paix ; nous la leur accordâmes, à condition qu'ils seraient les premiers à ne pas la rompre. Ils nous baisèrent les têtes, les épaules et les mains, et se retirèrent pour aller panser leurs blessures. Telle fut cette bataille où le doux

Oumar se montra le plus ardent et où nous ne dûmes la victoire qu'à nous-mêmes.

Enfin le 6 juillet 1853, à 3 heures avant midi, nous mîmes à la voile. Quand *le Fil doré* fut en mouvement, je ne pus pas m'empêcher de jeter un regard de regret vers le drapeau britannique qui flottait fièrement sur le consulat de Souez; mais ce fut l'affaire d'un moment. En somme, l'amour des aventures l'emportait et j'étais heureux de quitter l'Egypte. J'y avais vécu misérablement. Mon habit de Persan ne m'y avait valu que de l'hostilité; les fonctionnaires indigènes ne m'avaient témoigné que du mépris, et j'avais souffert d'être toujours en contact avec mes compatriotes sans pouvoir jouir de leur société.

Douze jours plus tard, vers midi, nous débarquions à Yambo.

Sans doute j'aurais pu m'épargner la plupart des souffrances endurées dans cette traversée, en louant une embarcation pour moi. J'y aurais eu une cabine où dormir la nuit et où m'abriter du soleil; au lieu de douze jours, le voyage n'en aurait pris que cinq. Mais d'abord je voulais être témoin de la vie qu'on mène dans un vaisseau de pèlerins; ensuite le prix de la location se serait élevé à mille ou douze cents francs, et un pareil début m'aurait entraîné à des dépenses plus grandes, attendu que j'aurais dû payer en proportion durant tout le reste du voyage. Dans ces régions, l'homme prudent doit commencer son voyage ainsi qu'il se propose de le continuer.

CHAPITRE III

D'YAMBO A MÉDINE

Le port et la ville. — Population d'Yambo. — Les litières et les chameaux. — Saad le Brigand. — Les pillards nous attaquent dans un défilé. — Médine. — Métamorphose du cheik Hamid. — Accueil qu'il me fait. — Visiteurs et marmaille arabes. — La maison de Hamid et la vie qu'on y mène.

La chaleur du soleil, l'abondance des rosées et la fréquence des ablutions d'eau marine avaient produit de tels effets sur mes pieds qu'en débarquant à Yambo j'avais de la peine à me tenir debout; mais il me fallait bien accomplir ma tâche de voyageur, et tandis que cheik Hamid, avec le reste de nos compagnons, se rendait à la douane, je m'appuyai sur l'épaule de mon « esclave » et me mis en devoir de visiter la ville.

Yambo de la mer, que Bruce a reconnue pour être l'Iambia de Ptolémée, a une grande importance et partage avec d'autres ports le titre de « Porte de la cité sainte. » Beaucoup de pèlerins y laissent, dans des magasins qu'ils ont loués, les marchandises trop lourdes pour le transport ou trop précieuses pour les hasards du voyage. Yambo, parce qu'elle sert de port à Médine comme Djeddâ à La Mecque, fait d'ailleurs un transit considérable et des exportations étendues dans les places de la côte occidentale de la Mer Rouge. C'est là, dit-on, que finit l'autorité du pacha d'Egypte et que commence celle du Sultan; cependant on n'y voit pas

un soldat de l'infanterie régulière ou nizam, et le gouverneur de la ville est un chérif c'est-à-dire un chef arabe. J'ai rencontré ce personnage dans le grand bazar; c'est un beau jeune homme au teint blanc, au profil élevé; il a un turban de cachemire, de beaux vêtements, un sabre et un poignard; il est suivi de deux grands esclaves noirs, aux regards farouches, et qui s'appuient sur d'énormes bâtons.

La ville en elle-même n'a rien de remarquable. Vue de la rade, elle présente une longue ligne de bâtiments d'une blancheur criarde, entre un ciel de cobalt et une mer indigo. A l'intérieur, les rues sont larges et, excepté près du port ou des bazars, à cause de la valeur du terrain, les maisons sont à une distance peu sociable l'une de l'autre. La construction en est grossièrement faite en pierre calcaire et coralline; leurs murs, pleins de fossiles, s'émiettent comme un gâteau; leurs fenêtres sont immenses; enfin, comparées à celles du quartier mahométan du Caire, ces maisons paraissent misérables. Le marché ressemble à tous ceux que présente l'Orient. C'est une ruelle longue autant qu'étroite, ombragée par une couverture de feuilles de palmier, avec de petites boutiques creusées de chaque côté dans les murailles des maisons. Les cafés sont abondants, mais remplis de saletés par les voyageurs, et l'on ne peut s'y reposer sans un éventail pour chasser les mouches. La douane est en face du débarcadère du port; elle est tenue par des fonctionnaires turcs, qui passent toute la journée étendus sur des divans près des fenêtres et qui se bornent, sans prendre la peine d'examiner la composition des colis, à lever sur chacun d'eux une taxe de trois piastres ou quatre-vingt-dix centimes.

Il y a un point où Yambo prétend l'emporter sur la plupart des villes du Hedjaz, c'est l'eau potable. Ceux qui peuvent la payer la tirent, à dos de chameau, des collines voisines, où l'eau de pluie s'amasse et se conserve dans des citernes. Cependant, ici comme à Souez, quel-

ques vieillards, par suite d'une longue habitude, préfèrent boire l'eau saumâtre des puits de la ville; aussi dit-on d'eux en riant que, s'ils allaient au Caire, ils saleraient l'eau du Nil pour se la rendre agréable.

Quand on arrive à Yambo, on est assez étonné de l'aspect étrange de sa population, qui est bien l'une des plus bigotes et des plus querelleuses du Hedjaz. Le cheik ou le monsieur, à Yambo, suivant la mode qui exerce sa tyrannie au désert comme à la cour, doit établir son rang par la surcharge de ses vêtements et de ses armes. Le voyageur civilisé, s'il vient de Médine, fourre dans son châle de ceinture un pistolet chargé, orné de son cordon de soie cramoisi, en cachant à moitié la crosse sous le bord de la jaquette. Le soldat irrégulier promène par les rues une espèce d'arsenal. L'effrayant bédouin, dans toute la dignité de sa crasse et de son orgueil, marche armé jusqu'aux dents. La partie paisible de la population masculine ne sort jamais sans porter sur l'épaule droite une trique dont la longueur et la grosseur sont en proportion de l'importance de ceux qui la tiennent et qui s'en servent avec une mortelle habileté. Quant aux femmes, elles s'habillent comme les Égyptiennes, mais en y ajoutant un voile épais généralement blanc et qui ne laisse voir que les yeux. Cette population a un air de santé et n'est pas sujette à l'ophthalmie, qu'on rencontre presque partout dans la basse vallée du Nil.

Le soir du jour même de notre arrivée, nous fîmes venir un moukharridj ou agent de chameaux, et, grâce à un homme respectable qui retournait à Médine, sa ville natale, et nous servit d'intermédiaire, nous commençâmes à débattre, avec l'agent et les bédouins qu'il avait amenés, les conditions auxquelles nous pourrions nous procurer des moyens de transport. Eux et nous disputions énergiquement les moindres liards; aussi la discussion fut-elle longue; mais nous finîmes par nous entendre. Il fut convenu que nous aurions à payer trois dollars, c'est-à-dire un peu plus de quinze francs par bête de

somme, une moitié à Yambo et l'autre à Médine; nous partirions dans la soirée du lendemain en même temps qu'une caravane portant des grains, sous l'escorte de la cavalerie irrégulière, ce que rendait nécessaire l'entrée en campagne de la tribu Hazimi. Cette nouvelle eut un tel effet sur cheik Nour et sur Mohammed que je ne pus m'empêcher de leur dire : « Quoi ! vous qui étiez au Caire des lions, vous êtes devenus des chats ou des poules à Yambo ! » Je louai deux bêtes, l'une pour mon bagage et pour cheik Nour, l'autre pour Mohammed et pour moi, à la condition expresse que j'aurais les meilleurs animaux et que, si l'un restait en route, on le remplacerait par un autre d'une valeur égale.

Le jour dit, à six heures du soir, nos chameaux étaient chargés et, en frappant le sol, montraient l'impatience qu'ils avaient de partir. Ma double litière d'osier, passée sur le dos et suspendue aux flancs d'un animal grand et fort, se balançait en suivant chacun de ses mouvements et me fit l'effet qu'au premier pas elle glisserait sur ses épaules ou sur sa croupe. Les chameliers m'apprirent que, pour me hisser dans ce véhicule, je devais d'abord grimper sur le cou de la bête; mais, comme l'état de mon pied malade me rendait incapable d'une telle gymnastique, j'exigeai que l'on fît accroupir le chameau, opération délicate qui brise, si on la répète, la litière au bout de peu de jours et qui fatigue beaucoup l'animal, obligé de se relever tout chargé. Après quelques retards à la porte de la ville, comme le soleil se couchait, nous dîmes nos prières et nous partîmes. Cheik Hamid vantait la force des murs et des tours d'Yambo qui, en 1802, ont repoussé les attaques des Vouahabites; cela se peut, mais j'affirme qu'en 1853 ils ne tiendraient pas contre une batterie de notre artillerie de campagne. La lune s'élevait pleine et magnifique ; sa clarté à la sortie des rues ténébreuses nous éblouissait et, à peine entrés dans le désert, nous éprouvâmes l'agréable contraste d'un air délicieusement pur, comparé à l'atmosphère empestée de la ville. Suivant l'habitude

des Arabes, mes compagnons se prirent alors à chanter. Cela se passait dans la soirée du 18 juillet.

Nous avions eu déjà quelques chaudes alarmes lorsque, le quatrième jour de notre route, nous apprîmes que les grands chefs de brigands, Saad et son frère, étaient en campagne.

Saad est le chef des Soumeidâs et des Méhémids, deux fractions importantes des Hémidâs, qui forment la principale famille de la tribu des Béni-Harb. Il avait aspiré à prendre le commandement de la tribu, ce qui l'aurait de fait rendu le monarque de la Terre Sainte. Aussi le chérif de La Mecque et le gouverneur turc, Amed-Pacha, ont-ils cru politique de lui susciter un rival dans la personne de cheik Fâd, un autre coquin de son espèce, qui s'intitule le chef des Béni-Amr, la troisième fraction des Hémidâs. Alors les partisans de Saad, qui sont, dit-on, au nombre de cinq mille, insultés dans leur chef, se sont mis à attaquer ceux de Fâd, qui ne sont que huit cents, mais qui, appuyés par le gouvernement, les tiennent en échec. Ces deux partis, indisciplinés comme tous ceux qui prétendent à la liberté — en Orient, ne manquent jamais de fermer les routes, de piller les voyageurs et de fusiller l'escorte. Tel est l'effet le plus clair de leur rivalité.

Saad est un bédouin petit et noirâtre, d'apparence méprisable; mais sa renommée de courage et de présence d'esprit est bien établie. Il a été exposé à plusieurs tentatives d'assassinat. Un poison, qui l'aurait tué si par hasard il n'eût bu après une potée de beurre fondu, lui a fait perdre toutes les dents. Depuis lors, il ne vit plus que de fruits qu'il cueille et de café qu'il prépare lui-même. Une bourse gonflée, que le Sultan lui envoyait avec la recommandation de l'ouvrir en personne, lui inspira assez de méfiance pour qu'il la fît ouvrir par un esclave, et celui-ci fut tué par la décharge d'un pistolet perfidement disposé dans la bourse. C'est depuis lors, dit-on, qu'il distribue tous les dons qui lui sont adressés de Constantinople : les robes d'honneur à

ses esclaves, le grain à son clan. Les uns le représentent comme l'ami, le bienfaiteur du pauvre; les autres comme un tigre altéré de sang, plus avide d'argent et plus implacable dans sa vengeance que ne le sont même ses compatriotes.

A mesure que nous approchions des collines qui lui servent de repaire, on cessait de parler de Saad ; l'ombre de ces collines donnait la sueur froide à mes compagnons. Bientôt on reçut l'avis qu'on nous laisserait passer les défilés, parce que nous étions les fils des saintes cités, mais à condition que les militaires retourneraient d'où ils étaient venus. Sur ce, notre escorte, d'environ deux cents hommes, tourna bride et s'en alla au galop retrouver ses casernes.

Vers midi, comme nous campions au puits d'Abbas, nous fûmes rattrapés par deux petites caravanes : l'une, qui nous avait suivis, apportait un soldat tué par les bédouins ; l'autre, arrivée dans une direction opposée, était composée de pèlerins indiens, qui n'auraient pas pu fournir vingt-cinq francs par cent têtes. Saad leur avait donc fait la charité de les laisser passer. En agirait-il de même avec nous qui valions la peine d'être pillés?

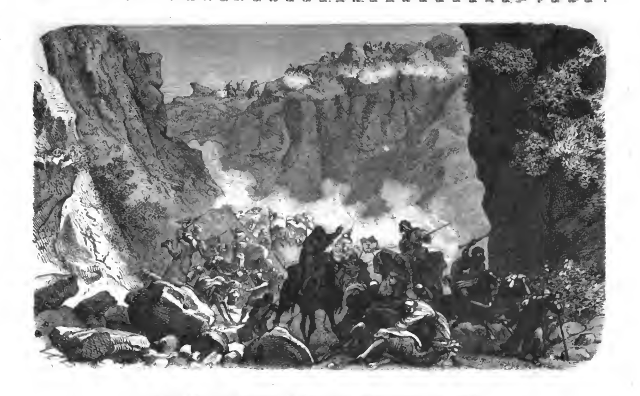
La nuit, on entendit la mousqueterie dans le lointain, et le lendemain nous n'osâmes pas bouger. Enfin, vers onze heures de la nuit qui suivit, le signal du départ retentit, et bientôt nous nous trouvâmes en compagnie de trois ou quatre autres caravanes, assemblées pour passer en force le territoire des Hémidâs redoutés. Chacun essayait de prouver son courage en s'efforçant de se porter à la tête de la colonne; mais, si, en vérité, personne ne se souciait de rester à la queue, c'est que le danger y est certainement le plus grand, parce qu'on y sert à couvrir l'arrière-garde.

C'était donc au milieu des ténèbres que nous suivions le lit d'un torrent desséché. L'aube nous trouva engagés dans un défilé de mauvais renom, « la passe des Pèlerins ». Personne n'y osa plus parler. Bientôt le sommet de roches élevées, sur notre gauche, se couronna



d'épaisses nuées de fumée; chacun les vit, puis entendit les rochers de notre droite renvoyer l'écho des fusils à mèche tirés par les montagnards. Des essaims de bédouins qui ressemblaient à des frelons garnirent les crêtes; les jeunes garçons portaient d'aussi grosses armes que les hommes et, grimpant comme de vrais chats, ils prirent position sur cette éminence de coupe-gorges et ouvrirent, en toute sécurité pour eux, le feu sur nous; une espèce de rempart de pierres grossières les couvrait et servait d'appui aux longs canons de leurs fusils. Rien n'aurait servi de provoquer ces bédouins à descendre en plaine pour nous combattre, comme des hommes; ce qui se fait sur la côte orientale de l'Arabie n'est pas d'usage dans le Hedjaz. Notre escorte devait renoncer à tirer sur des ennemis cachés derrière des pierres. D'ailleurs, si un seul de ces brigands eût été tué, toute la montagne se serait levée et nous aurait mis sur les bras trois ou quatre mille hommes qui n'auraient pas laissé vivant un seul des nôtres. Dans ces circonstances, les bédouins se contentèrent à peu près de viser sur les Albanais dont se composait notre nouvelle escorte. Ceux-ci réclamèrent l'intervention de cheiks qui nous avaient rejoints aussi aux puits d'Abbas; mais ces vieillards, pleins de dignité, la refusèrent, après avoir tenu entre eux conseil, en fumant leur pipe avec gravité. Il ne nous restait donc qu'à brûler assez de poudre pour nous dérober à la vue de nos assaillants. Enfin nous passâmes, mais en laissant derrière nous, outre quelques chameaux et d'autres bêtes de somme, une douzaine de morts. Mes compagnons eurent l'air de considérer cette affaire comme un brillant fait d'armes.

Le second jour après, arrivés au sommet d'une colline escarpée, nous aperçûmes tout à coup Médine à l'horizon. Comme à un mot d'ordre, tous nous arrêtâmes nos bêtes et, oublieux de la fatigue et de la faim, nous mîmes pied à terre pour repaître nos yeux de la vue de la cité sainte. « O Dieu! voici le sanctuaire de



La caravane des Pèlerins attaquée par les Bédouins (page 30).



ton Prophète; puisse-t-il nous protéger contre les châtiments éternels, contre les feux de l'enfer! Ouvre les portes de ta pitié et laisse-nous les traverser pour parvenir à la terre de la joie! » Je compris alors le vrai sens d'un verset du rituel musulman : « Quand le pèlerin aura ses yeux réjouis par la vue des arbres de Médine, il élèvera la voix et bénira le Prophète du fond de son cœur. » En effet, dans le beau paysage que nous avions devant nous, aucun trait n'était plus important, après la contrée désolée où nous venions de voyager, que la vue des jardins et des vergers qui entourent la ville. Je fus donc pendant quelques minutes aussi enthousiaste que mes compagnons; mais, quand nous fûmes réinstallés sur nos montures, l'instinct du voyageur reprit le dessus : je me mis à faire un croquis de la ville et à noter les renseignements que je recueillais en écoutant ou en questionnant mes compagnons.

Il nous avait fallu près de huit jours pour faire deux cent trente kilomètres et nous entrions à Médine le 25 juillet.

Vers l'orient, le soleil commençait à s'élever au-dessus de basses collines pointillées et tachetées de touffes d'arbres, auxquels les brouillards du matin donnaient des proportions gigantesques. La terre se vêtait de pourpre et d'or. Devant nous s'étendait une large vallée, bornée en face par les gradins onduleux du Nedjed. A gauche, se profilait une sombre barrière de rochers. Rochers célèbres! On les nomme le mont Ohod. Ils ont à leur base une corbeille de verdure émaillée d'un ou de deux dômes blancs. Sur notre droite, s'allongeaient d'épaisses bandes de brumes lilacées, çà et là diminuées ou transpercées par les rayons du soleil levant; elles planaient au-dessus des bosquets de dattiers et des jardins dont le vert d'émeraude éclatait au milieu de la surface morne et fauve de la vallée. Plus bas, à la distance de trois ou quatre kilomètres, s'étalait Médine, dont le premier coup d'œil exagérait l'étendue. Le premier plan, composé d'énormes roches

et de scories basaltiques, ouvertes par un abrupt sentier descendant à la plaine, était disposé comme à dessein pour faire ressortir les charmes de cette perspective.

La route, à mesure que nous avancions, se couvrit de gens qu'attirait notre arrivée. Bientôt nous nous trouvâmes à la maison du cheik Hamid. Notre ami nous y avait précédés pour nous dérober la première explosion de la joie que manifesteraient à sa vue sa mère et sa nièce, et pour nous préparer un logement. En nous attendant, notre hôte avait fait toilette; il s'était coiffé d'un turban de mousseline enroulé autour d'une calotte neuve; il s'était rasé les sourcils et la barbe, ne conservant qu'une paire de moustaches fines comme des virgules et qu'une barbiche semblable à un point d'exclamation. Ses guenilles avaient fait place à une belle chemise de coton, rayée de soie, et à un cafetan de riche étoffe brodée; une large ceinture de soie frangée enveloppait les deux tiers de son buste; le pantalon était de la même étoffe que sa chemise, et ses pieds nus, qu'avait bronzés le soleil, étaient maintenant bien lavés et protégés par des babouches de cuir orange, selon la dernière mode de Constantinople. L'une de ses mains était chargée d'un rosaire de perles; l'autre tenait une pipe au tuyau de jasmin, à l'embouchure d'ambre, et sa blague à tabac était richement brodée d'or. Nos autres compagnons subirent par degrés une métamorphose analogue. Ces hommes de sens s'étaient vêtus en mendiants, lorsqu'ils voulaient n'être pas remarqués; mais maintenant qu'on allait juger de leur prospérité par leurs vêtements, ils avaient soin de se parer pour qu'on sût bien que leur voyage n'avait pas été sans utilité.

Les façons du cheik étaient aussi changées que ses habits. L'homme impétueux et vulgaire que j'avais connu était devenu courtois et posé. Il me prit la main et me fit monter au premier, où le salon (médjli) avait été nettoyé et meublé pour la cérémonie de réception.

Nous étions suivis par le jeune Mohammed, fort abattu, tout honteux de se trouver encore dans ses haillons et de comprendre que chaque visiteur en le voyant ne manquerait pas de se demander : « Quel peut être ce galopin? » Il alla donc cacher sa profonde confusion dans un coin, où cheik Nour, qui était aussi sale qu'un Indien peut l'être en voyage, aurait été le retrouver, si je n'avais pas enjoint à celui-ci de se mettre immédiatement au service. La coutume veut que tous les amis et les parents viennent faire leur visite à un voyageur le jour même de son retour, pourvu qu'ils désirent continuer des relations antérieures. Les pipes furent donc bourrées, les divans étalés et le café mis sur un fourneau allumé dans le corridor. A peine m'étais-je assis à la meilleure place, c'est-à-dire près de la fenêtre, que la série des visites commença, le cheik se levant pour souhaiter la bienvenue à ceux qui venaient et pour les embrasser. Suivant leur importance relative, les uns entraient et sortaient en se glissant; les autres, avec fracas, de façon à attirer tous les yeux sur eux. La journée s'écoula ainsi : on ne manqua pas de parler beaucoup de la guerre sainte. Le Sultan, disait-on, avait ordonné au Czar de se convertir au mahométisme; celui-ci avait demandé la paix, offrant de se reconnaître vassal et tributaire; mais la Sublime Porte avait répondu : « Non, par Dieu! faites-vous musulman! » Le Czar ne pouvait pas s'y résoudre sans hésitation ; « mais Allá frappe les figures des infidèles, » et bientôt Abdoul-Medjid serait maître de Moscou; après quoi, il tournerait son armée victorieuse contre tous les idolâtres du Frankistan, à commencer par les Anglais, les Français et les Grecs. J'eus bien soin de me ranger à l'opinion populaire, mais j'appris des nouvelles assez fâcheuses pour mes projets de voyage. Les bédouins, dans leur désir d'entrer en partage des dépouilles de l'Europe, avaient voulu envoyer un contingent d'Arabes au Sultan, et comme tous les hommes, depuis l'âge de dix ans, voulaient partir, des querelles s'étaient éle-

vées ayant pour conséquence que cette race aimable était en train de se battre de tous les côtés.

A la plaie des visiteurs succéda celle des enfants, qui se précipitèrent dans le salon dès qu'ils y trouvèrent de la place, nous marchant sur le pied, braillant comme des fous, brisant tout ce qu'ils pouvaient atteindre et parlant un langage capable de faire rougir un vieux troupier. Un moutard, qui pouvait bien avoir trois ans, et que j'empêchais de fouler mon pied malade, me déclara qu'avec le sabre que son père avait chez lui il me couperait la gorge d'une oreille à l'autre. Son camarade me prit, sans que je le vis, un de mes pistolets chargés et en visa la tête d'un de ses voisins; heureusement il n'avait point su l'armer complétement. Un majestueux garçon, qui devait avoir six ans et qui portait à sa ceinture un encrier en signe de l'éducation littéraire qu'il recevait, se mit à tirer de ma pipe d'énormes bouffées de fumée et, comme j'eus l'audace d'établir une comparaison entre la hauteur du tuyau et celle de sa personne, il jeta la pipe à terre en me regardant avec des yeux et une face bouffis de colère. Ce qui rachetait leurs défauts, c'était leur mâle courage; ces bonshommes se bourraient de coups de poing à la maison comme de vrais Anglo-Saxons, et, dans la rue, ils étaient toujours à se battre à coups de pierre ou de bâton.

Je finis par manquer à toutes les lois de la civilité arabique en osant avertir carrément mon hôte des souffrances morales qu'endurait le jeune Mohammed; j'ajoutai que j'avais besoin de manger, de boire et de dormir, enfin qu'il me fallait un peu de repos avant de me rendre au Sanctuaire. L'excellent cheik, déjà préparé à partir pour aller faire ses prières sur la tombe de son père, m'apporta tout de suite mon déjeuner avec une pipe allumée, me dressa une couche, assombrit la chambre d'où il chassa les enfants et me laissa à la société que je désirais le plus, à moi-même. Je l'entendis ensuite monter au second, appeler sa mère, son épouse et ses autres parentes dans la chambre où il avait pré-

cieusement serré ses trésors, qu'il avait réussi à dérober durant cette après-midi à toutes les sollicitations intéressées et qui en valaient bien la peine, si je devais en juger par les exclamations de joie et d'admiration que leur vue arrachait aux femmes assez heureuses pour les contempler.

Le rez-de-chaussée de la maison du cheik Hamid se composait d'un vestibule encombré de vieilles litières ou d'autres objets de voyage en mauvais état; le premier étage comprenait, en arrière, une chambre sans jour où étaient les vases de toilette et de purification, un corridor où s'ouvraient les portes de deux chambres, placées sur le devant de la maison, l'une servant de magasin et l'autre étant le salon où j'avais d'abord été installé. Le second était la demeure des femmes et je ne l'ai pas visité. Quant au salon, il avait, au nord et à l'orient, une basse fenêtre avec des embrasures garnies de coussins, où l'on s'asseyait matin et soir pour jouir de la fraîcheur de l'air. Le mobilier s'y composait d'un divan dans deux encognures et d'un tapis au centre. Un autre coin était occupé par une caisse de bois, grossière comme le coffre d'un matelot, et un autre par un grand bassin de cuivre contenant du charbon allumé ainsi que tous les ustensiles nécessaires pour faire le café. Le long des murs, hors de l'atteinte des enfants, pendaient une paire de pistolets et une demi-douzaine de pipes au tuyau de cerisier.

La fenêtre orientale laisse apercevoir les murailles de la ville, la porte d'Egypte, les hauts minarets du Sanctuaire et les lignes lointaines du mont Ohod; par celle du nord, on voit la mosquée de Mahomet, une des cinq dont se glorifie le faubourg, certaine portion du mur de la forteresse et, au pied, la scène la plus animée, dès que la caravane de Damas est arrivée. Ce salon, assez frais une partie de la journée, était brûlé par le soleil durant l'après-midi.

Tel est à peu près le plan de toutes les demeures de la classe moyenne à Médine.

Chez Hamid, je n'ai jamais vu la figure d'une femme, à moins qu'on n'appelle ainsi les deux jeunes Africaines qui faisaient le service; encore n'offrirent-elles leurs traits à mes yeux que peu à peu et jamais sans embarras. Quant à la jeune maîtresse de la maison, je ne l'ai point entrevue ni même entendue. Quelquefois la mère de Hamid, se tenant sur les marches, causait à voix haute avec son fils et même, quand nous étions sans visite, avec moi. Il est arrivé que j'ai vu souvent, quand je faisais ma sieste dans la galerie, des visiteuses monter au second; même l'une d'elles s'arrêta, tendant sa main enveloppée à Hamid, et causa un peu; mais toutes elles étaient si empaquetées que jamais je ne leur ai aperçu un pouce de la joue.

On se levait au point du jour; on se purifiait, on faisait sa prière, puis on mangeait une croûte de pain avant de fumer une pipe et de prendre une tasse de café. Ensuite on s'habillait et on allait visiter le Sanctuaire. Rentrés avant la grande chaleur, nous nous asseyions en fumant et en causant jusqu'à onze heures, où l'on servait la *gháda*, qui se composait de pain sans levain et de plusieurs espèces de viande cuite avec des légumes, et que nous mangions à pleines mains; puis venait du riz qu'on prenait avec des cuillers, et enfin des dattes fraîches, des raisins et des grenades. Après ce repas, sous un prétexte quelconque, j'allais passer la chaude partie du jour, étendu dans le corridor, à sommeiller, à fumer ou à écrire en cachette, jusqu'au coucher du soleil. Alors nous sortions pour faire quelques visites, par exemple chez Oumar Effendi ou chez Saad le Diable. Après la prière du soir, on servait un repas plus substantiel encore que le premier; ensuite, nous nous asseyions ordinairement sur des matelas étendus à terre, en plein air, devant la porte du cheik, et nous y recevions les visites du soir. Le temps s'y passait à bavarder et à rire jusqu'à ce que, le sommeil nous envahissant, chacun à son tour tombait et dormait, tant qu'il n'était pas réveillé par les batailles des chevaux et des chiens.

CHAPITRE IV

LA TOMBE DE MAHOMET

La visite à la mosquée du Prophète n'est pas obligatoire. — Péristyles de la mosquée. — Les stations. — Le Jardin. — La Chambre ; ses tombes et son dôme vert. — Jésus. — La charité, s'il vous plaît. — Jardin de Notre-Dame Fatime. — Le puits du Prophète ou le Zemzem. — La tombe de Mahomet doit être vide.

Après avoir accompli la grande purification et nous être vêtus en blanc, couleur aimée du Prophète, nous partîmes pour notre sainte visite. Cheik Hamid, à cause de mon mal de pied, m'avait envoyé chercher un âne. Celui qu'on m'amena était écorché du dos, boiteux d'une jambe et manquant d'une oreille ; équipé à l'avenant. Tel qu'il était, je devais le monter. Cela me fit prendre pour un Osmanli, nécessairement ignorant de l'arabe, par quelques bédouins que j'entendis s'écrier : « A quelle malédiction de Dieu devons-nous d'être asservis à ces monteurs d'ânes ? »

La mosquée du Prophète où nous nous rendions est un des deux sanctuaires de la Foi et la seconde des trois places d'adoration les plus vénérables qu'il y ait au monde ; les deux autres étant la mosquée du Sanctuaire à La Mecque, dont la tradition remonte à Abraham, et la mosquée Aksa de Jérusalem, qui rappelle le temple de Salomon. Le devoir du pèlerin, durant tout son séjour à Médine, est de venir au Sanctuaire prier cinq fois par jour, d'y passer la journée à lire le Coran et,

s'il le peut, la nuit au milieu de la veille et des prières.

La visite à la mosquée du Prophète diffère du pèlerinage en ce que celui-ci, ordonné par le Coran, est obligatoire une fois dans la vie de tout musulman ; tandis que l'autre n'est qu'une action méritoire.

Cependant le genre humain, surtout dans l'Orient, va toujours aux extrêmes. Si donc l'école orthodoxe d'El Mélik considère Médine comme supérieure à La Mecque, à cause de la sainteté possédée par la tombe de Mahomet et des grâces religieuses qui en découlent ; d'un autre côté, les Vouahabites, rejetant l'intercession du Prophète au jour du jugement, considérant comme indigne d'attention le tombeau d'un simple mortel et dégoûtés profondément par les idolâtriques honneurs que lui rendent certains dévots, ont pillé avec une violence sacrilége ce monument et ont défendu aux fidèles de venir de loin pour entrer à Médine. Bref, l'opinion générale admet, sur le monde entier, la supériorité de la Maison de Dieu à La Mecque, mais proclame qu'à l'exception de cette maison, Médine est plus vénérable que toutes les parties de La Mecque et conséquemment que la terre entière.

Après avoir suivi plusieurs rues boueuses, attendu qu'on les avait abondamment arrosées la veille au soir, nous nous trouvâmes à l'une des portes de la mosquée. Les alentours, comme à celle de La Mecque, en sont encombrés d'ignobles bâtisses dont plusieurs s'appuient à l'enceinte sacrée et dont les autres n'en sont séparées que par une ruelle étroite. Cette mosquée n'a ni façade ni perspective ; aussi, comme édifice, manque-t-elle de beauté et de dignité. Dès que nous y fûmes entrés par la porte du Pardon, à laquelle donne accès un escalier de cinq marches, je fus frappé par l'aspect misérable et théâtral d'un endroit si révéré dans tout l'Islamisme. Plus je le contemplais, plus il me semblait voir un musée de second ordre, un magasin de bric-à-brac, plein d'ornements qui ne le concernent point et décoré avec une splendeur sentant la misère.

La mosquée du Prophète forme un parallélogramme de cent vingt mètres quarante de longueur sur cent deux mètres de large, dont les grands côtés sont dans la direction du nord au sud. Comme la plupart des autres mosquées, elle est à ciel ouvert, ayant au centre une large cour sablée et terminée par un péristyle, que ses nombreuses rangées de piliers font ressembler aux colonnades d'un couvent italien. Les entre-colonnes, quoique en ligne droite, présentent au-dessus ces petits dômes qui ont la forme d'une demi-orange et qu'on voit en Espagne. Les portiques sont divisés en quatre parties par d'étroits passages, creusés à trois ou quatre marches au-dessous du niveau du dallage. Tout le long du côté septentrional, court le portique d'Abdoul Medjid, commencé il y a six ans, mais qui reste inachevé. Le long du mur occidental, s'étend la colonnade de la porte du Pardon, à laquelle fait face celle de la porte des Femmes. Enfin un portique, presque trois fois plus profond que les autres, longe le mur méridional; on l'appelle le Jardin, parce qu'il contient le terrain où était le jardin du Prophète; c'est le sanctuaire qui renferme tout ce que l'édifice a de plus vénérable. Ces quatre hypostyles, en forme d'arceaux au dehors, sont à l'intérieur supportés par des piliers différents de forme et de matériaux, les uns étant de porphyre et les autres de plâtre. La colonnade du sud, où se trouve la chambre sacrée, est pavée en mosaïque et en belles dalles de marbre blanc, que recouvrent d'espace en espace des nattes grossières, sur lesquelles sont étendus des tapis malpropres et fort usés par les pieds des fidèles.

Dans cette mosquée, comme dans les autres, on entre du pied droit. La visite, commencée à la porte du Salut, qui s'ouvre à l'angle sud-ouest de l'édifice, passe par le Jardin, tourne vers le mur méridional, puis suit l'oriental jusqu'à la porte de Gabriel, et revient sur ses pas en longeant la chambre du Prophète pour finir dans le Jardin au pied du pilier des Fugitifs. Elle se fait

dans l'attitude la plus recueillie, en priant continuellement, mais surtout à douze places plus sacrées que les autres (1).

La partie qu'on appelle plus spécialement le Jardin, bien que la plus ornée de la mosquée, est peu digne d'éloges. Elle doit avoir vingt-quatre mètres trente-huit de long et est théâtralement décorée, pour avoir l'air d'un jardin. Les tapis y représentent des fleurs; les entre-colonnements sont couverts de tuiles d'un vert brillant et ornés, jusqu'à la hauteur d'un homme, d'arabesques représentant une végétation éclatante et contre nature. Ce qui jure avec cette décoration, ce sont de beaux candélabres à branches, en cristal taillé, vendus, si je ne me trompe, par une maison de Londres, à feu Abbas, pacha d'Égypte, qui en a fait le don au Sanctuaire. Je n'y ai guère admiré que la lumière tamisée par les fenêtres de verre de couleur que le sultan d'Égypte, Kaïd-Bey, a fait poser dans le mur méridional. Ce Jardin se termine vers l'orient à la grille de la Chambre, grille qui est un superbe filigrane de cuivre doré, plus pittoresque de près que de loin, où il donne l'idée de la cage d'un oiseau gigantesque; mais, à la nuit, l'œil est ébloui par les lampes à huile suspendues, les énormes bougies de cire et par de moindres illuminations; cette lumière tombe sur des foules de visiteurs dans leurs habits de fête, rangés derrière les siéges des hommes les plus nobles et les plus riches de la cité. Alors ce brillant ensemble permet moins la critique. Cependant, même durant la célébration de l'office nocturne, il faut encore être bien

(1) Ce sont: dans le mur méridional de la chambre où est mort Mahomet, la fenêtre du Prophète, la fenêtre d'Abou-Beckr, la fenêtre d'Omar, la porte de la grille qui y donne accès; dans le mur oriental de cette chambre, la porte de Notre-Dame Fatime, et le coin septentrional du mur; puis, le long de la muraille orientale de la mosquée, la porte du Pardon, l'endroit où descendait l'ange Gabriel, le coin près du minaret Ruisiyâ; une seconde station en revenant, en face de la fenêtre du Prophète, la niche d'Osman à la muraille méridionale de la mosquée, et, dans le Jardin, le pilier des Fugitifs, où se termine la série des stations. — J. B.

imbu de l'esprit de l'Orient pour admettre que ce Jardin ressemble à un jardin réel.

La Chambre a été habitée par Aïécha ; elle forme, dans le coin sud-est de l'édifice, un carré irrégulier de seize mètres soixante-sept , séparé de tous côtés des murailles de la mosquée par un passage large d'environ sept mètres quatre-vingts au sud et de six mètres à l'est. A l'intérieur sont, dit-on, trois tombes faisant face au sud et entourées, suivant les uns, de murs de pierre sans ouverture, suivant les autres, d'une forte cloison de planches. Elles sont dérobées à la vue par un épais rideau.

Au-dessus de la Chambre s'élève le dôme vert, qui est au dehors surmonté par un grand croissant doré, terminant plusieurs globes groupés sous lui. L'imagination féconde des musulmans surmonte ce joyau de l'édifice par une colonne de lumière céleste, que les pèlerins aperçoivent trois jours avant d'arriver à Médine. Mais, hélas ! seuls, les hommes saints, dont les sens matériels sont aussi perçants que leur vision est spirituelle, jouissent du privilége d'apercevoir cette poétique splendeur.

Quand nous eûmes terminé nos dévotions, cheik Hamid me permit d'approcher d'une des petites fenêtres de la Chambre, de celle qu'on appelle la fenêtre du Prophète ; mais, comme des chiites ont parfois réussi à souiller les tombes d'Abou-Beckr et d'Omar, en lançant par l'ouverture ce qui avait l'air d'être un beau châle destiné en présent à la tombe, mes actions furent alors épiées avec attention. Au bout de quelques instants d'efforts, je distinguai un rideau portant trois inscriptions en longues lettres d'or pour avertir le lecteur que, par derrière, reposait le prophète de Dieu et les deux premiers califes. L'emplacement exact de la tombe de Mahomet est en outre distingué par un gros rosaire de perles et par un ornement particulier, célèbre sous le nom de la Constellation des Perles et attaché sur le rideau à la hauteur de la poitrine. Le

vulgaire prétend que c'est le bijou des bijoux du Paradis; quant à moi, cela m'a fait l'effet d'un bouchon de carafe. Au fait, dans le jour, le coup d'œil n'a rien de remarquable; la nuit, quand les lampes, suspendues dans ce passage et projetant une obscure lumière sur ce plancher de marbre et de mosaïque, font étinceler les inscriptions des massives tentures, ce peut être différent.

Suivant une tradition populaire, cette enceinte n'offre plus qu'une place pour une tombe, celle qui est destinée à Jésus, fils de Marie, après sa seconde incarnation (1).

Malheureusement pour moi le jeune Mohammed s'était vêtu d'une grande robe brodée. Aussi nous avions à peine achevé nos dévotions au Sanctuaire que les aghas ou eunuques de la mosquée se trouvèrent réunis dans le Jardin et vinrent m'adresser leurs congratulations. « Que bénie soit ta visite! » disaient-ils, en me demandant l'aumône. Ils furent suivis par le porteur d'eau du Zemzem ou puits du Prophète, qui m'apportait un vase plein de l'eau puisée à la source sacrée, et bientôt je fus assailli par les mendiants de tous les genres : les doux, les jolis et les pittoresques comme les irritables, les bruyants, les pétulants et les hideux, les invalides et les malades. Bien à mon insu, mes compagnons avaient fait de moi un homme d'importance, et j'étais obligé de payer la considération qu'ils m'avaient attirée. Mohammed, chargé de distribuer mes aumônes, avec ses beaux habits, ne manqua pas de se faire un point d'orgueil de ses profusions; en conséquence, cette première visite me coûta vingt-cinq francs, le double de ce que je m'étais proposé de dépenser, et jamais, dans mes autres visites, je n'ai pu

(1) Il est à peine utile de rappeler au lecteur que les musulmans nient que le Christ ait souffert personnellement; ils croient que Notre-Seigneur s'incarnera de nouveau, pour servir de précurseur à Mahomet, qui reparaîtra aussi, peu de temps avant le jour du jugement dernier. — *Burton.*

parvenir à me retirer sans avoir payé de douze à treize francs.

La seule chose qu'on aime à voir dans la cour sablée et à ciel ouvert, c'est un carré de terre bien arrosé et fermé par une grille de bois; on l'appelle le jardin de Notre-Dame Fatime. Il y pousse une douzaine de dattiers, dont les fruits sont envoyés par les eunuques, en qualité de présents, au Sultan et aux hommes principaux de l'Islamisme. Le vulgaire en fait grand cas; mais les oulémas paraissent être assez peu convaincus de leur valeur. Beaucoup de mosquées, et entre autres celles du Caire, ont de semblables jardins.

Vers l'angle sud-est de cet enclos, est situé le Zemzem ou puits du Prophète, sous la protection d'un toit de bois, supporté par des piliers aussi de bois. Les uns disent que l'eau en est saumâtre; mais la plupart en affirment l'excellence, qu'ils attribuent soit à une communication souterraine avec celle du Zemzem de La Mecque ou bien à ce qu'elle est fournie par une source qui provient directement du tombeau de Mahomet. C'est entre ce puits et le portique de la porte des Femmes que, dans la fraîcheur du matin ou du soir, on voit se former les groupes des professeurs et de leurs élèves. Un peu plus au sud, est une palissade mobile, de bois peint en vert, ayant près d'un mètre de haut, et séparant de la foule l'iman, lorsqu'il vient faire ses prières.

Comme nous finissions notre tournée, la nuit tombait. Nous quittâmes la mosquée, en ayant bien soin de sortir du pied gauche et de ne point revenir sur nos pas, ainsi que le prescrit la Sunna ou les traditions remontant au Prophète.

El Samanhadi, l'autorité peut-être la plus grande à ce sujet, donne quelque part la description du cercueil du Prophète; d'ailleurs il dit, en propres termes, qu'étant entré dans la Chambre, lorsque le sultan d'Egypte, Kaïd-Bey, la faisait réparer, il a vu dans l'intérieur trois fosses profondes, mais pas une trace de tombeau. En ce cas, ou bien les restes du Prophète,

malgré la superstition des musulmans, étaient alors mêlés à la poussière, ce qui est fort possible après un enterrement de neuf cents ans; ou, ce qui est possible également, ils avaient été enlevés par les schismatiques chiites, qui en avaient eu la garde durant plusieurs siècles.

En somme, je ne puis pas m'empêcher de douter, malgré la croyance générale de l'Islamisme, que les restes mortels de Mahomet soient encore dans le sanctuaire de Médine.

CHAPITRE V

MÉDINE

Origine de la ville sainte du Prophète. — Pillages exercés par les Vouahabites. — Le Sanctuaire. — La ville. — Ses principales familles sunnites et chiites. — Mosquée de Couba. — Cimetière d'El Bąkia ou des Saints. — Je renonce au voyage de Mascate. — Nous partons pour La Mecque.

Médine, suivant les traditions des Arabes, a été fondée par Amlak ou Amalik, petit-fils de Sem, dont toute la descendance fut détruite par les Israélites lors de leur sortie d'Egypte. Elle n'a dû sa célébrité et sa prospérité qu'à l'arrivée de Mahomet et de ses Ansariens lorsqu'ils se sont enfuis de La Mecque. Les Vouahabites s'en sont emparés et l'ont pillée.

La ville venait de capituler. Saoud, entouré de ses officiers principaux, entra dans la mosquée du Prophète, puis dans la Chambre, mais il n'osa pas s'introduire derrière le rideau ni essayer de voir la tombe; pourtant il ne craignit pas d'emporter les trésors amassés à l'entour, la Constellation des Perles et les dons envoyés par toutes les contrées de l'Islamisme (1). La moitié de ces richesses fut vendue à Ghalib, chérif de La Mecque,

(1) Voir *Une Année dans l'Arabie*, par Palgrave. Ce que ce voyageur dit de ces événements ne se rapporte pas exactement avec le récit de Burton ; car il affirme que c'est Abdallâ, et non pas son père Saoud, qui a pris et saccagé Médine. On peut s'en assurer en relisant le chap. v de notre édition et particulièrement les pages 231 et 236. — J. B.

pour cent cinquante mille dollars (1); et l'autre moitié fut transportée à Dereyâ. L'édifice n'échappa à de plus grandes dévastations que par accident. Alléchés par l'idée que les globes et le croissant dont est surmonté le dôme vert étaient d'or, les Vouahabites voulurent les jeter à terre; mais deux d'entre eux, qui essayèrent de grimper sur cette toiture composée, dit-on, de tuiles vernissées, glissèrent et se tuèrent en tombant; une crainte superstitieuse détourna leurs compagnons de ces projets destructeurs. D'ailleurs, ce sont les taxes mises par les Vouahabites sur les habitants et la prohibition des pèlerinages au tombeau du Prophète qui surtout ont eu de ruineuses conséquences pour Médine. Aussi ne parle-t-on ici de ces sectaires qu'avec horreur et mépris.

Après le traité de paix conclu en 1815 par Abdallâ, fils de Saoud, avec le général égyptien Toussoun Pacha, ce dernier, pour la somme de cinquante-deux mille francs environ, rapporta à Médine et y remit en leur ancienne place tous les vases d'or qui n'avaient pas dans l'intervalle été fondus. On nie ce fait; mais l'aspect actuel de la mosquée et de la Chambre me semble en fournir des preuves évidentes.

La Ville du Prophète (Medinat El Nabi) s'élève au bord du Nedjed, sur ce vaste plateau qui forme le centre de l'Arabie. Les limites du territoire sacré, telles que les a définies Mahomet, peuvent encore servir à indiquer celles de la plaine de Médine. Vers le nord, à une distance de près de cinq kilomètres, on aperçoit le mont Ohod, qui est un des derniers éperons de la vaste chaîne de granit qui, d'Akabâ à Moca et de Moca à Mascate, borde le trapèze arabique. Vers le sud-ouest, également à près de cinq kilomètres, la plaine se termine par des hauteurs composées de scories basaltiques et par un rocheux contre-fort nommé le mont Ayr. Des autres côtés, la limite est imaginaire et forme autour de la ville un cercle irrégulier dont le diamètre est de seize à vingt

(1) Peut-être sept cent quatre-vingt-quinze mille francs.

kilomètres. C'est là ce qu'on appelle le Sanctuaire. Quiconque y meurt et y est enterré compte, au jour du jugement dernier, sur l'assistance et sur l'intervention du Prophète. On y doit, moins qu'ailleurs, mener une vie immorale, boire des liqueurs fermentées, tuer d'autres personnes que des ennemis, des infidèles ou des sacriléges. Quelques docteurs même prétendent qu'on n'y peut abattre ni un arbre ni un animal, ni creuser de latrines.

Médine se compose d'une forteresse, construite au nord, d'un faubourg au sud-ouest et de la ville au sud-est. Celle-ci, qui couvre la moitié moins d'espace que La Mecque, peut être d'un tiers plus grande que Souez. Ses murailles forment un ovale irrégulier, percé de quatre portes, dont les plus belles sont celles du Vendredi, à l'est, et de l'Egypte, à l'ouest. Ces édifices sont massifs, formés de doubles tours, peintes de couleur éclatante et qui offrent leur ombre et leurs eaux abondantes aux soldats, aux chameliers et aux flâneurs. Ils y sont toujours réunis en grand nombre. La rue qui, partant de la porte d'Egypte, conduit à la mosquée du Prophète, sert de grand bazar. Entre le faubourg et la porte d'Egypte, en face de la maison du cheik Hamid, se tiennent, au nord, le marché des fruitiers; au sud, le marché aux grains. On voit là des cafés assez nombreux; mais, composés de huttes construites de feuilles de palmier qu'ont noircies les vents et le soleil, ces marchés ont un air misérable et nuisent beaucoup à l'aspect de la porte. Les murailles sont bâties d'assises régulières de blocs de granit et de lave; percées de meurtrières et surmontées de créneaux, renforcés de tours semi-circulaires avec leurs meurtrières et leurs créneaux qui permettent les feux croisés, elles sont en très-bon état. Les rues, comme elles devraient l'être toujours dans ces climats brûlants, sont profondes, étroites et sombres. Les principales mènent à la mosquée. On trouve à Médine, outre les cinq mosquées, peu de bâtiments publics : une excellente maison de bains, des cafés médiocres et quatre

grands caravansérails, qui servent plutôt de magasins que d'hôtelleries. Les habitations sont bien bâties de bois de palmier, de briques cuites et de scories de basalte. Elles ont deux étages et un toit plat; les plus importantes sont ornées de grandes cours et de petits jardins avec des puits. Les balcons en sont treillissés; les fenêtres ont l'air de vrais trous, toujours garnis de leurs volets de bois.

La forteresse a ses ouvrages construits comme ceux de la ville, mais avec plus de solidité; cependant je crois qu'elle ne tiendrait guère devant une batterie d'obusiers et de canons de siége.

Quant aux murs des faubourgs, ils sont dans un mauvais état et menacent ruine, aux parties où ils sont encore debout.

La population de la ville, en y comprenant les faubourgs, est estimée à seize ou dix-huit mille âmes. En général, c'est un mélange des échantillons fournis par toutes les races de l'Islam.

Parmi les sunnites, c'est-à-dire les orthodoxes, on distingue quelques-unes des plus nobles races du mahométisme.

Les descendants d'Abou Bekr (*Siddikiyâs*) sont en petit nombre.

Les descendants d'Abbas (*Kalifiyâs*) ne sont plus représentés que par une seule famille, dans laquelle on prend les imans du Sanctuaire et les gardes préposés à la tombe de Hamza.

D'Abou Aïoub, mort en 628 au siége de Constantinople et dont la noblesse remonte à plus de quinze siècles, vient une race fort honorée, qui fournit aussi des imans au Sanctuaire et qui a les clés de la mosquée Couba; cependant ils sont peu puissants, parce qu'ils n'ont pas de fortune.

Il n'y a plus que deux représentants de la postérité d'Abou Joud qui a fourni aussi au Sanctuaire des imans et de mouezzins; les deux survivants, à ce qu'on m'a dit, sont une fille et un garçon.

De Shaab descend une race nombreuse d'employés dans le Sanctuaire, mais aussi de négociants et de voyageurs.

Ceux qui tirent leur origine de Carsani sont pour la plupart des commerçants.

Quant aux descendants d'Ali, ceux qui ne sont pas nés de Fatime sont incontestablement sunnites; ils forment bien deux cents familles qui ne se distinguent des autres habitants de Médine par aucune marque visible et qui sont employés au temple ou dans le commerce.

Les descendants d'Ali et de Fatime viennent des fils de Hassan et de Hossein, les deux saints révérés des chiites. Après la mort d'Ali, Hassan abdiqua et se retira comme Hossein à Médine, où il resta jusqu'à sa mort, tandis qu'Hossein alla se faire tuer à la fameuse bataille de Kerbéla. Ceux qui ont Hassan pour père sont intitulés chérifs et s'occupent surtout de gouvernement et de guerre. Les autres, issus des douze petits-fils de Hossein qui ont survécu au désastre de Kerbéla, s'adonnent principalement à l'étude des sciences et de la religion.

Longtemps ces fatimites ont eu la garde de la tombe du Prophète. Aujourd'hui ils ont porté leur quartier général à l'est de Médine, dans le désert, à Souvouèrkiyâ, distant de trois ou quatre journées de marche de la ville; ainsi, tandis qu'ils comptent près de quatre-vingt-quatorze familles au camp, ils n'en ont guère que six ou sept à Médine. Encore, bien qu'ils y puissent être domiciliés et que leurs cadavres reçoivent même la sépulture du Sanctuaire, préfèrent-ils camper hors des murs. On veut bien les traiter en sunnites, on croit même que quelques-uns le sont parmi eux; mais on pense qu'ils cachent soigneusement leur hérésie chiite. Petits, bruns, fort semblables aux bédouins, ces fatimites portent le costume et mènent la vie des anciens Arabes.

Enfin Médine contient des hérétiques déclarés : ce sont les Nékoualis, qui sont ouvertement chiites et gar-

dent jusqu'à l'excès le respect pour la famille d'Ali. Ces sectaires ont leurs prêtres, se marient entre eux et ne remplissent pas d'emplois plus élevés que ceux de sacrificateurs, de jardiniers et de balayeurs. Après la mort comme durant la vie, on les exclut du Sanctuaire; ils sont l'objet de médisances ou de calomnies assez nombreuses. On veut les faire descendre des ansariens (1) ou d'Yezid, fils de Moavia; leurs opinions religieuses ne permettent pas d'admettre ces hypothèses; mais ils ont pu être appelés fils d'Yezid, pour avoir été transportés par lui de Syrie à Médine; le fait est que, malgré leurs vêtements et leur langage arabiques, ils m'ont fait souvenir des métouallis de Syrie.

Les principales places que visitent les pèlerins aux environs de Médine sont les mosquées de Couba, le cimetière El Bakia, et, au pied du mont Ohod, la tombe du martyr Hamzâ.

A peu de distance de la porte de Couba (ainsi s'appelle la poterne qu'il faut traverser pour se rendre de Médine à la mosquée que nous voulions visiter), on entre dans les plantations de palmiers qui, aux charmes de la vue, joignent les délices d'un frais ombrage. Les arbres embaumaient l'air par leurs fleurs parfumées; les oiseaux y faisaient retentir leur ramage. La tige des palmiers m'y sembla plus haute que partout ailleurs. Quant à leurs fruits, je ne me permettrai pas de dire qu'ils l'emportent sur les dattes de La Mecque, car ce serait presque un sacrilége. En général, le dattier peut venir sur des terres arides; mais on le voit suivre les lits des ruisseaux et préférer tous les lieux humides. Si celui de Médine donnait de meilleurs fruits que les autres, ce serait qu'il y est arrosé trois fois par jour.

Dans ces jardins, j'ai vu des oignons, des poireaux, des carottes, des fèves, des radis, des navets, des concombres; beaucoup de fruits; cinq espèces de vigne, dont la meilleure donne des raisins blancs qui ont le goût de

(1) On appelle *ansariens* les habitants de Médine qui ont donné asile au Prophète. — J. B.

ceux de la Toscane; le jujubier, dont la baie est fort aimée du peuple; des pêchers, dont les fruits sont durs et adhérents au noyau (1); des bananes, des melons d'eau, des figues et des pommes; mais pas d'abricots ni de poires. Quant aux grenades, il y en a trois, dont la plus belle et la meilleure est celle qu'on nomme la grenade de Syrie; peut-être n'y a-t-il rien qui vaille mieux dans tout l'Orient.

Avant d'arriver à la mosquée, nous fûmes assaillis par une foule de mendiants, fort semblables à de petits singes dépourvus de leur appendice caudal, et par leurs mères, qui nous faisaient penser aux harpies.

Voici la tradition relative à la Couba. Lors de l'Hégire, la chamelle, qui apportait, de La Mecque, le Prophète à Médine, s'agenouilla en cette place. Mahomet pria ses compagnons de la monter. Abou-Beckr et Omar le firent, mais la chamelle s'assit par terre. A peine sentit-elle Ali sur son dos qu'elle se releva et qu'elle marqua de ses pas l'emplacement sur lequel le Prophète fit élever la première mosquée qu'il y eût eu au monde et, comme cet endroit appartenait à Abou-Aïoub, la garde en est demeurée aux descendants de cet ansarien; ils se partagent les aumônes qu'y laissent les fidèles. La mosquée, comme l'a reconstruite le sultan Abdel-Hamid, a plus l'air d'un château que d'une chapelle.

Elle est environnée d'un certain nombre d'autres petites places de prière, parmi lesquelles se trouve l'endroit où Fatime moulait son blé dans un moulin à bras; mais nous n'y entrâmes pas, afin d'éviter les demandes perpétuelles d'aumônes qui nous étaient adressées.

Ecrasé par l'ardeur du soleil, bien qu'il ne fût que neuf heures, je m'assis au pied d'un puits qui alimentait un ruisseau; et là, bercé par le murmure de l'eau, par les senteurs des grenadiers et des citronniers, je tombai dans un sommeil où, singulier con-

(1) Ce sont des *pressets* ou *persèques*, fort estimés à Bordeaux. — J. B.

traste, je rêvais que je me retrouvais à une fenêtre égayée par les pampres de la vigne et regardant la vallée de la Liane (1), avec ses eaux glauques, ses cieux gris et ses rives tachetées çà et là par la neige.

Quelques jours après, nous avons été prier à la tombe du martyr Hamzâ. Elle ne vaudrait pas la peine d'être visitée par un infidèle, si elle ne lui fournissait pas l'occasion d'examiner le poudreux et brûlé terrain où se sont combattus Mahomet et Abou Sophian.

Quant au cimetière El Bakia, les dévots le visitent tous les jours, mais au moins le vendredi, après avoir fait leurs prières à la tombe du Prophète. Suivant la tradition, le jour du jugement dernier, cent mille ou au moins soixante-dix mille saints fendront les flancs béants d'El Bakia, avec leurs faces resplendissantes comme des pleines lunes. On croit qu'il y a dix mille compagnons du Prophète ensevelis ici; de ses descendants, on ignore le nombre. La première chair qui ressuscitera sera Mahomet, la seconde Abou-Beckr, la troisième Omar, ensuite les ensevelis à El Bakia, que suivront ceux qui sont enterrés à La Mecque. Le verset qui assure le salut à quiconque mourra dans les deux Sanctuaires a élevé ces terrains au delà de toute valeur et de tout prix.

Le premier des Mohagériens (2) qui mourut à Médine, Osman Bin Mazem, fut aussi le premier qui fut enseveli à El Bakia. Le champ était alors couvert d'arbres, appelés gharkad; on les coupa, on nivela le terrain, et Osman fut enseveli au beau milieu du nouveau cimetière, Mahomet ayant de ses propres mains placé deux grandes pierres debout, l'une à la tête, et l'autre aux pieds de son fidèle compagnon.

Ce cimetière des Saints forme un oblong irrégulier, entouré de murs et de plantations de palmiers luxu-

(1) Petite rivière de France, qui se jette dans le Pas-de-Calais à Boulogne. — J. B.

(2) Les *Mohagériens* sont les fidèles compagnons qui ont suivi le Prophète dans sa fuite de La Mecque à Médine. — J. B.

riants. Il est loin d'être assez grand pour l'usage qu'on en fait et ne pourrait jamais suffire à la foule des cadavres dont on l'encombre, si la façon dont les inhumations y sont opérées n'avait pas l'effet de hâter la décomposition. La porte en est petite, presque ignoble. L'intérieur ne contient ni arbres ni fleurs, et les monuments, détruits par le fanatisme des Vouahabites, n'y sont que des réparations aussi récentes que misérables. J'y suis entré du pied droit, comme dans une mosquée, et pieds nus, afin de n'être pas pris pour un hérétique.

Les mendiants s'y étaient donné rendez-vous. Aux portes des tombes, de vieilles et parfois de jeunes ménagères se disputaient le soin de nous prendre les babouches que nous ôtions, et souvent elles en prenaient chacune une. Au dedans, de jeunes garçons étaient dressés à pousser les importunités les plus discordantes pour obtenir des cadeaux. Or, pour mon malheur, le cheik Hamid avait la réputation de ne conduire que de riches pèlerins, et ma bourse s'allégea encore ce jour-là de trois dollars. D'ailleurs, je dois reconnaître que plus de cinquante femmes, en reconnaissance de mes largesses, s'étaient ce matin-là engagées à prier Dieu pour qu'il guérît mon mal de pied; cependant je n'ai pas pu constater que leurs prières m'aient apporté quelque soulagement.

Une splendide comète parcourait alors les cieux de l'Occident, présageant, d'après les habitants de Médine, comme à l'ordinaire, la guerre, la famine et la peste. En effet, des hostilités qui paraissaient furieuses s'engagèrent entre les familles Hamidâ et Hazimi des Beni-Harb, pour la cause la plus futile. Pendant la journée du 30 août, on entendit distinctement dans la ville la mousqueterie de la montagne. Les rues étaient pleines de bandes de bédouins qui, le sabre ou le fusil à la main, ou simplement le gourdin sur l'épaule, se hâtaient avec l'espoir de ne pas arriver trop tard pour prendre leur part de la bataille. Les habitants de la

ville les chargeaient *in petto* de malédictions, auxquelles ils ajoutaient l'espérance que toute cette vermine s'entre-détruirait jusqu'au dernier. Quant aux pèlerins, la crainte de voir déserter tous leurs chameliers et l'expérience qu'une once de poudre peut allumer un incendie sur cette terre inflammable, les plongeaient dans l'inquiétude.

Sur la route d'Yambo à Médine, j'avais noué de secrètes relations avec un bédouin des Beni-Harb, nommé *Le Pécheur* (Mujrim). S'imaginant que j'étais lié par quelque secret intérêt à l'accomplissement du voyage de Médine à Mascate, voyage dangereux attendu que, depuis de longues années, l'Oman avait cessé d'envoyer des caravanes dans le Hedjaz, cet homme s'était engagé à prendre sur la route que j'aurais à suivre des informations dont il me donnerait communication vers le midi, heure où toute la maison de mon hôte était plongée dans le sommeil. Bref, il avait presque fini par consentir à partir avec moi vers la fin d'août, époque où nous étions, et, dans ce cas, m'évadant de la maison du cheik Hamid, je me serais dirigé sous le costume d'un bédouin vers la Mer des Indes. A l'ouverture des hostilités, notre brave, ne voulant pas abandonner ses frères de la famille Hazimi, qui étaient les moins nombreux, proposa de rejeter le départ à la fin de décembre. Je le pressai de tant de questions qu'il finit par m'avouer que pas un voyageur, pas même un bédouin, ne pourrait avec sécurité s'avancer dans cette direction même jusqu'à Khaïbar. C'est ainsi que je dus renoncer à mon projet de traverser du nord-ouest au sud-est la presqu'île arabique.

Il fallait donc me contenter d'aller à La Mecque, et je m'étais résolu à attendre le départ de la « caravane volante, » qui part le 3 septembre et voyage à marches forcées, lorsque, ce même 30 août, le seul ami qu'eût Saad le Brigand, rentra dans Médine annonçant que le chef était décidé à couper les têtes de tous ceux qui pénétreraient dans ses défilés, si on ne lui

payait pas un droit de passage exorbitant. Aussi le lendemain matin, de bonne heure, cheik Hamid accourait du bazar et s'écriait tout essoufflé : « Allons! Effendi, préparez-vous tout de suite; il n'y aura pas de caravane volante; tous les pèlerins partent demain; puisse Dieu vous garder de tout mal! Avez-vous vos outres en bon état? Songez que vous allez avoir à traverser le *Darb el Charki*, où vous ne verrez pas d'eau pendant trois jours! »

Cette terrible nouvelle qui frappait le pauvre Hamid d'horreur me comblait de joie. Aucun Européen n'avait encore vu la célèbre route suivie par Haroun al Raschid dans le Nedjed.

Quant au temps, le fait est que je n'en avais pas à perdre, puisque nous comptions partir dès le lendemain de grand matin. Mohammed réussit à nous procurer, pour vingt francs, une double litière qui nous dura tout le reste du voyage et, pour trois francs soixante-quinze, une espèce de cadre destiné à cheik Nour, dont les goûts ne le portaient guère à dormir sur des caisses. Notre jeune homme travailla bravement toute la journée, couvrant la litière, la réparant et la garnissant, tant dedans que dehors, de grandes poches pour contenir les provisions et de gibecières pour loger nos poteries remplies d'eau fraîche.

De notre côté, cheik Nour et moi, nous fîmes l'inspection de nos outres et nous en trouvâmes deux fort endommagées par les rats. Comme, ce jour-là, il ne fallait pas penser à se procurer un seul ouvrier, même à prix d'or, je me mis à faire mes raccommodages, tandis que Nour se chargeait de ramasser les provisions dont nous avions besoin pour quatorze journées : c'est-à-dire de la farine, du riz, des oignons, des dattes, du pain sans levain, du fromage, des citrons, du tabac, du sucre, du thé et du café.

Hamid se chargea en personne de la négociation la plus importante, celle de nous procurer un chamelier fidèle. Il m'amena un Hamidâ, nommé Mésoud, dont

la barbe était blanche et les membres couverts de cicatrices. Quand nous nous fûmes entendus sur les conditions du voyage et que le bédouin se fut éloigné avec son fils, cheik Hamid me recommanda de ne pas négliger de les bien nourrir et de ne jamais laisser écouler vingt-quatre heures sans tremper les mains dans le même plat qu'eux, afin de demeurer toujours avec eux en termes de sel, c'est-à-dire d'hospitalité. Je devais aussi, pour les empêcher de gaspiller mon eau, avoir bien soin de faire mettre les outres sur le chameau qui me précèderait, de les poser la bouche bien nouée et tournée en haut et non en bas, comme on le fait d'ordinaire; d'entretenir toujours mes provisions de liquide et de les serrer, la nuit, dans ma tente.

La soirée se passa à payer les petites dettes; ce que l'Oriental remet toujours au dernier moment. Cheik Hamid m'avait traité si honorablement et m'avait si souvent dit qu'il était gêné, que je ne lui réclamai rien des cent vingt-cinq francs qu'il m'avait empruntés à Souez; ses trois frères reçurent de cinq à dix francs chacun, et quelques cousins me laissèrent entendre qu'un pareil procédé à leur égard eût été de leur goût.

Ensuite nous descendîmes le bagage à la porte et le disposâmes en tas pour être prêts à le charger à la première réquisition. On disait que le départ aurait lieu à minuit; déjà il était deux heures lorsque, n'entendant pas le canon du départ et ne voyant arriver aucun chameau, nous prîmes le parti d'employer à dormir les quelques heures de nuit qu'il pouvait nous rester à passer à Médine.

CHAPITRE VI

DE MÉDINE A LA MECQUE

Les insolations. — Vie des pèlerins. — Aspect, ordre et marche de la caravane. — Trois ou quatre races dans l'Arabie. — Les bédouins et les meilleurs traits de leur caractère. — Leur courage. — Influence de la doctrine de l'immaculation de Fatime. — Poésie, religion, honneur des bédouins. — Trois sortes de tribus. — Droit de passage. — Vêtements et observances de pèlerins. — Rencontre de la caravane de Bagdad. — Attaque des caravanes par les brigands. — Une fanfaronnade. — Aspect de La Mecque.

Le mercredi 31 août 1853, à huit heures du matin, nous venions de déjeuner et nous étions assis à la fenêtre de la maison de Hamid, lorsque nous vîmes cheik Mésoud accourir le plus vite possible avec son fils, qui pouvait bien avoir quatorze ans, et son neveu, vilain garçon, tout marqué de la petite vérole et fort paresseux. Il nous fallait charger nos bêtes en toute hâte. Chacun se mit à l'ouvrage, et à neuf heures je me trouvais, en face de la porte d'Egypte, entouré de mes amis qui m'avaient accompagné jusque là à pied, afin de prendre congé de moi avec tous les honneurs qui m'étaient dus. Quand les adieux et les embrassades furent terminés, nous grimpâmes, cheik Nour dans son cadre, et Mohammed avec moi dans la litière. Comme Mésoud possédait une dizaine de chameaux, ce fut dans la société de quelques Turcs et Mecquains que nous franchîmes la petite porte voisine du château, en nous

dirigeant vers le nord. A notre droite, des bosquets de palmiers nous cachaient la ville; à gauche, nous apercevions les dômes lointains des mosquées de Hamza qui sont au pied du mont Ohod; devant nous, s'étendait sur une plaine pierreuse et stérile, la route qu'encombraient des groupes étranges.

La marche se prolongea malgré les ardeurs d'une après-midi suffocante. Déjà les bêtes de somme s'affaissaient de toute part. Les cadavres d'ânes, de chevaux et de chameaux qui venaient de mourir gisaient sur les côtés de la route; ceux qu'on n'avait pas sacrifiés étaient abandonnés aux vautours; ceux auxquels on avait convenablement coupé la gorge étaient entourés de pèlerins issus du Soudan et fort occupés pour l'instant à se tailler dans les parties estimées des morceaux de choix, quittes à les porter jusqu'à ce qu'une occasion s'offrît de les faire cuire. Je n'ai jamais vu de gens aussi misérables que ces nègres. Ils portaient des écuelles de bois qu'on leur remplissait d'eau par charité; leur seule arme était un petit couteau, attaché au-dessus du coude dans un fourreau de cuir; des guenilles composaient leur costume, et des bandes de cuir, leurs sandales; beaucoup étaient boiteux de fatigues et de blessures faites par les ronces; la plupart avaient l'air de mourants.

Ce ne fut qu'une heure au moins après la tombée de la nuit que nous commençâmes à voir les feux et à entendre les cris du camp. Il était dressé en très-bon ordre dans un creux. Les tentes des soldats et des gardes environnaient le pavillon des pachas, et les sentinelles en gardaient régulièrement les approches. Nous rencontrâmes un de nos hommes que nous avions envoyé en avant et qui nous conduisit à une place vide, où nous plantâmes nos tentes. Les chameaux furent déchargés, on alluma les feux et on se prépara par le souper au repos d'une bonne nuit.

La vie dans des marches de ce genre est bien simple. Les provisions et l'eau que contiennent les poches fixées

à l'intérieur comme au dehors de la litière sont à votre service quand vous le voulez. A de certaines heures de la journée, les marchands ambulants vous offrent des sorbets, de la limonade, du café chaud et des pipes chargées avec tout le soin qu'exige la croyance générale que la bonté de la pipe est en raison directe du mérite de celui qui l'a remplie. Quand on fait halte, la première chose qu'on demande, c'est la pipe, dont l'influence délicieusement sédative, combinée avec une tasse de café, vous procure un excellent appétit.

Le lendemain, dans une plaine basse, j'eus l'occasion de voir l'ensemble de la caravane, développée durant la lenteur de sa marche. Autant qu'on en pouvait juger en masse, elle devait bien compter sept mille individus, tant à pied, à cheval ou en litière que montés sur les magnifiques chameaux de la Syrie. Les plus pauvres se traînaient en s'appuyant sur leurs gourdins. Selon leurs ressources, les autres étaient sur des ânes, des chameaux ou des mulets. La plupart des gens comme il faut, surtout parmi les Arabes, montaient des dromadaires, et les soldats avaient leurs chevaux. Les femmes, les enfants et les malades indigents étaient assis sur des couvertures et des étoffes entassées au-dessus des deux grandes caisses qui forment la charge d'un chameau. Ce qui faisait surtout la beauté du spectacle c'était la merveilleuse variété de ces détails. Dans les harnais des chevaux, les caparaçons des chameaux, ni les vêtements des hommes, rien n'était uniforme. Les nègres à moitié nus du Soudan se mêlaient aux splendides serviteurs du pacha ; le Persan barbu, à la coiffure conique, conversait avec le Turc rasé et coiffé du fez.

Ce soir-là, dès que les tentes furent dressées, on s'occupa de la provision d'eau, car il y avait déjà quatre-vingt-dix heures que nos chameaux n'avaient bu. Les puits sont comme à l'ordinaire dans une fioumara (1).

(1) C'est ce que Palgrave appelle *ouadi;* voyez notre édition d'*Une Année dans l'Arabie centrale*, chap. II, p. 62 et suiv. — J. B.

Il fallait faire une marche de plus de trois kilomètres pour y arriver, et des soldats réguliers et irréguliers s'en étaient emparés et n'y laissaient puiser que contre de la monnaie. Peut-on les en blâmer? C'était pour eux le seul moyen de ne pas mourir de faim. Mohammed, qui s'y était rendu en compagnie de Mésoud, en rapporta triomphalement nos deux outres pleines d'eau douce, pour le prix d'environ deux francs vingt-cinq.

Avant de m'endormir, je passai une heure ou deux à causer avec cheik Mésoud, dont la conversation me plaisait de plus en plus. Nos compagnons s'en moquaient et trouvaient méprisable qu'on interrogeât ce cheik sur les torrents, les collines, les bédouins et la topographie du pays. A cela Mésoud répondait : « Le père aux moustaches en sait plus que vous tous ; il est l'ami des bédouins et a bien le droit d'interroger et d'apprendre; » mais cette réprimande ne fit qu'exciter un nouvel accès d'hilarité, car les railleurs se rappelèrent que le surnom sous lequel je venais d'être désigné avait été déjà porté par un hérétique maudit, Saoud le Vouahabite.

Dans ces grandes caravanes, l'ordre est d'abattre les tentes au premier coup de canon, et de se mettre en marche au second. Le canon y indique encore quatre haltes d'une demi-heure chacune : à l'aube, à midi, à quatre heures et au coucher du soleil, sous prétexte d'actes de dévotion. La dernière halte, celle du repos, est indiquée d'avance par la précipitation avec laquelle s'élancent les dresseurs de tentes, pour atteindre les premiers soit le campement, soit le puits ; trois coups de canon annoncent officiellement qu'on y est arrivé. Je mettrai ici une partie de ce que j'ai appris sur les bédouins du Hedjaz soit par mes études soit en causant (1).

La Genèse parle des fils de Joctan, qui ont peuplé le sud de l'Arabie, et des fils d'Ismaël et de son épouse

(1) V. *Une Année dans l'Arabie centrale* et particulièrement, dans notre édition, le chap. II, qu'il sera utile de comparer avec celui-ci. — J. B.

égyptienne, qui se sont établis dans la péninsule sinaïtique et aux environs. A ces souches, il faut joindre les indigènes, et diviser ainsi, d'après les observations de la physiologie moderne comme suivant la tradition du pays, la race arabique en trois.

La première, suivant moi, celle des indigènes ou autochthones, se compose des tribus sous-caucasiennes, qu'on rencontre encore, sous le nom d'Al-Morras et généralement le long de la côte, depuis Mascate jusqu'à l'Hadramaout; malgré leur infériorité, ce sont les vrais Arabes.

Les principaux immigrants sont les descendants de Noé, grande tribu chaldéenne qui, venue de la Mésopotamie, pénétra en Arabie, vers 2200 avant Jésus-Christ, poussa peu à peu devant elle les anciens possesseurs du sol et s'empara des meilleures contrées de la presqu'île. Les Anisas et les familles de Nedjed sont les types de cette race, qui est purement caucasique et qui répond aux Arabes arabisés des historiens orientaux.

La troisième, qui est aussi noble et ancienne, peut remonter à 1900 avant Jésus-Christ et est désignée dans l'histoire sous le nom d'ismaélite. Ces Arabes n'ont jamais dépassé les limites des montagnes du Nord-Ouest; ils y habitent encore et y conservent les mœurs sauvages et l'esprit indomptable de leurs ancêtres. Les traits caractéristiques des hommes de la vallée du Nil et le mélange du sang égyptien les distinguent toujours des autres; ce sont des sous-caucasiques ou des Arabes de demi-race.

L'ethnographie orientale compte comme quatrième race ceux qui se sont mêlés aux barbares, par exemple les Arabes de La Mecque qui se sont confondus avec des Himyarites, des Yémanites et des Hébreux.

Quant aux bédouins, ce qu'ils ont de meilleur dans le caractère, c'est un composé vraiment noble de détermination, de douceur et de générosité. Rusés et simples comme des enfants, sensibles jusqu'à la susceptibilité, cœurs bienveillants, solennels et dignes, aimant la plai-

santerie et graves pourtant, aisément calmés par un éclat de rire, par une parole de bonté, mais irascibles, il est vrai, et poussant après l'injure la vengeance jusqu'à la folie; on peut dire d'eux ce qu'on a dit des Harbs, qu'il n'y a pas d'homme parmi eux qui,

S'il ne violait, volait, tuait, brûlait,
Ne fût assez bonne personne.

Ils forment une espèce de société léonine, où le plus brave, le plus fort et le plus astucieux domine complétement les autres. Leur second lien est cette terrible *vendetta* que le plus arrogant redoute pour sa postérité. Enfin, si la loi du Coran, insuffisante pour le désert, est absolument une lettre morte pour eux, les coutumes immémoriales du « Jugement des Arabes » forment un système qui est strict à l'excès (1).

Leurs combats, finis ordinairement à la première charge, nous paraissent ridicules; les vaincus fuient jusqu'à ce qu'ils soient dérobés aux vainqueurs par les ombres de la nuit. C'est que les sauvages n'ont rien de plus précieux au monde que leurs membres et la vie; c'est que les Arabes savent que, quand la paix sera faite, on comptera les cadavres des deux parts et qu'il faudra que l'argent du sang compense l'excédant des morts chez les vaincus. La victoire est chère. Voilà ce qui explique la prudence et la modération des bédouins. Ils ne sont pas lâches. Le danger continuel où les mettent les razzias et les vendettas, l'incertitude incessante

(1) Dans le monde entier, plus la loi est stricte, moins l'est la coutume, et comme le contraire est aussi vrai, cela explique pourquoi bien des hommes accoutumés à vivre sous le gouvernement despotique se considèrent comme enchaînés, comme tombés dans l'esclavage, lorsqu'ils se trouvent dans des pays qui se croient libres. Dans une république, la liberté est moins individuelle et moins pratique que sous un despotisme. (*Burton*.) — Vambéry a constaté aussi l'impuissance de l'islam chez les Turcomans, qui n'ont guère d'autre loi que le *deb* ou la coutume. Voyez les *Voyages d'un Faux Derviche*, et dans notre édition les pages 38 et suiv. — J. B.

de leur existence, le désert, la chasse, la dureté de la vie, le maniement perpétuel des armes et du cheval : tout les habitue à regarder la mort en face, comme des hommes, et, s'il le faut, ils deviendront des héros. Les Anglais, dit-on, combattent volontiers pour la liberté; les Français, pour la gloire; les Espagnols, pour la religion et le point d'honneur; les Irlandais se battent pour se battre; quant aux Arabes, c'est l'amour du gain et de la vengeance qui leur met les armes à la main. Ils combattent volontiers mais sans l'insouciante bravoure des Francais et sans l'obstination des Anglais. Pour devenir persistants, ils ont besoin d'être stimulés par l'honneur et par le fanatisme. Les railleries des femmes et la crainte d'être déshonorés comme des lâches les rendent furieux et capables de faits insensés ; l'obstination que produit la religion leur donne une fermeté que n'engendre pas le seul enthousiasme. Toute leur histoire abonde en témoignages « cet égard (1).

Une des causes qui tendent à l'adoucissement de leur férocité, c'est l'estime où ils tiennent les femmes. Pour tous les musulmans, Fatime n'a jamais été souillée par le péché ; elle est toujours restée vierge, même après avoir mis au monde Hassan et Hossein. La vie pastorale donne lieu à des rencontres et à des séparations d'où naissent des affections exaltées qui portent les amants à braver tous les périls. Rien n'est plus tendre ni plus pathétique que l'emploi de ces longues absences dans les poèmes des Arabes, et l'on pourrait, aussi bien qu'au christianisme du moyen âge, attribuer à ces poésies chevaleresques l'origine de l'amour pur et exalté des modernes.

Les chansons d'Antar établissent que« le chevalier

(1) A la bataille de Bissel, où les troupes de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, vainquirent les 40,000 hommes de Feysoul, on trouva des files entières d'Asirs couchées sur la poussière et où les hommes étaient liés l'un à l'autre par les jambes. Ce singulier système remonte loin en Arabie. Il a été pratiqué dans l'Hindoustan, et les Cimbres l'ont suivi en résistant à Marius. (*Burton.*)

des chevaliers » aime Ibla, non-seulement pour sa beauté ou pour ses charmes physiques, mais aussi à cause de sa tendresse, de sa foi et de sa pureté. Ce que le héros recherche en elle, ce sont les qualités morales aussi bien que celles du corps. En somme, les vrais fils d'Antar sont encore aujourd'hui de parfaits gentilshommes.

Avant l'Islam, les bédouins, en vrais chevaliers errants, passaient des années entières à soupirer et à parcourir les chemins en accomplissant les faits d'armes les plus extraordinaires dans l'espoir de toucher l'objet de leur passion. Mahomet les a-t-il beaucoup changés? On raconte que le calife Motasem entendit ses courtisans dire qu'une femme de la famille Saïd, faite prisonnière par un barbare grec d'Ammoria et frappée par lui, s'était écriée : « Au secours! Motasem! » à quoi le bouffon aurait répondu en riant : « Attends-le; il va venir sur son coursier pie. » Alors le prince chevaleresque se leva et, mettant son sceau sur la coupe de vin qu'il tenait à la main, jura qu'il était prêt à faire son devoir de chevalier. Le lendemain il partait pour Ammoria, à la tête de soixante-dix mille hommes sur des chevaux pie. Lorsqu'il eut pris la place, il y entra en criant : « Me voici, rendu à ton appel! » La tête du tyran barbare fut coupée et la belle fut délivrée. Alors ayant ordonné à l'échanson d'apporter la coupe scellée, il la vida en disant : « C'est maintenant, en vérité, que le vin est bon. »

De semblables traits de caractère expliquent l'attrait exercé par le bédouin sur le voyageur qui sait le comprendre; voilà pourquoi le *hadji Walin* (docteur Wallin) déplore si naïvement le malheur qu'il a de se trouver dans la dégoûtante société des Persans ou parmi les esprits aussi sales que lâches des Arabes urbains, après avoir été habitué aux sentiments élevés et chevaleresques des vrais fils du désert (1).

(1) Palgrave est loin de partager ces sentiments pour les *chevaleresques* fils du désert; mais il admet complétement qu'ils n'ont

Nous avons dit plus haut que la loi du Coran est pour les bédouins une lettre morte. Le fait est que jusqu'ici, à l'exception de ceux qui habitent la côte ou le voisinage des villes, il n'y a que peu ou point de religion parmi eux. Leurs coutumes et leurs règles, comme leur caractère et leurs besoins, comme leur pays et leur climat, sont ceux de leurs ancêtres; antérieurs à la venue du Prophète, ils vivront encore quand tout vestige de la Caabâ aura disparu. Je ne serais pas étonné que, parmi les tribus qui errent à la limite du grand désert, il ne se fût encore attardé quelque système d'idolâtrie.

« Nous ne prions pas, disent-ils, parce que nous sommes obligés de boire l'eau destinée à l'ablution; nous ne faisons pas l'aumône, parce que nous la demandons; nous ne jeûnons pas durant le ramazan, parce que nous sommes affamés pendant toute l'année; et nous ne faisons pas de pèlerinage, car l'univers entier est la maison de Dieu. »

Pour vivre en sûreté parmi eux, l'étranger aura soin de les questionner le moins possible; en public, il ne dessinera jamais et n'écrira que des conjurations ou des sortiléges; il aura bien soin de ne pas porter de belles armes et il se contentera d'une montre en cuivre. Le compagnon à choisir devra n'être pas engagé dans trop de vendettas, avoir accepté une petite somme qui vous garantisse sa fidélité, et être admis souvent à manger avec vous; car, quelle que soit la valeur du lien du sel, beaucoup de tribus estiment qu'il doit être renouvelé tous les jours, et qu'autrement « le sel a disparu de leur estomac. » Bref, si l'on peut dire des bédouins : « En se confiant à leur honneur, on est en sûreté; » il est également vrai que, « si l'on se fie à leur honnêteté, » ils vous déroberont les cheveux de dessus la tête.

pas de religion et surtout qu'ils rejettent l'Islam. V. *Une Année dans l'Arabie centrale*, et dans notre édition les chap. II et IV. — J. B.

Les tribus n'obéissent guère à leurs cheiks et, dans leur société léonine, comme on l'a déjà vu, le sabre est le vrai maître de la loi.

Quant aux relations qu'elles entretiennent ensemble, les tribus du Hedjaz sont de trois espèces :

Les tribus camarades sont unies par un serment d'alliance offensive et défensive, et admettent le mariage entre elles.

Les hostiles sont séparées par la vendetta, par une mortelle inimitié.

Les fraternelles sont celles qui acquittent le droit de passage aux tribus dont elles franchissent le territoire. Ce territoire ne varie jamais; même s'il ne restait qu'un garçon de tout un clan massacré, l'enfant fait homme viendrait un jour, avec l'appui de tous les *camarades* des tués, réclamer la terre de ses ancêtres. Ce droit de passage ou de fraternité est peu onéreux : en le refusant, on sera pillé, et tué, si l'on résiste : car, attendu qu'il n'y a rien de déshonorant à l'acquitter, quiconque ne le paye point se met dans son tort (1). Y sont astreints tous ceux qui, habitant des villes ou des villages, ont perdu le droit de se dire bédouins; les Arabes métissés et les tribus dégradées, dont les membres doivent l'acquitter soit chez eux soit en voyage. Dans ce dernier cas, le droit de fraternité est déshonorant, et de là vient que les tribus pures, comme celle des Harbs, refusent leurs filles aux hommes des tribus *fraternelles*.

Au bout de cent douze kilomètres environ, nous avions quitté le territoire de Médine, quand, un soir, nous trouvâmes notre place de halte occupée par la caravane de Bagdad. Elle se compose de Persans et de Courdes en petit nombre et, rassemblant tous les pèlerins du nord-est de l'Arabie, elle marche sous l'escorte des Agaïls et des fiers montagnards du Chomeur.

A peine avions-nous dressé notre tente, que nous entendîmes dans le lointain des coups de feu et le bruit

(1) Sur ce droit de passage, voyez notre chap. XI. — J. B.

des timbales. Tous mes compagnons coururent à droite et à gauche pour s'informer du motif de la querelle. Bientôt nous sûmes que la caravane de Bagdad, bien qu'elle ne dépassât pas deux mille personnes en comptant les femmes et les enfants, avait déclaré à celle de Damas qu'elle était parfaitement disposée à se battre, ne voulant lui céder en rien la préséance. Depuis lors, les deux caravanes ont campé séparément.

Jamais je n'ai vu de gens plus querelleurs que ceux que nous venions de rencontrer : un regard excitait un conflit. Ainsi un Vouahabite, se plantant en face de nous, nous montra le poing, en haine du chibouque que nous fumions paisiblement. Nous ne pûmes résister à l'envie de châtier son insolence par l'offre aimable et souriante de cette pipe, objet de son horreur. Aussitôt il tira son poignard, qu'il ne tarda point d'ailleurs à rengaîner en voyant tous nos pistolets armés et dirigés sur lui. Ces gens-là préfèrent l'acier au plomb. La nuit était tombée quand nous avions fait notre campement. Le pauvre Mésoud n'en alla pas moins abreuver ses gémissantes bêtes, qui n'avaient pas bu depuis trois jours. Il revint tout abattu, car la soldatesque qui entourait le puits lui avait extorqué une dizaine de francs.

Le 8 septembre, entre les prières du midi et du soir, nous quittâmes nos vêtements de voyage pour prendre la toilette des pèlerins. Un barbier nous rasa les cheveux, nous coupa les ongles et nous tailla les moustaches. Après nous être baignés et parfumés, nous nous habillâmes de deux pièces de coton neuves, ayant chacune un mètre quatre-vingt-deux de long et quatre-vingt-seize centimètres de large, blanches, avec des raies étroites et une frange rouges. Une de ces pièces, jetée sur le dos, laisse nus l'épaule et le bras droit ; l'autre, nouée au milieu et serrée aux reins, couvre le corps de la ceinture aux genoux. Nos têtes étaient découvertes et rien ne devait être noué sur le cou-de-pied. Ce costume, qui doit remonter à une haute antiquité, est loin d'être commode.



Ensuite cheik Abdoullâ, qui était le directeur de nos consciences, nous recommanda de nous conduire en bons pèlerins ; d'éviter les querelles, les conversations légères et l'immoralité. Nous ne devions pas tuer de gibier, ni même faire enfuir un animal; si nous nous grattions, il fallait le faire à paume ouverte, afin de ne pas détruire la vermine et de ne pas déraciner un de nos poils avec les ongles. Non-seulement nous ne toucherions pas aux arbres, mais nous n'arracherions même pas un brin d'herbe. Les huiles, les parfums, les pommades nous étaient défendus. Pour nous laver la tête, il ne fallait employer ni les feuilles de mauve ni celles du jujubier. Nous ne devions teindre, raser ni tailler un de nos poils ni un de nos cheveux. Jamais nous ne pouvions nous couvrir le crâne, bien qu'il ne nous fût pas interdit de profiter de l'ombre ou d'en faire en élevant nos mains par-dessus nos têtes. Toute infraction à ces règles devait être compensée par le sacrifice d'un mouton.

A la sortie de cette plaine, le coup d'œil était vraiment pittoresque. La foule des pèlerins couvrait la route, et la blancheur de leurs vêtements neufs faisait un contraste étrange avec la noirceur de leur peau, avec leur tête rasée de frais et brillante au soleil. Les rochers retentissaient des cris de : « Me voilà! me voici! ô mon Dieu! »

Un peu plus bas, nous nous rencontrâmes avec les Vouahabites, qui accompagnaient la caravane de Bagdad et criaient aussi : « Me voici! ô mon Dieu! »

En tête, marchaient un joueur de larges et sonores timballes, puis un porte-étendard, dont le drapeau vert portait en grosses lettres blanches la profession de foi des musulmans. Ils venaient ensuite deux à deux. C'étaient des montagnards à l'air sauvage et féroce, dont la chevelure était tortillée en tresses minces; chacun d'eux portait une longue lance, un fusil à mèche et un poignard. Leurs selles grossières étaient de bois, sans coussins ni étriers. Les femmes valaient les hommes; elles

guidaient elles-memes leurs dromadaires, où, assises sur des selles de femmes, elles se tenaient près de leurs maris. Elles n'avaient pas de voile et certes n'avaient point l'air d'appartenir au sexe doux. Ces Vouahabites n'étaient pas d'agréables compagnons de route. Leurs bêtes de somme s'amusaient à se précipiter avec furie à travers les files des nôtres, qui étaient liées entre elles, de sorte que tout y était bientôt mis en confusion. Chaque fois que ces gens nous voyaient fumer, ils nous maudissaient à haute voix comme des infidèles et des idolâtres.

Vers le soir, la fioumara que nous suivions prit un aspect menaçant. A notre droite s'élevait un contre-fort pierreux, au pied duquel coule un torrent lorsqu'il y a de l'eau, et dont le lit nous servait de route à cause des arbres épineux et des rochers qui encombrent le reste du défilé. A notre gauche dévalait un précipice hideux et stérile. En avant, le chemin paraissait barré par des piles de collines dont les sommets se surmontaient l'un l'autre jusqu'à l'horizon bleuâtre. Le jour éclairait encore les pics supérieurs, mais les versants et le lit de notre ravin étaient déjà plongés dans les ténèbres.

A mesure qu'on avançait dans ce vallon périlleux, les courages paraissaient se glacer; les voix des femmes et des enfants se taisaient et peu à peu l'on cessa d'entendre même les pieuses éjaculations des pèlerins. Tout à coup un petit rond de fumée, comme une bague de dame, attira mon regard vers le sommet des rochers à notre droite; presque en même temps, l'écho m'apporta le bruit d'un coup de fusil, et un dromadaire qui trottait devant moi roula sur le sable, le cœur brisé d'une balle et envoyant son cavalier faire une culbute à quatre ou cinq mètres de là.

La mêlée qui s'ensuivit fut horrible. Les femmes poussaient des cris de terreur, les enfants hurlaient, les hommes vociféraient et chacun s'efforçait de pousser sa bête hors d'atteinte; mais, comme la route était étroite, ces efforts ne réussirent qu'à la bloquer tout à fait. A chaque coup de feu, cette masse immo-

bile frémissait d'effroi. Les cavaliers irréguliers, parfaitement inutiles, galopaient çà et là sur les pierres, criant et donnant des ordres contradictoires. Le pacha avait fait étendre son tapis près du précipice de gauche et, fumant sa pipe, délibérait avec ses officiers sur ce qu'il y avait à faire. Personne ne songeait à dire : « Couronnez ces hauteurs! »

Dans cette occurrence, la conduite des Vouahabites trouva grâce à mes yeux. Ils arrivèrent au galop de leurs chameaux, les tresses au vent, leurs mèches allumées, ce qui éclairait leur figure d'une lueur étrange. Ils prirent position. Un corps se mit à fusiller les brigands outaybâs, tandis que deux ou trois cents des Vouahabites, mettant pied à terre, s'élancèrent en gravissant les rochers sous les ordres du chérif Zaïd. Heureusement ce chef, redouté pour sa bravoure, avait promis de ne quitter la caravane qu'en vue de La Mecque. Bientôt la fusillade s'éloigna, les brigands fuyaient : la tête de notre colonne reprit sa marche, la masse des pèlerins s'agita et bientôt notre halte forcée se transforma en une déroute. Cheik Mésoud, se montrant à la hauteur des circonstances, nous tira de tout péril; mais il y eut beaucoup de victimes et plus encore de caisses et de bagages perdus. Les brigands n'avaient pas eu évidemment d'autre projet que de faire du butin et de manger les chameaux qu'ils auraient tués; mais leur principal désir était sans doute de pouvoir dire : « Nous, les Outaybâs, nous avons, telle nuit, arrêté une heure entière la caravane du Sultan! »

Au début de l'escarmouche, j'avais amorcé mes pistolets et m'étais tenu prêt à m'en servir; mais, quand je me fus convaincu qu'il n'y avait rien à faire pour moi, je cherchai du moins à produire de l'effet et me mis à crier bien haut : « Apportez-moi à souper! » Cheik Nour, tremblant de peur, était incapable de remuer un doigt. Mohammed se borna à murmurer : « Oh! monsieur! » et mes voisins s'écrièrent avec indignation : « Par Dieu, il va se mettre à manger! »

Cheik Abdoullâ, le Mecquain, qui était un homme de cœur, s'amusa de cet incident et me demanda, de sa litière : « Est-ce ainsi, Effendi, qu'on se comporte chez les Afghans? — Oui, oui, répliquai-je bien haut; dans mon pays, quand des brigands vous attaquent, on se met toujours à dîner; car ces gens-là ont l'habitude de vous envoyer dormir sans souper. » Le cheik partit d'un éclat de rire, mais ceux qui l'entouraient prirent l'air offensé. Je pensai donc que ma bravade avait manqué son effet, jusqu'à ce que, sur la route de Djeddâ, un petit incident fût venu me prouver que je n'avais pas si complétement échoué que je l'avais craint d'abord.

Le lendemain, à quatre heures du soir, nous nous engagions dans un défilé où nous rencontrâmes le chérif de La Mecque, Abd-El-Motaleb ben Galib, vieillard aux traits africains et que ses vêtements et son turban blancs font paraître noir comme du jais. Nous continuâmes à marcher, et vers une heure du matin je fus réveillé par les cris de : « La Mecque! — Le Sanctuaire! — Me voici, mon Dieu! » Je regardai de ma litière et j'aperçus à la lueur des étoiles la sombre esquisse d'une grande ville, une ombre plus foncée que le reste de la plaine. A deux heures du matin, nous nous arrêtions à la porte de la maison qu'habitent les parents de Mohammed.

CHAPITRE VII

LA CAABA

Ma réception chez Mohammed. — La maison de Dieu a été six fois reconstruite. — Les sept circonvolutions pieuses. — Pierre Noire. — Eau du Zemzem. — Aspect nocturne de la Caabâ. — Dangers du Pèlerinage d'Arafat. — Adam et Eve sur le mont de la Miséricorde. — Le chérif de La Mecque allant à l'Arafat. — Retour précipité du sermon. — Lapidations du Grand-Diable à Mouna. — Nous quittons nos habits de pèlerins. — Intérieur et vêtement de la Caabâ. — Immolations à Mouna. — Endroit du sacrifice d'Abraham.

Mohammed me laissa dans la rue. Lorsqu'il eut réussi, à force de violents coups de pied et de réponses capables de calmer les pleurs et les soupçons, à persuader le portier indien de secouer sa torpeur et sa lassitude pour lui ouvrir l'énorme porte de l'espèce de forteresse où demeuraient ses parents, il s'élança vers l'étage supérieur pour embrasser sa mère. Au bout d'une minute, des cris perçants annonçaient, suivant la coutume en ces régions, l'heureux retour du voyageur.

Notre jeune homme ne tarda pas à reparaître; mais ses façons étaient toutes changées; son caractère, impétueux et léger à la fois, semblait avoir fait place aux manières d'un homme grave et plein d'attentions aimables. J'étais devenu son hôte. Il m'introduisit dans une salle sombre, m'installa sur un grand banc recouvert d'un tapis et donna l'ordre à *monsieur* le portier d'y mettre de la lumière. Cependant mes oreilles affamées

reconnurent bientôt, au bruit de certains pieds qui allaient et venaient dans des pantoufles au-dessus de ma tête, que la « grande dame » du logis se préoccupait de ses devoirs d'hospitalité. A peine les chameaux étaient-ils déchargés que nous vîmes entrer un plat de vermicelle saupoudré de sucre et bruni par une croûte de caramel. Mohammed, moi et cheik Nour, nous nous servîmes immédiatement de nos mains droites et, après les fatigues et les privations du voyage, ce repas nous parut délicieux. Quand nous l'eûmes achevé, nous envoyâmes à un café voisin chercher des lits volants, et nous nous y étendîmes avec l'espoir d'attraper avant l'aurore une heure ou deux de sommeil.

Les premiers rayons du jour doraient à peine les sommets rugueux de l'Abou-Coubaïs, hauteur qui borne à l'est La Mecque et où bien des mahométans veulent qu'Adam, Eve et Seth aient été enterrés, lorsque nous nous mîmes sur les pieds. Quand nous nous fûmes baignés, nettoyés et parés, nous partîmes pour le Sanctuaire.

Enfin se réalisaient mes désirs de bien des années! enfin je touchais au but de mon long et fatigant pèlerinage!

Nous entrâmes par la principale des portes (1) donnant accès au côté septentrional des cloîtres qui forment un carré long autour de la cour où s'élève la Caabâ, c'est-à-dire par la Bab-El-Ziyadah (2). Nous

(1) La mosquée a dix-neuf portes, ouvertes sans ordre ni symétrie.

(2) Le modèle de la Caabâ, élevé par Dieu dans le ciel 2,000 ou 40 ans avant la création, servait aux dévotions des anges ; la seconde Caabâ fut élevée par Adam, chassé du paradis ; la troisième, par Seth, fils d'Adam; la quatrième par Abraham ; la cinquième, par les descendants de Sem ; la sixième par ceux de Kâtan ; la septième, par le quatrième aïeul de Mahomet ; la huitième, d'après les conseils et l'arbitrage de Mahomet ; la neuvième, par Abdoussi neveu d'Aïécha; la dixième et dernière, par Hajjaj Ben Youssouf. Aujourd'hui ce cube de maçonnerie, d'après M. Burton, a 16 m. 67 de long sur 13 m. 71 de large, avec une hauteur qui paraît dépasser la longueur. — J. B.

descendîmes deux longs escaliers, nous traversâmes le cloître et nous nous trouvâmes en face de la Maison de Dieu, de ce cœur du monde, de ce centre de La Mecque, également révérée par l'Hindou et le Sabéen, par le Guèbre et le Musulman. Certes, peu de places sont réclamées à la fois par plus de religions. On dirait un immense catafalque recouvert de son drap mortuaire. Il n'y avait là ni gigantesques fragments remontant à l'antiquité la plus reculée comme en Egypte, ni les restes d'une beauté pleine de grâce et d'harmonie comme en Grèce ou en Italie, ni barbare somptuosité comme aux Indes, et pourtant la vue n'en était pas moins frappée comme d'une chose unique au monde. Il y a si peu de chrétiens qui aient contemplé cette châsse célèbre! De tous les adorateurs qui embrassaient les draperies en pleurant ou qui comprimaient sur cette pierre les battements de leur cœur, il n'y en avait pas un peut-être qui fût alors plus ému que le pèlerin venu du Nord. On aurait dit que les poétiques légendes des Arabes se réalisaient et que c'était le vent produit par les ailes des anges et non la douce brise du matin qui agitait et qui gonflait les noires draperies de la Caabâ. Je dois pourtant reconnaître que mes sentiments tenaient de l'orgueil satisfait, tandis que les leurs prenaient leur source dans l'extase des sentiments religieux.

Après m'avoir laissé quelque temps à moi-même, Mohammed m'avertit que l'instant était venu de commencer nos tours de prière.

Nous pénétrâmes dans l'ovale tracé autour de la Caabâ par la porte qui l'ouvre vers l'est, à un endroit où, d'après la tradition, se trouvait une maison qu'une vieille femme, sa propriétaire, consentit à laisser démolir, à condition qu'Abraham lui confierait, à elle et à tous ses descendants, la clé du nouveau sanctuaire qu'il allait construire. Puis, laissant à droite la place d'Abraham, nous nous rendîmes au puits Zemzem, où nous prîmes une tasse de cette eau aussi saumâtre que sacrée, et re-

mîmes une offrande aux porteurs qui alors en distribuèrent en mon nom une grande potée aux pauvres pèlerins. Nous nous avançâmes ensuite vers la porte de la Caabâ ou plutôt vers l'angle qui l'avoisine et qui est au sud-est de l'édifice. Là est enchâssée la fameuse Pierre noire, à un mètre quarante-quatre au-dessus du sol. Un cercle d'or massif ou d'argent doré entoure et protége une bordure qui est un peu plus basse, en ciment rouge-brun, et qui s'incline vers le centre, où se trouve la Pierre noire, enfoncée peut-être à cinq centimètres au-dessous de la surface du métal. Elle a l'air de se composer d'une douzaine de pierres plus petites, bien réunies avec du ciment, et forme un ovale d'environ dix-sept ou dix-huit centimètres de diamètre. Cette fois, nous ne pûmes pas en approcher ; nous fîmes nos dévotions de loin, puis nous entreprîmes la série de nos circonvolutions.

Elles ont lieu sur l'ovale de granit poli qui entoure la Caabâ. Nous en fîmes trois au pas gymnastique et quatre à pas lents, tout en disant les prières réglementaires.

Les sept circonvolutions achevées, nous résolûmes d'essayer de baiser la Pierre noire. La vue de la foule de bédouins et d'autres pèlerins qui l'assiégeaient me fit d'abord désespérer de l'entreprise ; mais Mohammed prouva qu'il savait vaincre les difficultés. Après s'être vainement adressé aux pèlerins, qui ne nous montraient qu'une mosaïque de leurs occiputs et de leurs omoplates, il se mit à réunir une demi-douzaine de robustes Mecquains de sa connaissance ; puis, avec leur aide, il nous ouvrit, à force ouverte, un passage à travers cette multitude aux jambes grêles. Les bédouins se retournaient contre nous comme des chats enragés, mais ils étaient sans armes ; d'ailleurs, comme nous étions en automne, il y avait six mois qu'ils ne s'étaient refaits en buvant du lait ; aussi ressemblaient-ils à de vraies momies, et à moi seul j'en aurais mis à la raison une demi-douzaine. C'est ainsi que, malgré l'indignation du populaire, nous pénétrâmes jusqu'à la Pierre et que, quand

nous y fûmes, leurs cris d'indignation ne purent pas nous empêcher d'y demeurer au moins dix minutes. Tout en la baisant et en la frottant de mes mains et de mon front, je l'observai attentivement, et j'en partis convaincu qu'elle est un aérolithe.

L'espace de moins de deux mètres qui sépare la Pierre noire de la porte de la Caabâ s'appelle le Moltezem; c'est l'endroit où Mahomet se réconcilia avec ses dix compagnons qui avaient attaqué son caractère de prophète. Suivant l'usage, nous y frottâmes contre la Caabâ nos estomacs, nos poitrines et nos joues droites; nous y demandâmes notre pardon, et nous priâmes que tous les vœux que nos âmes concevaient fussent exaucés.

Puis nous nous rapprochâmes de la place d'Abraham, en nous rendant à l'endroit où les chefeis se tiennent pour faire leurs prières, et nous revînmes à la porte du bâtiment où est le Zemzem; je fus condamné à déguster encore quelques gorgées d'eau nauséabonde et j'y reçus en douche le contenu de deux ou trois outres qu'on me versa sur la tête, attendu que c'est le moyen de faire tomber de l'esprit les péchés, comme s'ils étaient des grains de poussière. Alors nous nous retournâmes vers la Pierre noire et redîmes des prières en la contemplant. Mais nous étions épuisés de fatigue; nos pieds et nos têtes nus étaient roussis par suite des ardeurs du pavé et des feux du soleil. Je n'y tins plus et je quittai la mosquée.

Le soir, je retournai au *Nombril du Monde*, en compagnie de Mohammed et suivi par cheik Nour, qui portait une lanterne et un tapis de prière; j'y revenais au point de vue de l'art, pour y jouir des charmes de la nuit, après y avoir souffert les douleurs du jour. La lune, qui était presque pleine, frappa de front la colline Abou-Coubaïs et remplit toute cette scène de sa lumière solennelle. Au centre de la place qu'elle éclairait, s'élevait l'édifice avec son apparence d'énorme tombe, toute noire, excepté les endroits où les rayons



Pèlerins arabes contre les murs de la Caabâ (page 76).

de la lune y décrivaient comme des raies argentées sur le marbre le plus noir. Il attirait tous les regards. Devant lui disparaissaient les bâtiments pareils à des pagodes et les dômes dorés et sculptés qui l'entourent. On ne voyait rien que ce temple d'un Dieu unique, du Dieu d'Abraham, d'Ismaël et de sa postérité. C'était sublime et cela rendait avec une éloquente poésie la grandeur de l'idée divine, qui a donné la vie à l'Islam, l'austérité et la constance à ses sectateurs.

Le pavé ovale qui entoure la Caabâ était encombré d'hommes, de femmes et d'enfants, généralement divisés en groupes, les uns courant au pas gymnastique, les autres marchant avec gravité, d'autres encore arrêtés pour prier. Que de contrastes! La bédouine s'y pavanait dans sa longue robe noire, et les trous de son voile ponceau ne laissaient passer que les sauvages éclairs de ses regards. L'Indienne, aux traits presque tartares, dont la nudité montrait la hideur, se hâtait, à l'aide de ses jambes grêles et serrées dans des plis étroits, de faire le tour du Sanctuaire. De temps à autre, quelque cadavre sur sa civière de bois était porté autour du temple par quatre hommes, que relevaient, suivant la coutume, d'autres musulmans. Plusieurs Turcs à la peau blanche, à l'air froid et hautain, erraient çà et là. Ailleurs se tenait debout un impatient khitmugar de Calcutta, au turban de travers, aux poings sur les hanches, contemplant ce spectacle avec un air de légèreté, qui sied fort bien à la supériorité de pareils messieurs. Ou bien quelque pauvre diable, les bras en l'air, s'efforçait de toucher la Caabâ de toutes les parties de son corps et s'attachait aux draperies en sanglotant, comme si son cœur allait se briser.

Le lendemain matin, lundi 12 septembre 1853, cheik Mésoud était dès l'aube à notre porte, tant il désirait partir pour le mont Arafat, avant que la route fût rendue dangereuse par le passage de la caravane d'Égypte ou de celle de Bagdad, et pourtant nous ne sortîmes qu'à dix heures, à cause de l'obstination tyran-

nique du jeune Mohammed, qui se refusait absolument à emmener son petit neveu; enfin il y consentit. Le pauvre enfant pleurait amèrement; je le pris, le mis entre nous dans la litière, et le départ eut lieu.

La route était couverte de pèlerins en robes blanches, les uns à pied, les autres à cheval ; mais tous les hommes allaient tête et pieds nus. La plupart des personnes à leur aise étaient sur des ânes ; les bédouins montaient leurs rapides dromadaires, et les fonctionnaires turcs, des chevaux magnifiques. Çà et là des cadavres d'animaux gisaient sur les côtés.

La plaine appelée la cour de La Mecque nous montra quelques places de prière entourées de murs blanchis, et des citernes de pierre, dont quelques-unes étaient bien conservées, mais toutes dépourvues d'eau. En place de gazon, c'était du sable et des pointes de granit qui sortaient de la terre, et de chaque grande pierre s'échappait quelque scorpion avec sa queue recourbée sur son dos. Enfin, à onze heures, après avoir gravi plusieurs marches de pierre qui pouvaient bien avoir vingt-sept mètres de largeur, nous entrâmes dans le vallon pierreux où se trouve la Mouna. C'est un long village de maisons à un ou deux étages, construites de boue et de pierres. Plus loin, nous aperçûmes la mosquée Khéïf, où, suivant quelques Arabes, Adam est enterré, avec la tête à une extrémité du long mur et les pieds à l'autre bout, de façon à ce que le dôme s'élève au-dessus de son nombril. Enfin, nous arrivâmes en vue de la Sainte-Colline.

Arafat est à une vingtaines de kilomètres à l'est de La Mecque. Nos chameaux étaient rendus de fatigue; mais les hommes souffraient plus encore. Entre Mouna et Arafat, j'ai vu jusqu'à cinq hommes tomber et mourir sur le grand chemin. Epuisés, moribonds, ils s'étaient péniblement traînés pour rendre leur âme dans l'endroit où elle monte immédiatement jusqu'au séjour de la béatitude éternelle. Que la mort est aisée dans ces latitudes ! Chacun de ces hom-

mes s'affaissait tout à coup, tombait comme foudroyé et, après une courte convulsion, demeurait immobile et pareil à une statue de marbre. Les cadavres étaient soigneusement recueillis et négligemment enterrés dans quelque place vide, au milieu de ces foules qui campaient dans la plaine de l'Arafat.

Le jeune Mohammed, dont la constante manie avait été de combattre mon obstination à jouer le rôle d'un derviche, s'était résolu à agir en grand pour ce pèlerinage. Il y avait conduit deux de ses cousins de seize à dix-sept ans et les serviteurs du rez-de-chaussée de la maison de sa mère. Ces derniers étaient quatre Indiens : un vieillard, sa femme, dont l'apparence n'avait rien que d'ordinaire; leur fils, garçon intelligent qui parle fort bien l'arabe, et un parent, qui pouvait bien avoir une trentaine d'années. Ils étaient du Pendjâb. Le quatrième que j'ai indiqué gagnait honorablement sa vie dans son pays, lorsqu'une nuit Hazzat-Ali lui apparut, vêtu de vert et monté sur son cheval de guerre ; il lui cria d'une voix terrible : « Combien de temps vas-tu continuer à travailler pour ce monde et à ne rien faire pour l'éternité? » Dès lors l'Indien n'avait plus eu ni repos ni trêve et, trouvant la vie intolérable, il avait fini par vendre tout ce qu'il possédait, s'était procuré ainsi une somme d'environ cinq cents francs et s'était mis en route pour la Terre Sainte. A Djeddâ, il ne lui restait plus que quelque monnaie et, quand il fut à La Mecque, où tout se vend à des prix exorbitants et où personne ne pratique la charité, il était près de mourir de faim s'il n'avait pas fait la rencontre de son vieux parent. La mère de Mohammed, qui avait pris à son service le mari, la femme et l'enfant, et dont la générosité allait jusqu'à leur donner un abri et une livre de riz par jour et par personne, sans un centime, mais à condition qu'ils s'approvisionneraient eux-mêmes d'oignons et de safran, leur permit de s'adjoindre leur cousin. Ces pauvres diables n'attendaient pourtant qu'une occasion de se rendre à Médine pour y compléter leur pèlerinage. Ils

demanderaient l'aumône à travers les dangers du désert et des bédouins. Quelles chances ce vieillard, cette femme et leur enfant avaient-ils de revoir leur patrie ?

Arafat, qu'on appelle à présent le Mont de la Miséricorde, est une masse de granit, brisée en gros blocs et légèrement garnie de broussailles desséchées ; elle peut avoir un kilomètre et demi de circonférence et s'élève brusquement du sein d'une plaine sablonneuse jusqu'à la hauteur de cinquante-cinq à soixante mètres. On y jouit d'une vue très-pittoresque, formée par les cimes bleuâtres des monts Taïfs et par l'innombrable campement qui s'éparpille dans la plaine jaune dont elle est environnée. Mes calculs m'ont amené à estimer à cinquante mille personnes, de tout âge et des deux sexes, les pèlerins qui se trouvaient là réunis.

Voici à quelle légende se rapportent le nom et les honneurs accordés à la Colline Sacrée. Quand le père et la mère du genre humain eurent désobéi à Dieu en mangeant du froment, ce qui leur fit perdre leur pureté primitive, ils furent précipités sur la terre. Le serpent descendit à Ispahan, le paon à Caboul, Satan à Bilbays, Eve sur l'Arafat et Adam à Ceylan. Celui-ci, déterminé à retrouver sa femme, se mit en route, et c'est à ce voyage que la terre doit l'apparence qu'elle présente à nos yeux. Partout où notre premier père mit son pied, qui était large, s'est élevée plus tard une ville; entre ses enjambées existera toujours la campagne. Ce ne fut qu'après avoir erré de longues années qu'Adam parvint à la Montagne de la Miséricorde, où notre commune mère passait le temps à l'appeler par son nom. Leur reconnaissance fit appeler l'endroit *arafat*. Au sommet de la colline et d'après les instructions d'un archange, Adam éleva une place de prière; et c'est entre elle et la mosquée Nimzâ que ce premier couple a passé le reste de ses jours. Cependant il y en a qui prétendent qu'après s'être retrouvés, Adam et Eve sont retournés aux Indes, d'où, pendant quarante-

quatre annees de suite, ils sont revenus visiter la Cité Sainte, au temps du pèlerinage.

Une observation qui m'a frappé en visitant les tentes élevées dans la plaine, c'est combien un campement de citadins est moins propre et plus puant que celui des bédouins. Le pauvre Mésoud, qui ne cessait de se boucher les narines, fut ravi de ma remarque et, me frappant sur l'épaule : « Vous avez raison, ô père des moustaches, et je vous montrerai cette année les tentes noires de ma tribu. »

Enfin la nuit vint, mais sans nous apporter de sommeil, à cause des mille bruits dont la plaine retentissait.

La matinée commença par une volée de coups de canon qui nous intima l'avis de nous lever et de nous préparer aux cérémonies de cette journée, féconde en événements. Après l'ablution et la prière, nous allâmes, Mohammed et moi, examiner les endroits consacrés de la Montagne de la Miséricorde.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers une petite élévation, à une centaine de mètres au sud-est de la montagne. On y trouve, dans une enceinte de murs fort bas, deux morceaux de granit sur lesquels le Prophète s'est tenu debout pour faire ses prières. Puis, à travers les nombreux obstacles que présentaient les tentes et les rochers, nous sommes parvenus à la montagne et nous nous sommes mis à gravir le large escalier de marches grossières, qui conduit au sommet du côté méridional de la colline. Malgré l'heure matinale, les pèlerins l'encombraient déjà, surtout les bédouins et les Vouahabites, qui avaient eu soin de se procurer de bonnes places pour entendre le sermon. Déjà ils avaient planté leur drapeau vert près du sommet où est l'endroit de prière d'Adam. A mi-chemin, j'avais compté soixante-six degrés et je remarquais qu'à mesure qu'ils s'élevaient ils devenaient plus étroits et plus raides. C'est ici que se tenait Mahomet pour adresser des prédications à ses fidèles, et c'est ici encore aujourd'hui qu'i-

mitant le « dernier des prophètes, » le prédicateur ou khétib du jour délivre, du haut de son dromadaire, le *sermon d'Arafat*.

Malgré les difficultés croissantes, nous persévérâmes dans notre ascension jusqu'au sommet, où se déploie une large plate-forme enduite de stuc. Les Vouahabites y ont démoli une petite chapelle qui n'a pas été reconstruite. On n'y voit plus qu'une niche à prière, avec une espèce d'obélisque, aussi misérable que mal bâti, de granit et de pierre calcaire, blanchi à la chaux et visible de fort loin. C'est le lieu de prière d'Adam. En redescendant, nous trouvâmes à notre droite la source qui fournit l'eau à cet endroit; elle sort du roc et nécessairement est de la plus grande pureté.

Il était plus de neuf heures quand nous nous retrouvâmes dans la plaine. Tout y était en mouvement. Le canon ne cessait pas de tirer. Les cavaliers et les chameliers galopaient de toutes parts, et les femmes et les enfants erraient çà et là, trop agités pour pouvoir dormir.

Ce jour-là, nous déjeunâmes aussi tard que possible, car nous savions que nous ne pourrions pas manger avant la tombée de la nuit. Après les prières de midi, nous fîmes nos ablutions au milieu du bruit qui allait toujours en croissant. Enfin, à trois heures et quart, une nouvelle volée de coups de canon annonça l'approche d'El Asr ou de la prière de l'après-midi. Immédiatement nous entendîmes la musique qui ouvrait la marche de la procession du chérif, se dirigeant vers la montagne. Ma tente était heureusement sur le bord de la route, en sorte que, sans dérangement, je pus jouir de ce spectacle pompeux.

En tête s'avançait une nuée de massiers qui, comme à l'ordinaire, s'ouvraient leur chemin avec aussi peu de cérémonie que possible; ils étaient suivis par les cavaliers du désert aux lances longues et ornées de houppes. Après eux venaient les chevaux du chérif. Tous étaient de bonne race et petits; l'un d'eux sur-

tout, un cheval du Nedjed, brun avec des points noirs, me parut la perfection du cheval arabe. Quant à leurs vieux caparaçons de velours, mieux vaut n'en point parler. Il n'y a pas de nabab indien, si petit qu'il soit, qui oserait en montrer de semblables dans une occasion d'apparat. Une bande d'esclaves noirs à pied suivait les chevaux de main; ils tenaient de gros fusils à mèche. Enfin, immédiatement précédé de trois drapeaux verts et de deux drapeaux rouges, s'avançait le chérif, à la tête de sa famille et de ses courtisans. Le prince avait la tête nue, le vêtement blanc du pèlerin et était sur une mule; le large parasol vert brodé d'or qu'un esclave tenait au-dessus de sa tête, formait la seule marque de sa dignité. Le cortège était fermé par une troupe de bédouins montés sur des chevaux ou sur des chameaux.

Cette procession marchait lentement vers la montagne. Le chérif et son entourage se placèrent à portée de voix du prédicateur, tandis que les pèlerins se groupaient partout le long comme au pied de la montagne. Rien ne bougea plus; un silence solennel succéda au tumulte et le sermon commença. De ma tente, je pouvais voir la forme du vieillard qui le prononçait du haut de son chameau ; mais je ne pouvais rien entendre. Comme ce sermon dura trois heures, peu à peu des volées d'*amen* et de « Me voici » firent explosion ; enfin ce ne fut qu'un chœur pareil à ceux du purgatoire : cris, pleurs, sanglots, gémissements! L'émotion finit par nous gagner nous-mêmes, et le jeune Mohammed eut la sagesse de se cacher la figure dans les plis de sa robe de pèlerin. Alors on vit quelques groupes commencer à descendre; ceux qui étaient en bas se mirent à enlever les tentes et à charger les chameaux. Chacun se hâtait de toutes ses forces ; car il n'y a que des bédouins qui puissent aimer à se trouver dans cette cohue de la course au retour de l'Arafat.

Nous nous dépêchions de tout notre cœur; pourtant nous ne pûmes pas être prêts à mettre nos bêtes de

somme en mouvement avant le coucher du soleil, au moment même où le prédicateur donnait le signal ou la permission du départ. Les pèlerins, poussant une acclamation forte comme une explosion, se précipitèrent, semblables à un torrent, au pied de la colline, et prirent leur course vers Mouna. C'était bien cette précipitation échevelée dont on m'avait parlé. Il était nuit. Chacun poussait sa bête à toute vitesse. La plaine était hérissée de chevilles de tente, les litières s'écrasaient, les piétons étaient foulés aux pieds, les chameaux étaient renversés ; de toutes parts on se battait : un vrai chaos !

Au défilé, par lequel il fallait sortir de la plaine d'Arafat, ce fut pis encore. Les chameaux et leurs litières s'y heurtaient avec fracas. Personne ne savait ce qu'il faisait. Les coups de canon augmentaient le vacarme, et une volée de fusées étincelantes vint accroître la confusion des femmes et des enfants, frappés de terreur. Les troupes s'avançaient en jouant leur musique, et les pèlerins hurlaient à pleins poumons : « Puisse ce jour de fête vous être favorable ! »

Plus loin, le danger diminuait. Après trois heures d'une marche épuisante, nous arrivâmes à la mosquée Mouzdélifâ, qui était illuminée ; mais nous avions trop faim et nous étions trop las pour recommencer nos dévotions. Nous ramassâmes chacun sept cailloux, nous soupâmes et nous nous endormîmes, à l'exception du jeune Mohammed, qui poussa plus loin avec l'intention de nous choisir un endroit pour dresser notre tente à Mouna.

Le lendemain matin, nous eumes de la peine à le retrouver. Ensuite nous nous lavâmes avec les « sept eaux, » c'est-à-dire avec les sept cailloux apportés de Mouzdélifâ ; puis nous les nouâmes dans un coin de nos vêtements et nous partîmes, en nous dirigeant d'abord vers l'extrémité occidentale de la longue rue dont se compose le village de Mouna. Là se dresse la place où on lapide Satan le Grand; plus loin, au milieu du village, et enfin au bout oriental, se trouvent deux

autres endroits de lapidation; ces trois lieux étant, d'après la tradition, ceux où le diable, sous la figure d'un vieux cheik, a successivement apparu à Adam, à Abraham et à Ismaël, qui l'ont mis en fuite en lui jetant, selon le conseil de Gabriel, des cailloux de la grosseur d'une fève.

Le premier est un petit contre-fort de maçonnerie grossière, qui peut avoir deux mètres quarante de hauteur sur soixante-quinze centimètres de large et qui s'appuie à un mur de pierres, au fond d'une ruelle, qui n'a guère que douze mètres d'ouverture, étant bordée, d'un côté, par un rang de boutiques qu'occupent surtout des barbiers, et, de l'autre, par la raboteuse muraille du pilier au-dessus de laquelle s'élève une garniture de garçons nus et de bédouins. Comme la lapidation doit s'y faire le premier jour, du lever au coucher du soleil, la foule des pèlerins encombre cette espèce d'impasse et la rend dangereuse. A notre arrivée, les pèlerins, pour approcher du diable, que représente le contre-fort, se démenaient comme des gens qui se noient. On aurait pu marcher sur leurs têtes comme sur un pavé, et cependant il y avait parmi eux des cavaliers sur des chevaux fougueux, des bédouins sur des chameaux farouches, et des dignitaires montés sur leurs mules ou leurs ânes et auxquels des coureurs essayaient d'oûvrir un passage de vive force. A tout hasard, j'avais eu la précaution de me munir d'un poignard, et je n'eus pas à m'en repentir. Mon âne avait à peine pénétré dans la foule qu'il fut renversé par un dromadaire entre les jambes duquel je me trouvai immédiatement. L'emploi judicieux de mon arme m'empêcha d'être foulé aux pieds et je me hâtai de me dégager d'une place aussi ignoblement périlleuse. Mohammed en sortait presque au même instant, avec le nez en sang. La leçon que nous venions de recevoir nous convainquit qu'il fallait attendre patiemment une occasion, et nous nous assîmes sur un banc devant la baraque d'un barbier. Enfin, profitant d'une ouverture qui se fit dans la

foule, nous parvînmes jusqu'à deux mètres environ du diable, et nous lui jetâmes de la main droite nos sept pierres en disant à chaque fois : « Au nom de Dieu, le tout-puissant, je fais ceci en haine du diable et pour lui faire honte ! »

Étant revenus ensuite à la cahute du barbier, nous nous y assîmes sur un des bancs de terre qui l'entourent. Le moment de quitter nos habits de pèlerinage était venu. Le barbier nous coupa les cheveux, nous tondit la barbe et nous tailla les ongles. Il est vrai que nous n'avions pas là de vêtements pour en changer ; mais, dès lors, au moins, nous pouvions nous servir de ceux que nous avions pour défendre notre tête et nos pieds contre les feux du soleil ; désormais nous avions le droit de tortiller nos moustaches et de nous caresser la barbe. Nous restâmes une heure dans cette baraque où, en dépit des chalands qui l'encombraient, l'ombre, comparée au brûlant éclat de la route, procurait une fraîcheur délicieuse. Puis nous nous décidâmes à partir et nous revînmes à La Mecque de toute la vitesse de nos ânes.

A peine y étions-nous rentrés que j'entendis Mohammed me crier : « Effendi, debout; baignez-vous, habillez-vous et venez ! » Il s'agissait de profiter d'un moment où la Caabâ allait être vide. Je gardai mon costume de pèlerin en l'arrangeant un peu, et nous sortîmes sans perte de temps. A notre arrivée, on cria : « Faites place au pèlerin qui veut visiter la maison de Dieu. » Deux vigoureux Mecquains, qui se tenaient debout au pied de la porte, m'enlevèrent dans leurs bras, d'où un troisième me tira en haut, dans le bâtiment. J'y fus de suite entouré par de sombres personnages, dont le plus noir et le plus laid était un jeune homme de la famille des Beni-Cheïbâ, qui est du sang le plus pur du Hedjaz. Il me demanda mon nom, ma patrie et quelques autres renseignements dont il fut satisfait, car Mohammed reçut l'injonction de me conduire autour du bâtiment faire mes prières.

J'avoue que je ne fus pas sans quelque émotion lorsque je me vis, me rappelant qui j'étais, avec ces fonctionnaires à la porte, et au milieu de murs sans fenêtre. Rien n'aurait pu m'y sauver de la mort, si l'on avait su ma religion. Je n'en pris pas moins bonne note de tout ce que j'y vis.

Le dallage, qui est au niveau du sol extérieur, se compose de plaques de marbres fort beaux et de couleurs diverses, disposées en échiquier. Les murailles, autant que j'ai pu le voir, sont de mêmes matériaux, mais de morceaux irréguliers. La partie supérieure de ces murs ainsi que le plafond, qu'on ne peut pas contempler sans manquer de respect, sont revêtus de beau damas rouge, brodé de fleurs d'or. Cette tapisserie laisse deviner la forme de trois poutres transversales et soutenues au centre chacune par une colonne. Entre ces colonnes et peut-être à trois mètres du dallage, courent des barres d'un métal que je n'ai pas pu reconnaître et auxquelles sont suspendues beaucoup de lampes d'or, à ce qu'on dit.

Bien qu'il n'y eût dans la Caabâ que le petit nombre des gens chargés de la préparer à la visite des pèlerins, il y faisait une chaleur plus intolérable que sous les plombs de Venise; j'y suais à grosses gouttes et je me demandais avec frayeur ce que ce devait être quand la place était remplie d'une masse de fanatiques qui s'y poussent avec rudesse en s'y écrasant. Les dévotions achevées, il me fallut payer; heureusement j'avais eu soin de n'apporter qu'une quarantaine de francs; autrement, à cause des forfanteries de mon jeune compagnon, qui s'obstinait à me présenter comme un pèlerin indien et à vanter ma grandeur, je n'en aurais pas été quitte à si bon marché.

Il ne manque pas de pèlerins qui refusent de pénétrer dans la Maison de Dieu, parce que, entre autres obligations, on y contracte celles de ne plus jamais aller nu-pieds, de ne plus prendre du feu avec ses doigts, de ne plus dire de mensonges. Or, je me rappelle qu'un ser-

viteur d'un de mes amis de Bombay me disait naïvement qu'il n'était pas entré dans la Caabâ pour ne pas être ruiné, et malheureusement il n'avait pas tort; car, pour les Orientaux, le mensonge donne le boire et le manger, et même le toit qui les couvre.

La Caabâ, que les poètes musulmans décrivent comme une jeune vierge ou fiancée, venait quand nous y fûmes admis de revêtir son nouveau costume. Le drap, au lieu d'être retenu par le bas à des anneaux de métal fixés à la fondation, était attaché au toit par des cordes et formait sur chaque face deux grands angles frangés. Il était d'un noir brillant; la ceinture d'or, qui entoure le haut de l'édifice et le voile tendu sur la porte comme sur une figure, jetait un éclat éblouissant.

Après avoir pris quelque repos et endossé des habits ordinaires, nous remontâmes sur nos ânes dans la soirée et reprîmes le chemin de Mouna. Notre tente y était pleine de visiteurs. Quand ils furent partis, nous causâmes de la victime qu'il est d'usage d'immoler immédiatement après la première lapidation du grand diable. Déjà nous avions un retard à nous reprocher, mais, vu l'état de ma bourse, je me refusai à acheter un mouton et me bornai à examiner ce que faisaient mes voisins. Tout leur marchandage ne réussit pas à leur faire payer le mouton moins de sept francs. Quelques-uns préféraient acheter un bœuf maigre, et il n'y eut guère que le chérif et les hauts dignitaires qui consentissent à tuer un chameau. Les pèlerins traînaient leur victime jusqu'à une roche lisse qui est près du pilier de Satan; là s'élevait un petit pavillon ouvert et dont les côtés rougis de sang frais montraient que le prince et sa suite avaient accompli leur sacrifice. D'autres immolaient leur offrande à la porte de leur tente, en tournant la tête de la victime du côté de la Caabâ. On trouve méritoire d'en abandonner toute la viande sans en consommer un seul morceau. Aussi on pouvait voir des bandes de Takrouris qui, pareils à des vautours, n'attendaient que le signal pour se jeter sur les

bêtes égorgées et les dépecer sur place. Bientôt le sol de la vallée ruissela de sang et présenta l'aspect du plus sale abattoir ; or, comme le bassin de la Mouna ressemble à un cratère de volcan et que la chaleur y a une intensité excessive, j'en tirai les plus sinistres augures pour un prochain avenir.

La nuit qui suivit fut d'une telle lourdeur qu'il me fut impossible de dormir et que, sous prétexte de garder nos tentes dans ce lieu mal famé, j'en passai la plus grande partie assis au clair de la lune. Après minuit, nous allâmes faire notre seconde lapidation du diable, au pilier qui est au bout oriental du village.

Puis, avant l'aurore, nous déjeunâmes pour nous préparer aux fatigues de la journée et nous nous mîmes en route. Après avoir, pendant une demi-heure, sauté de roc en roc, nous atteignîmes le pied de la montagne Sabir, qui borne Mouna au nord. Il y a là un petit carré entouré de murs blanchis et divisé en deux compartiments. Dans le premier est un bloc de granit qui a une fente large de plusieurs centimètres et profonde de plus d'un mètre, ayant l'air d'un coup de sabre qui aurait coupé la pierre en deux : c'est l'endroit où s'enfonça le glaive d'Abraham lorsque l'archange Gabriel lui défendit de tuer son fils. Le second compartiment présente un petit hypogée; ici, dit-on, le patriarche a immolé la victime agréable au Seigneur. L'heure matinale empêchait ces lieux saints d'être encombrés, et nous y pûmes faire assez tranquillement nos prières; puis nous nous hâtâmes de regagner nos tentes avant que la chaleur du jour fût devenue intolérable. Nous nous attendions à une terrible journée, et nous ne nous trompions guère. A la chaleur, vinrent se joindre des nuées de mouches et les putrides senteurs qui se dégageaient du sol imbibé de sang. Rien ne bougeait dans l'air, si ce n'est les milans et les vautours; quant aux habitants de la terre, ils semblaient paralysés sous le coup du soleil.

Lorsque la lune fut levée, Mohammed et moi nous

rentrâmes dans Mouna pour y accomplir notre dernière lapidation; puis nous revînmes chercher du repos, et je dois avouer que la fatigue nous fit dormir d'un profond sommeil.

Le lendemain, dès l'aube, les chameaux étant arrivés, nous les chargeâmes promptement et nous nous hâtâmes de partir pour échapper à l'air devenu pestilentiel. On avait tué dans ce bol du diable cinq à six mille bêtes qui y pourrissaient. Quelle puanteur! On pourrait y remédier, si l'esprit de l'Islam n'était pas opposé aux suggestions du bon sens; si, à La Mecque, on ne préférait pas une attaque du choléra à l'impiété de s'opposer aux décrets de la Providence (1).

En repassant par Mouna sur nos chameaux, nous jetâmes, du haut de la litière, au diable, les vingt et un cailloux qui nous restaient. Nous n'étions pas les seuls à fuir le spectacle révoltant que présentait la vallée : la route était déjà presque encombrée, et je ne pouvais pas m'empêcher de prendre en pitié les malheureux que leurs scrupules religieux retenaient dans un pareil endroit.

(1) L'Europe, atteinte en 1865 par une épidémie cholérique qui avait eu pour point de départ les villes saintes de l'Arabie, a eu le droit d'intervenir dans cette question et de faire comprendre, par une enquête, à la Turquie qu'elle avait des mesures sanitaires à ordonner. Khans approvisionnés aux ports et sur les routes, lazarets dans les villes saintes, réparation des réservoirs, des puits et des sources, immolation des victimes dans des tranchées d'un mètre de profondeur où leurs débris seraient enterrés le soir même; précautions prises aux ports, quarantaines, isolement des malades, fermeture des frontières de l'Égypte et de la Syrie à l'importation des marchandises en cas d'épidémie : telles sont les principales précautions ordonnées. Elles sont graves et constituent une vraie révolution dans les mœurs de l'Orient. En 1870, la fête de l'Arafat tombant le 11 mars, un vendredi, cela donnait à ce pèlerinage la valeur de trois visites à La Mecque, dans des années ordinaires. On a donc prévu que le nombre des dévots, qui s'agiteraient dans ce *bol du diable*, excèderait 150,000 âmes. Il en est résulté que l'Égypte a dû redoubler les précautions sanitaires, qu'a ordonnées le Sultan, pour garantir l'Europe d'une nouvelle invasion de choléra. — J. B.

CHAPITRE VIII

DE LA MECQUE A SOUEZ

Le sermon du soir à la Caabâ. — Les Anglais ont manqué d'être mahométans. — Mecquains. — L'étranger dans la ville sainte. — Diner d'apparat à La Mecque. — Vie des pèlerins après l'indulgence plénière. — Départ de La Mecque. — Conséquence de ma fanfaronnade. — Voisinage de Djeddâ. — Tombe d'Eve. — Retour à Souez.

Le soir de notre rentrée à La Mecque, nous retournâmes au Sanctuaire pour entendre le sermon. Le vaste carré était rempli de dévots assis en longues files et faisant de toutes parts face au noir édifice du centre. Les plus brillantes fleurs d'un jardin n'auraient pas surpassé l'éclat de leurs habillements. Un seul groupe sombre se tenait à l'écart, c'était celui des femmes. Le pacha se tenait debout sur le toit du Zemzem, qu'entouraient ses gardes en grande tenue. Tout paraissait immobile, à l'exception de quelques derviches qui circulaient l'encensoir à la main et recevaient, sans les demander, les aumônes que leur faisait la piété des fidèles. Au milieu de cette foule, dans la chaire terminée par une flèche dorée qui reflétait les feux du soleil, était assis le prédicateur, vieillard à la barbe et aux vêtements blancs. Il se leva d'abord et dit : « La paix soit avec vous, ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu; » puis, quand le mouezzin eut, du pied de la chaire, récité l'invitation au sermon, le prédicateur commença. Le silence profond ne fut d'abord

interrompu que par quelques rares *amen;* mais, par degrés, ceux-ci se multiplièrent, et vers la fin, après trois ou quatre paroles, on entendait tour à tour s'élever ou s'abattre à la fois des milliers de voix. J'avais déjà vu bien des solennités religieuses; mais, je dois l'avouer, aucune ne m'avait encore causé une impression semblable.

Je ne restai plus ensuite que quelques jours à La Mecque, car tous les renseignements que j'y prenais s'accordaient à me représenter comme impossible le voyage à travers l'Arabie. Peu à peu, je ne voyais autour de moi que des figures allongées, que des hommes en proie au mal du pays et soupirant après la vue de leurs femmes et de leurs enfants. La nostalgie s'étendait et s'accroissait, et bientôt notre maison retentit des préparatifs de mon départ.

Du reste, La Mecque est une ville si refoulée sur ellemême par les hauteurs qui l'environnent que le simoun lui-même n'y pourrait pas souffler. Les demeures y sont cependant d'une épaisseur extraordinaire et si bien bâties qu'il serait aisé, par quelque moyen, de les rendre assez fraîches pendant les jours les plus chauds; mais, dans leur état actuel, ce sont de vrais fours. Heureusement j'avais réussi à faire mettre à ma disposition une partie d'un petit magasin situé au premier étage et je m'y réfugiais immédiatement après le second déjeuner; je l'arrosais et j'y restais étendu sur une natte pendant plusieurs heures. Quelquefois j'y écrivais mes notes à la dérobée; rarement j'y recevais des visites.

Ce fut là que j'entendis Abdallâ, le fils aîné de notre hôtesse, me raconter la tradition que voici et qui, bien qu'étrange, est fort répandue sur les bords de la Méditerranée et de la Mer Rouge. Les Anglais, dit-on, envoyèrent un jour une ambassade à Mahomet pour s'enquérir de ses doctrines et pour le prier de confier leur conversion à Khaled-Ben-Oualid ; mais les envoyés arrivèrent trop tard : l'âme de Mahomet s'était

envolée vers le paradis. Ce trépas empêcha les Anglais d'abandonner leur religion; ils ne manquèrent pourtant pas d'en exprimer leurs regrets. Voilà pourquoi les musulmans de la Barbarie et de plusieurs autres régions prétendent que, de tous les « peuples du Livre (1), » les Anglais sont les mieux disposés envers eux.

Ces Mecquains d'ailleurs ne sont pas sans qualités. Comme tous les descendants de Sem, ils se laisseront aller aisément à un mot pour rire. Ils excellent dans l'art d'exprimer un sujet vil par des mots sublimes, et la solennelle gravité de leurs paroles forme souvent un amusant contraste avec les idées qu'elles expriment. Ils ont du courage, de la bonhomie, une mâle douceur de manières, un point d'honneur assez chatouilleux, une forte amitié pour la famille, presque du patriotisme, et même une connaissance générale des hommes et des choses. J'avoue que l'orgueil, la bigoterie, l'irréligion, la passion du gain, l'immoralité et l'ostentation de la prodigalité forment des ombres assez épaisses au portrait que je viens d'esquisser d'après eux.

Un étranger ne peut guère se risquer encore sans péril à La Mecque. Sans doute un *Franc* ne serait plus, comme aux jours de M. Head, c'est-à-dire comme en 1829, insulté en dépassant la porte de Djeddâ du côté de La Mecque; il peut, à condition que ses regards ne souillent pas le Sanctuaire, visiter les régions qui sont à l'est de la cité sainte; mais le premier bédouin qui apercevrait le chapeau d'un Franc ne serait plus un homme à ses propres yeux, s'il n'envoyait pas une balle dans la tête de celui qui le porte. Pendant le pèlerinage, il ne serait pas malaisé de se déguiser, mais il le serait d'échapper à la mort si on était reconnu pour un infidèle. Ceux qui trouvent que le danger assaisonne agréablement le plaisir peuvent tenter une visite à La Mecque; mais je les assure que les résultats

(1) *Les peuples du Livre* sont ceux qui admettent la Bible et conséquemment les israélites et les chrétiens, sans compter les mahométans. — J. B.

sont loin de répondre aux risques qu'ils courront ainsi.

Avant de quitter La Mecque, j'ai pris part à un grand dîner dont voici le menu, qui m'a semblé curieux. On s'y était préparé en fumant et en buvant du café. Le dîner fut servi dans un *sini*, auge de bois plaquée de cuivre et fort ornée d'arabesques et d'inscriptions. Le sini avait un couvercle fabriqué de même, propre et brillant; il était supporté comme à l'ordinaire par un pied de bois de sandal avec des incrustations de nacre. Nous commençâmes par des étuvées de viande aux épinards et à la ketmie ou oseille de Guinée, et par des étuvées de végétaux richement assaisonnés. Après ce service, nous plongeâmes les mains dans un pilau de viande inondée de beurre fondu; puis dans une espèce de hachis, auquel succédèrent des feuilles de vigne pliées en triangle et remplies de mouton haché et épicé; des morceaux de rôti taillés en bouchées, rangées sur des éclats de bois, qu'accompagnait une salade du concombre le plus croquant, avec divers plats remplis de melon d'eau coupé en carrés. Une pâte, très-supérieure en goût au chapati de l'Inde, nous tenait lieu de pain et, pour boisson, nous avions de l'eau parfumée au mastic de Chio. La viande étant retirée, on apporta du beau vermicelle sucré de miel et de sucre en poudre, des compotes de pommes et de coings, une légère crème faite de riz, de farine, de lait et d'amidon avec un peu de parfum ; enfin des carrés de *rohâ*, conserve fort estimée ici parce qu'elle vient de Constantinople et qui serait bonne si elle ne sentait pas autant l'eau de roses. Après avoir servi les fruits et des assiettes remplies de grains de grenade et de dattes d'un goût exquis, on finit le dîner par un pilau de riz bouilli et de beurre que nous mangeâmes avec des cuillers de bois.

En Arabie, l'on ignore l'art délicieux qu'ont les Français de prolonger un dîner. Quand on s'est lavé les mains, on s'asseoit, on jette sur ses genoux une serviette brodée, et, dès qu'on a dit : « Grâces à Dieu, » on plonge ses mains dans le plat qui vous convient, en

changeant suivant le caprice, et de temps en temps se léchant les doigts ou bien fourrant un morceau de choix dans la bouche d'un de ses voisins. La faim satisfaite, on ne reste pas assis en attendant que les autres convives aient achevé. On se lève en s'écriant : « Al Hamd! » on se lave les mains et la bouche avec du savon, en donnant des marques de réplétion pour ne pas être invité à manger davantage; on saisit sa pipe, on sirote son café et on fait la sieste. Bien plus, on ne reste pas ensemble après le dîner : la prière du soir dissipe la réunion.

Il est curieux de voir comme la poursuite des intérêts de ce monde et l'ardente recherche des plaisirs succèdent immédiatement aux austérités du pèlerinage. Ces dévots blanchis, qui n'ont plus sur leur compte aucun péché, se hâtent pour la plupart de s'ouvrir à cet égard un nouveau compte-courant. Petit est le nombre de ceux que la vue de la Caabâ a conduits à réformer leur manière de vivre.

Rien ne me retenait à La Mecque; je fis donc mes petits cadeaux; je louai deux chameaux pour Djeddâ au prix d'une douzaine de francs dont je payai la moitié d'avance; puis je fis partir mes bagages sous la conduite de cheik Nour. Quand mes longs adieux furent terminés, je montai à âne avec le jeune Mohammed, et nous quittâmes la maison où j'avais reçu l'hospitalité.

Franchement, en me retrouvant dans la plaine ouverte, je tressaillis de plaisir, comme un prisonnier rendu à la liberté. La chaleur des rayons solaires m'infusait une nouvelle vigueur, l'air du désert me semblait embaumé, la face de la nature me paraissait sourire comme celle d'une vieille amie, et ce fut sans aucun regret que je lançai un dernier regard, un regard d'adieu sur la caravane de Syrie, qui était campée à la droite de notre route.

Nous voyageâmes de nuit. Après le souper et un assoupissement d'une demi-heure, les ânes étant sellés,

je réveillai Mohammed ; mais, suivant son expression, il se mourait de sommeil. Au bout d'une heure de marche, nous arrivâmes à un autre café où, se jetant à terre, il déclara qu'il lui était impossible d'aller plus loin. Notre ânier s'irrita; ce fut en vain. Un Égyptien voulut parler un peu trop haut; je lui dis : « Fils de mon oncle, ne commettez pas d'excès en paroles, » et, m'étendant auprès de Mohammed, je fis semblant de ronfler. L'imprudent allait engager les autres à nous faire bouger, lorsque mon jeune ami, levant la tête, leur dit d'un ton mystérieux, en me montrant : « Vous ne savez donc pas ce qu'est cet homme? — Qu'est-ce que c'est? demanda l'auditoire. — Eh bien, figurez-vous, continua Mohammed, que, l'autre jour, les Outaybâs nous firent voir la mort dans le défilé de Zaribâ; alors, que pensez-vous que fit celui-ci? — Par Dieu! nous l'ignorons. — Ce qu'il fit, ajouta mon compagnon avec une ironique emphase, il cria qu'on lui apportât... son dîner. » Ceux qui voulaient me déranger piquèrent des deux et nous laissèrent achever tranquillement notre somme.

Il était huit heures du matin et le soleil commençait à nous gêner quand nous entrâmes à Djeddâ. Notre halte avait duré trois heures; nous en avions bien marché onze en tout, et ces merveilleux ânes, ayant, dans ce temps, au milieu d'un sable profond, fait leurs soixante-dix ou soixante-quinze kilomètres, passaient sous les remparts aussi prestement en vérité qu'ils étaient sortis de La Mecque.

A Djeddâ, je me retrouvais presque chez moi. La vue du pavillon britannique me restaurait et celle de la mer me servait de tonique. Pour les Anglais, la mer est presque le foyer domestique.

Sur le point de m'en aller, je ne voulais pas quitter l'Arabie sans y faire un dernier pèlerinage, car une tradition place la tombe de la mère Ève à une demi-heure environ de Djeddâ. Notre mère, dit-on, gît là, couchée en bonne musulmane, regardant la Caabâ, les pieds

au nord, la tête au sud et la joue droite appuyée sur la main droite. Un petit dôme blanchi recouvre une pierre carrée, plantée debout et fantastiquement sculptée avec la prétention de représenter le nombril d'Ève; c'est, d'ailleurs, le nom que portent et cette pierre et ce dôme. Le cicerone m'invita à baiser ces hiéroglyphes; à quoi je me prêtai, tout en me disant que rien ici ne justifiait une telle marque de respect. En effet, le corps prétendu serait contenu entre deux petits murs parallèles et situés à la distance de six pas l'un de l'autre; c'est une belle largeur. On compte cent vingt pas de la tête au nombril et quatre-vingts du nombril aux pieds. Gigantesque, mais disproportionné! Aussi, je ne pus pas m'empêcher de dire à Mohammed que, si Ève était ainsi construite, elle devait avoir pas mal l'air d'une canne; sur quoi, mon jeune homme affirma, d'un ton dégagé, qu'il rendait grâces aux étoiles que la Mère du genre humain fût sous la terre, car autrement elle exciterait une vraie terreur chez sa progéniture (1).

C'est là que finirent mes pérégrinations en Arabie. Accablé de fatigue et de chaleur, je m'embarquai sur *la Dwarka*, où je n'eus qu'à me louer des bons soins des officiers, MM. Wolley et Taylor, et où je ne cessai pas de m'étonner que les pèlerins turcs qui encombraient le navire ne me jetassent point à la mer. J'arrivai sain et sauf à Souez.

(1) Le sépulcre d'Adam, au Masjid el Khayf, est gigantesque comme celui d'Ève. Celui de Noé, à El Bakaa, a 38 pas de long sur 1 1/2 de large. La tombe de Job, au coin de Kerbelâ, à Houlâ, est petite. Je n'ai pas vu celle de Moïse, au sud-est de la Mer Rouge; mais celle d'Aaron, dans la péninsule sinaïtique, a des dimensions modérées. — *Burton.*

LIVRE DEUXIÈME

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE

DU 16 JUIN 1857 AU 28 AVRIL 1859

CHAPITRE IX

DE ZANZIBAR AUX MONTS DU SAGARA

Désastre à Berbéra en 1855. — Expédition pour étudier la mer d'Oujiji (1857). — Aspect de la côte du Zanguebar. — Village de Caolé. — Population du littoral. — Intrigues pour ruiner le commerce étranger. — Le sorcier à Couingani. — Les trois départs. — Le Zaramo et le droit de passage. — Vallée du Kingani. — Khoutou. — Douthoumi. — Zoungoméro. — Sentier ruiné par la traite et *tué* par la végétation. — Les indigènes sont moins redoutables que ceux du Gogo.

Deux ans plus tard, j'avais conçu le dessein de traverser l'Afrique du nord-est au sud-ouest, du détroit de Bab-el-Mandeb à l'océan Atlantique, avec trois collègues, les lieutenants Speke, Herne et Stroyan; mais cette expédition fut malheureuse : nous ne pûmes pas dépasser le Harar et, de retour à Berbéra, dans la nuit du 19 avril 1855, notre camp fut attaqué par des forces si considérables que Stroyan fut tué, Speke reçut onze blessures, et Herne et moi nous n'échappâmes à la mort que par miracle.

Ce désastre ne m'empêcha pas de former de nouveaux projets de découverte.

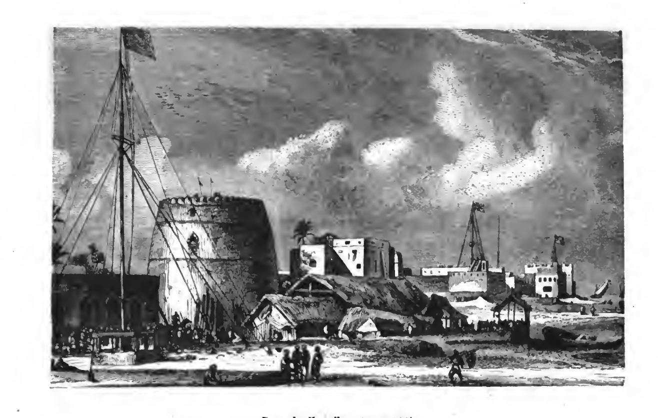
Le 16 juin 1857, à midi, après la dépense de poudre qui en Orient annonce chaque événement, depuis la naissance d'un prince jusqu'au départ d'un évêque, la corvette *l'Artémise* quittait le port de Zanzibar. Ce nom vient de *zang* qui signifie nègre et de *bar* qui veut dire région ; Zanzibar et Zanguebar ont donc le même sens et sont les équivalents de Terre des nègres ou *Nigritie*. *L'Artémise* portait le capitaine Speke et moi, deux jeunes Goanais ou métis de Goa, deux nègres qui prenaient soin de nos armes, et huit Béloutchis, chargés de défendre nos jours par le sultan de Zanzibar et du Sahouahil, Saïd Medjid (1).

D'après l'avis du consul anglais, le colonel Hamerton, qui malheureusement était sur le point de mourir, j'avais modifié le plan tracé par le comité expéditionnaire de la Société anglaise de Géographie. Au lieu de partir de Quiloa pour aller au lac ou nyassa des Maravis, j'avais obtenu de pouvoir former à Zanzibar une expédition dont l'objet était de déterminer la limite de la mer d'Oujiji, d'examiner les produits de cette région et d'en étudier les populations. La Société de Géographie m'avait fait à ce sujet accorder, par la Compagnie des Indes, deux années de congé et, par le Ministère des Affaires extérieures, une allocation de vingt-cinq mille francs.

L'Artémise, vers six heures du soir, jetait l'ancre en face de Wale-Point, langue de sable peu élevée au-dessus de la mer, couverte de buissons épais et située à cent trente kilomètres de l'embouchure du Kingani ou du petit port de Bagamoyo.

Le premier aspect de cette côte onduleuse, qu'on appelle la Mrima, est assez pittoresque. L'Océan Indien s'y brise en bouillonnant sur un détritus de corallines et de ma-

(1) C'est le second fils du célèbre sultan de Mascate, Saïd. Voyez notre édition d'*Une Année dans l'Arabie centrale*, p. 223, 251. — J. B.



Port de Zanzibar (page 100).

madrépores que signale l'écume des flots; il y creuse des criques profondes, où, après avoir épuisé leur furie contre des banquettes de sables et de roches noires, les vagues s'endorment au sein d'eaux mortes pareilles à des nappes d'huile.

Bien que dépassant à peine la surface de la mer, les pointes et les îlots formés par les courants n'en sont pas moins chargés d'une végétation luxuriante, produit du soleil des tropiques et des ondées copieuses qui suppléent à la profondeur du sol. Des forêts de mangliers rouges et blancs couvrent les bords des lagunes; à la marée basse, l'amas conique de racines qui supporte chaque arbre est mis à nu ; les jeunes scions, terminés par des grappes d'un vert brillant, s'élèvent au milieu des adultes; les fleurs lilas et les feuilles succulentes d'une espèce de convolvulus rampent sur la nappe blanche, dont elles retiennent le sable ; et des huîtres, groupées à fleur d'eau, sont appendues au tronc des palétuviers.

Au-dessus de la mer, est une épaisse muraille de verdure, où des massifs d'arbres chauves, inclinés par les vents périodiques, révèlent la position des établissements qui s'éparpillent sur la côte, ainsi que les faubourgs d'une cité populeuse : nous en avons compté trente sur un espace d'environ cinq kilomètres. Çà et là des monticules dénudés percent le manteau vert du rivage, dont ils varient la couleur monotone de leur teinte rubigineuse (l'Afrique orientale est presque partout d'un sol rouge); enfin, derrière l'alluvion, qui, sur une largeur de cinq à dix kilomètres, compose le littoral, se dresse une ligne bleue qu'on aperçoit de Zanzibar : ce sont les dunes qui constituaient jadis le fond de la baie, et qui maintenant servent de frontières aux indigènes.

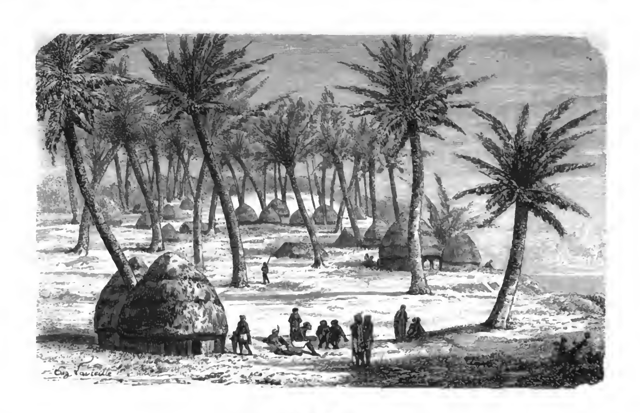
Pendant dix jours que nous fûmes à l'ancre, nous eûmes tout loisir de contempler ce paysage. Le sultan Saïd Medjid nous avait donné pour conduire la caravane un métis nommé Seid ben Selim, qui, après d'inu-

tiles efforts pour retarder le départ, avait enfin consenti à nous précéder à la côte pour y louer les porteurs nécessaires à nos bagages. Il en réunit trente-six, que nous nous hâtâmes de faire partir pour le Khoutou, afin de les mettre hors de portée de la concurrence que nous faisaient les trafiquants arabes occupés à former des caravanes. Ils s'éloignèrent avec joie sous la direction de deux esclaves, en emportant en marchandises la valeur de trois mille huit cents francs.

Je profitais de cette relâche pour aller le plus souvent possible à Caolé, bourg de la côte, conquis par le sultan Saïd, afin d'ouvrir la route au commerce. J'y recueillais les nouvelles, j'y prenais des notes et j'y activais nos préparatifs. Caolé est le type des villages maritimes de cette région, où, de Quiloa à Mélinde, on ignore ce que c'est qu'une ville en maçonnerie.

Qu'on se figure une palissade, à l'intérieur de laquelle s'élèvent une douzaine d'habitations, faites de boue et d'un clayonnage de mangliers, enveloppées de leur toiture, divisées en plusieurs compartiments, et séparées de leurs voisines par une série de grandes cours, soigneusement closes, destinées aux enfants et aux femmes. Ce genre de maison ne comporte pas de fenêtres ; mais le toit volant, formé de grosses nattes de cocotier, s'élève au-dessus de la muraille, en sorte que l'air puisse pénétrer dans les chambres. Le rebord de la couverture, que soutiennent de vigoureux poteaux, abrite un large banc d'argile couvert de nattes, et sert d'atelier, de boutique et de parloir. Quelques-uns de ces logis ont un second étage partiel, espèce de soupente servant de chambre à coucher ou de resserre aux marchandises. Autour des plus vastes sont groupées des masses de hangars et de huttes africaines, dont la forme caractéristique est celle d'une meule de foin

La population de ce rivage montueux ou de cette Mrima se divise en mulâtres arabes et en clans maritimes, fort mauvais musulmans, il est vrai, mais doués d'assez de fanatisme pour être dangereux. Ils jouissent



Un village de la Mrima (page 102).

de l'autonomie, tout en reconnaissant l'autorité du sultan de Zanzibar, et professent pour les Arabes de sang pur, qui traversent toujours ce district sans s'y arrêter, une antipathie qui s'accroît des rivalités commerciales. La présence de ces étrangers leur paraît un empiétement sur leurs droits, et ils profitent des moindres occasions pour nuire à ces intrus, faire échouer leurs projets et les éloigner de l'intérieur. Comme leurs ancêtres, ils détestent les Européens, et craignent surtout les Anglais, qu'ils appellent Beni Nar (fils du feu).

Les clans de sang mêlé, arabe et africain, établis au bord du rivage, passent leur vie au milieu d'une aisance relative, alimentée par deux sources fécondes : le détroussement à l'amiable des caravanes qui reviennent de l'intérieur, et la culture (au moyen de leurs esclaves) de vastes champs de légumes et de céréales, dont les produits se vendent au marché de Zanzibar et s'exportent jusqu'en Arabie.

Ces gens-là forment une race de bas titre ; ils ne savent que manger, fumer et boire. Les visites, la danse, l'intrigue et la débauche absorbent le reste de leur temps. Ils pourraient avoir du coton, du café; recueillir du copal, soigner leurs cultures, en multiplier le rapport à l'infini ; mais, tant qu'il lui reste une poignée de grain dans son coffre, aucun d'eux ne consent à toucher une houe.

Il est rare que les hommes paraissent en public sans être armés d'un sabre, d'une lance, ou tout au moins d'un bâton ; et la possession d'une ombrelle les rendant heureux et fiers, on les voit rouler des tonneaux sur la plage, ou y faire toute autre besogne, à l'ombre de cet objet de luxe.

Le costume des femmes est composé d'une robe étroite, ou d'une pièce d'étoffe qui, prenant au-dessous des bras et tombant jusqu'à la cheville, rappelle le fourreau qu'ont porté les Européennes il y a une cinquantaine d'années · rien de plus disgracieux que ce

vêtement qui écrase la poitrine, et ne dissimule pas assez l'étroitesse des hanches.

Au dehors, la femme libre se distingue de l'esclave par un morceau de cotonnade qui lui couvre la tête. Comme chez les bédouins et les Persans de l'Iliyat, les femmes de la Mrima sortent sans voile, même après leur mariage. Leur collier favori est un fil de dents de requin ; leurs oreilles, dont le lobe acquiert une dimension prodigieuse, sont ornées d'un rouleau de feuilles de coco de nuances diverses, d'un disque en bois, d'une plaque de copal, ou, à défaut de ces objets, d'une noix de bétel ou d'un petit fagot de paille. Egalement percée, la narine gauche porte une épingle d'argent, de cuivre ou de plomb, voire un morceau de manioc.

Leur chevelure, ainsi que leur corps, est abondamment graissée d'huile de coco ou de sésâme.

Ces clans sont gouvernés par des chefs intitulés *chomhouis*, qui dépendent de Zanzibar et dont partout le nombre est en raison inverse de l'importance des localités qu'ils exploitent. Ces tyranneaux jouissent du privilége de frapper des amendes, de lever des taxes, d'imposer des tributs. Ils ont, en outre, certains avantages distinctifs : l'autorisation, par exemple, de porter un turban, et des patins en bois, nommés kabkabs ; ils peuvent s'asseoir sur une chaise, sur un sofa, le recouvrir d'une mkéka , ou belle natte de couleur, tandis qu'un simple mortel, qui se permettrait un pareil luxe, encourrait une amende de quelques chèvres, d'une vache ou d'un bœuf.

Suivant les ordres du sultan de Zanzibar, un chomhoui n'a pas le droit de forcer les étrangers à descendre au port qu'il gouverne ; aussi ne paraît-il en rien faire : il se contente de réunir ses parents, ses amis, une armée de clients et de serfs, qui vont jusqu'à plus de trois cents kilomètres au-devant des voyageurs, et qui, sous prétexte de leur éclairer la route, employant tour à tour la violence et la ruse, la séduction ou la menace, amènent la caravane à choisir le village

où elle est attendue. Elle paye au gouvernement de quarante à quatre-vingts francs par frasilâ (18 kilos) d'ivoire; le chomhoui en extorque, pour son trésor privé, une trentaine sous divers noms techniques; plus cinq francs trente, pour l'ougali, potage de maïs ou de millet (un droit de soupe); et cinq autres francs, pour l'usage des eaux (le pourboire).

Une fois ces taxes acquittées, le propriétaire de la marchandise est passé aux mains crochues d'un banian (1), dont le chomhoui a touché un pot-de-vin, qu'il appelle son riz (les épices), et l'Indou achète pour soixante-cinq ou cent francs, ce qui en vaut au moins deux cent cinquante. Si le malheureux vendeur a la sottise de préférer le numéraire aux articles d'échange, comme il est incapable de distinguer un centime d'un dollar, il y perd encore plus que de troquer son ivoire contre les objets de pacotille que lui destine le commerce. Est-il expert en matière d'étoffe et de rassade ? on le place entre ces deux alternatives : remporter son ivoire ou bien se laisser voler.

Tel est le système en vigueur. Les détails diffèrent suivant les lieux ; mais c'est partout le même principe : le travail et la perte pour le sauvage, les profits pour les gens de la côte et leurs chefs. Il en résulte, de la part de ceux-ci, une méfiance hostile à l'égard des étrangers qui, en altérant les bases du négoce, pourraient porter atteinte à ce régime qui leur est lucratif.

Le 27 juin, nous nous mîmes en route.

Au sortir de la petite palissade de Caolé, le sentier se dirige vers le sud-ouest ; il serpente sur un terrain sablonneux, fourré d'épines et de buissons, qui, en certains endroits, ferment le passage ; un peu plus loin, il gravit un coteau, où fleurissent les cocotiers et l'arrow-root, et il domine un territoire pareil à ceux que

(1) Les banians ou négociants hindous, grâce à leur persévérance et à leur habileté, ont concentré entre leurs mains presque tout le commerce de Zanguebar comme celui de Mascate. Voir notre édition de l'*Arabie centrale*, p. 330. — J. B.

les voyageurs ont trouvé en Cafrerie : une nappe de sable, couverte d'humus, émaillée çà et là d'une rizière, avec des bouquets de mangoustans et d'autres grands arbres, plantés comme dans un parc. On traverse un marécage tapissé d'herbes, un fond sableux, qui est rempli d'eau quand les pluies sont copieuses; on passe au milieu de cultures d'une végétation luxuriante, et l'on arrive à Couingani.

Tel est ce que les Arabes appellent ***nakl***, ou marche préparatoire; première station, d'où les porteurs qui trouvent leur charge trop lourde, les chefs qui la croient trop légère, peuvent revenir à Caolé et remédier à l'état des choses.

Nous passâmes deux jours à Couingani. Le second soir, comme je devinais, à la mine abattue du chef ou djémadar de notre escorte de Béloutchis, qu'il était sous le poids d'une vive inquiétude, j'envoyai chercher le sorcier ou mganga, en lui promettant un fer pour que sa prophétie fût bonne.

Ce mganga, sombre vieillard d'un rang supérieur, ainsi que l'indiquaient ses nombreux colliers et l'étoffe qui lui ceignait la tête, parut bientôt avec un sac, formé d'une natte, et faisant l'office de trousse. Il vint s'asseoir en face de moi, et débuta par réclamer ses honoraires ; puis, quand il se fut animé du souffle prophétique, mis en relation, par l'extase, avec l'esprit des morts, il ouvrit la bouche et employa le même style que ses confrères de toutes les latitudes :

« Entreprise favorable; beaucoup de bruit, mais peu de sang. »

Ben-Sélim, enchanté, déclara qu'il avait eu la même prédiction d'un autre mganga à Zanzibar.

Le lendemain, montant sur mon âne, je donnai l'ordre de partir; mais la chose ne se fit pas si aisément que je me l'étais imaginé. Il fallut, pour nous mettre en mouvement, déjouer toutes sortes de conjurations et, au bout d'une heure et demie de marche, nous dressions nos tentes à Bomani, village où commence la juridiction

de Bagamoyo. L'on y étouffe ; le soleil y brûle, des nuées de moustiques y rendent les nuits intolérables ; cela n'empêche pas les caravanes de s'y acoquiner, afin de retarder, jusqu'à la dernière heure, les longues journées de marche et les courtes rations.

Bien que je fusse convaincu de la vérité de ce principe que, pour explorer ces parages, il faut aller le plus vite et revenir le plus lentement possible, je ne parvins pas à décider ma troupe à s'ébranler. En Asie, deux départs suffisent ordinairement ; en Afrique, il en faut trois : le petit départ, le grand, et le départ définitif. Les uns réclamaient du tabac, je leur en fis un cadeau ; les autres, des cordes pour leurs guitares, je leur fermai la bouche avec de la rassade ; et tous, âniers de naissance, jetaient les hauts cris d'avoir à conduire un âne. Ils se disaient offensés !

Enfin des bruits extravagants circulèrent de nouveau, et nos Béloutchis, ces cœurs de lièvre, à barbe noire et à prunelle flamboyante, défaillirent sous l'influence de la peur : les païens devaient placer des barrières sur la route, y creuser des piéges, s'emparer de ma personne et m'enfermer dans une caisse.

Entre autres inconvénients, ces bruits ridicules avaient celui de mettre mes hommes dans un état de surexcitation qui les disposait à dégainer et à tuer sous les moindres prétextes : il suffisait d'une querelle parmi les gens d'un village, pour faire rester mes braves accroupis sur leurs talons, œil au guet, mèche allumée, depuis le coucher du soleil jusqu'aux premières lueurs du jour.

Nous partîmes enfin de Bomani le 1er juillet ; mais, franchement, conduire un troupeau de bœufs sauvages n'aurait pas été plus difficile ni plus fatigant que de tenir en ordre notre caravane. Elle s'arrêta en arrivant à la dernière station du ressort de Bagamoyo, à Mkouajou-la-Mvoani, établissement qui, comme tous les autres, se compose d'un petit nombre de cabanes, d'un hangar public et, au centre, d'un magnifique citronnier

à l'ombre duquel on flâne ou l'on jase, en travaillant fort peu. Le vieux chef de ce village, un rusé compère, nous fit prendre son neveu, maître Vouazira, auquel nous comptâmes trois cent soixante-quatre francs, pour nous accompagner et nous servir d'interprète. C'est de là qu'a lieu le troisième et vrai départ.

Sur le sentier, on commence à rencontrer les khambis ou kraals fortifiés, qui témoignent du peu de sécurité des voyageurs et de la répugnance qu'éprouvent les caravanes à bivaquer dans les villages. Ces kraals sont composés de cabanes circulaires et de hangars allongés dont le toit de chaume ou d'herbe est soutenu par des pieux rustiques, solidement enfoncés dans le sol et reliés entre eux par des lanières d'écorce. Une profonde enceinte d'épines, soigneusement close à l'approche de la nuit, entoure la totalité du camp et forme un obstacle infranchissable aux jambes et aux pieds nus.

En approchant de Nzasa, premier distinct du Zaramo indépendant, je reçus la visite de trois chefs. Lorsqu'ils se furent assurés que mon humeur n'avait rien de belliqueux, ils me dirent que j'étais obligé de faire halte et d'envoyer un message au chef du territoire limitrophe pour lui expliquer mes intentions.

Comme, en pareille circonstance, le premier jour ne compte pas, que le second s'emploie à décliner ses projets, son origine et son but aux anciens, accroupis en conclave, et qu'il faut attendre le troisième jour pour que votre message soit glissé à l'oreille du chef, je répondis, par l'entremise de Ben-Sélim, que je n'étais pas obligé de me soumettre à leurs coutumes; que cependant je consentais à payer pour me dispenser de les suivre.

Le cas était nouveau; mes trois chefs avaient besoin d'en conférer. Le principal d'entre eux, prenant la parole, demanda quel motif pouvait amener un blanc dans leur pays, et, sans reprendre haleine, prédit à ses collègues la ruine de leur commerce, la perte de leurs revenus, de leur territoire et de leur liberté. « Je suis

vieux, poursuivit-il d'une voix pathétique; ma barbe est grise, et pourtant je n'ai jamais vu pareil malheur. — Ces blancs, répliqua Ben-Sélim, ne font nul trafic; ils n'achètent ni ne vendent, ne s'inquiètent pas de la valeur des choses, et ne convoitent aucun profit. Qu'avez-vous à perdre, d'ailleurs? Les Arabes vous enlèvent tout ce qui en vaut la peine, les hommes du littoral vous prennent le reste, et le tribut que vous recevez se borne à une paire de bouvillons, quelques pièces de cotonnade et une demi-douzaine de houes. »

Cette réplique, appuyée d'un cadeau extravagant (à cette époque, l'ignorance où j'étais du pays m'avait fait confier ce genre d'affaires à la probité de Séid), cette réplique éloquente toucha le cœur des trois chefs; ils me qualifièrent de mouroungouana sana, l'équivalent africain du mot gentilhomme, dont la traduction littérale est « vraiment libre, » et me firent escorter par Kizaya jusqu'à moitié de la vallée du Kingani.

A la lisière du plateau qui forme la terrasse méridionale de cette vallée, dans le Mouhonyéra, district du Zaramo, nous reconnûmes la falaise de l'ancien rivage, indiqué par des bancs de galets, dont la ligne suit le versant septentrional d'une colline où nous nous sommes arrêtés.

Six jours après avoir quitté ce district, nous avons eu l'ombre d'une aventure. A l'endroit où plusieurs sentiers venant des bords de la mer rejoignent la route principale, notre avant-garde avait trouvé cinquante Zaramiens qui lui barraient le passage, et qu'appuyait une réserve, accroupie sur la gauche. Le chef de cette escouade s'était avancé, avait tranquillement déchargé les porteurs qui formaient la tête de notre colonne, et d'un signe avait ordonné à la caravane de s'arrêter. Rumeur parmi nos Béloutchis, dont les exclamations retentissantes et l'anxiété nerveuse formaient un contraste fâcheux avec le sang-froid de nos adversaires. Leur émotion allait croissant, lorsque Vouazira, étant arrivé, adressa la parole au chef. Dès qu'il eut promis

de l'étoffe et de la rassade, la barrière vivante s'ouvrit et nous regarda passer. Je la contemplai à mon tour, et j'admirai les formes pures et athlétiques de ces jeunes guerriers, qui, dans une attitude martiale, tenaient d'une main un grand arc, de l'autre un carquois rempli de flèches, dont le fer aigu et barbelé venait de recevoir une nouvelle couche de poison.

Nous étions en marche, le lendemain, depuis peu de temps, lorsque le drapeau rouge de l'avant-garde s'arrêta. Au détour du sentier, j'aperçois la caravane qui s'installe dans un groupe de cases, appelé Bana Dirounga, du nom de son chef. On s'arrêtait trop tôt; j'avais décidé qu'on irait jusqu'à Déjé-la-Mhora, nom qui veut dire le Grand oiseau des jongles, et désigne le village où M. Maizan fut assassiné (1). Ben-Sélim et Vouazira proposaient d'y passer furtivement avant le jour; mais l'endroit était précisément trop dangereux pour témoigner de la crainte, et j'avais rejeté ce conseil; c'est alors que mes deux diplomates s'avisèrent de me conduire à Bana Dirounga et de me donner le change en me faisant accroire que c'était Déjé-la-Mhora.

Nous passâmes tout un jour dans ce hameau, caché dans l'herbe et protégé par des broussailles. Lorsque les habitants nous avaient aperçus, ils avaient fui dans le hallier; mais ils reprirent courage un peu avant la nuit, et se décidèrent à rentrer dans leurs cabanes. Cependant leur chef nous regardait avec défiance : il avait peur de nos mousquets. Je réussis toutefois à dissiper ses craintes. Alors, il nous offrit d'aller informer le chef voisin de notre mission pacifique, dont on avait dénaturé le caractère; offre généreuse qui mit du baume au cœur de Ben-Sélim, de Vouazira, et même du djémadar.

Le lendemain, j'étais si faible que, pouvant à peine me soutenir, je fus obligé de monter à âne; il y avait

(1) Voir notre édition des *Sources du Nil,* par Speke et Grant, p. 24 et suiv. — J. B.

seulement dix jours que nous avions quitté Caolé.

Le 13 juillet, après avoir, depuis le lever du soleil, traversé des futaies, des jongles et des broussailles, mouchetées de fondrières, le long des bords sinueux et boisés du Kingani, nous atteignons, après trois heures de marche, une station insalubre, appelée Kidounda (la petite colline) d'une éminence qui forme la limite du vrai Zaramo. Ici, le paysage est saisissant : l'eau du fleuve, jaune et rapide, resserrée au fond d'un lit qui n'a pas cinquante mètres de large, coule au pied d'énormes berges surchargées d'un fouillis toujours vert, et d'où s'élèvent des arbres majestueux. Les cases des cultivateurs se groupent dans la plaine, où elles sont disposées de manière à garder les moissons luxuriantes; et l'œil se repose de ce tapis monotone sur le terrain accidenté qui, au sud du fleuve, paraît en avoir constitué l'ancienne rive.

En dix-huit jours, malgré la fièvre et bien des difficultés, nous avions fait cent quatre-vingt-dix kilomètres et gagné le Khoutou, district où les caravanes sont en pleine sécurité.

Ayant repris notre marche le 15 juillet, nous entrâmes sur le territoire situé à l'angle formé par la jonction de la Mgéta et du Kingani, sorte de delta couvert de jongles épaisses, qui s'élèvent de bas-fonds herbus, fréquemment inondés. Tout à coup, nous débouchons dans une vaste clairière, où les arbres géants de la côte succèdent aux mimosas, aux buissons, aux épines du hallier. Des gnous énormes, que les porteurs regardent avec crainte, affirmant que ces animaux chargent parfois les caravanes, bondissent de toutes parts et frappent le sol en agitant leur épaisse crinière. Des antilopes de différentes espèces, entre autres des caamas, sont groupées sur divers points, ou forment des bandes nombreuses qui se dirigent du côté de l'eau. La voix familière de la perdrix retentit dans chaque cépée, et les branches, où reposent les pintades, semblent émaillées de fleurs. De petits crâbes de terre se glissent

dans les trous du chemin où se traîne la caravane, et les fourmis, dont nous dérangeons les colonnes pressées, attaquent nos hommes, qu'elles font courir, gambader et se démener de la façon la plus burlesque.

Nous avancions ainsi depuis plus de six heures, quand nous entrâmes à Kirourou, bourgade du Khoutou, fangeuse et délabrée, enfouie dans un champ de sorgho, dont les chaumes me flagellent de façon à me jeter à bas de mon âne.

En dépit du danger que les hyènes, les léopards et les crocodiles font courir à nos ânes, nous sommes forcés de passer deux jours à Kirourou, la violence de la pluie et la profondeur des fondrières ne nous permettant pas de le quitter.

Plus loin, dans le Douthoumi, la fièvre, qui commençait à se généraliser parmi nous, et qui pour moi dura vingt jours, nous arrêta près d'une semaine chez un fieffé coquin nommé Séïf-ben-Selim. Les accès avaient peu de violence, si on les compare à ceux des fièvres du Sind, et néanmoins ils m'abattirent complétement. Pendant toute la durée de la crise, et longtemps après sa fin, j'éprouvais la sensation bizarre d'un dédoublement dont j'avais la certitude; c'était bien moi, tel que je m'étais toujours connu, mais formant deux personnes, qui se contredisaient et se disputaient sans cesse. Les nuits étaient sans sommeil, et ne m'en apportaient pas moins l'affreuse vision d'animaux impossibles, de sorcières atroces, de gens monstrueux dont la tête sortait de la poitrine et qui me donnaient d'épouvantables cauchemars.

Plus sérieusement pris encore, le capitaine Speke était abattu par le mal, qui, chez lui, ne cessait point, et paraissait affecter le cerveau, comme eût fait un coup de soleil.

Ce district de Douthoumi, l'un des plus fertiles du Khoutou, est formé d'une plaine composée d'une terre noire, mêlée de sable, et qui est écrasée par une végétation impénétrable, dans tous les endroits où la co-

gnée ne l'a pas ouverte. Au nord, il est borné par des montagnes qui, de loin, paraissent taillées à pic (1), mais dont le versant méridional projette une série d'éperons qui s'abaissent graduellement et finissent par se confondre avec la plaine. Les populations de ces monts possèdent un langage particulier, dont pourtant les dialectes, selon nos guides, ont d'étroits rapports avec l'idiome du Khoutou. Le Douthoumi est d'ailleurs le théâtre d'hostilités perpétuelles que se livrent ses misérables chefs, et il n'y a pas de mois où des champs ne soient ravagés, des villages détruits et de malheureux habitants capturés et vendus comme esclaves.

Le 26 juillet, me sentant assez fort pour supporter le voyage couché dans une litière que portaient des esclaves loués à Séif-ben-Sélim, je donnai l'ordre de reprendre la marche. Notre caravane traversa les champs du Douthoumi, franchit un canal aux berges escarpées, au lit fangeux, où l'on enfonce jusqu'aux genoux, même pendant la sécheresse, et entra dans les cultures qui bordent les collines détachées de la montagne.

Ces mamelons de forme conique, ainsi qu'à la lisière des Ghattes de l'Inde, plus malsains que la plaine elle-même, ne sont pas habités ; des bois touffus en tapissent les flancs rocheux, de la base au sommet, et la route, quittant la région cultivée, présente au voyageur, tout ce qu'il a rêvé de plus horrible sur la nature africaine. C'est un mélange confus de broussailles et de grands arbres, qui vous enserre de toutes parts et qui n'est pas moins triste à la vue qu'effrayant pour l'imagination. La terre, noire et grasse, dans les intervalles de cette couche épineuse, se voile d'herbes raides et tranchantes, ayant quatre mètres de hauteur, et dont chaque lame a deux centimètres de large. D'énormes

(1) Ce sont celles que Speke appelle Mkambacous. — J. B.

épiphytes (1) couvrent les arbres de la racine au faîte, les enveloppent d'un linceul impénétrable, et se réunissent en masses compactes, qui représentent des nids gigantesques. Le sentier disparaît, *tué*, suivant l'expression des indigènes, par un amas de lianes rampantes, qui se tordent, se courbent, se dressent dans tous les sens, accrochent, enlacent, étreignent tout ce qui les environne, et finissent par étrangler jusqu'au baobab lui-même.

Le Zoungoméro, qu'on trouve à la tête de la vallée de la Mgéta, vers le confluent de cette rivière avec le Kingani, en sortant du Douthoumi, est, comme lui, une plaine au sol noir, mêlé de sable et d'une fertilité prodigieuse.

Il faut plaindre les habitants du Khoutou de n'avoir pas un chef autour duquel ils puissent se grouper pour se défendre contre les trafiquants d'esclaves. Cet odieux négoce paralyse tout sentiment. Sur le sentier de la traite, le voyageur ne peut pas même témoigner sa pitié, quelle que soit la misère qu'il rencontre : il est obligé de faire souffrir, s'il ne veut point pâtir lui-même. C'est en vain qu'il offre un prix élevé des objets indispensables : on les lui refuse, et par la bonne raison que les denrées ont été prises, ou pourront l'être. Si l'étranger n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage; s'il n'impose pas de corvée, personne ne lui viendra en aide, et s'il ne brûle ni ne pille, il mourra de faim, même en pleine abondance. Tel est l'effet de cet abominable trafic, qui détruit tout ce qu'il y a de justice et de bonté dans le cœur de l'homme.

On ne se figure pas du reste ce que c'est que ce sentier. Sous l'influence d'une température à la fois chaude et humide, la végétation, dans les terrains bas où la pression atmosphérique est excessive, acquiert une

(1) Plantes qui poussent sur d'autres végétaux, par exemple les mousses, les lichens, certains champignons. — J. B.

force exceptionnelle. L'herbe, surtout dans les sols noirs et marécageux, s'élève à près de quatre mètres, et donne des tiges de la grosseur du doigt. Les jungles qu'elle forme sont si épaisses que la terre y disparaît totalement, et qu'il est impossible de les franchir en dehors du sentier; même où celui-ci existe, le voyageur n'avance qu'en forçant son passage à travers ce fourré, dont les roseaux le flagellent en se redressant, ou le blessent de leurs chaumes inclinés et rompus. L'Africain n'en sort pas sans que la plante de ses pieds, qui a la dureté de la corne, ne soit tranchée. Parcourir, même à âne, ces couloirs herbeux, où la rosée vous glace le corps et les jambes, tandis que le soleil vous brûle la tête et la poitrine, est une rude épreuve, surtout pour un malade. Rien de plus propre à une embuscade que ces défilés, où quelques hommes résolus peuvent facilement détrousser une caravane, soit en l'attaquant par derrière, soit en lui fermant le chemin. Aussi est-ce avec terreur que les marchands s'engagent dans ces sentiers des jungles.

En général assez riches pour se procurer de l'étoffe, les Zaramiens ont presque tous des vêtements; il n'en est guère parmi eux qui ne puissent se donner au moins une écharpe de calicot, dont ils s'entourent les hanches, et qu'ils colorent en jaune sale, avec une terre ocreuse extraite de leur sous-sol. De longues ceintures et des colliers de grains en verre ou en porcelaine de diverses couleurs, des disques blancs, composés de la base d'un coquillage et qui se portent seuls sur le front ou par couples sur la poitrine, ainsi qu'un bracelet massif de zinc ou d'airain, forment le complément de leur toilette. Outre ces différentes parures, il en est une particulière aux membres de la tribu et qui, à l'usage des deux sexes, consiste en une cravate de deux à trois centimètres de large, faite de perles blanches et noires, ou jaunes et rouges, séparées à courte distance par des barres transversales de teintes diverses.

Jamais les hommes ne paraissent en public sans un

déploiement d'armes dont ils font parade. Ce sont, quand ils n'ont pas de mousquets, des arcs et des flèches empoisonnées, des lances, et des *simés*, grands couteaux pareils aux dagues des Somalis, et qu'ils fabriquent eux-mêmes avec du fer qu'on leur apporte.

La plupart des chefs sont vêtus avec élégance : un turban, d'une forme tout africaine, entoure leur fez brodé, et, par sa blancheur éclatante, forme un heureux contraste avec la peau noire et la barbe courte et fourchue qu'il surmonte ; une écharpe de cotonnade aux vives couleurs, ou d'étoffe arabe à carreaux, est drapée autour des hanches. Quelques-uns, toutefois, lui préfèrent la grande tunique et le gilet qu'affectionnent les esclaves de Zanzibar.

Les femmes sont aussi bien mises que les hommes, chose assez rare dans l'est de l'Afrique. Beaucoup d'entre elles ont la jambe arquée par la pesanteur des cruches d'eau qu'on leur fait porter dès l'enfance ; débarrassées de leur charge, elles mettent dans leur démarche une affectation curieuse. Jamais elles ne se voilent la figure, et n'éprouvent aucune honte en présence des étrangers.

L'enfant est porté dans un morceau d'étoffe qui le retient sur le dos de la mère.

Le classique moulin à bras des Orientaux n'existe pas dans cette région ; le grain est moulu sur une feuille de granit ou de syénite, dont le plan est incliné, et qui est tantôt mobile, tantôt fixée à la terre avec un ciment argileux (1)

Les bourgs sont fortifiés par une palissade et contiennent de quatre à douze chaumières importantes ; le reste est composé de cabanes, en forme de ruche ou de

(1) Livingstone a trouvé ce moulin primitif dans la vallée du Zambèse (voir notre édition des *Explorations dans l'Afrique centrale*, p. 323), et Baker l'a vu employé sous le nom de *mourhaka* au sud de Khartoum (p. 26 de notre édition du *Lac Albert*). Peut-être était-ce celui dont se servaient les esclaves d'Ulysse. (*Odyssée*, chant XX.) — J. B.

meule de foin, architecture normale de la hutte africaine (1).

Turbulents, impétueux, querelleurs et opiniâtres, les Zaramiens étaient, naguère encore, le plus grand des obstacles qui empêchaient de pénétrer dans cette partie de l'Afrique ; mais la prise de Caolé ainsi que des autres ports de la côte, par le sultan de Zanzibar, ayant ouvert le pays aux caravanes, ces sauvages ont apprécié les bénéfices que leur donne le nouvel état de choses et peu à peu sont devenus plus traitables. Néanmoins, ils ont de fréquentes disputes avec les voyageurs. Leurs p'hazi, ou chefs de districts, demandent, comme droit de passage, une certaine quantité d'étoffe aux marchands qui se dirigent vers l'intérieur; et, de ceux qui en reviennent, ils exigent du bétail, des houes en fer et des haches : en un mot tout ce qu'ils peuvent en obtenir. Si on refuse de satisfaire à leurs exigences, ils placent en embuscade les hommes de leur village, qui décochent aux récalcitrants quelques flèches empoisonnées. Jamais, toutefois, ils n'essayent d'anéantir une caravane, ainsi que le font les tribus du Gogo; et la mort de l'un d'eux suffit pour les disperser tous.

Quant aux habitants du Khoutou, on peut leur appliquer la plupart des observations précédentes, en tenant compte cependant de l'infériorité morale et physique où l'influence pernicieuse de leur climat les tient à l'égard de leurs voisins.

(1) C'est à peu près de cette façon qu'étaient logés les Gaulois avant la conquête des Romains, comme on peut s'en convaincre au musée du Louvre par l'inspection d'un bas-relief encastré dans le piédestal de la Melpomène. Voir *Hist. de France*, par Bordier et Charton, p. 1 du tome I. — J. B.

CHAPITRE X

LA CHAINE COTIÈRE DANS LE SAGARA

Pluie et malaria dans le Zoungoméro. — Sous-chefs de notre caravane. — Air sain sur les hauteurs. — La petite vérole. — Soumission de nos Béloutchis. — La tsetsé. — Ruine du district de Moucondocoua. — Les relations avec les indigènes s'améliorent à Roumouma et dans le bassin d'Inengé. — Bienveillance des Arabes envers nous. — Traversée du Roubého. — Ensemble des chaînes dans le Sagara. — C'est le pays des fleurs. — Mœurs des indigènes.

Obligés de compléter notre caravane et d'attendre l'arrivée de vingt-deux porteurs que l'on m'avait promis, nous passâmes près de quinze jours dans le Zoungoméro, cette terre où couve la pestilence. Nous faillîmes y être noyés. L'étroit corridor qui circule entre les deux charpentes des doubles cases, qu'on habite ici et dont l'une sert d'étui à l'autre, composait notre unique logement. Pour toiture nous avions un tamis, pour murailles un crible, pour plancher une fondrière. Or, à l'extérieur, il soufflait du sud et du sud-ouest un vent périodique et morfondant ; l'averse tombait avec la continuité des pluies du nord de l'Irlande ; la végétation pourrissait sous ce déluge, et les bords de la Mgéta, couverts d'un fouillis vaseux, dont nous n'étions qu'à une portée de pistolet, y ajoutaient leur quote-part de miasmes empestés.

J'emploierai ces loisirs désagréables à donner au lec-

teur quelques renseignements sur les principaux des hommes que nous menions avec nous.

Ben-Sélim, que le sultan de Zanzibar nous a donné pour conduire nos caravanes, est fils d'un Arabe et d'une femme du littoral ; son père était gouverneur de Quiloa et lui-même a été chef du port de Saadani. C'est un poltron, mais qui a l'habitude de l'autorité et ne manque pas d'adresse.

Mabrouki, que j'ai élevé au poste de serviteur attaché à ma personne, a été l'esclave d'un cheik arabe, qui me l'a prêté pour vingt-cinq francs par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large et puissante mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les plus voraces d'entre les carnivores. A la fois le plus laid et le plus coquet de la bande, il raffolle de parure. D'un caractère détestable, il tombe, d'un excès de colère ou d'orgueil, dans un excès d'abattement et de servilisme. Paresseux et maladroit, il gâte, brise ou dérange tout ce qu'il touche. J'ai dû lui interdire de s'occuper d'autre chose que de mener les ânes, ou bien de dresser les tentes. C'est Bombay, son compatriote, le servant d'armes du capitaine, qui m'a procuré ce trésor. Tous deux, au reste, avaient parfaitement débuté : j'étais dans l'admiration en les voyant braver le soleil à midi, et ronfler tranquillement par les nuits les plus froides, sans autre précaution contre la bise qu'un feu mourant sous la cendre. Ému de pitié, en un moment fatal, je jetai sur leurs épaules deux couvertures anglaises, qui instantanément les démoralisèrent. Ils apprirent à rester au lit le matin, et comme on les obligea d'en sortir, leur dos arrondi et leur corps replié sur lui-même ne se montrèrent plus que soigneusement enveloppés, dans la crainte de l'air humide ; enfin, à chaque halte, ils se firent une case hors de la portée de la voix, pour que personne ne les appelât à l'ouvrage.

Nos deux Goanais sont entrés à mon service à Bombay moyennant un gage mensuel de vingt roupies ou de

quarante-sept francs quarante (1). Malgré leurs défauts, ils ne manquent pas de mérite : Valentin a toute l'adresse manuelle et toute la promptitude d'esprit qui caractérisent l'Indou : il lui a suffi de quelques jours pour connaître la langue du pays, de manière à se faire comprendre; pour savoir se servir du chronomètre et du thermomètre, de façon à nous être utile. Disons néanmoins que son penchant à la hâblerie empêche qu'on ne s'en rapporte à ses calculs. Enfin, non moins industrieux qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'un potage ou qu'une sauce au cari.

Gaëtano a des soins curieux près d'un malade ; et, chose merveilleuse ! un mépris absolu du danger : il retourne seul, du soir jusqu'au matin, chercher ses clefs qu'il a laissées dans les jungles ; il se jette dans une mêlée d'indigènes, avec une insouciance que fait ressortir sa faiblesse, sépare les combattants et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté.

Quant à notre djémadar, ce commandant de nos Béloutchis, il n'a plus qu'un œil. Suivant le proverbe sanscrit, la loyauté d'un borgne est aussi rare que la fidélité d'une coquette, et Mallok justifie le proverbe indou. Il a de beaux traits, malgré la petite vérole dont il est un peu grêlé; mais son œil ne regarde jamais en face, et l'on remarque autour de ses lèvres quelque chose qui inspire la défiance. Le premier au festin, le dernier au combat, il n'en crie pas moins par-dessus les toits qu'il aime mieux se battre que manger. Il déploya d'abord une activité sans égale ; mais, au bout de quelques jours, le zèle avait fait place à la mauvaise humeur ; et le mécontentement se transforma en insubordination à mesure que notre homme s'éloigna de Zanzibar. Il est redevenu humble et soumis quand, au retour, nous nous en rapprochâmes, et il m'a quitté en versant des larmes de crocodile.

(1) Nous supposons qu'il s'agit ici de la roupie d'argent à l'effigie de la reine Victoria et dont la valeur est de 2 fr. 37. — J. B.

Le chef des fils de Ramji, c'est-à-dire des huit esclaves qu'un banian de Zanzibar m'a prêtés èt qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats, s'appelle Kidogo. Il a sur eux une énorme influence. Ses compagnons l'admirent et semblent fiers de lui. Du reste, c'est un homme d'une supériorité réelle. *Natione magis quam ratione barbarus* (1), il a une puissance et une fixité de résolution qui, au milieu de ces Africains à l'esprit mobile, le font ressembler à un sage, en imposent à ces écervelés. Son point d'honneur consiste à ne jamais revenir sur ses paroles; ses moindres mots doivent avoir force de loi; et, suivant l'expression africaine, il est doué d'une large tête, c'est-à-dire qu'il possède une grande estime de lui-même, qualité précieuse qui rend l'homme indépendant et le fait jouir du libre essor de toutes ses facultés.

Comment nos hommes tuèrent-ils le temps durant cette longue halte?

Dispersés chaque jour dans les villages voisins, où l'inondation retenait un millier de voyageurs, ils buvaient de la bière, fumaient du chanvre, se querellaient sans cesse et, par leur insolence et leur brutalité, excitaient des plaintes continuelles. Accablés par la fièvre, les deux Goanais, au contraire, ne pouvaient rester dehors; il fallut les admettre dans la case, déjà trop pleine de pigeons, de rats et de vermine.

Enfin, las d'attendre les vingt-deux porteurs qui n'arrivaient pas, nous préparâmes nos dépêches : elles devaient être remises à l'esclave de confiance d'un dihouan de la côte, installé ici comme agent du chef de Caolé. Cet homme tint sa promesse; et les objets dont nous l'avions chargé arrivèrent intacts à leur destination.

Enfin l'expédition quitta le Zoungoméro le 7 août 1857. Victimes de la malaria, nous étions tellement

(1) Sauvage par la naissance plutôt que par le caractère.— J. B.

faibles, le capitaine Speke et moi, que c'est tout au plus si nous pouvions nous tenir à âne.

Du Zoungoméro central au premier gradin des monts du Sagara, vers lesquels nous nous dirigions, on compte cinq heures de marche. Avant de les avoir achevées, nous apercevons le dernier cocotier.

Vers midi, nous nous éloignons du bord de la Mgéta et nous franchissons le premier degré des montagnes sagariennes, degré qui s'élève de quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la plaine.

Aucune voix humaine, aucun vestige d'habitation : l'infernal trafic de la traite et les maux qu'il engendre ont fait de ces lieux un désert où crient, hurlent et glapissent les bêtes sauvages ; mais on n'y éprouve plus de bourrasques fouettant des pluies diluviennes, plus de brouillards visqueux voilant un sol fétide, plus d'humidité morfondante, plus de coups de soleil dévorants ni de chaleur nauséabonde. Nous passions du climat meurtrier des bords de la rivière à l'air pur des montagnes, à la fois doux et balsamique. Nous avions un ciel bleu, une végétation d'un vert franc et varié, un horizon baigné d'azur. De beaux arbres, parmi lesquels le tamarin, se balançant avec grâce, succédaient aux jungles épineuses, et le penchant assaini des coteaux aux marécages entrecoupés de rivières séchées, mais parsemées de flaques d'eau.

Ce changement de température opéra sur nous tous d'une façon merveilleuse : la force et la santé nous revinrent immédiatement, et les Goanais se débarrassèrent de la fievre.

Le 9 août, nous quittâmes notre campement qu'on appelle le Petit-Tamarin.

Nous nous sommes croisés le lendemain avec une caravane qui avait perdu cinquante de ses membres, tués par la petite vérole. Les restes de ces malheureux, que nous trouvons sous nos pas, évoquent à l'esprit d'horribles tableaux : des hommes qui chancellent, aveuglés par le mal ; des mères, les épaules chargées d'enfants,

non moins hideux qu'elles-mêmes. Ils sont morts sur le chemin, à l'endroit où leurs forces les ont abandonnés. Aucun village n'a voulu les recevoir; aucun ami, aucun parent ne s'est arrêté pour eux; une fois tombés, ils sont restés seuls et pantelants, jusqu'à ce que le vautour, le corbeau, l'hyène ou le chacal ait terminé leur agonie.

Comme on devait s'y attendre, la contagion a frappé plusieurs de nos hommes; ils sont restés en arrière, et probablement seront entrés dans les jungles, car malgré toutes nos recherches on ne les a pas retrouvés.

Les cadavres se multiplient sur la route; nos musulmans détournent les yeux, et profèrent à demi-voix un « la haoul! » de dégoût; l'un de nos porteurs, vieux et décrépit, les regarde et verse des larmes sur eux et sur lui-même.

Du sommet d'un mamelon où nous avons passé une nuit, à l'entrée de la passe de Goma, nous avons joui d'un immense horizon. Au loin, dans les plis boisés des montagnes, apparaissent les hameaux de plusieurs sous-tribus des Sagariens. Les habitants y possèdent beaucoup de grains et de bétail; mais une triste expérience leur a enseigné à s'éloigner des étrangers et ils n'ont plus laissé de traces des villages qui jadis, en des jours plus heureux, s'élevaient sur les bords du sentier.

Le 12, comme nous devions gravir le défilé de Goma, j'avais décidé, de concert avec Kidogo, que les porteurs partiraient d'abord, et qu'après avoir déposé leur charge au sommet de la montée, ils reviendraient pour assister les ânes. Aucun n'ayant reparu et le soleil étant au-dessus de l'horizon, nous nous mîmes en marche et ne nous arrêtâmes qu'au sommet d'une colline dépeuplée, mais au pied de laquelle coule un clair ruisseau.

A notre départ du Khoutou, on avait distribué à tout le monde des vivres pour trois jours; il n'en fallait pas plus, disait-on, pour gagner Mouhama, où il serait facile de s'approvisionner. Chacun, suivant l'habitude,

avait consommé ses rations le plus rapidement possible; le cinquième jour allait finir, et Mouhama se trouvait encore à une longue journée de marche. C'est pourquoi, le 13 août, nous chargeâmes dès l'aurore, avec un zèle trop ardent pour ne pas se refroidir. On monta le dernier degré de la Passe, dont le versant peu rapide fut aisément franchi.

Du plateau qui forme le point culminant du Roufouta, le sentier descend d'abord une côte rapide, et se déroule ensuite en des rampes largement inclinées, qui ne ressemblent en rien aux montées abruptes du versant oriental. Nous avions eu douze crêtes à gravir, quinze à descendre; chacune séparée de la précédente par de profonds ravins, garnis d'arbres, où coulent des torrents, qui étaient alors à demi desséchés et regorgeaient d'herbes aux émanations putrides.

Ce jour-là, Kidogo nous mena trop loin et la halte se fit dans un lit de torrent desséché ; il en résulta qu'on se coucha sans souper et sans boire, après une étape de vingt-quatre kilomètres.

Le 14, levés au point du jour, nous nous mîmes en route par une pluie battante, que fouettait le vent du sud-est, et, revenant sur nos pas, nous arrivâmes, après une couple d'heures, à Zonhoué, petit village où nous aurions dû camper la veille. On envoya aussitôt chercher des vivres, qui finirent par arriver, mais lentement et sans abondance.

Une rébellion, qui fut suivie de la désertion de nos Béloutchis, fit de Zonhoué l'une de nos stations les plus critiques.

Lorsque les hommes du djémadar m'eurent délivré de leur présence, je fis appeler les fils de Ramji, dont l'opinion m'était connue; je savais par Ben-Sélim qu'ils disaient peu de mal de moi et ne se plaignaient que de ma violence ; tandis que les Béloutchis, dans leurs entretiens privés, employaient à mon égard les injures les plus vives de leur vocabulaire. Instruits de l'état des choses, les esclaves jurèrent avec entraînement

qu'ils nous resteraient fidèles; et le soir même, rassemblés par Kidogo, ils convinrent entre eux de suivre l'exemple des Béloutchis, dès qu'ils en auraient l'occasion. Je n'appris ce détail que quelques jours après; toutefois je l'aurais su immédiatement que cela n'eût servi à rien.

Dans le cas où notre escorte nous eût abandonnés, le capitaine Speke et moi, nous étions résolus à enterrer nos effets et à nous confier à nos porteurs; mais l'orage se contenta de gronder.

Le lendemain, 17 août, on allait charger les ânes lorsqu'on vit arriver le djémadar suivi de Darvaych et de Mousa la barbe grise; ils s'approchèrent de moi, l'oreille basse; me saisirent la main avec ardeur, et me supplièrent de leur donner un congé en bonne forme, afin que ce papier leur épargnât la honte, en déclarant qu'au lieu de déserter leur chef, les malheureux étaient abandonnés par lui. A cette requête, il n'y avait pas de réponse, et, enfourchant mon âne, je m'éloignai sans dire un mot.

Le chemin descendait une côte prolongée, garnie d'herbes et de broussailles, arrosée par plusieurs cours d'eau et s'inclinant à l'ouest. Vers midi, je me couchai, pris de défaillance, dans le lit sableux du Noullah-Mouhama, et, gardant auprès de moi Vouazira et Mabrouki, je donnai l'ordre aux autres de rejoindre le capitaine pour me rapporter un hamac aussitôt que l'on déchargerait. Ils venaient de partir, lorsque tout à coup j'aperçois nos déserteurs chargés de tous leurs bagages : paquets enfermés dans des guenilles et des dépouilles d'animaux, vieux pots de terre ébréchés, gourdes et calebasses graisseuses, etc. Ils m'emmenèrent auprès d'une mare, en témoignant un vif repentir, multiplièrent les excuses et sollicitèrent leur pardon.

A trois heures, le hamac n'arrivant pas, je remontai sur mon âne et ne m'arrêtai qu'à Mouhama. Nous y demeurâmes trois journées; c'est, à cause des difficultés que présente l'approvisionnement d'une cara-

vane, la durée ordinaire des haltes qui précèdent la traversée des déserts. Nous y entrâmes en relation avec trois caravanes formant ensemble cent cinquante hommes; elles étaient affreusement maltraitées par la petite vérole et partirent avant nous.

Les denrées nécessaires au voyage furent péniblement ramassées, parce que les habitants avaient caché toute leur récolte. Enfin, le 21 août, nous nous mîmes en train de franchir la plaine longitudinale qui, s'inclinant vers l'ouest, sépare le Roufouta, premier degré de la chaîne, du second étage appelé Moucondocoua.

Après avoir passé cette plaine embrasée, nous arrivons à la jongle pestilentielle où coule une rivière qui porte le même nom que la chaîne des montagnes. Nous y sommes poursuivis par la tsetsé qui s'attache à nos porteurs. L'habitat de cette mouche, fléau de l'Afrique australe, avait été limité, par le docteur Livingstone, aux régions situées au sud de Zambèse. Nous la trouvons ici à plus de sept degrés au nord de ce fleuve (1). Il est difficile de deviner pourquoi cette peste a été mise dans un pays éminemment propre à l'agriculture et à l'élève du bétail, si ce n'est pour exercer le génie de l'homme, en lui faisant un devoir de s'en débarrasser. Peut-être un jour, à l'époque où cette terre féconde acquerra de la valeur, y introduira-t-on un oiseau qui exterminera la tsetsé, et deviendra pour l'Afrique le don le plus précieux qu'elle aura jamais reçu.

La Moucondocoua nous conduisit dans le district de Kadétamaré, qui jadis était pour les caravanes un lieu d'approvisionnement, et leur fournissait du bétail, chose exceptionnelle dans les petits cantons du Sagara. A peine installés, j'envoie à la recherche des vivres; on

(1) Baker croit que cette mouche, mortellement venimeuse pour les bœufs, les vaches et les chevaux, exerce ses ravages bien plus haut encore vers le nord, jusqu'en Abyssine, à près de 35 degrés du Zambèse. Voyez notre abrégé des *Voyages* de Th. Baines, *dans le sud-ouest de l'Afrique*, p. 241. — J. B.

n'en trouve d'aucune sorte; et même des indigènes qui viennent de Roumouma, où ils ont été quérir du grain, apprennent à nos émissaires qu'il y a famine dans le pays.

Nous en repartîmes le 25 en remontant la vallée de la Moucondocoua, qui, suivant moi, ne peut pas être le cours supérieur du Kindani.

Une ceinture de pics élancés, où de toutes parts on voit paître le bétail et monter la fumée des cases, entoure cette vallée. Pénétrés par le froid, qui, la nuit, s'élève de ce bassin, trempés par la rosée qui dégoutte des grandes herbes, nous traversons quelques champs de sorgho et de tabac, tandis que les villageois effrayés se hèlent d'une montagne à l'autre.

Le lendemain matin, quelques-uns de nos gens, conduits par Vouazira, se sont dirigés vers la montagne pour y chercher des vivres. Aucun d'eux n'avait pris d'armes, afin d'inspirer plus de confiance aux indigènes; ils sont revenus à midi les mains vides. A leur vue, les montagnards s'étaient enfuis, déclarant qu'ils avaient l'habitude de mettre à mort tous les hommes libres qui, en dehors de la route, posaient le pied sur leur territoire; que, cette fois néanmoins, la vie des contrevenants serait épargnée. Mais Ambari, l'un des esclaves de Ben-Sélim, présenta l'aventure d'une manière toute différente : à l'apparition de nos hommes, le cri de guerre avait retenti de bourgade en bourgade, et tous les villageois, y compris les enfants et les femmes, s'étaient rangés en bataille. Nos braves, au lieu d'entrer dans les hameaux, s'étaient précipités dans les jungles, et avaient descendu la montagne si rapidement que la plupart avaient le corps et les membres déchirés par les épines.

Jadis un véritable jardin, la chaîne de la Moucondocoua, est aujourd'hui le théâtre de luttes sanglantes et d'un pillage continu. La violence et la cruauté des agresseurs ont transformé le caractère des habitants, devenus cruels à leur tour, et leur ont appris à se venger sur les faibles des maux qu'on leur inflige.

Le 27 août, nous nous remettons en marche, malgré des difficultés toujours croissantes.

Enfin le 29, nous atteignons Roumouma, qui est un lieu de halte favori, à cause de l'abondance relative de ses provisions. Ici, pour la première fois, nous voyons les indigènes descendre en foule de leurs montagnes, avec des volailles, de petites chèvres bien faites, des moutons efflanqués, et de beaux bœufs du prix de douze chouccâs (1) ; en outre, ils ont sur la tête des corbeilles remplies de voandzéia, de millet, de fèves et d'arachides. Nous y avons passé deux journées.

En nous rendant à Marenga Mkhali, nous trouvons les premières ruches. Suspendues aux branches des arbres dont le feuillage est épais, elles doivent à leur forme le nom de *mazinga*, ou canons, que leur ont donné les gens de la côte ; ce sont, en effet, des cylindres en bois, fermés aux deux bouts avec de l'herbe et du mortier, et percés, dans le milieu, d'une ouverture ovale (2).

Arrivés à Marenga Mkhali, nous touchons au territoire qu'habitent les Houmbas, dont la rapine est le métier ; cela n'empêche pas les Béloutchis de se dispenser de faire le guet.

Le 4 septembre, nous entrons dans le bassin d'Inengé, où nous devons séjourner. Il est situé au pied du Roubého, dont le nom signifie *passe tortueuse,* et qui forme le troisième étage de la chaîne du Sagara. La température est celle du Roumouma : une fournaise pendant le jour, une glacière pendant la nuit. Qu'on

(1) La chouccâ est une mesure équivalant à quatre coudées ; si elle est de cotonnade bleue, elle représente 0 fr. 60 à 1 fr. 20 ; si elle est de perles en porcelaine d'un beau rouge, appelées merkani, elle représente 2 fr. 50 à 3 fr. Qu'on ne prenne pas d'ailleurs ces évaluations au pied de la lettre ; car la chouccâ est bien la pire espèce de numéraire que l'homme ait inventée. — J. B.

(2) Les ruches que le docteur Livingstone en venant du Cap a rencontrées pour la première fois chez les Londas sont exactement pareilles à celles-ci. V. notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe,* p. 82. — J. B.

se représente un entonnoir où s'engouffrent alternativement les rayons du soleil des tropiques, et les vents froids qui passent au-dessus des crêtes brumeuses.

Les habitants des villages qui nous dominent s'empressent de venir troquer leurs grains et leurs bestiaux contre nos perles et notre étoffe. Pour la première fois, depuis la côte, nous pouvons acheter du miel, du beurre et, chose encore plus précieuse, du lait frais ou caillé. Il faut avoir été soumis au régime prolongé du sorgho et du millet, relevé dans les grandes occasions d'un plat de fèves à l'eau claire, pour comprendre la joie que produisit parmi nous la vue inespérée de ces jattes de lait, de beurre et de miel, dont l'apparition faisait époque dans notre voyage.

Le lendemain matin arrivèrent quatre cents porteurs qui se dirigeaient vers la côte, sous la direction d'Isa-ben-Hidji et de trois autres négociants arabes. On se rendit quelques services. Hidji et ses confrères, manquant d'étoffe, ne pouvaient plus nourrir ni leurs esclaves ni leurs porteurs; nous leur donnâmes trois pièces de calicot américain. En retour, ils nous firent présent de trois livres de riz d'une blancheur de neige, de quelques livres de sel, et y ajoutèrent une chèvre en échange d'un peu de tabac parfumé et d'assa fœtida. Infusé dans je ne sais quelle préparation, l'assa fœtida est appliqué sur les blessures; administré à l'intérieur, il passe pour guérir une foule de maladies.

Non-seulement Ben-Hidji et ses compagnons eurent l'obligeance de suspendre leur marche pour veiller aux préparatifs de notre traversée du Roubého, mais ils me rendirent une foule de bons offices, me donnèrent des conseils pour empêcher la désertion, me signalèrent les endroits où elle est contagieuse, me fournirent de précieux renseignements sur les pays du Gogo et du Djidji (1), mirent à mon service leur demeure de Cazê, lavèrent la tête à notre guide au sujet de sa paresse, lui

(1) Ce que les cartes anglaises écrivent Ujiji. — J. B.

rappelèrent qu'il devait chaque soir entourer le kraal d'une palissade et, suivant l'usage, y apporter de l'eau et du bois. Enfin ils reprochèrent à Kidogo de permettre à ses hommes de charger nos ânes de leurs bagages, et aux Béloutchis de se plaindre perpétuellement de la nourriture.

Ces Arabes nous quittèrent le 6 septembre. Je leur recommandai instamment de ne pas répandre le bruit de nos souffrances; et je les vis s'éloigner avec tristesse. Grâce à eux, nous avions entendu encore une fois des paroles sympathiques et nous avions éprouvé un soulagement réel.

Il fallait maintenant franchir le Roubého. Tremblants de fièvre, saisis de vertige, assourdis par la faiblesse, nous regardions avec stupeur le sentier perpendiculaire; des racines, des quartiers de roche, se dressant au milieu d'un fouillis de plantes inextricables, et que nous avions à gravir. Enfin le 10 septembre, rappelant tout notre courage, nous commençons l'escalade de cette passe que l'on a qualifiée de terrible.

Tandis que nous la gravissons péniblement; car, le sol glissant et nous manquant souvent sous les pieds, nous sommes forcés à chaque instant par la toux, la soif et la fatigue de nous coucher, le cri de guerre retentit d'une montagne à l'autre, et des files d'indigènes, armés d'arcs et de lances, affluent comme des fourmis noires et couvrent tous les chemins.

Ce sont les Houmbas, qui guettaient le départ de la caravane et se proposaient de lui couper la route, mais qui préfèrent profiter de l'occasion pour faire main-basse sur le bétail et pour dévaster les villages d'Inengé. Nous l'apprenons de braves, armés jusqu'aux dents, qui passent auprès de nous avec rapidité.

Tout en nous reposant à chaque pas, à force de nous cramponner à ceux qui nous traînent, nous arrivons, après six heures de marche, au sommet de la passe terrible, où nous nous asseyons au milieu de plantes aro-

matiques et d'arbrisseaux pleins de sève, dont la fraîcheur est l'effet de la rosée.

La vue qui se déploie ici à nos regards est saisissante; elle nous frappe en nous remettant avec vivacité sous les yeux les périls que nous avons eu à vaincre et dont le souvenir fait frissonner. Au premier plan, des éclats gigantesques, détachés de la montagne, surgissent de la végétation qui borde l'abîme; plus loin, des gorges tapissées de bois, des forêts suspendues au flanc du roc, et dont les plis noircissent dans l'ombre. Par delà ces arbres, que l'on croirait voisins et qui ne forment plus qu'un rideau où chacun est confondu, s'étend le bassin fauve d'Inengé, parsemé de villages quadrangulaires, zébré de lignes d'un vert tendre qui annoncent des cours d'eau, tacheté par la silhouette mobile des nuages et marqueté de noir où la flamme a récemment dévoré l'herbe. Un soleil, d'un éclat indescriptible, revêt d'une couche d'or l'épaisse fumée qui voile la première partie de la plaine, tandis qu'au loin poudroie l'atmosphère embrasée et se découpe, enveloppée d'azur, la crête des monts où nous avons passé la veille.

Nous fûmes contraints de nous arrêter dans cet endroit, qu'on appelle le Grand-Roubého par opposition à la crête suivante. Le capitaine Speke avait non-seulement la fièvre, mais un délire qui dura deux nuits, et dont la violence fut telle qu'il devint nécessaire d'éloigner de lui ses armes. Le 12, la fièvre céda et le malade, rendu à lui-même, fut le premier à demander que nous nous remissions en marche.

Le 15, une savane nous conduisit au bord d'une descente à pic, d'où l'on découvre tout à coup, au delà des rochers, des buissons, des crêtes nues et des plis verdoyants de la montagne, le plateau du pays de Gogo avec le désert qui le précède. Ce premier coup d'œil n'a aucun charme. Rien n'y indique l'exubérante fécondité des terres tropicales. Le pays a l'air sauvage;

la nature ne doit y nourrir que des hommes farouches, et cette pensée assombrit l'horizon.

Le 17, vers deux heures, la caravane se remet en route, et nous nous dirigeons au nord-ouest, en bas d'une crête pierreuse, ayant à notre droite un gouffre boisé. Les pentes rapides, les plates-formes couvertes de plantes odoriférantes se succèdent, et nous tombons dans le canal supérieur du Mandama, ou Doungomaro, littéralement *Val du Diable*.

Le 18, nous suivons le cours d'eau qui l'arrose. A différentes reprises, nous le quittons pour tourner les quartiers de roche qui nous coupent le passage, et nous atteignons la partie inférieure de son lit, où des ruisseaux permanents, formés par l'exsudation des berges, arrosent la végétation odorante dont le fond est tapissé.

A mesure que nous approchons de la plaine, les difficultés s'accroissent et la scène devient plus pittoresque ; le ravin, qui se resserre, déchire des rocs élevés de siénite grise et rose, rayée de quartz blanc, et incrustée de poudingues de hornblende noire et de diabase.

Peu à peu la crevasse s'élargit, les rives de pierre sont remplacées par des berges revêtues de gommiers, le sable mouvant contient des citernes, et le Doungomaro, transformé en rivière paisible, serpente dans la plaine, où il fuit vers le sud.

A midi, j'aperçois, d'un brusque détour du sentier, ma tente qui s'élève sur la marge droite de la rivière, et qu'abrite un énorme figuier sycomore; c'est, au milieu d'une lande stérile, un endroit charmant, garni d'herbe et de mimosas, dont la cime au feuillage penné se déploie comme un parachute, et répand sur le sol une ombre transparente et qui tremble au souffle du vent. Il est bon de s'arrêter là.

Les montagnes du Sagara sont de premier ordre dans l'est de l'Afrique; à vrai dire, elles constituent la seule chaîne importante sur la ligne que nous avons suivie ; mais, si l'on considère l'ensemble du sys-

tème terrestre, elles se trouvent assez bas dans l'échelle orographique. Effectivement, la ligne de faîte, mesurée à l'eau bouillante, n'est qu'à dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; mais il faut ajouter que ces montagnes renferment des pics dont l'altitude peut dépasser deux mille mètres.

Comme on l'a vu par ce qui précède, la chaîne du Sagara se divise en trois crêtes parallèles que séparent des plaines longitudinales.

Après la verdure monotone dont il a été fatigué depuis la côte, l'œil se repose avec joie sur les teintes vives et variées que revêt cette contrée. Le sous-sol, mis à nu dans les ravins et les crevasses, est composé de granit, de schiste, de diabase, ou d'un grès vert ou brun, dont la strate puissante, redressée brusquement, fait saillie au-dessus du sol.

Où la montagne est voilée d'un manteau de bois peu épais, le roc déchire la couche d'humus brun qui s'y est amassée, et le grès et la diabase apparaissent. Un bulime fossile a été trouvé à neuf cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et de grandes achantines, que les indigènes appellent khohoua, gisent sur le sol.

Où l'eau est profondément enfouie, des gommiers épineux, des mimosas clair-semés revêtent les plateaux et les pentes de toute cette partie de l'Afrique. Dans ces forêts charmantes, on croirait toujours traverser une éclaircie : en face de vous est bien un bois touffu ; mais les arbres s'écartent sur votre passage, l'ombre s'éloigne, et quand, par un beau jour, le soleil brille, la scène est à la fois étrange et d'un effet imposant. Le sol, d'un rouge sombre, élevé à mi-corps des arbres, par les galeries des termites, oppose sa nuance tout africaine à la teinte claire du feuillage, dont la délicatesse permet d'entrevoir le bleu vif ou l'or flamboyant d'un ciel pur.

Le Sagara est le pays des fleurs. Au parfum délicieux du jasmin, à l'odeur forte et vivifiante d'une espèce de

sauge qui se répandent dans la plaine, se joint la suave exhalaison des mimosas, dont les fleurs sont suspendues comme des boules d'or aux branches couvertes de feuilles.

Le tamarin, qui partout croît à l'état sauvage, est ici un arbre gigantesque. Le baobab s'y transforme en habitation, et, à l'ombre du figuier sycomore, qui pullule sur le versant occidental de la chaîne, s'abriterait un régiment.

Deux grandes lignes, suivies par les caravanes, traversent le Sagara de l'orient à l'occident : la Mouconдocoua dans la partie septentrionale, et la Kiringahouana au midi.

Les habitants des parties inférieures de cette contrée ont les maladies de peau, les plaies ulcéreuses, toutes les misères qui sévissent dans les vallées. Ceux qui résident sur les hauteurs sont plus forts, mieux portants, sans échapper, toutefois, à la dyssenterie ni aux affections de poitrine.

Dans les lieux élevés, ils sont de beaux hommes, grands et robustes, dont la barbe est plus fournie que celle des autres indigènes ; mais, dans les fonds, la race dégénère, et ils paraissent aussi dégradés que les indigènes du Khoutou. Turbulents et criards, les Sagariens ont plus de violence que de courage : leur arc à la main, ils se cacheront dans les jungles pour surprendre un homme attardé ; et, loin d'assaillir le gros de la caravane, ils se tiennent sur la défensive, moyen le plus sûr de provoquer l'attaque.

La couleur de leur peau est de nuances très-diverses : on en trouve de presque noirs, et d'autres qui sont d'un brun chocolat ; toutefois on ne saurait attribuer cette variété aux seuls effets de la température et de la différence de niveau des régions qu'ils habitent.

Quelques-uns se rasent la tête ; d'autres portent la chouchâ des Arabes, sorte de calotte plus ou moins grande ; enfin c'est parmi eux que nous voyons, pour la première fois dans ces parages, l'ancienne coiffure

des Égyptiens : les cheveux relevés sur le front ou bouclés et tombant jusqu aux yeux, gardant toute leur longueur, et distribués en une multitude de petites torsades, composées chacune de deux mèches enlacées ; la raideur de ces tire-bouchons les empêche de se confondre, et leur masse forme autour de la tête un rideau qui descend jusqu'à la nuque.

Les chefs seuls portent soit un bonnet soit un turban.

Des cicatrices linéaires et confuses, pratiquées entre l'oreille et le sourcil, forment le signe caractéristique de la tribu ; quelques hommes, surtout dans l'est de la montagne, se liment les dents en pointe.

Le costume des hommes consiste en une draperie, qui en voyage est réduite à sa plus simple expression afin de ne pas gêner la marche. Elle est en cotonnade bleu foncé, ou en calicot écru, teint d'un jaune fade. Toutefois l'étoffe est le privilége de la richesse ; la multitude porte un jupon court de fibres de baobab, et la dépouille assouplie des moutons et des chèvres. On attache cette espèce de manteau sur l'une ou l'autre épaule, soit au moyen d'une corde, soit en nouant les deux extrémités qui se rejoignent ; il laisse à découvert toute une moitié du corps, et flotte au gré du vent. En route, lorsque la pluie commence, il est ôté, plié avec soin et placé entre le fardeau et l'épaule, de sorte qu'en arrivant au kraal le voyageur délicat puisse avoir un vêtement sec.

Parmi les femmes, celles qui appartiennent aux familles les plus riches, portent la tobé, draperie de quatre mètres de long, qui passe sous les bras, serre la poitrine, en même temps qu'elle la voile, et revient s'attacher sur la hanche. Les cotonnades foncées, les indiennes bleues et les étoffes quadrillées s'emploient de préférence au calicot uni.

La masse féminine est vêtue d'une jupe de peau courte et graisseuse, mais décente, et d'un plastron également en peau qui prend au cou et descend jusqu'à la taille;

l'enfant est porté sur le dos et soutenu par une large bande, également en pelleterie.

Parmi les classes les plus pauvres, le costume des hommes et des femmes se borne à l'étroit fourreau d'écorce fabriqué, dans la région maritime, avec les fibres du dattier sauvage, dans l'intérieur, avec celles du baobab, et qui, serrant le bassin, tombe à mi-cuisse.

Ainsi que tous leurs congénères, les Sagariens sont ornés de verroteries et de fil de laiton; le poids et le nombre de ces bijoux marquent la richesse et la *respectabilité* de leurs possesseurs.

Chaque village est gouverné par un simple chef, sous la suzeraineté plus nominale qu'effective du moutoua, gouverneur du district. Le trafic des esclaves est l'une des sources qui alimentent leur trésor; d'où il suit qu'on trouve beaucoup de Sagariens au marché de Zanzibar.

Le moutoua est de plus très-favorisé par la coutume sur la chasse : tout éléphant qui vient mourir dans son district, bien qu'il ait été blessé dans un autre, lui appartient, à la seule condition de distribuer à ses fonctionnaires de petits présents d'étoffe et de verroterie; la viande est abandonnée aux gens du village, et l'ivoire est vendu aux caravanes.

CHAPITRE XI

DU PAYS DE GOGO A TOURA

Salubrité du pays de Gogo. — Epines africaines. — Discours de Kidogo. — Le Zihoua. — Justification des droits payés pour l'eau et pour le passage. — Abondance. — Comment voyagent les Arabes. — Histoire de Foündikira. — Le jugement de Dieu. — Calomnies contre les blancs. — Le chef Magomba. — Courtes-Jambes. — La Mgounda Mkhali. — Apparence d'édifices ruinés près de Djihoué-la-Mkoa. — Arrivée à Toura. — Habitants du pays de Gogo.

Suivant le banian Ramji, commis de la douane à Zanzibar, qui m'avait loué sous le nom de fils huit de ses esclaves, le pays de Gogo devait être l'extrême limite où nous pussions atteindre. Aussi, avant d'y pénétrer, je m'arrêtai pendant trois jours, afin de laisser à nos hommes le temps de reprendre des forces et de se procurer des vivres pour les quatre ou cinq marches que nous devions employer à traverser ce désert redouté.

Il est à mi-chemin de la Terre de la Lune, et les caravanes y arrivent à la fin du second mois, à dater de leur départ de la côte. La population de cette province offre un mélange des peuplades qui l'entourent; mais les Sagariens se prétendent les possesseurs du sol.

Les plaines y sont riches en grain, les montagnes en bestiaux, lorsque ceux-ci n'ont pas été pillés par les bandits du voisinage, comme la chose avait eu lieu peu de temps avant notre passage. Les habitants vous

apportent quelquefois du lait, des œufs, du miel et du beurre; mais, le secret d'améliorer les produits qu'il frelate n'appartenant qu'au fripon civilisé, le lait que ceux-ci vous vendent ressemble à de l'eau claire, le miel fermente, l'œuf est couvé, et le beurre fondu, rance et douceâtre à la surface, est amer un peu plus bas.

Ce pays ne manque pas de gibier.

Situé à huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, le Gogo jouit d'un climat chaud et salubre, qui, après le froid pénétrant du Sagara, nous paraît bien doux; les nuits y sont fraîches, sans rosée; et des bouffées de vent qui, avec la régularité de la brise de mer, parcourent le lit sinueux du Doungomaro, viennent dans le jour tempérer l'ardeur du soleil.

Ainsi que le prouve notre faim dévorante, l'air vif de la montagne nous a rendu des forces. Le capitaine Speke se trouve assez bien pour nous rapporter deux perdrix et quelques-unes des pintades grasses qui, groupées sur les arbres, font retentir les rochers de leurs clameurs maternelles.

Nous nous remîmes en route le 22 septembre. Il avait été convenu qu'on partirait à midi; mais le départ ne put avoir lieu qu'à trois heures du soir.

C'est alors que j'apprends à connaître la variété des épines africaines, et à me faire une idée de ce fléau. Les unes sont vertes et souples; les autres, longues comme le doigt, ligneuses, droites et fines, servent d'aiguilles dans le pays. Il en est de triangulaires, ayant à la base une glande de la grosseur d'une aveline; celle-ci est incurvée comme l'éperon d'un coq; cette autre, formée de deux crochets dos à dos, et que les voyageurs ont trouvée en Abyssinie et dans les carrous ou landes du Sud, est extrêmement abondante; enfin, l'*attends-un-peu*, une épine courte et large, qui se termine par une pointe aiguë et recourbée, et dont une variété plus petite, plus crochue, plus nombreuse, a la ténacité d'un hameçon, déchire sans difficulté les plus fortes

étoffes, les draps les plus épais, jusqu'aux toiles cirées qui enveloppent la literie (1).

Le 25 nous arrivions au sommet du Marenga Mkhali et, le lendemain matin, je fus informé qu'un déserteur nous avait emporté une valise contenant l'Almanach nautique, nos notes et la majeure partie de notre provision de papier, de plumes et d'encre; bref, tout ce qui, pour nous, était la partie la plus précieuse de nos bagages. Cette perte nous parut irréparable.

Au soir, comme on se prépare à dormir, Kidogo se lève et, aux cris chaleureux de « Manéno ! Manéno ! » qui équivalent à notre exclamation parlementaire « Ecoutez! écoutez! » il nous harangue en ces termes :

« O blancs, écoutez-moi! et vous enfants du Saïd, vous fils de Ramji, vous sombres descendants des ténèbres, soyez attentifs à mes paroles. Le voyageur arrive au pays de Gogo. Prenez garde! prenez garde! (Gestes violents.) Vous ne connaissez pas les hommes qui l'habitent; ils sont maudits, trois fois maudits! (L'orateur frappe la terre du pied.) Ne parlez pas à ces païens de l'intérieur, n'entrez pas dans leurs cases; ne trafiquez pas avec eux; ne leur montrez ni étoffe, ni bracelets, ni grains de verre! (Animation croissante.) Ne mangez pas, ne buvez pas avec eux : ne regardez pas leurs femmes. (Accent frénétique.) Kirangozi, toi qui les guides, retiens tes fils! Ne permets pas qu'ils errent dans les villages, qu'ils achètent du sel en dehors du camp, dérobent des provisions, s'enivrent de bière, ou s'assoient près des puits!.... »

Et ainsi de suite pendant une demi-heure, tantôt avec violence, tantôt d'un air grave, jusqu'à ce que les chuchotements de l'auditoire, que la surprise avait

(1) MM. Baines et D. Livingstone ont fait aussi l'énumération des plantes épineuses de l'Afrique australe ; on la trouvera dans notre abrégé du *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique*, p. 79 et 80 ; mais on voit ici que ces plantes épineuses se rencontrent beaucoup au nord du Zambèse. — J. B.

rendu muet au début, vinssent arrêter les flots de son éloquence.

Vers neuf heures du matin suivant, nous gagnons enfin le bord du Zihoua. D'après ce que m'en avaient dit les Arabes, ce devait être un lac assez profond pour porter un vaisseau de ligne. Il est vrai qu'ayant interrogé Kidogo à cet égard, il m'avait répondu par l'équivalent du proverbe français « a beau mentir qui vient de loin. » Je ne fus donc pas surpris de n'y trouver qu'un étang. Il serait impossible d'en fixer l'étendue : en septembre 1857, la nappe d'eau avait à peu près deux cent cinquante mètres de largeur, et le milieu seul n'en pouvait être franchi à gué; mais, à notre retour, au commencement de décembre 1858, on ne voyait plus, même au centre du bassin, qu'une vase durcie, profondément craquelée, poudreuse à la surface, et qui, au dire des voyageurs, était desséchée depuis longtemps.

Ainsi qu'il arrive dans toute cette partie de l'Afrique, la seule place de l'étang où l'on puisse prendre de l'eau est un étroit bassin creusé dans l'argile et entouré d'une chaussée en terre ou d'un petit mur en pierres sèches. Pour y puiser, il faut en avoir obtenu la permission, usage antique et vénérable, qui remonte à Moïse : « Vous leur achèterez de la viande, afin que vous puissiez manger; vous leur achèterez aussi de l'eau, afin que vous puissiez boire. » (*Deut.*) Et comme la soif n'a pas plus d'oreilles que la faim, cette coutume inhospitalière a été souvent la cause de fatales collisions (1).

C'est à partir du Zihoua que le *kouhonga* ou droit de passage est rigoureusement exigé. Depuis la côte

(1) Baines, Baldwin, Baker et Speke ont trouvé aussi la coutume de faire payer l'usage de l'eau et même, par motif de police, de l'interdire aux bestiaux malades ; ou de faire payer l'usage de l'ombre ; mais ils ont supporté cette coutume bien moins patiemment que Burton, et surtout ils ne se sont pas préoccupés de l'expliquer ni de la justifier. Voir la note de la page 32 de notre édition des *Sources du Nil*. — J. B.

jusqu'ici, les chefs se contentent des menus présents que vous voulez bien leur faire. Dans le Gogo, ce n'est plus un don qu'ils reçoivent; c'est un tribut qu'ils imposent.

Le kouhonga toutefois n'a pas lieu de nous indigner; il est dans cette région ce que la douane est en Europe. Le chef, s'il le perçoit nominalement, est obligé par la coutume d'en distribuer la plus grande partie à sa famille, à son conseil, à ses serviteurs et aux anciens du village. Cet impôt supplée aux dons, soi-disant volontaires, qu'attendent le Baldérabba d'Abyssinie, le Mogasa des Gallas, l'Aban du Somal, le Ghafir et le Rafik des Bédouins, et qui virtuellement sont l'affirmation du pouvoir sur le terrain où il s'exerce (1).

Comme nous étions campés là, un nommé Maréma, chef d'un village trop nouvellement établi au nord-ouest de l'étang, vint réclamer un tribut qui, étant de fraîche date, fut nettement refusé par Kidogo. Il s'emporta, puis, changeant de ton, il passa de la menace à la mendicité. Kidogo lui donna deux pièces d'étoffe et quelques rangs de perles, aimant mieux faire un léger sacrifice et gagner les bonnes grâces de la population que de s'exposer à une volée de flèches. Le calcul était bon, ainsi que le prouva bientôt l'arrivée des villageois, qui nous amenaient des bœufs, des moutons et des chèvres, nous apportaient de la volaille, des citrouilles, des pastèques, du miel, du lait caillé, du

(1) Voici encore un droit que Burton justifie convenablement ici comme dans notre chap. VI, et contre lequel Speke lutte de façon à envenimer les difficultés de son voyage aux sources du Nil. Vambéry (*Voyage d'un Faux Derviche*, p. 219 de notre édition), trouve qu'il est une grande amélioration, comparé au pillage des caravanes ; et Livingstone l'a vu établir par Sécomi (*Explorations dans l'Afrique australe*, p. 57 et suiv. de notre édition). C'est parce que les Maures de Cazê n'ont pas voulu se soumettre à payer davantage ce *hongo* ou *kouhonga* qu'ils ont excité la guerre désastreuse dont Speke nous a raconté une partie (*Sources du Nil*, p. 36 et suiv. de notre abrégé). — J. B.

petit-lait, et une grande quantité de farine de sorgho et de baobab (1).

Cette abondance de provende nous fit rester quatre jours sur les bords du Zihoua.

Le 30 septembre, veille du jour où nous nous proposions de décamper, apparut une caravane dirigée par Séid-ben-Mohammed, Khalfan-ben-Khamir, et autres Arabes du littoral. Ils nous apportaient des nouvelles de la côte, et, bonne fortune merveilleuse! le portemanteau que je croyais perdu, celui qui renfermait les livres, et que notre déserteur avait déposé dans l'herbe, à la place où j'avais dit de le chercher. Sa restitution fut assez difficile à obtenir, parce que, chez les Arabes, le droit d'aubaine est compliqué, peu précis et totalement contraire à nos principes.

Ben-Mohammed nous proposa, pour plus d'économie et de sûreté, de marcher de conserve; et, réunies, les deux bandes présentèrent un effectif de cent quatre-vingt-dix hommes. Ces Arabes voyageaient commodément: le frère de Mohammed avait épousé la fille de Foundikira, sultan du Gnagnembé; de sorte que, dans cette province, il était presque sur le territoire de sa famille.

Une multitude d'esclaves portaient une masse d'effets, de médicaments, de provisions de toute espèce; l'avant-garde, toujours la pioche et la cognée à la main, dégageait le sentier, nettoyait le kraal, dressait les tentes, et les entourait d'un fossé d'écoulement et d'un rideau de feuillage. Leur literie n'était pas moins complète que la nôtre, et ils avaient jusqu'à des volailles, portées dans des cages d'osier.

Plus tard, nous avons beaucoup entendu parler du beau-père de Ben-Mohammed, et j'en dirai ici quelques mots. Le futur sultan faisait partie d'une caravane, en

(1) Cette farine est faite avec la capsule bulbeuse du baobab, laquelle est appelée aussi *pain de singe*. Voir notre édition des *Sources du Nil*, p. 30. — J. B.

qualité de porteur, lorsqu'il apprit la mort de son père. Déposant immédiatement son fardeau, il se prépara, d'après la coutume, à revenir dans son pays pour y prendre possession du pouvoir. « Foundikira, tu étais notre camarade, lui dirent ses compagnons au moment de son départ, et désormais tu nous mettras à l'amende, tu nous feras battre et nous tueras. »

L'ex-porteur s'en fut néanmoins dans le Gnagnembé, où il hérita des biens paternels, y compris les veuves du défunt; il établit sa résidence à Ititénga, eut trois cents cases pour loger ses esclaves, et se trouva, en outre, possesseur de dix femmes et de deux mille têtes de gros bétail. Dédaignant de réclamer des étrangers le droit de passage que lui accordait la coutume, et n'en recevant pas moins des cadeaux considérables, il vécut avec une certaine pompe jusqu'en 1858. A cette époque, devenu obèse, par suite des années et de la bonne chère, il tomba malade au commencement des pluies. Suivant l'usage, toute sa famille fut accusée de complot magique envers son auguste personne; le jugement de Dieu fut ordonné, et l'on eut recours au mganga.

Celui-ci prit une poule, lui tordit le cou, après lui avoir fait boire un philtre mystérieux, ouvrit la bête et en examina l'intérieur. En pareille épreuve, si la chair semble noircir ou se gâter auprès des ailes, ce sont les enfants, les cousins et petits-cousins du malade qu'elle dénonce. L'échine, en s'altérant, prouve la culpabilité de la mère et de la grand'mère; la queue, celle de l'épouse; les cuisses accusent ses autres femmes, et les esclaves sont condamnés par les pattes.

Ainsi fixé sur la catégorie à laquelle appartient le coupable, on réunit les prévenus; le mganga s'empare d'une seconde poule, la drogue *secundum artem*, et la jette au-dessus du groupe incriminé. Le malheureux sur qui elle retombe est déclaré coupable, soumis à la torture; et, d'après la sentence du docteur, à qui on laisse le choix du supplice, il est immédiatement

tué à coups de lance, décapité ou assommé. Un genre de mort assez commun consiste à placer la tête du criminel entre deux planches, que l'on serre peu à peu avec des cordes, jusqu'à ce que la cervelle ait jailli par les sutures du crâne.

Ces atrocités continuent jusqu'à la mort, ou à la guérison du chef. Dès la première atteinte du mal de Foundikira, dix-huit individus ont péri de la sorte. Si la maladie se prolonge, d'autres victimes seront immolées par vingtaines; et, si l'auguste personnage vient à mourir, le mganga lui-même le suivra dans la tombe (1).

A Kifoukourou, nous sommes accueillis au son des tambours et des clochettes et par les cris frénétiques de deux caravanes qui s'y trouvent campées. Tous les gens du voisinage se pressent autour de nous pour jouir du phénomène que leur offre notre vue. Cette ardeur, qui tranche si vivement sur l'apathie des hordes précédentes, me fait d'abord bien augurer des habitants de la contrée; car la curiosité chez les sauvages est une preuve d'aptitude au progrès. Ce n'est que dans le Gogo qu'on m'a questionné sur les chefs du pays des blancs, région mystérieuse, située au bout du monde, où les perles se ramassent sur la terre et où les femmes tissent des cotonnades sans pareilles; mais la curiosité s'y transforma en insolences, dont je ne tardai pas à connaître le motif. Deux métis arabes, que nous avions rencontrés à Mouhama et qui nous précédaient quelque peu, avaient répandu sur nous des propos d'où résultaient ces invectives. A les en croire, nous n'avions qu'un œil, mais quatre bras, et nous étions remplis de *science*, c'est-à-dire de magie; nous laissions derrière nous la sécheresse : nous semions des graines de melons d'eau que nous avions préparées, et ces graines engendraient la petite vérole; nous répandions la mortalité parmi le

(1) Foundikira mourut peu après, et c'est son fils Manoua-Séra qui, lui ayant succédé, eut à soutenir contre les Arabes de Cazê la guerre à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure. Voir notre édition des *Sources du Nil*, chap. ~ et III. — J. B.

bétail, au moyen du lait bouilli que nous avions fait durcir; nos fils métalliques, nos étoffes, nos colliers produisaient tous les maux; nous étions rois de la mer, ce qui expliquait la blancheur de notre teint et la souplesse de notre chevelure droite, phénomène incompréhensible pour cette race crépue et frisée. Enfin nous devions revenir l'année suivante prendre possession du pays (1).

Fort heureusement pour nous, plusieurs petits enfants vinrent au monde sains et saufs pendant que nous traversions le Gogo; si d'aventure un enfant ou un veau fût mal venu, je ne sais pas comment se serait opéré notre retour. Chacun de ces nouveaux-nés fut appelé Mouzoungou, c'est-à-dire l'*homme blanc;* et il doit y avoir maintenant dans cette partie de l'Afrique une petite colonie de blancs tout noirs.

Nous quittâmes Kifoukourou le 3 octobre, vers le milieu du jour; mais, arrivés à Cagnégné, le marchandage de la taxe nous retint quatre journées.

Magomba, le plus puissant de tous les chefs de la province, mit en jeu toutes les ressources de la diplomatie africaine pour me soutirer le plus d'étoffe possible. Il m'avait envoyé, lors de notre séjour au Zihoua, un messager, afin de m'exprimer son désir de voir des hommes de race blanche : la démarche était polie; mais la faveur des vents est accompagnée de poussière, dit l'Arabe, et je fus obligé de reconnaître cette politesse par deux pièces de cotonnade.

C'est le seul chef qui soit entré sous ma tente. Il était d'un rang trop élevé pour se déranger en faveur des Arabes; mais la curiosité faisait taire à notre égard toute considération. Mon illustre visiteur était un vieux noir, décrépit, ridé, ratatiné, dont le crâne chauve portait, au-dessus de la nuque et sur les côtés, quel-

(1) Des calomnies pareilles ont accueilli Speke dans le Sinza et dans le Gnoro et, durant tout son voyage, ont fait obstacle à ses progrès. — J. B.

ques tire-bouchons épars, d'un gris de fer. Une couche d'huile de ricin et une écharpe de coton bleu, noircie par l'usage et la graisse, composaient tout son vêtement. Quelques rangs de verroterie lui ornaient le cou; de larges bracelets élastiques en fil de laiton lui décoraient les jambes; des anneaux d'airain, après lui avoir distendu les oreilles jusqu'à en faire éclater le lobe, se rattachaient sur son crâne au moyen d'une ficelle, et de vieilles sandales crasseuses et déchirées lui servaient de chaussure. Il chiquait avec force et, tout en crachant, il m'adressa une foule de questions assez niaises, mais n'en sut pas moins m'exploiter habilement.

Le 8 octobre, apparut une caravane nombreuse qui revenait de l'intérieur, et qui avait pour chef Abdoullâ-ben-Nésib, de la côte. Cet excellent homme nous envoya tout d'abord une chèvre et quelques mesures du beau riz de Gnagnembé, dont les caravanes de retour ne manquent jamais d'être amplement pourvues. Il me donna un de ses ânes de selle, et ne voulut recevoir en échange que quelques médicaments et un écrit où je constatais sa générosité. Ce cadeau m'était d'autant plus précieux que nos bêtes de somme étaient réduites à cinq.

Nous eûmes aussi beaucoup de difficultés dans le Khokho, désert qui passe pour être le point le plus difficile à franchir de toute cette province redoutée; son chef Mana-Miaha, plus connu sous le nom de Magourou-Mafoupi ou Courtes-Jambes, est le cauchemar des voyageurs. C'est un petit vieillard presque chauve, de nuance chocolat, et jambé comme un basset, d'où lui vient son surnom. Il porte une écharpe à carreaux autour des hanches, et un lé de pareille étoffe est jeté sur ses épaules. Chaque jour il passe de la dignité d'homme à l'état d'idiot, puis à celui de brute, avec la régularité d'une horloge. Impossible d'en rien obtenir : à jeun, c'est un bourru intraitable; quand la boisson l'a déridé, il ne veut plus entendre parler d'affaires. L'une de ses manies est de retenir les caravanes qui

franchissent son territoire : il les oblige à labourer ses champs, et la corvée, à l'époque des semailles, est parfois de cinq à six jours (1).

Enfin, le cinquième jour des pourparlers, le bourru Kidogo, ayant pris la place du craintif Ben-Sélim, déclara que nous partirions le lendemain, quelle que fût la décision de Sa Hautesse : nos présents furent acceptés, et deux ou trois coups de mousquet nous apprirent enfin que nous étions libres de continuer notre route.

Nous eûmes ensuite à franchir le Mgounda-Mkhali ou la Terre embrasée, qui sépare la rouge vallée de Mdabourou, gouvernée par Kébouya, de la Terre de la Lune. Ce désert est un sujet d'effroi pour le voyageur; mais sa mauvaise renommée sera bientôt traditionnelle, car chaque jour la torche et la cognée en restreignent les proportions. On comptait douze grandes marches il y a une quinzaine d'années pour le traverser; aujourd'hui on le franchit en une semaine.

Le 21 octobre, nous sortions d'une forêt où les feuilles d'un vert tendre commençaient à déchirer leurs bourgeons, les fleurs à s'épanouir, entre autres un jasmin de grande espèce, fortement parfumé, et l'herbe nouvelle à paraître au milieu des chaumes de la récolte précédente. A l'horizon, bien loin vers le midi, s'élevaient des lignes bleues et vaporeuses qui nous représentaient l'Océan. Plus près de nous, un sol tourmenté fournissait d'irrécusables preuves de l'action plutonienne, action qui se révèle dans toute la partie orientale de la Terre de la Lune, et se montre au nord, jusqu'aux rives du lac de Kéréoué (2). Ce sont des roches de siénite et de granit, de couleur grise, pour la plupart en dos d'âne, ayant tantôt quelques mètres de circonférence, et tantôt plus d'un mille, s'écaillant sous l'in-

(1) Speke a raconté les circonstances de la mort violente de ce tyranneau. Voir notre édition des *Sources du Nil*, p. 32. — J. B.

(2) Ce lac a été appelé par Speke le lac Victoria. — J. B.

fluence de l'air, et creusées en divers endroits par les caravanes; des masses coniques, des tours solitaires forment de longues avenues, ou composent des groupes nombreux; quelques-unes, droites et minces, sont plantées çà et là, comme des quilles de géants; quelques autres, fendues par la moitié, surgissent de la plaine même, ou, comme il arrive dans les formations gypseuses, elles hérissent de petites crêtes ondulées, formées de rocailles. De loin, à travers la forêt, on croirait voir des forteresses démantelées, des murs, des tours, des ruines de construction cyclopéenne (1).

Le 27, nous faisons notre entrée à Toura, dans la Terre de la Lune. Les habitants sortent en foule de leurs demeures; vieux et jeunes se coudoient pour mieux nous voir ; l'homme quitte son métier, la jeune fille suspend son piochage, et nous traînons après nous une queue d'enfants et d'adultes qui piaillent, crient et hurlent sur tous les tons.

Notre kirangozi ou notre chef de caravane agite enfin son drapeau rouge; alors les tambours, les cors et les voix de ceux qui le suivent commencent l'affreux charivari qui signale une caravane à la foule admiratrice. Je suis fort étonné de voir le guide entrer sans façon dans le premier village qu'il trouve; les porteurs l'y accompagnent, et nous suivons leur exemple. J'ignorais que ce fût la coutume de cette province. Chacun se précipite dans les compartiments du tembé (2), et s'y installe avec autant d'égards pour soi-même que de mépris pour les propriétaires. Quant à nous, placés sous une remise à claire-voie, entourés de la foule qui se renouvelle sans cesse, nous représentons jusqu'au soir les hôtes d'une ménagerie.

(1) Au chap. xv de ce volume, on verra que M. Burton a remarqué des effets semblables dans ce qu'on appelle les *mauvaises terres*, à l'est des Montagnes Rocheuses, dans la vallée supérieure de la Platte. — J. B.

(2) Quelques pages plus bas, le lecteur trouvera la description de cette espèce d'habitation, à Cazé. — J. B.

Le terme moyen des altitudes que nous ayons prises sur le plateau de Gogo est de onze cent treize mètres au-dessus de l'Océan. Nous y avons observé une pente ascendante et graduelle jusqu'à la Roche Ronde ou Djioué-la-Mkoa ; le niveau s'y élève, autant que je puis le croire, à douze cent quatre-vingts mètres au-dessus de la mer.

Le climat de ce plateau est remarquablement sec; durant notre passage, qui eut lieu en septembre et en octobre, les couleurs de nos meilleures boîtes d'aquarelle se desséchèrent dans leur godet de métal ; la gomme élastique devint pâteuse et gluante, nos mackintosh eurent la liquidité du plâtre frais, et le caoutchouc vulcanisé se déchira comme du papier gris.

Les habitants y présentent la diversité de nuances qu'on observe chez tous les peuples possesseurs d'esclaves; beaucoup d'entre eux sont aussi clairs que les Abyssiniens, mais il en est d'aussi noirs que les nègres. Cette race n'est pas laide et, parmi les jeunes femmes, on en peut trouver de jolies; pourtant, si la partie supérieure du visage est souvent bien, les lèvres restent toujours épaisses, avec une expression de bestialité.

Comparé à celui de leurs voisins, le costume de ces indigènes leur donne un certain air de civilisation : il est aussi rare de voir chez eux un vêtement de pelleterie que de rencontrer, plus à l'ouest, un lambeau de cotonnade. Les enfants mêmes sont généralement vêtus. Presque tous les hommes ont une draperie d'indienne ou de tissu arabe quadrillé. Les femmes riches portent des étoffes voyantes de soie et coton; les pauvres, du calicot écru.

Ici, comme ailleurs, les hommes sont toujours armés soit d'un couteau à double tranchant, soit d'une lance (1) ayant un mètre vingt de long et où le fer a la moitié de cette longueur.

(1) Il est assez extraordinaire de trouver aujourd'hui vers le centre de l'Afrique orientale une lance qui rappelle à peu près le *pilum* des légions romaines. — J.-B.

Ils exercent une hospitalité qui, malgré sa rudesse, n'en existe pas moins : l'étranger, qu'on repousse dans le Zaramo et dans le Sagara, est salué dans le Gogo avec un certain empressement :les habitants l'accueillent et l'acceptent pour frère ; le chef de la famille lui donne son escabeau, s'assied par terre auprès de son hôte, lui apporte du laitage, lui prépare de la bouillie, et, quand viennent les adieux, lui donne une chèvre ou une vache, si sa fortune le lui permet.

Quant aux Houmbas, si redoutés dans ces parages, ils appartiennent à une de ces terribles hordes pastorales qui vivent au sud de l'Ethiopie. A en juger par leur dialecte, ils font partie de la grande race Masaï, dont la langue a deux origines : l'une sémitique et l'autre africaine

CHAPITRE XII

LA TERRE DE LA LUNE

Prétentions et séductions de Maoula. — Forêt dangereuse. — Entrée triomphale à Cazê. — Hospitalité des Arabes. — Importance et ressources de ce centre. — Difficultés du voyage entre Zanzibar et Cazê. — Le portage est l'industrie habituelle des habitants. — Trois sortes de caravanes. — Emploi d'une journée de marche. — Rencontre de deux caravanes dans le sentier. — Le kraal. — La danse et le sommeil. — Départ de Cazê. — Délices des soirées. — Arabes de Kirira. — Mséné, ses ressources et la vie qu'on y mène. — Renvoi des hommes de Kidogo. — Le Sagozi et sa noblesse. — Passage du Malagarazi. — Fertilité de la Terre de la Lune. — Cet ancien empire est dans l'anarchie.

Le nom de Toura, donné à la bourgade où nous étions arrêtés, signifie *à bas*, sous-entendu les *fardeaux*, parce que le voyageur, qu'il arrive du couchant ou de l'orient, ne peut pas s'empêcher d'y faire une station de quelques jours. Pourtant l'opiniâtre Kidogo, affirmant que la population de Toura est à craindre, malgré l'air timide que je lui trouvais, me pressait de n'y pas séjourner. Après les fatigues et les privations qu'ils venaient d'endurer, nos gens tenaient cette bourgade insignifiante pour un vrai paradis, et cependant il fallut céder à Kidogo. Nous partîmes donc le 30 octobre, de grand matin.

Le 3 novembre, une facile marche de moins de trois heures nous conduisit à la limite occidentale du Roubouga. Tandis que nous faisions notre halte du matin

sous un bouquet d'euphorbes, je vis approcher Maoula ou Mahoura, chef d'un gros village voisin. Dans ses prétentions à être un homme civilisé, il ne pouvait pas permettre à un blanc de passer sur ses domaines sans lui soutirer un peu d'étoffe, sous prétexte de lui offrir un bouvillon. D'ailleurs il nourrissait en secret le dessein de nous garder pour nous employer à guérir la fièvre de son fils et à le défendre contre ses ennemis.

Comme presque tous les chefs de la Terre de la Lune, c'était un grand vieillard décharné, anguleux, ayant de gros membres, la peau noire, huileuse et ridée.

Ancien voyageur, il reconnut les Béloutchis, nous salua d'un air bienveillant, nous conduisit à sa capitale, nous fit nettoyer des cases, préparer des couchettes, les premières que nous ayons vues depuis longtemps, et nous quitta pour aller chercher son bœuf (1).

Le Roubouga est renommé pour son laitage, sa viande, son beurre fondu, son miel, et nous y fîmes bonne chère. Les ruches y sont nombreuses et de la forme que nous avons décrite plus haut; seulement, ici, au lieu de les suspendre aux arbres comme on le fait ailleurs, on les met sur deux fourches, pour les préserver des atteintes des fourmis blanches et noires.

Malgré les séductions de Maoula et du Roubouga, nous entrions le 5 de bonne heure dans une forêt de mauvais renom, qu'il faut passer pour atteindre le Gnagnembé. Le sultan de ces lieux s'appelle Manoua et prend une part active aux meurtres et aux vols qui font de cette forêt l'effroi des caravanes. Les brigands de Manoua sont de plus soutenus par Msimbira, un des sultans de la partie septentrionale de la Terre de la Lune et qui, nourrissant une vieille haine contre les Arabes, partage volontiers le butin qu'on fait sur

(1) Il est beaucoup question de ce chef dans le voyage de Speke et Grant; voir notre édition des *Sources du Nil*, chap. II. — J. B.

eux. Quand nous traversâmes cette forêt, un vieux porteur ayant eu l'imprudence de rester en arrière, fut cruellement assommé par trois bandits qui s'emparèrent de sa charge, composée de parapluies, et d'un portemanteau de cuir, où étaient des vêtements, des livres, des journaux, de l'encre et des herbiers.

Le danger que l'on court perpétuellement, dans cette région, de perdre tel ou tel objet, décourage le voyageur; on n'est jamais sûr que des écrits, des dessins ou des notes, qui vous ont coûté des mois de fatigue, ne seront pas dispersés à tous les vents. Quant aux collections, nos successeurs feront bien de ne pas se préoccuper d'en réunir, tant qu'ils iront en avant, et de réserver ce travail pour le voyage de retour.

Il y avait cent trente-trois jours que nous étions partis de la côte, et nous avions franchi une distance d'environ mille kilomètres, lorsque le 7 novembre nous nous préparâmes à entrer à Cazé, entrepôt que les Arabes ont établi dans cette province. Nous partîmes au lever du soleil; nos Béloutchis étaient revêtus du costume d'apparat, sans lequel il est rare qu'un Oriental voyage; toutefois, après l'avoir montrée, cette parure devait être remise dans le sac, et finalement échangée contre un nombre d'esclaves plus ou moins considérable. Vers huit heures, nous fîmes halte près d'un petit village, afin que les traînards pussent nous rejoindre; et lorsque, drapeau au vent, la caravane serpenta dans la plaine au son des cors, au bruit des mousquets et des voix, dont les clameurs dominaient l'artillerie, elle présenta un coup d'œil vraiment splendide.

La foule, qui se pressait aux deux côtés du chemin, rivalisait avec nous d'acclamations bruyantes. Chacun avait ses plus beaux habits, et l'ensemble était d'un luxe auquel nos yeux n'étaient plus accoutumés. Quelques Arabes se tenaient sur le bord de la route; ils nous saluèrent avec la gravité musulmane, et nous accompagnèrent pendant quelques instants.

J'avais dit à Ben-Sélim de conduire la caravane au

tembé mis à notre disposition par les traitants que nous avions rencontrés à Inengé; mais, soit erreur soit autre chose, le guide alla tout droit chez Mousa-Mzouri, ou le beau Moïse, un banian auquel le sultan de Zanzibar avait bien voulu me recommander. L'Indou était parti pour le Caragoué où l'appelaient ses opérations commerciales; et Ben-Amir, son agent, qui se chargea de remplir envers nous les devoirs de l'hospitalité, nous conduisit à la maison vacante d'Abaïd-ben-Soliman, alors en route pour le littoral.

Après m'avoir laissé un jour de repos, suivant l'usage, afin que je pusse régler avec mes porteurs, dont l'engagement était fini, tous les marchands de Cazê, au nombre de dix ou douze, vinrent me faire une visite de corps; j'en profitai pour leur soumettre officiellement la circulaire que le sultan de Zanzibar adressait en notre faveur à tous ses sujets établis en Afrique.

On m'avait prédit un mauvais accueil de la part de ces Arabes; la façon dont ils nous reçurent fut au contraire des plus encourageantes. Quelle différence entre l'hospitalité généreuse, la main ouverte, l'intérêt cordial que nous trouvions chez cette noble race, et la parcimonie, l'égoïsme farouche du sauvage africain! C'était rencontrer des cœurs de chair après des cœurs de roche. L'un d'eux surtout, Snay-ben-Emir, était du bois dont on fait les amis : généreux et discret, à la fois plein de courage et de prudence, toujours prêt à risquer sa vie pour sauvegarder l'honneur, et, ce qui est rare en Orient, aussi honnête que brave.

A Cazê, l'Arabe qui arrive d'outre-mer rencontre celui qui revient du Tanguégnica et du Rouvoua; il y trouve des lignes fréquentées, s'irradiant au nord, vers les puissants royaumes de Caragoué, de Gnoro et de Ganda, et qui le conduisent au lac de Kéréhoué. Le Rori et le Béna, le Sanga et le Senga lui envoient du sud leur ivoire et leurs esclaves; tandis que les produits du Khokoro, du Fipa, du Maroungou et du bassin du Roukoua y viennent, du sud-ouest, s'échan-

ger contre sa cotonnade, ses grains de verre et ses fils métalliques.

Enfin, les chefs de caravane s'y arrêtent forcément, puisque les porteurs, soit qu'on les ait pris sur la côte ou loués au bord du lac, se dispersent dès qu'ils y arrivent; d'où la nécessité de reformer une nouvelle bande, opération difficile aux approches de la saison des semailles.

Cazê n'est pas un village, c'est la collection éparse d'une demi-douzaine de tembés ou grands bâtiments oblongs, ayant tous une cour centrale, des magasins détachés, des baraques à esclaves et des jardins; enfin, autour de cette espèce de noyau, se sont groupés des villages indigènes, amas de bouges infects qui portent le nom de leur fondateur.

Ce n'est qu'en 1852 que cette partie du Gnagnembé eut ses premiers colons. Quand Snay-ben-Emir et Mousa y vinrent à cette époque, la station était déserte. Ils y construisirent des maisons, y creusèrent des puits, et convertirent ce lieu inhabité en une place commerçante et populeuse.

Il serait difficile d'établir combien le Gnagnembé a de résidents arabes. Ainsi que les Anglais dans l'Inde, ces marchands visitent le pays et ne le colonisent pas; leur nombre est loin d'être fixe : on en compte rarement plus de vingt-cinq, et pendant la saison des voyages, ou lorsqu'une campagne est jugée nécessaire, ils ne sont plus que trois ou quatre. C'est pour eux une chose fâcheuse : trop forts pour céder sans combat, ils ne le sont pas assez pour lutter avec succès (1).

Excepté Mousa, qui est de Kojah, dans l'Inde, tous ces marchands sont Arabes, natifs de l'Oman. Ils ont ici une existence confortable, on pourrait dire fastueuse. Leurs maisons, bien qu'à un seul étage,

(1) Cette observation a malheureusement été justifiée par la guerre de 1861 contre le fils de Foundikira, où le cheik Snay, dont Burton fait un si bel éloge, a trouvé la défaite et la mort. Voir notre édition des *Sources du Nil*, p. 51 et suiv. — J. B.

sont grandes et solidement construites, leurs jardins vastes et bien plantés ; ils reçoivent régulièrement de Zanzibar, non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais une quantité d'objets de luxe. Autour d'eux, est une foule d'esclaves, parfaitement dressés au service et aux métiers les plus nécessaires. Ils ont pour montures des ânes de Zanzibar, et les moins riches possèdent des vaches et des moutons.

La seule chose qui leur manque, c'est un gouvernement; car ils auraient grand besoin d'un chef.

Il faudrait aussi pour eux que le climat fût plus sain; car leur constitution s'y affaiblit. Échapper à la fièvre pendant deux mois est un phénomène exceptionnel dont ils se vantent; et, comme en Égypte, aucun d'eux, n'a une santé robuste. Les anciens résidents ont appris par expérience à ne faire que deux repas par jour, l'un au lever du soleil, et le second à midi; ils s'en tiennent ensuite à mâcher du tabac, ou du café grillé.

Depuis qu'ils ont importé le froment et le riz d'espèce blanche (celui du pays est rouge); depuis qu'au maïs, au millet, aux patates, aux phaséoles, aux arachides, au manioc et au sorgho des indigènes, les Arabes ont joint les concombres, les tomates, les brinjalls, les bananes, les citrons et les annones, la santé générale s'est beaucoup améliorée. Ils se félicitent principalement d'avoir introduit l'oignon dans leurs jardins, où ce fébrifuge réussit mieux que dans la région maritime. On y cultive aussi de l'ail, mais avec moins de succès ; au reste, il y est considéré comme trop échauffant pour jamais devenir d'un emploi journalier.

L'eau pure constitue la boisson ordinaire des Arabes; quelques-uns la remplacent par le togoua, breuvage non fermenté, fait avec du sorgho ; les débauchés se permettent la bière acide et enivrante des indigènes.

Maintenant le lecteur sait où nous sommes. Quant à moi, confortablement installé à un jet de pierre de mon

ami Snay-ben-Emir, je dis adieu pour quelque temps à la marche et au bivac. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'avoir un aperçu des chemins que nous avons suivis pour en arriver là. Depuis son enfance on entend parler des chameaux, des litières, des mulets, des chevaux ou des ânes qui composent une caravane; mais le transport à dos d'homme, qui caractérise un voyage dans cette partie de l'Afrique, a échappé jusqu'ici à la plume de l'écrivain.

La route, cette première attestation du progrès chez un peuple, n'existe pas dans l'Afrique orientale (1); les voies les plus fréquentées n'y sont que des pistes de vingt ou trente centimètres de large, frayées par l'homme dans la saison des voyages, et qui, suivant l'expression africaine, meurent pendant la saison des pluies, c'est-à-dire s'effacent sous une végétation exubérante. Dans la plaine déserte, le sentier se divise en quatre ou cinq lignes tortueuses; dans les jungles, c'est un tunnel dont la voûte branchue, hérissée de grappins, arrête le porteur en accrochant son fardeau; près des villages, il est barré par une haie d'euphorbe, une estacade, un amas de fascines. Où la terre est libre, il s'allonge au moins d'un cinquième, et souvent de moitié, par mille détours.

Le plus mauvais est encore celui qui borde les rivières, ou qui serpente sur le sol pierreux et déchiré qu'on trouve à la base des montagnes.

De tous les cours d'eau que nous ayons rencontrés, le Malagarazi (2) est le seul qui ne soit pas guéable pendant la saison sèche, et conséquemment le seul que l'on passe en bac.

On ne sait laquelle choisir des voies transversales

(1) Burton a parfaitement raison pour les contrées qu'il a parcourues; mais, dans le pays de Ganda, Speke a trouvé des chemins larges et bien entretenus. Voir notre édition des *Sources du Nil*, et entre autres la page 141. — J. B.

(2) Affluent du lac Tanguégnica; il en est question à la fin de ce chapitre.

qui pullulent dans les lieux habités et, quand il n'y en a point, la jungle n'est pénétrable que pour l'éléphant ou le rhinocéros. Le conseil donné au voyageur de préférer les endroits élevés, pour y bivaquer le soir, devient une ironie dans cette partie de l'Afrique : il réussirait plus aisément à se creuser un terrier qu'à s'ouvrir un passage dans ce réseau d'épines, barricadé de troncs d'arbres.

Depuis un temps immémorial, les habitants de la Terre de la Lune (Ounyamouési) portent leur ivoire à la côte. La guerre et les querelles de tribu à tribu leur en ont parfois coupé la route; mais celle-ci s'est toujours rouverte, parce que, chez un peuple dont tout le bien-être et le luxe dépendent de l'échange, on ne peut pas plus étouffer le trafic qu'on ne comprime la vapeur. Sur la ligne que nous suivons, le transport s'effectue maintenant par les habitants de la Terre de la Lune, qui considèrent le portage comme une preuve de virilité; c'est chez eux le même besoin que celui d'une profession parmi nous, la marque d'un caractère honorable, le signe de l'être fort. Les enfants en prennent le goût avec le lait de leur mère, et, dès l'âge le plus tendre, se chargent eux-mêmes d'un petit morceau d'ivoire. Porteurs de naissance, comme les chiens chassent de race, pliant sous le faix, les courageux bambins conservent toute leur vie les jambes arquées de l'animal qui a travaillé trop tôt. Mais le point d'honneur fait taire toute considération. « Il couve ses œufs, » disent les gens qui l'entourent en parlant d'un homme dont la vie est sédentaire; et « qui a vu le monde n'est pas vide de sens, » est l'un des proverbes qu'on entend citer le plus fréquemment.

Trois sortes de caravanes voyagent entre Cazê et Zanzibar. Les unes se composent uniquement des indigènes de la Terre de la Lune, les autres ont pour chefs et pour escorte des métis, ou des esclaves commissionnés par leurs maîtres ou leurs patrons; enfin les troisièmes sont commandées par les Arabes eux-mêmes.

Parmi les indigènes, quelques-uns portent leurs propres marchandises, les autres sont aux gages de petits propriétaires, et toute la bande est conduite par un *tongi*, nommé à l'élection. Non-seulement ces corps réunissent toujours une masse considérable de porteurs, mais il y en a bien plus que de caravanes dirigées par les marchands.

L'Européen ne saurait accompagner ces bandes indigènes, qui, de même que les Indiens de la Guyane, ne se détournent jamais, quel que soit l'obstacle qu'elles rencontrent.

Engagés par les Arabes, ces mêmes porteurs ont meilleure mine, consomment beaucoup plus, travaillent beaucoup moins, gaspillent leur étoffe, sont remplis d'insolence, dirigent la marche, ordonnent les haltes, se plaignent sans cesse et désertent fréquemment.

L'explorateur n'aurait pas plus d'avantage à se joindre à la caravane arabe, dont la marche est dirigée par l'instinct plutôt que par la raison. Elle commence par flâner, perd un temps précieux d'abord; se hâte ensuite, et presse le pas jusqu'à ce que l'épidémie ou la désertion l'arrête. Cette méthode est funeste à l'étude; elle ne permet ni d'observer les lieux, ni d'en relever la position, en un mot, de recueillir les seuls fruits d'une pareille entreprise.

Quant à nous, en fait de marche, voici comme les choses se sont passées.

C'est la nuit. Tout est silencieux comme la tombe; chacun est endormi, jusqu'à l'homme de garde qui se balance à côté du brasier. Vers quatre heures, l'un de nos coqs bat des ailes et salue le point du jour; les autres lui répondent. Il y a déjà quelque temps que je soupire après la lumière et, quand je me porte bien, après mon déjeuner. Aussitôt que l'Orient pâlit, j'appelle mes Goanais pour qu'ils me fassent du feu; ils grelottent en bâillant (le thermomètre est à quinze degrés centigrades), mais ils s'empressent d'obéir et d'apporter à manger. L'appétit n'est pas très-vif, à pa-

reille heure, et demanderait à être sollicité par un changement de régime. Nous prenons du thé, du café quand il y en a, des gâteaux au levain de petit-lait, trempés dans de l'eau de riz, ou bien encore un potage qui ressemble à du gruau.

Les Béloutchis, pendant ce temps-là, chantent leurs hymnes sacrés autour d'un chaudron, placé sur un grand feu, et se réconfortent avec une espèce de couscoussou, des fèves grillées et du tabac.

Vers cinq heures le réveil est complet et les chuchotements commencent. C'est un moment critique : les porteurs avaient promis de partir de grand matin et de faire une longue étape; mais, changeants comme l'onde ou comme la femme, ils ne ressemblent plus, par cette froide matinée, aux hommes qui avaient trop chaud la veille; peut-être, d'ailleurs, plus d'un a-t-il la fièvre.

Si la bande est unanime dans son désir de séjourner, vous n'avez plus qu'à rentrer sous votre tente. Si, au contraire, il s'y manifeste quelque division, un stimulant un peu actif mettra tout le monde en train. Le caquet s'anime, les voix s'élèvent et bientôt les cris volent de toutes parts : « Chargeons! chargeons! en route! en voyage! » et les fanfarons d'ajouter : « Je suis un âne! je suis un bœuf! un chameau! » le tout accompagné du bruit des tambours, des flûtes, des sifflets et des cors.

Au milieu de ce vacarme, les fils de Ramji lèvent nos tentes, reçoivent quelques légers paquets et s'enfuient quand ils peuvent. Kidogo me fait parfois l'honneur de me consulter sur le programme du jour; on chasse les porteurs indigènes du feu où ils s'acoquinent, on détache les fardeaux qui sont empilés devant les tentes, et la caravane se répand dans le village.

Quand nous en avons la force, mon compagnon et moi, nous montons sur nos ânes, conduits par ceux qui portent nos armes. Si nous ne pouvons pas nous soutenir, deux hommes nous portent dans nos hamacs, suspendus à de longues perches.

Les Béloutchis, veillant sur leurs esclaves, arrivent les uns après les autres, et ne songent qu'à s'épargner une heure de soleil. Le djémadar a mission de réunir l'arrière-garde, avec le concours de Ben-Sélim, qui, froid et bourru, est tout disposé à faire jouer son rotin. Quatre ou cinq hommes ont laissé leurs fardeaux, soit qu'ils aient déserté ou aient marché en avant les mains vides. Ces cinq fardeaux supplémentaires reviennent de droit aux gens de bonne volonté, c'est-à-dire aux plus faibles.

Quand tout le monde est prêt, le guide ou kirangozi se lève, prend sa charge, qui est l'une des plus légères, son drapeau rouge lacéré par les épines, et ouvre la marche, suivi d'un porteur qui frappe sur des timbales en forme de sablier.

Notre guide est splendidement vêtu : il porte une bande de drap écarlate, d'une longueur de deux mètres, fendue au milieu pour livrer passage à la tête, et qui flotte au gré du vent. Un bouquet de plumes de hibou, quelquefois de grue couronnée, surmonte la dépouille d'un singe à camail, ou celle d'un chat sauvage qui lui couvre le chef et lui retombe sur les épaules, après lui avoir entouré la gorge. La queue de n'importe quel animal, attachée à sa personne de manière à faire croire qu'elle lui est naturelle, une broche de fer terminée par un crochet, décorée d'un fil de perles mi-parties, et une quantité de petites gourdes huileuses, renfermant du tabac, des simples et des charmes, constituent les insignes de sa charge. La caravane, enfin complète et formée en colonne, serpente comme un boa monstrueux au flanc des montagnes, au fond des vallées ou sur la plaine.

L'arrière-garde est conduite par l'un des chefs ou par plusieurs d'entre eux, qui souvent ferment la marche afin de veiller sur les traînards et de prévenir la désertion.

Tout le monde est mal vêtu; celui qui ferait toilette en voyage serait certainement raillé. S'il vient à pleu-

voir, chacun défait la peau de chèvre qui lui sert de manteau, la plie soigneusement et la place entre sa charge et son épaule. Quand on a distribué du grain, le porteur empaquette ses rations et se les attache au bas de la taille. Sur cette espèce de tournure, il fixe le tabouret qui doit lui éviter de s'asseoir par terre.

Une fois en marche, le bruit est la distraction normale : c'est à qui rivalisera avec les tambours et les cors; et chacun de siffler, de chanter, de crier, de glapir, de hurler, d'imiter les oiseaux, les bêtes féroces, de jeter aux vents des paroles qui ne se disent qu'en voyage, et de babiller sans cesse.

En cas de rencontre de deux caravanes, celle qui a pour chef un Arabe exige qu'on lui livre passage. Si toutes les deux sont composées d'indigènes, personne ne veut céder; il en résulte une querelle; mais les armes qu'on s'empresse de saisir n'ont pas l'effet meurtrier qu'elles pourraient avoir : l'arc et la lance agissent comme le fouet et le bâton.

Ces combats n'éveillent pas de haine entre les deux partis, à moins que le sang n'ait été répandu.

Quand les caravanes sont amies, les deux guides s'avancent au pas théâtral, le jarret tendu, la tête en arrière; ils s'arrêtent à chaque enjambée, en se jetant des regards obliques, et vont ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus entre eux qu'une certaine distance; plongeant alors tout à coup, ils se précipitent l'un vers l'autre et se heurtent le front comme deux béliers qui s'attaquent; chacun suit leur exemple, et la mêlée devient générale. On croirait à une rixe furieuse; mais le combat finit au milieu des acclamations et des rires, quand toutefois il n'y a pas eu de trop mauvais coups. La plus faible des deux caravanes cède le pas à l'autre, et reconnaît son infériorité en payant un léger tribut à la plus forte.

Il est rare que l'on s'arrête avant le terme fixé; comme l'Hindou, le porteur aime mieux avoir à franchir l'obstacle à la fin qu'au début de la marche, et

fait un suprême effort pour traverser la rivière ou gravir la montagne, qui sans cela commencerait l'étape du lendemain

Règle générale, les habitants préfèrent les caravanes qui, venant de la côte, apportent dans le pays les objets qu'ils recherchent, à celles de retour, qui emportent les produits de la contrée. Mais dans les deux cas le sentiment qu'ils éprouvent, dépit ou convoitise, augmente leur propension au vol; et par motif de sûreté les négociants préfèrent le kraal au village. Toutefois celui-ci offre une demeure plus saine, malgré sa malpropreté; il fournit plus de ressources, et l'approvisionnement y est plus prompt et plus facile.

La forme et les matériaux du kraal varient suivant les lieux : dans l'est, où les arbres sont rares, des cabanes formées de baguettes reliées par des fibres d'écorce, et couvertes d'herbe ou de chaume, sont disposées circulairement. L'ensemble en est défendu par un cercle d'épines, qui, malgré son peu de consistance, est infranchissable à des pieds et à des jambes nus, à des corps à peine protégés par une draperie flottante.

Lorsqu'il faut ériger le kraal, on ne distribue les vivres qu'après l'achèvement de l'enceinte, afin d'en assurer l'exécution : la négligence ou la faiblesse du chef à cet égard pourrait lui occasionner des pertes considérables. Inutile de dire que, de tous les points à observer dans le choix d'un lieu de campement, le voisinage d'une eau potable et suffisante est, dans cette région, celui qui préoccupe le plus.

La journée achève de s'écouler autour de la gamelle, à savourer une pâte épaisse qui colle aux dents, à croquer du sorgho, à manger des rats cuits dans leur jus, des racines grillées, des herbes bouillies, jusqu'à ce que la panse soit gonflée comme le jabot d'une oie à l'engrais.

Arrive le soir : on parque les vaches, on entrave les ânes, que nos insouciants Éthiopiens laissent égarer tous les deux jours, et l'on compte les fardeaux, opé-

ration difficile au milieu d'individus que rebute la moindre peine.

La besogne terminée, si les vivres ont abondé et si la lune répand sa douce lumière, le tambour fait rage, les mains battent avec force, et le chant monotone que la foule redit en chœur appelle à la danse toute la jeunesse des environs. L'exercice est laborieux, mais ces Africains, si vite fatigués au travail, ne sont jamais las quand il s'agit de plaisir.

On se salue avec une gravité suprême : en nulle autre occasion, les natifs de ces parages ne sont aussi sérieux, aussi absorbés par l'objet qu'ils se proposent. On forme un cercle ; au milieu du cercle un homme est debout et chante un solo, que tout le monde accompagne en sourdine. Le corps se balance avec lenteur, les pieds se lèvent alternativement, comme ceux d'un ouvrier qui fait marcher une grue ; au dernier temps de la période musicale, tous les danseurs frappent la terre, et le sentiment du rhythme est si prononcé chez eux, que les deux cents talons ne forment qu'un seul et même coup.

Peu à peu la voix s'élève, le cercle s'anime, les bras s'agitent, les corps se baissent, touchent le sol et rebondissent ; le groupe se condense, la voix grandit, le mouvement s'accélère, et une sorte de galop infernal emporte ce tourbillon aux gestes qui n'ont plus rien d'humain.

Les femmes préfèrent danser entre elles que de se mêler à ces hommes.

Quand on ne danse pas, s'il n'y a plus moyen de manger, de fumer ni de boire, les porteurs babillent autour du feu ou chantent quelque poésie de leur goût.

Peu à peu la caravane s'endort, et la scène devient imposante, surtout quand nous bivaquons dans les bois : la flamme qui jaillit par intervalles du brasier languissant éclaire, parmi les troncs noueux et feuillus, des groupes de bronze variés de forme et d'attitude. Un ciel d'un bleu foncé, pailleté d'or, forme au-dessus

de nos têtes une voûte profonde, limitée par la nuit; à l'ouest, un croissant lumineux, surmonté d'Hespérus qui étincelle, renferme dans ses bras une sphère grise qu'il entraîne dans l'espace. Tout est calme et revêtu de cette sublimité que la nature imprime à ses œuvres. C'est à de pareilles nuits que le Byzantin a emprunté le croissant et l'étoile de ses armes.

Nous fûmes retenus à Cazê du 8 novembre au 14 du mois suivant, et ce fut pour ma patience une longue et rude épreuve.

Il est d'usage que les caravanes en destination pour le Djidji fassent dans le Gnagnembé un séjour d'au moins six semaines, afin de se reposer de leurs fatigues. Les Arabes, d'ailleurs, s'attendent à les voir accepter leurs offres hospitalières, et profiter des plaisirs d'une société civilisée. Notez bien que, dans cette partie de l'Afrique, une visite de six semaines équivaut à une de trois jours en Europe.

Voyant tous les ennuis que me donnait la formation de ma caravane, l'excellent Ben-Emir redoubla d'attentions à mon égard.

Cazê manquait alors de bananes et de fruits de tamarin; notre hôte envoya battre le voisinage afin de nous en fournir, et nous approvisionna de bière et de vin de bananier, qu'il fit brasser à notre intention. Il admonesta nos Béloutchis, leur recommanda de se montrer plus soigneux, plus économes, et adressa les mêmes conseils à nos esclaves.

Grâce à son concours, je pus esquisser les principes généraux du langage de la Terre de la Lune, tracer les limites méridionales de la province, et donner l'ensemble du nyanza de Kéréhoué aussi exactement que put le faire le capitaine Speke après avoir été sur les lieux (les cartes envoyées de Cazê à la Société géographique de Londres établissent le fait d'une manière positive).

A la fin je compris qu'il n'y avait pas moyen de compléter ici le chiffre de nos porteurs ; notre escorte

rétive avait d'ailleurs besoin qu'on l'entraînât, et je résolus de partir sans l'attendre, espérant que l'habitude et les difficultés matérielles qu'elle éprouverait de son abandon la détermineraient à me suivre.

Après beaucoup de murmures, le capitaine Speke me précéda le 5 décembre, et alla camper au Zimbili, colline massive, inclinant au nord et au sud, et très-apparente de l'établissement des Arabes, dont elle est à deux heures de marche. Je suivis le capitaine au bout de trois jours. A vrai dire, j'étais plus mort que vif, et c'est tout au plus si je pouvais supporter le mouvement qu'imprimaient les porteurs à mon hamac. Les Béloutchis furent les premiers à rallier le camp, puis quelques hommes de Kidogo ; arrivèrent ensuite les âniers; enfin six nouveaux porteurs nous proposèrent leurs services. J'avais repris un peu de force et je me disposais à quitter le Zimbili, quand on vint me dire que la bande que nous attendions depuis sept mois était à Roubouga, où la retenait la désertion d'une partie de ses membres. Nouveau retard, mais cette fois nécessaire. Le capitaine reprit le chemin de Cazé, afin de recevoir nos marchandises, et il fut convenu que je me rendrais à la station suivante pour y chercher des porteurs.

Le 15 décembre, à dix heures, je me plaçai dans la litière, portée par six esclaves que Snay-ben-Émir m'avait loués six livres de perles blanches par tête, pour aller jusqu'à Mséné.

Après la longue détention que je venais de subir, je fus ravi de la plaine déroulée à mes yeux, et bornée, à droite et à gauche, par des collines boisées qui ondulaient au loin. Deux heures de marche me firent arriver à Yombo, petite bourgade récemment établie. Je m'y arrêtai deux jours.

Vraiment, le coucher du soleil, dans la Terre de la Lune, est un instant délicieux : la brise, pleine de fraîcheur, s'épanche en ondes embaumées, comme si elle était produite par un immense éventail; le ciel transparent est d'une sérénité parfaite; les vapeurs flo-

conneuses, immobiles dans la région supérieure de l'air, sont revêtues de pourpre et d'or, et la teinte rose du couchant est réfléchie par tous les traits du paysage. La vie déborde et se révèle avec douceur : les petits oiseaux satinent leurs plumes et chantent l'hymne du soir; les antilopes reviennent à leur buisson, le bétail folâtre et bondit, l'homme se livre au plaisir. Toutes les femmes du village, depuis l'aïeule jusqu'à la jeune fille de douze ans, s'asseyent en rond sur de petits tabourets ou sur des pièces de bois, et prennent leurs grandes pipes à foyer noir.

Elles fument avec une satisfaction intense, aspirent lentement la vapeur favorite, et l'exhalent en légers tourbillons qui s'échappent de leurs narines. De temps à autre, elles se rafraîchissent la bouche avec des tranches de manioc ou avec un épis de maïs vert, cuit sous la cendre; puis quelque sujet d'entretien, d'une importance locale, fait déposer les pipes, et un babil animé rompt tout à coup le silence.

Après avoir loué vingt porteurs, dont le quart se hâta de prendre la fuite, et passé en revue les Béloutchis, qui nous avaient rejoints presque tous, je quittai Yombo le 18 décembre.

Le 22, le capitaine Speke nous rejoignit, suivi de trois charges de verroterie, de quatre d'étoffe, et de sept de fil de cuivre. L'étoffe était de la dernière qualité; la rassade, une porcelaine blanche du taux le plus bas, et des grains noirs sans valeur aucune : on les jeta, ne pouvant pas même les donner. On n'avait pas eu le moindre égard aux demandes de médicaments que j'avais réitérées mainte et mainte fois.

Le 24 décembre, déserta le dernier des six esclaves qui s'étaient chargés de transporter mon hamac.

Croyant sans doute que j'avais peu de temps à vivre, Ben-Sélim, les Béloutchis et leur djémadar avaient passé près de moi sans détourner la tête; le soleil était brûlant, ils se hâtèrent vers l'ombre et me laissèrent avec mes deux porteurs, au plus mauvais d'un fourré,

où le surlendemain fut assassiné un marchand arabe, appelé Sélim-ben-Masoud.

Je pus toutefois remonter à âne le jour de Noël et, traversant la partie occidentale du Ouilyankourou, je reçus l'hospitalité chez Sélim-ben-Séid, riche propriétaire, surnommé le Lion, sans doute à cause de sa taille herculéenne. Ce digne et généreux Arabe fit tous ses efforts pour me traiter le mieux possible : il me donna la chambre la plus fraîche de sa demeure, y fit placer un divan neuf, me procura de la viande, du lait, du miel, et me consacra sa soirée.

Arrivé à Masengé, le 26 décembre, après une marche insignifiante, j'atteignis le jour suivant le petit village de Kirira. J'étais loin de m'attendre à y être recueilli par deux Arabes : Masoud et Hamed-ben-Ibrahim.

Masoud, vieillard du clan des Béni-bou-Ali, connaissait personnellement les exploits de sir Lionel Smith. Il m'introduisit dans le village, bourgade enserrée par une haie de grands euphorbes, et me fit asseoir sur le divan du frais et spacieux vestibule de son tembé.

Les Arabes font grand éloge du climat de Kirira; ils le qualifient de baume; et certes, après avoir passé une nuit délicieuse dans le tembé de Masoud, je n'avais aucun motif pour en contester les vertus. Je me levai le lendemain matin merveilleusement dispos, et mon Goanais, qui la veille encore avait eu la fièvre, se sentit transformé.

Nous faisons trois courtes étapes, sans aucun incident, à travers cette jungle, percée de terrains mis en culture. Tout à coup le fourré se déchire, et l'œil découvre à l'ouest une plaine d'une fertilité admirable : c'est le district de Mséné, où nous arrivons le 30 décembre.

La caravane s'arrête pour se former en colonne, suivant l'usage; elle reprend sa marche avec pompe, et nous avançons, accompagnés d'un bruit effroyable.

Msséné, principal comptoir de la Terre de la Lune



Huttes à Msénė (page 168).

occidentale, est le chef-lieu des Arabes et des gens de la côte, qui, par antipathie pour leurs frères de l'Oman, ont déserté le Gnagnembé. Ce district avait pour chef, en 1858, le sultan Masanza; lui et son frère Funza, hospitaliers par nature, accueillaient bien les voyageurs, et surtout les Arabes, dont les mousquets avaient, quelques années auparavant, repoussé les bandits. Le pouvoir de ce chef était considérable, et les têtes de nombreux criminels, qui décoraient l'entrée de plusieurs de ses villages, donnaient la preuve qu'il en usait avec fermeté.

Mséné n'est pas une ville; c'est l'ensemble d'un certain nombre d'établissements épars qui n'ont de commun entre eux que le voisinage, et où l'on ne trouve rien de ce qui constitue la rue. Le voyageur peut y renouveler sa cargaison d'étoffes, de grains de verre et de fils métalliques, moyennant un prix légèrement plus fort que dans le Gnagnembé.

Comme on doit bien s'y attendre d'après la composition de sa population, Msêné est un lieu où l'orgie existe en permanence. Chaque jour tout le monde y est ivre, depuis le sultan et son conseil jusqu'au dernier esclave; aussi le relâchement des mœurs y dépasse-t-il tout ce qu'on peut imaginer.

Je réussis enfin, mais non sans peine, à partir de cette cité africaine le 10 janvier. Mes gens s'effrayaient tous du voyage; la ligne bleue des montagnes qui se dressaient vers le nord leur rappelait sans cesse les brigands, et ils savaient que, dans les endroits où les tribus sont mêlées, elles ne s'en montrent pas moins hostiles aux voyageurs.

Les hommes de Kidogo ne nous avaient pas encore rejoints; ce n'est que le 13 qu'on les vit apparaître; ils devenaient de plus en plus insupportables, et, de quelque importance que fût pour moi la perte d'une douzaine de mousquets, je jugeai nécessaire de me débarrasser d'eux. Le kirangozi et Bombay étant rentrés au service, l'expédition se remit en marche le 16. Deux

jours après, nous étions à Kajjanjiéri. C'est un cercle de cahutes ayant elles-mêmes la forme circulaire, et dont le climat est l'effroi des voyageurs. J'y pensai mourir. J'étais à deux mois de marche des secours de la médecine, et j'avais en perspective la partie principale de notre exploration. Je me consolai néanmoins : l'espérance est femme, le désespoir est homme, disent les Arabes.

Ben-Sélim, qu'on avait envoyé chercher, déclara par un *la haoul!* expressif que le mal était au-dessus de sa compétence. C'était une paralysie due à la malaria, paralysie familière à ceux qui ont vécu dans l'Inde. Je pus toutefois, suivant la prédiction du facteur de caravane, me mouvoir le dixième jour, et j'en profitai pour remonter à âne.

Il avait fallu rester à Kajjanjiéri jusqu'à ce qu'on eût pu trouver des hommes pour se charger de mon hamac, charge assez difficile. On persuada néanmoins à quatre individus, peu disposés à le faire, de me transporter à l'étape suivante, c'est-à-dire à Sagozi, où nous entrâmes le 21 janvier. Une fois arrivés là, ils acceptèrent de venir jusqu'au lac; on leur adjoignit deux autres porteurs, ils reçurent chacun douze mètres de calicot, et tous désertèrent au bout de huit jours, avant d'être à moitié chemin.

Le Sagozi, jadis province capitale de la Terre de la Lune, en est encore l'une des divisions les plus importantes et les plus civilisées. Ses habitants, la tribu noble des Calaganzas, sont des gens de belle race et dont la supériorité sur leurs voisins est notoire. Ils portent pour la plupart la jupe d'écorce teinte en noir. Lors de notre passage, ils avaient pour sultan Ryombo, vieil Africain doué d'une courtoisie toute chrétienne.

Le 31, après avoir passé la nuit à Roucounda, nous découvrons la plaine du Malagarazi. On s'arrête enfin auprès du village de Vouagnika ; nous y passons tout un jour à débattre le tribut avec les délégués de Mzogéra. Cet homme important, principal chef du Vinza,

est en outre seigneur de la rivière; et comme il peut vous en interdire le passage, et qu'il en use pour appuyer ses prétentions, chacun s'efforce de l'amadouer.

Le lendemain, on nous permet de camper dans un petit village appelé Ougaga, ainsi que le territoire qui l'environne. Nous y trouvons des vivres, et nous abordons la question du passage. Le sultan Mzogéra nous a octroyé, de par nos finances, le droit de traverser la rivière; à son tour, le moutouaré, seigneur du bac, exige le loyer de ses canots. Ce fut fort cher.

Enfin, le 4 février, nous nous trouvâmes tous sur la rive droite du fleuve, dans le district de Mpété.

N'est-il pas curieux que les Grecs aient placé leurs montagnes de la Lune et les Hindous leur Soma Giré, nom qui est probablement la version de l'autre, précisément dans le voisinage de la Terre de la Lune des Africains actuels?

Les vestiges d'une ancienne tradition nous représentent cette contrée comme ayant formé jadis un vaste empire sous l'autorité d'un seul chef. Suivant ce que racontent les anciens, le patriarche qui fut le père de la tribu devint après sa mort le premier arbre du pays, et donna son ombre à ses fils et à leurs descendants, dont le dernier mourut peut-être à la fin du XVII[e] siècle.

Ces lueurs conservées par la tradition indigène sur le passé de la Terre de la Lune sont d'accord avec ce que les Portugais racontaient de l'étendue et de la civilisation de ce royaume.

La contrée est demeurée le jardin de cette partie de l'Afrique. Sa beauté paisible repose agréablement la vue de celui qui vient de supporter l'éclat rutilant du Gogo et lui rappelle la verdure sombre et monotone des provinces orientales. De grands troupeaux de bêtes bovines, à la robe variée, aux flancs arrondis, à la bosse volumineuse, comme les races de l'Inde, se mêlent à des bandes considérables de chèvres et de moutons,

dispersées dans ces pâturages, et donnent à la campagne un air de richesse et d'abondance.

Les habitants y ont les traits beaucoup moins sémitiques que les tribus du littoral, et l'odeur que leur peau exhale, surtout après un exercice violent ou une vive émotion, établit leur parenté avec le nègre. Ils sont grands et bien faits; leurs membres annoncent la vigueur, et l'on ne voit de gens maigres, parmi eux, que les adolescents, les affamés et les malades. Enfin, ils passent pour être braves et pour vivre longtemps.

La marque nationale est une double rangée de cicatrices linéaires, pratiquées, par un ami, à l'aide d'un rasoir ou d'un couteau; ces cicatrices vont du bord externe du sourcil jusqu'au milieu des joues, et descendent parfois jusqu'à la mâchoire inférieure; chez quelques-uns, une troisième ligne part du sommet du front et s'arrête à la naissance du nez.

Ce qui caractérise les villages de la Terre de la Lune, ce sont deux ivouanzas, bâtis en général aux deux extrémités du bourg; l'un appartient aux femmes, et l'on ne peut pas y entrer; l'autre est celui des hommes, et les voyageurs y sont admis.

La séparation des deux sexes est complète dans cette région; ils ne mangent pas même ensemble et un bambin serait désolé de s'y asseoir à la table de sa mère.

Aujourd'hui la Terre de la Lune est morcelée entre une foule de chefs infimes, dont le titre est mtémé ou mouamé. Leur pouvoir est héréditaire; ils ont droit de vie et de mort sur leurs sujets, et rarement ils leur infligent une autre peine que la mort.

Outre les produits du domaine privé, les chefs tirent leurs revenus des présents que leur font les voyageurs, de la confiscation des biens, dans les cas de félonie et de magie; enfin du droit d'aubaine, et de la vente de leurs sujets. C'est à eux qu'appartiennent l'ivoire que l'on trouve dans les jungles et tous les effets des esclaves décédés.

Les chefs les plus puissants de toute la province sont ceux de Msénê, de Kirira et du Gnagnembé. Les détails que nous avons, à la fin du chapitre précédent, reproduits sur le dernier de ces tyrans, nommé Foundikira, peuvent donner une juste idée du gouvernement des autres.

CHAPITRE XIII

LE LAC TANGUÉGNICA (1)

Perspective du grand lac. — Kéhouili, la grande ville du Djidji. — Son négoce. — Le logis de Hamed. — Cannéna. — Excursion inutile de Speke auprès de Ben-Souleyam. — Rivière au nord du lac. — Ile de Bangoué. — Navigation. — Ile de Bouéri. — Ses habitants sont anthropophages. — Le pays de Vira. — Les trois fils de Marouta. — Le Rousizi paraît tomber dans le lac au lieu d'en sortir. — Rentrée pompeuse à Kéhouili. — Ce qu'on savait jusqu'ici du Tanguégnica. — Altitude de ce lac.

Nous étions entrés le 4 février dans le district de Mpété, sur la rive droite du Malagarazi, région fiévreuse et où les moustiques nous dévoraient même en plein jour. Le 8, nous passions un affluent du fleuve, la Rousougi ; puis successivement la Rougouvou et l'Ouvoungoué. Enfin, le 13, l'épais rideau de grandes herbes où nous étions enfouis se transforma peu à peu en une forêt clair-semée. Au bout d'une heure, comme nous entrions dans une petite savane, le foundi qui nous accompagnait courut en avant, et changea de direction. Je le suivis, ne me doutant pas de la responsabilité qu'il avait prise.

Une montagne escarpée, maigrement couverte d'arbres épineux, fut escaladée à grand'peine. Arrivés au sommet, nous nous arrêtâmes pendant quelques ins-

(1) Voir à l'introduction les motifs de cette orthographe. — J. B.

tants ; nos bêtes refusaient d'avancer ; l'âne de mon compagnon était mort dans l'escalade. « Quelle est cette ligne étincelante ? demandai-je à Bombay. — Je crois que c'est de l'eau, » répondit-il.

La disposition des arbres et le soleil qui n'éclairait qu'une partie du lac en réduisaient tellement l'étendue que je me reprochai d'avoir risqué mes jours, sacrifié ma santé pour si peu de chose ; et maudissant l'exagération arabe, qui avait encouragé ma folie, je me proposai de revenir sur nos pas et d'aller explorer le Nyanza.

Je m'avançai néanmoins, la scène se déploya tout à coup, et me plongea dans l'extase.

Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanguégnica mollement couché au sein des montagnes, et se chauffant au soleil des tropiques. A vos pieds, des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule avec peine ; au bas des précipices, une étroite ceinture d'un vert d'émeraude, qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable, aux reflets d'or, frangé de roseaux et déchiré par les vagues.

Par-delà cette ligne verdoyante, le lac étend, sur un espace de cinquante à cinquante-six kilomètres, ses eaux bleues, que le vent d'est argente de petits croissants d'écume. A l'horizon, une haute muraille d'un gris d'acier, coiffée de vapeurs légères, détache sa crête déchiquetée sur un ciel profond, et laisse voir, entre ses déchirures, marquées d'une teinte plus sombre, des collines arrondies qui paraissent plonger dans la mer.

Ce fut une ivresse pour l'âme et pour les yeux ; j'oubliai tout : dangers, fatigue, incertitude du retour. J'aurais accepté le double des maux que nous avions eu à subir ; et chacun partageait mon ravissement.

Le lendemain, nous faisions voile de Kéranga vers Kéhouili. Le paysage avait une beauté qui passe toute description. Les formes variées et pittoresques des montagnes étaient d'un azur qu'empourprait la rougeur

du matin; l'onde avait une éclatante transparence qui scintillait au soleil comme des flots d'or. Mais, à mesure que nous approchions de notre destination, j'étais étonné de ne pas découvrir quelque indice d'un centre populeux.

D'après ce que m'avaient dit les Arabes, je m'attendais à trouver un port et un marché plus importants et plus vastes qu'à Zanzibar. Je devais à la carte des missionnaires de Mombaz des idées erronées sur la *ville d'Oujiji*. Peu à peu, les hippopotames se montrèrent plus timides, et les pirogues plus nombreuses : c'étaient des monoxyles de pêcheurs et canots de transport, sillonnant le lac seul à seul, ou retirés de l'eau, et groupés sur les bancs de sable jaune, qui mouchetaient les abords de la côte.

On nous poussa dans une trouée, faite au milieu de plantes aquatiques, l'eau décrut rapidement, et la barque s'arrêta sur un fonds de galets, où elle échoua tout à coup : tel est le débarcadère, le quai du grand Djidji.

Sur la rive, quelques huttes éparses, en forme de ruche, et du modèle le plus humble, représentent la cité. Nous fîmes à peu près cent pas au milieu d'un bruit de voix, de tam-tams, de trompettes, qui défie toute description. Suivis d'une foule à peau noire, dont la surprise faisait sortir les yeux de la tête, nous passâmes à côté d'un prétendu bazar, dont le titre seul rappelle la civilisation arabe, et je fus conduit à une maison délabrée que le propriétaire, Hamed-ben-Sélim, avait abandonnée aux esclaves et aux tiquets.

Il serait difficile de déterminer la hauteur moyenne de cette vallée du Malagarazi, dont l'altitude varie continuellement; tout ce que nous en pouvons dire, c'est que la plus grande élévation que nous ayons constatée est de cinq cent soixante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer

Quant à Kéhouili, c'était, en 1858, le chef-lieu du Djidji. Les Arabes, pour y venir de la côte, mettent

ordinairement six mois; ce voyage nous en avait pris sept et demi.

Les Arabes séjournaient depujs dix ans déjà dans la Terre de la Lune lorsqu'ils s'étaient mis à pousser leurs expéditions commerciales jusqu'ici. La situation leur avait paru favorable à l'établissement d'un comptoir; mais le climat en était insalubre; les populations hostiles et le cabotage du lac amenèrent de trop fréquents désastres; en sorte que Kéhouili, la place du Djidji, n'a jamais acquis l'importance de Cazê ni même de Msénê.

Le marché y est bien approvisionné : excepté pendant les pluies excessives, on peut toujours s'y procurer du poisson, qui est invariablement vidé avant d'être mis en vente. Le miel y abonde, après la saison pluvieuse; et, quand on est bien avec le chef, on peut, chaque jour, y acheter du lait et du beurre. Des chèvres de belle espèce et des moutons à longue queue y sont amenés du voisinage, d'où l'on apporte en même temps des œufs et de la volaille, auxquels ne touchent pas les indigènes.

La valeur croissante des esclaves et de l'ivoire a forcé les Arabes à pousser leurs explorations au delà du Tanguégnica; cependant le Djidji est resté le grand comptoir de la traite dans ces parages; mais les indigènes, en voulant jouer au plus fin, ne tarderont pas à ruiner cette espèce de commerce où ils vendent à bas prix avec 'espoir de s'indemniser en facilitant la désertion des vendus. Si cela continue, les Arabes transporteront le siége de leurs opérations dans un district dont les habitants seront plus sensés ou moins habiles.

Ici comme ailleurs les deux sexes mettent leur joie et leur orgueil à ruisseler d'huile; et certes ils n'envisagent pas la propreté comme une vertu. Rarement ils laissent pousser leur chevelure, quelquefois la tête est complétement dénudée; mais la dernière élégance, heureux compromis entre ces deux extrêmes, est de se tailler les cheveux en petites houppes de fantaisie : croissants, pompons, cimiers et crêtes, surgissant à

droite, à gauche, sur le front, ou à l'arrière d'un crâne soigneusement rasé. La jupe d'écorce, appelée *mbougou*, est toutefois d'un usage plus général qu'ailleurs; c'est même dans ce pays que nous la voyons devenir d'un emploi régulier. Faite avec le liber macéré de différents arbres, surtout avec celui du mrimba et du sagoutier raphia, elle remplace la cotonnade chez les habitants du Roundi, du Caragoué, et des royaumes baignés par les lacs. Bien qu'il soit solide, et qu'il dure assez longtemps, le mbougou n'est jamais lavé. Après quelques mois d'usage, quand il est par trop sale, on enlève cet excès de crasse avec du beurre frais ou fondu.

Outre les ceintures, les spirales de fil de fer et de laiton qui couvrent les bras et les jambes, les masses de porcelaine blanche, de verroterie bleue, de grosses perles de Nuremberg, les anneaux massifs de métal et d'ivoire, communs à toutes ces tribus, les habitants du Djidji portent des chapelets de petites coquilles roses.

Une autre particularité de leur costume est une petite pince en fer ou en bois qu'ils suspendent à leur cou et dont l'usage est fort original, comme on va le voir. Chaque indigène est pourvu d'une petite gourde, tranchée à mi-corps, ou d'un pot minuscule en terre noire, presque rempli de tabac; au moment d'en user, le priseur met de l'eau dans son petit pot, l'exprime du tabac qui s'en imprègne, se la verse dans le creux de la main, la renifle, et prend ses pinces, dont il se ferme les narines; sans cet instrument, il serait obligé de se servir de ses doigts pour retenir le précieux liquide.

Le pays de Djidji, en 1858, était gouverné par Rousimba, qui avait sous ses ordres plusieurs *moutouarés* ses vassaux, un dans chaque établissement, tels que Cannéna pour Kéhouili. Ces chefs, outre les présents d'arrivée ou *mégoubico* qu'ils donnent aux caravanes, sont tenus, au départ, de leur fournir six ballots de grain s'ils ont eu à se louer d'elles; ces cadeaux sont appelés « les heureux auspices » ou *rangozi*.

Dès que je me fus installé dans la maison de Hamed, mon premier soin fut d'en purifier l'intérieur, en y brûlant de la poudre et de l'assa fœtida. J'avisai ensuite aux réparations indispensables; mais celles-ci ne marchèrent pas avec autant de promptitude : les enfants de Ben-Sélim étaient trop paresseux pour m'aider, et nos porteurs, ayant dépensé tout leur salaire en esclaves, saisirent la première occasion pour prendre la fuite. Néanmoins, avec l'assistance d'un ouvrier de la côte, je réparai la toiture, que l'herbe avait envahie; je me fis, en bois, deux espèces de divans qui me servirent de siége et de table, et je construisis des banquettes d'argile qui régnèrent autour de la chambre. Mais ce dernier meuble ne fut qu'à l'usage d'énormes termites, dont les légions pressées y affluaient chaque matin. La toiture, malgré l'enduit supplémentaire dont nous l'avions recouverte, n'en laissa pas moins filtrer l'eau comme une passoire. Des masses de boue se détachèrent du plafond et des murailles détrempées, et un jour la moitié de l'édifice s'écroula par une violente averse. Il en résulta que nos livres pourrirent; que nos papiers, couverts de taches et de moisissure, devinrent illisibles, et que nos collections de plantes furent entièrement perdues.

Le lendemain de mon arrivée, j'avais reçu la visite de Cannéna. On m'avait tenu sur son compte d'assez mauvais propos. Son prédécesseur, Cabéza, fort aimé des Arabes, était mort deux mois auparavant, laissant un fils dans sa dixième année; celui-ci, par conséquent, avait besoin de tutelle; et Cannéna, simple esclave, ayant eu l'art de plaire aux veuves du défunt, s'était fait adjuger le pouvoir pendant la minorité du noble enfant.

Ce drôle se présenta vêtu de drap fin, coiffé d'un turban de soie, qu'il avait emprunté à l'un de mes Béloutchis, avec l'intention de me séduire par sa toilette. Il en fut pour ses frais : je n'ai jamais rien aperçu de plus ignoble. L'affreux personnage ne s'en montra pas moins d'un

politesse remarquable : il me présenta, comme délégués du grand Rousimba, deux gentilshommes couverts de tabliers d'écorce, les plus étroits et les plus crasseux qu'on pût voir, portant chacun une hache d'armes en miniature et chargés de recueillir le tribut. Puis Cannéna parla de commerce, et pour engager les affaires m'envoya une belle dent d'éléphant, de plus de trente kilos, représentant presque deux charges de porcelaine bleue, qui est la valeur en usage pour la troque de l'ivoire. Je lui renvoyai le lendemain sa défense, en lui faisant répondre que j'étais venu au Tanguégnica pour en visiter les rives en qualité d'employé de mon gouvernement, non pour y faire du trafic. J'avais tort; je recommande à mes successeurs de se faire passer pour marchands.

Mon étrange réponse éveilla non-seulement la surprise des indigènes, mais leurs soupçons et leur malveillance. « Ils vivent sans rien faire ! » s'écria cette race mercantile; et je fus prié de déguerpir beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu. J'offris, en compensation des bénéfices qu'ils auraient pu faire avec nous, de payer, pour ne rien vendre, ce que les autres déboursaient pour trafiquer : taxes douanières, péages, droits et profits. Je m'exécutai sans retard ; ce qui n'empêcha pas Cannéna et ses gens de me témoigner leur mauvaise humeur par une série de persécutions.

Avouons d'ailleurs que j'avais, sans le vouloir, excité la colère de Cannéna. En effet, le lendemain de la visite qu'il m'avait faite en si brillant appareil, il était entré chez moi brusquement, la tête découverte, une ou deux lances à la main, et une houppe de peau de chat sauvage en guise de jupe. Ce déshabillé m'empêchant de le reconnaître, il fut mis à la porte, ce dont il s'offensa mortellement.

Tout d'abord l'humidité pénétrante du climat nous éprouva singulièrement; peut-être aussi l'abondance des vivres — poisson frais et légumes — entraîna-t-elle quelques excès de notre part; toujours est-il

que nous tombâmes tous malades et perclus de douleurs.

Il devenait indispensable de secouer notre léthargie, mais il fallait aller de l'autre côté du lac demander à Ben-Souleyam de nous louer son *daou*, la seule embarcation à voile qu'il y eût sur ces eaux. Ben-Sélim n'eut pas le cœur d'y aller. Le capitaine Speke s'en chargea et, après maints délais, partit le 4 mars, abondamment pourvu de provisions et en compagnie de deux Béloutchis, outre Gaetano et Bombay. Son absence dura vingt-sept jours qui s'écoulèrent pour moi plus rapidement qu'on ne serait tenté de le croire.

Vers la fin de chaque jour, faisant un effort, j'allais m'asseoir devant la porte afin de jouir de la vue délicieuse de cette nature vierge et de la rêverie qu'elle inspire. C'était un endroit charmant, un de ces lieux de repos où les visions flottent devant les paupières demi-closes, et où le mirage qui passe en rougissant prête un corps à vos songes. Il me rappelait les plus doux horizons de la Méditerranée : c'était le même sourire des vagues, le même azur de la nappe transparente s'empourprant au loin des teintes vineuses de la rive; la même clarté, jeune et pure, des premières heures du soir; le même éclat du soleil couchant, dont la radieuse traînée de rubis et d'or forme le portail d'un monde situé au-delà des cieux ; la même grâce fugitive du crépuscule ; et, quand la nuit couvre la terre, le même torrent lumineux et limpide que la lune épanche sur les montagnes boisées.

Enfin, le 29 mars, le bruit des mousquets annonça le retour du capitaine Speke ; la mousson avait épuisé sur lui toutes ses fureurs. Je n'ai jamais vu d'homme aussi complétement trempé ; il en était moisi, et réalisait, dans toute son étendue, l'expression française : mouillé jusqu'aux os. Son bagage ne valait pas mieux que lui ; ses armes étaient couvertes de rouille, et sa poudrière, à l'épreuve du feu, avait laissé pénétrer l'eau. Je fus horriblement désappointé.

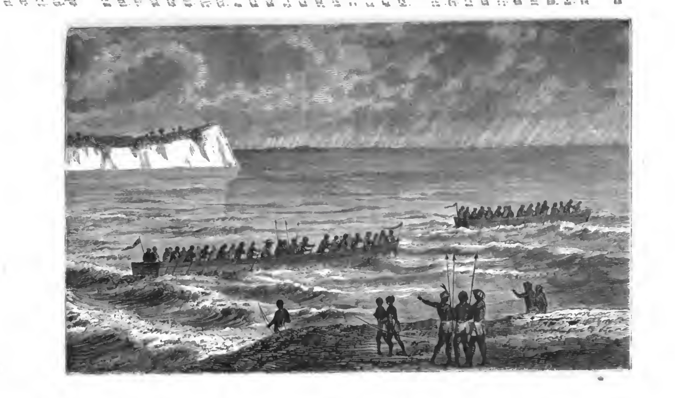
Il revenait sans bateau et sans vivres, de son expédition.

Le point de ses récits qui me toucha le plus, ce fut celui qui concernait un rapport de Hamed-ben-Souleyam, d'après lequel celui-ci, en dépit d'une flottille de trente à quarante pirogues qui s'opposaient à son passage, avait pénétré vers le nord du Tanguégnica jusqu'à l'endroit où il avait senti le courant d'une grande rivière sortant du lac. Ce cheik avait appuyé son mensonge, comme je le crus plus tard, sur des preuves; mais alors, plein de l'espoir de faire quelque grande découverte relative aux sources du Nil, je me résolus à scruter ce mystère.

Après quelques préparatifs dont fut chargé Ben-Sélim, je fis demander Cannéna, qui se disposait à naviguer vers le nord. Il consentait à me prendre à bord de sa pirogue; mais lorsque je lui demandai ce qu'il exigeait pour me conduire à la rivière, il lâcha une volée d'imprécations, et s'enfuit en bondissant comme un babouin enragé. Ce refus était loin de m'étonner; mais, tout décidé à visiter l'origine de l'affluent qu'on m'annonçait, j'offris une somme si exorbitante à Cannéna, que celui-ci finit par consentir à toutes mes demandes.

On s'embarqua le 10 avril pour l'île déserte et verdoyante de Bangoué qui est située en face de Kéhouili. Le 12, notre navigation commençait en vérité. Mon canot, portant pour la première fois sur ces eaux lointaines le pavillon qui, depuis mille ans, brave la tempête et les combats, sortit de la crique de Bangoué, suivi de l'embarcation du capitaine Speke, doubla la pointe qui sépare la baie du large, et se dirigea vers la région inconnue qui forme la partie septentrionale du Tanguégnica.

Pas plus que les autres riverains du lac, notre équipage ne rame ni avec régularité ni en silence. Ces fils de l'Onde, comme ils se nomment, accompagnent le jeu des pagaies d'un houloulement prolongé et mélancolique, émis par des solistes auxquels répond la voix



Navigation sur le lac Tanguéghica (page 182).

gémissante du chœur; de temps à autre s'élèvent les cris de joie aigus des adolescents, qui produisent sur les adultes une violente excitation, et le bruit des cornets et du tam-tam, que font retentir plusieurs virtuoses à l'avant de chaque canot. Ce tapage, aggravé par l'imitation chevrotante de ces instruments, due aux poumons d'airain des jeunes gens de l'équipage, ne vous laisse de répit que lorsque la terreur paralyse tous les gosiers.

Si deux canots marchent de conserve, la lutte est perpétuelle; c'est à qui prendra la tête. Il en résulte un choc; tout le monde crie, et la difficulté de se servir des pagaies, enchevêtrées les unes dans les autres, est un prétexte de repos, de babillage et d'injures, sans lesquelles, dans ce pays-ci, la conversation tomberait immédiatement.

A différents intervalles on s'arrête pour manger, boire et fumer; toutes les heures on bourre sa pipe de chanvre, et l'on se remet à pagayer, en se livrant aux cris convulsifs et à la toux, qui résultent de l'emploi de ce narcotique. Mais, si les haltes sont nombreuses quand il s'agit des habitudes ou des caprices de nos hommes, il est impossible d'obtenir le moindre temps d'arrêt lorsque c'est nous qui devons en profiter.

En conséquence, jamais je n'ai pu m'assurer de la profondeur du lac qui, d'après les indigènes, ne pouvait être aisément mesuré que sur les bords. L'équipage aurait mieux aimé me voir au fond de l'eau que de s'arrêter un moment pour une telle opération. Il lui arrivait, dans les instants les plus précieux, de perdre une demi-heure à prendre un poisson mort qui flottait près du canot. Jamais on ne passait devant un village sans qu'une dispute s'élevât, les uns voulant aborder, les autres s'y opposant par pur esprit de contradiction. La querelle va son train et, si le canot aborde, ce qui arrive presque toujours, les rameurs s'élancent sur la rive, sans consulter autre chose que leur propre inclination. En effet, les haltes ne se font ni à heures fixes

ni dans un dessein déterminé. Après le débarquement, chacun s'écarte : les uns, pour chercher des vivres et du bois ; les autres, pour dormir sous les abris improvisés.

Quand les indigènes s'éloignent de chez eux, ils multiplient les haltes, ils font dormir le mouvement de leurs rames; on n'avance point. Au retour, ils vont d'une vitesse si furieuse qu'ils mettent votre vie en danger.

Malgré l'insalubrité du climat, qui passe continuellement d'un froid humide à une chaleur suffocante, les équipages nombreux et bien armés s'arrêtent dans le Roundi à Vouafagna, pour y prendre une nourriture copieuse, quand ils se dirigent vers le nord, et pour embarquer des provisions lorsqu'ils retournent chez eux. C'est du reste à ses ondées perpétuelles, entremêlées de rayons ardents, que ce district doit sa fertilité.

L'inhospitalité des indigènes ne permet pas qu'on commerce avec eux ni qu'on voyage en traversant le Roundi. Notre équipage se dispose donc à s'éloigner de leur littoral et à franchir le Tanguégnica, divisé à cette latitude par l'île de Bouéri.

La seule qui soit au centre du lac, cette île est un rocher de trente-cinq à quarante-cinq kilomètres de longueur, sur sept à neuf de large dans sa plus grande étendue ; le grand axe en est renflé en dos d'âne, et tantôt la roche s'incline vers la surface de l'eau, tantôt elle se dresse en falaise abrupte, déchirée, çà et là, par des gorges plus ou moins étroites. Verte du sommet jusqu'à la base, Bouéri est enveloppée d'une végétation peut-être encore plus riche, plus abondante que celle des bords du lac. En maint endroit le sol y paraît soigneusement cultivé; mais l'étranger n'y aborde qu'aux principaux établissements, parce que les flancs boisés de ses collines abritent une population redoutable, et chaque fourré, du moins on le suppose, y recele d'âpres chasseurs en quête de proie humaine.

Le 18 avril, le jour se leva sombre et menaçant; de gros nuages violacés cachaient la partie septentrionale du nord du ciel; on chargea néanmoins, et l'on se dirigea vers l'île. A peine les rameurs étaient-ils à leur banc, qu'ils retournèrent au rivage pour y prendre quelques charges de manioc. Le capitaine et moi nous restâmes chacun dans nos pirogues. Tout à coup j'entendis un vacarme inusité; nos matelots s'armaient en toute hâte, et Khoudabach, poursuivi par une légion de noirs qui avaient la lance au poing, gravissait la falaise, tandis qu'un sauvage entièrement nu gambadait, en brandissant d'une main le sabre du Béloutchi, dont il avait le fourreau dans l'autre. Cannéna sanctionnait le tumulte de sa présence; mais les éclats de rire de la foule ne témoignaient d'aucune colère.

Il paraît qu'un Djidjien, esclave de Khoudabach, avait profité de ce débarquement imprévu pour déserter. Le propriétaire avait réclamé son homme à Cannéna, qu'il accusait d'avoir favorisé la fuite de l'esclave; le chef voulait me soumettre leur différend, mais le Béloutchi, perdant patience, avait tiré son sabre, et quarante individus l'avaient désarmé, battu et pourchassé, comme il est dit plus haut. Dès que je pus me faire entendre, j'appelai Khoudabach; au lieu de me répondre, il somma Djélaï, son collègue, de le rejoindre avec armes et bagages. Cannéna essaya de le faire changer d'avis; ne pouvant y parvenir, il donna l'ordre de s'éloigner, et jeta huit mètres d'indienne à Khoudabach pour que celui-ci pût retourner au gîte sans souffrir de la faim. J'admirai cette conduite libérale, jusqu'au moment où on me la fit payer.

Nos fugitifs atteignirent Kéhouili sains et saufs, et opposèrent aux railleries de leurs camarades l'exposé des injustices dont ils se prétendaient les victimes.

Enfin le lendemain, nous reprîmes notre direction vers Bouéri, dont la ligne verte se déployait en face de nous. Le vent gonflait les eaux du lac et les soulevait en lames pressées, qui nous trempèrent jusqu'aux os,

en attendant que le soleil, réfléchi par ces ondes scintillantes, nous brûlât jusqu'au vif.

A dix heures, on s'arrêta pour manger et pour fumer ; vers deux heures, le vent et les vagues se relevèrent, nous prîmes un nouveau bain, et il fallut constamment vider l'embarcation pour l'empêcher de couler. Enfin, après une séance de neuf heures, nos canots atteignirent une grève étroite et jaune, pareille à celle du rivage, et qui forme la côte orientale de l'île. Nos pagayeurs y descendirent immédiatement pour se sécher, et pour faire cuire du poisson mort, qui, en flottant sur le lac, s'était pris dans la bouée de leur filet. Trop forte, suivant notre odorat, la putridité de ce mets en faisait pour eux un morceau de choix. Le repas terminé, on se dirigea un peu au nord et l'on gagna Mzimou ; nous y trouvâmes beaucoup de canots et une foule d'indigènes accourus pour troquer l'ivoire, les esclaves, les chèvres, le grain et les légumes, contre du sel, des colliers, de l'étoffe et du fil métallique.

Nous devions rester à Mzimou jusqu'au lendemain matin. Cannéna m'avait déjà réclamé soixante-dix khétés de porcelaine bleue (1) pour la sauvegarde qu'il me donnait par sa présence, quand, vers six heures du soir, il vint m'annoncer qu'il fallait partir immédiatement. On se précipita dans les canots; et après une course de deux heures, par un clair de lune splendide, éclairant une scène à la fois sauvage comme un Salvator Rosa, paisible et magistrale comme une toile du Poussin, nous doublâmes la pointe nord de Bouéri, et nous allâmes relâcher sur la côte occidentale de l'île, dans une petite baie appelée Mtouvoua; les tentes furent dressées sur la plage, et la nuit s'y passa tranquillement.

Le 23, en quittant cette baie, nous cinglâmes vers la côte occidentale, où nous abordâmes à Mourivoumba.

(1) Le khété, qui vaut à Zanzibar de 5 à 15 centimes, contient 150 perles. — J. B.

Les montagnes, les crocodiles, la malaria et les indigènes y inspirent une égale terreur. Le sol appartient aux Bembés, que la carte des missionnaires de Mombas désigne avec exactitude sous le nom d'anthropophages. C'est à leur apathie qu'ils doivent cette odieuse coutume : au lieu de cultiver la terre qu'ils habitent, et qui est la plus fertile du monde, ils se nourrissent de charogne, de vermine, de larves et d'insectes, et poussent la paresse jusqu'à manger l'homme crû ; au moins d'autres le font rôtir.

Toute la population du hameau se rassembla pour nous regarder, l'œil fixe et la gueule béante; mais, bien qu'on pût voir sur toutes les figures l'expression d'une faim chronique, les pauvres diables, timides, fuligineux, rabougris et dégradés, nous parurent moins dangereux pour les vivants que pour les morts. Afin de les tenir en respect, Mabrouki, mon servant d'armes, eut l'idée, à la nuit tombante, de décharger ma carabine au milieu du village. Des cris effrayants s'élevèrent de toutes parts, ainsi que des invocations au Mourroungouana; heureusement qu'il n'y avait pas de blessé.

Le 26 avril, après avoir ramé trois heures, nous arrivâmes, dans l'après-midi, à la partie du rivage où se tient le marché du pays de Vira. La foule accourut pour saluer nos pirogues; et ce fut un concert habituel de beuglements, de cris suraigus, de chants criards, accompagnés des tambours, des cornets, des tam-tams de l'orchestre indigène. Les capitaines de nos canots répondirent à cet accueil par une danse analogue à celle des ours, qu'ils exécutèrent sur la grève, tapissée des nattes de l'équipage; ils pirouettèrent sur les talons, bondirent et s'accroupirent alternativement de l'air le plus solennel. Pendant ce temps-là, nos rameurs, découvrant leurs mâchoires par une grimace qui voulait être un sourire, frottaient leurs pagaies contre les flancs des canots; cet usage vient probablement de l'habitude où l'on est, dans cette région, de se saluer en se frictionnant les côtes avec les coudes.

Immédiatement après la danse, Cannéna alla faire une visite à Marouta, le mouami, qui possède un établissement sur une hauteur voisine.

Le 28 avril. toutes les espérances que j'avais gardées, en dépit de ma raison, furent complétement anéanties. J'eus la visite des trois fils de Marouta; les plus beaux hommes que j'aie vus au bord du lac : une tête bien faite, des traits réguliers, une physionomie agréable, des yeux superbes, de vrais diamants enchâssés dans de l'opale, un corps et des membres athlétiques admirablement proportionnés, une peau fine et lustrée, dont un manteau flottant à raies jaunes et rouges, une profusion de bracelets et de colliers d'ivoire, des dents fines et blanches comme des perles, faisaient ressortir le noir de jais. La rivière qui devait s'échapper du Tanguégnica fut immédiatement sur le tapis; ils la connaissaient tous les trois, m'assuraient qu'ils l'avaient vue, s'offraient de m'y conduire, mais affirmaient (et chaque assistant confirma leurs paroles) que le Rousizi, au lieu de s'échapper du lac, y apporte ses eaux.

Je me sentis défaillir. Il me fallait renoncer au beau rêve que m'avait fait faire le mensonge de Ben-Souleyam. Bombay, quand je l'interrogeai à cet égard, m'assura pourtant que le capitaine Speke avait mal compris le cheik; que celui-ci n'avait pas parlé d'une rivière *sortant* du lac; et il ajoutait qu'il était fort convaincu que jamais l'Arabe n'avait dépassé la grande île.

Cependant je ne renonçais point au projet d'explorer la pointe septentrionale du lac; mais, quand j'en exprimai le désir, personne ne voulut m'accompagner. Bekkari et Medjid, deux jeunes gens qui faisaient dans ce pays des affaires pour Séid-ben-Medjid, répondirent qu'ils n'entreprendraient pas ce voyage pour dix fois la somme que je leur offrais, et qui était cependant exorbitante; les fils de Marouta, qui m'avaient proposé leur escorte, me la refusèrent dès que je la demandai; et lorsque je rappelai à Cannéna ses engagements, et les objets qu'il avait reçus d'avance pour les remplir, il

bondit et prit la fuite. Plus tard il déclara qu'il serait venu volontiers, mais que ses rameurs lui avaient refusé leur assistance; peut-être disait-il vrai.

Le commerce du Vira est important; la place est très-fréquentée en raison de l'abondance et du bas prix des vivres; c'est le grand entrepôt d'esclaves, d'ivoire, de grains, de vêtements d'écorce, d'objets en fer de la région septentrionale du lac, et, dans la saison des voyages, il est rare qu'un jour se passe sans que plusieurs pirogues viennent y chercher des marchandises ou des provisions de bouche.

Un orage semblait se brasser au nord, d'où vient ici la tempête, et nos rameurs, qui craignent le vent et les vagues, insistèrent pour partir; c'était le 6 mai, à dix heures du matin. Après avoir touché aux lieux que nous avons décrits dans les pages précédentes et revu les anthropophages de Mourivoumba, nous franchîmes, sans autre mésaventure que le mauvais temps, la branche supplémentaire du canal qui sépare Bouéri de la côte. Vers sept heures nous abordions à Vouafanga, notre première station dans le Roundi.

Aucune difficulté ne pouvait plus nous assaillir. Le jour suivant, nous frottions nos pagaies contre le flanc des canots pour célébrer notre retour : on arrivait à Gnasanga, et le soir nous couchions à Bangoué.

Un légitime orgueil nous empêchait de rentrer dans nos foyers en nous glissant dans l'ombre : nous étions des héros, les braves des braves; il nous fallait le grand jour, le regard des belles et les acclamations des vaillants.

Le 13 mai de grand matin, poussant des cris, tirant nos mousquets, hurlant, chantant, frappant nos tambours, soufflant dans nos cors, faisant un abominable vacarme, nous apparaissions devant la plage qui sert de port à Kéhouili.

Ce fut un véritable triomphe.

Cette expédition nautique avait duré plus d'un mois, du 10 avril au 13 mai, et avait été une rude épreuve.

Non-seulement, comme on l'a vu, nous y avions de l'eau jusqu'aux genoux, mais il était impossible de s'étendre dans les pirogues, même de s'y appuyer; c'est tout au plus si nous pouvions y tenir, et, quand nous débarquions, nous n'étions guère mieux qu'à bord.

La population, surtout dans les districts éloignés, se montrait plus bruyante, plus importune même que les indigènes du Gogo. On ne s'imagine pas cette faculté d'ébahissement; nous nous faisions l'effet d'ours aux abois. A peine étions-nous arrivés, que les habitants nous entouraient, nous examinaient sans relâche; ils se mettaient sur la pointe des pieds, s'accroupissaient, et tendaient le cou, à droite, à gauche, pour varier la perspective.

Quant à nos Goanais, dont les opérations culinaires étaient considérées comme un miracle, on leur faisait presque autant d'honneur qu'à nous-mêmes.

Singulière chose! en dépit de toutes ces misères, notre santé s'améliora sensiblement. C'est à dater de cette promenade sur le lac, où nous étions nuit et jour dans l'eau ou dans la vase, que je me sentis marcher vers une entière guérison. Peut-être le moral y fut-il pour quelque chose: ma mission était accomplie, et cette pensée me délivrait d'une inquiétude écrasante.

Le lendemain de notre retour (14 mai) se termina la mousson; après six mois d'ouragans, de pluie incessante, de nuages et de brouillard, nous eûmes de fraîches et pures matinées, un soleil radieux, et des nuits délicieuses. Tout ce que l'on découvre dans cette nature est beau, tout ce qui affecte les sens est plein de douceur; mais les plaisirs que vous prodigue cette sirène vous ont bientôt blasé. Appauvri sans doute par un climat énervant, l'esprit succombe sous le charme; et rassasié de cette exubérance, il soupire après l'avare pauvreté du désert. Je n'ai jamais éprouvé cette tristesse en Égypte ou en Arabie, je l'ai toujours ressentie dans l'Inde.

Quelques jours après notre retour, le 22 mai, une

vive mousquetade nous annonça l'arrivée d'une caravane, qui venait bien à point nous sauver de la détresse en nous apportant de quoi solder nos dépenses jusqu'à la Terre de la Lune; mais elles ne pouvaient pas nous mettre à même d'explorer la partie méridionale du lac, ainsi que j'en avais fait le projet; encore moins, de revenir par le pays du Kézembé et par Quiloa, comme je l'avais rêvé.

Bien qu'il soit au centre de l'Afrique intertropicale, où jusqu'en 1858 pas un Européen n'avait encore pénétré, le lac Tanguégnica n'en a pas moins une tradition historique, dont l'origine remonte à plus de trois siècles.

Des rapports sur une grande mer intérieure de l'Afrique, rapports dus en partie à des indigènes, atteignirent les établissements portugais des deux côtes. Les détails que l'on doit à de Barros, imprimés en 1582, fournissent, à l'égard de cette nappe d'eau, sur son étendue, les ressources qu'elle offre à la navigation, et sur l'île de Bouéri, des renseignements dont l'exactitude se mêle à de singulières erreurs. Quelques années plus tard (1592), Pigaffetta, résumant les informations recueillies par les Portugais, affirme qu'il n'existe aux confins de l'Angola et du Monomatapa qu'un seul lac (le Nyassa), mais qu'il y en a deux situés à six cent cinquante kilomètres l'un de l'autre, à peu près sous le même méridien, et non pas l'un au couchant, l'autre à l'orient, comme le supposait Ptolémée; il ajoute que le Nil y prend naissance (1).

Le Tanguégnica, situé par 27 degrés de longitude Est, c'est-à-dire au tiers oriental de la largeur de l'Afrique, se trouve au centre de la longueur de ce continent. Par l'ensemble de sa formation, il éveille, ainsi que la Mer Morte, le souvenir d'un fait igné; c'est un bassin volcanique, et non pas, comme le Nyanza, un

(1) Les deux lacs situés à la même latitude, dont parle Ptolémée et où le Nil prend sa source, peuvent être ceux qu'ont découverts Speke et Baker. — J. B.

vaste réservoir constitué par le drainage des terrains supérieurs. La falaise qui entoure ce bassin d'une muraille à peine ébréchée, et rarement onduleuse, paraît avoir de six cents à neuf cents mètres au-dessus de la surface de l'eau.

La longueur totale du lac peut être de quatre cent cinquante kilomètres.

La nappe d'eau, sous le parallèle de Kéhouili, place principale du Djidji, paraît avoir de cinquante-cinq à soixante kilomètres de large ; mais l'irrégularité de ses bords, à la fois sinueux et profondément découpés, rend ce calcul très-difficile.

Son altitude, mesurée à l'eau bouillante, est de cinq cent soixante-quatre mètres au-dessus de la mer, et d'environ six cents mètres au-dessous du plateau de la Terre de la Lune et de la surface du Nyanza de Kéréoué (1). Cette différence de niveau, alors même que des montagnes ne s'y opposeraient pas, empêcherait ces deux lacs de communiquer entre eux, ainsi que l'ont imaginé les Arabes par une conclusion naturelle aux géographes sans expérience.

Les affluents du Tanguégnica ne sont ni assez nombreux ni assez considérables pour en altérer la profondeur ou la forme par leurs dépôts sédimentaires. Une frange épaisse de joncs et de roseaux prévient d'ailleurs l'érosion de la plage.

(1) Dans son premier voyage, Speke a mis l'altitude du Nyanza à trois mille sept cent quarante pieds anglais faisant environ mille cent trente-six mètres; dans son second, il a calculé l'altitude des chutes Ripon, que forme le Nil Somerset en s'échappant du lac, à trois mille trois cent huit pieds anglais, qui valent à peu près mille quatre mètres; voyez son appendice *E.* — J. B.

CHAPITRE XIV

RETOUR A ZANZIBAR

Nous nous évadons du Djidji. — La Rouché. — Séjour à Cazé. — Speke va visiter le lac de Kéréoué. — Il en revient persuadé d'avoir trouvé les sources du Nil. — Histoire de Mousa. — Départ de Cazé. — Nous changeons de guide. — La conversation en Afrique. — Goul-Mohammed essaye de convertir Mouzoungou-Mbaya. — Retour à la côte. — Facile existence des nègres durant l'été. — Leurs besognes pendant l'hiver. — La chasse et ses joyeux préliminaires. — Industrie. — Etat social, moral et religieux des Africains. — La traite fait obstacle à la civilisation. — Le commerce seul peut y remédier.

Aussitôt après l'arrivée de la caravane qui m'apportait des valeurs, je me disposai à quitter le Pays de Djidji. Notre départ fut arrêté pour le 26 mai, et ressembla beaucoup plus à une évasion qu'à la mise en marche d'individus paisibles. Ben-Sélim, qui avait reçu de Cannéna et de Lourinda, au sujet d'engagements fraternels qu'ils avaient contractés, un jeune homme et un petit garçon, ne pensait qu'à les emmener. Les Béloutchis, principalement leur djémadar, qui avaient placé en esclaves leur dernier morceau d'étoffe et jusqu'à leur dernier grain de poudre, tremblaient à la seule pensée de la désertion.

Quant aux indigènes, ils se montraient plus importuns, plus avides que jamais, comme ils font toujours lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on va partir. Une orgie universelle avait fêté notre retour du Vira, et Cannéna, qui depuis lors n'avait pas cessé de boire, était d'une

violence indicible; fort heureusement pour nous, les accès répétés de cette longue ivresse lui donnèrent une grosse fièvre qui apaisa ses fureurs.

Je me rappellerai longtemps la matinée du 26 mai, où je vis, pour la dernière fois, se lever le soleil sur le Tanguégnica : la pensée que je n'admirerais plus ce magnifique tableau en rehaussait encore le mérite. Des masses d'un violet brun couvraient le point du ciel où devait paraître le jour; tout à coup la brume, agitée comme des vagues, se frangea d'une pourpre lumineuse et fut traversée de lueurs pâles, tandis que le feu vivant, qui derrière les nuées projetait ses rayons pareils à ceux d'une roue flamboyante, épanchait des flots d'or sur les eaux bleues du lac. Enfin le soleil, après avoir lutté pendant quelques instants, apparut dans toute sa gloire et dispersa d'un regard les ombres qui s'opposaient à sa lumière; le brouillard déchiré en longues strates, où perlaient des flocons irisés, monta vers les nues pour laisser l'astre puissant prendre possession de la terre, et la brise, le souffle du matin, comme on dit en Orient, éveilla l'onde et lui rendit la vie.

Soudain la caravane de Ben-Medjid, avec laquelle j'avais consenti à faire la route, déchire l'air de sa mousquetade. A ce signal mes porteurs affolés disparaissent. Ben-Sélim accourt; il lui a été impossible de se faire entendre : les uns sont partis avec leurs fardeaux, les autres les mains vides; aucun n'a voulu prendre la charge qui lui était assignée. Je l'engage à calmer son émotion, et lui dis de rejoindre les fuyards, d'aller avec eux jusqu'au bord de la Rouché, d'où il me renverra le plus tôt possible quelques hommes pour porter mon hamac et se charger des ballots qui sont épars sur l'herbe. Il s'en va, enchanté de cette occasion qui lui évite certains embarras et lui permet de conduire en lieu sûr sa demi-douzaine d'esclaves.

Pendant ce temps-là, nous attendions toujours qu'on vînt chercher nos bagages. Le jour s'avançait. Je finis

par me mettre en route le plus vite possible. Arrivé vers la nuit tombante au bord de la Rouché, je ne trouve pas nos gens à la place convenue; je m'imagine qu'ils ont passé l'eau et j'ordonne qu'on se dépêche de franchir cette espèce de styx. Le rugissement des crocodiles et les renâclements des hippopotames (ces pachydermes ont ici la fureur des taureaux espagnols) épouvantent mes trois ou quatre hommes; et ceux qui portent mon hamac trébuchent au milieu de cette fange, où ils ont de l'eau parfois jusqu'à la ceinture.

On aperçoit enfin un groupe de misérables huttes; l'obscurité croissante rendant la marche périlleuse, j'ordonne que l'on s'arrête. Si je l'avais permis, nous aurions vagué dans les ténèbres jusqu'au moment où nous serions restés embourbés dans la vase. Nous faisons nos lits entre les cônes de roseaux qui abritent les habitants de ce coin boueux; puis, sous un clair de lune resplendissant et une rosée qui imbibe nos couvertures, nous nous endormons, espérant bien que nous allons être réveillés par la voix de nos porteurs.

Ce ne fut pourtant que le surlendemain, vers les neuf heures du matin, que nous vîmes arriver Ben-Sélim et le djémadar, suivis d'une véritable bande.

Notre Arabe commença par s'exprimer très-haut, ce qui dans l'Est est considéré comme fort impertinent; mais l'explosion d'une voix plus haute et plus irritée que la sienne l'eut bientôt réduit au silence. On déjeuna et, après avoir rejoint la caravane et marché jusqu'au soir, nous arrivâmes enfin au bout de la première étape.

Si je suis entré dans ces détails, c'est qu'ils caractérisent la façon dont on voyage dans cette partie de l'Afrique.

Notre retour du Pays de Djidji à Cazé n'a présenté rien de nouveau. Là, nous fûmes accueillis chaudement par Snay Ben Emir, qui, après nous avoir offert le café, suivant l'usage, nous conduisit à notre ancienne demeure. Elle avait été soigneusement réparée, blan-

chie, balayée ; un immense plateau de métal, ployant sous le faix d'une montagne de riz, d'un poulet aux épices, d'abatis de volaille, de manioc bouilli dans une crème d'arachide, enfin d'une omelette au sucre et aux tranches d'oignon, lui donnait à nos yeux un charme tout spécial.

Nous avions franchi, depuis Kéhouili, environ quatre cent quinze kilomètres, en vingt-deux stations, qui, haltes comprises, nous avaient demandé vingt-six jours, du 26 mai au 20 juin.

Dès la première semaine, chacun paya tribut aux fatigues de la route que nous venions de faire. Nous avions franchi des jungles, des fonds herbeux, à l'époque où les eaux qui les couvrent sont aspirées par le soleil, tandis qu'à travers cette atmosphère chaude et moite passe la bise, comme un courant d'eau froide au milieu d'un bain de vapeur. Mes mains et mes pieds enflèrent de nouveau, ils se rengourdirent, et les forces ne revinrent qu'avec une lenteur désespérante. Non-seulement le capitaine Speke restait d'une surdité absolue, mais ses yeux ne lui permettaient plus de rien distinguer.

Divers motifs me retinrent à Cazê ; mais, avant tout, je voulais me renseigner sur les régions intéressantes qui bordent la route que nous avions parcourue. Les Arabes m'avaient parlé d'un grand lac, situé vers le nord à quinze ou seize jours de marche. Suivant leur témoignage unanime, ce dernier lac était bien supérieur au Tanguégnica. Je tenais à savoir si, dans leur amour de l'hyperbole, ils n'avaient pas exagéré les dimensions de ce lac septentrional.

Le capitaine, à qui le repos et le confort relatif de notre nouveau séjour finissaient par rendre des forces, paraissait apte à remplir cette mission, d'autant plus que sa présence à Cazê ne m'était nullement avantageuse. Il serait moins difficile de rester en bons termes avec deux amis brouillés, que de vivre à la fois avec des Arabes et des Anglais ayant habité l'Inde, deux



Habitation de Snay-Ben-Emir à Cazé (page 195).

espèces de gens toujours prêts à se blesser de vos intentions, alors même que vous pensez à leur plaire; qui envisagent la servilité à leur égard comme un devoir, et dont la morgue les pousse à traiter comme des nègres tous ceux dont la peau est d'une nuance un peu plus foncée que la leur. Joignez à cela, chez l'Anglais, une ignorance complète des manières et des coutumes orientales, ainsi que de tout langage asiatique, si l'on en excepte quelques bribes du plus mauvais patois anglo-indou, ignorance qui complique toutes les difficultés.

Enfin l'expédition s'arrangea et, le 10 juillet, le capitaine Speke put se diriger vers le lac de Kéréoué.

Pendant son absence, une grande partie de mes loisirs fut consacrée à la formation du vocabulaire des nombreux idiomes dont j'avais autour de moi les différents spécimens. Ce n'était pas pour mon plaisir que j'entreprenais un pareil travail : les individus à qui j'avais affaire, ne pouvant pas deviner l'objet de mes questions, prenaient la fuite ou gardaient un silence obstiné. Il était rare que j'obtinsse un résultat satisfaisant avant une demi-heure au moins de la conversation suivante :

« Écoute, ô mon frère ! Dans la langue du rivage, nous disons un, deux, trois, quatre, cinq, » et je comptais sur mes doigts, pour me faire mieux comprendre.

— Hou ! hou ! hou ! répondait le sauvage, nous autres, nous disons *doigts*.

— Ce n'est pas cela que je te demande ; l'homme blanc voudrait savoir comment tu dis un, puis deux.

— Un, deux quoi ? moutons, chèvres, ou femmes ?

— Non ; dis-moi seulement : un, deux, trois, dans ton propre langage.

— Hi ! hi ! hi ! Qu'est-ce que l'homme blanc veut faire de mon langage ? »

Ainsi de suite, jusqu'à ce que la patience fût complétement à bout. Alors ils se mettaient à jaser ; et, comme le cheval de la légende irlandaise, une fois lâchée, leur langue ne s'arrêtait plus.

En même temps, je m'occupais activement de nos préparatifs de retour. Quand tous ces travaux furent terminés, le séjour de Cazê finit par me sembler assez monotone. Déjà j'organisais une excursion dans le Khokoro et les provinces du Sud, quand, le 25 août, au matin, réapparut le capitaine Speke, sans que je m'y attendisse : il n'y a dans ce pays-ci que les cris et le bruit de la poudre qui vous annoncent l'arrivée des gens avec certitude.

Le capitaine avait réussi dans son entreprise; il avait pénétré jusqu'au Nyanza, et lui avait trouvé une étendue qui surpassait nos espérances. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'ayant à peine déjeuné, il m'annonça qu'il avait découvert les sources du Nil. C'était sans doute une inspiration : dès qu'il avait aperçu le Nyanza, il avait eu la certitude que le fleuve mystérieux, qui fut l'objet de tant de conjectures, s'échappait de la masse d'eau qui s'étendait à ses pieds. Les arguments qu'il donnait en faveur de sa découverte, moins forts que sa conviction, étaient de la même nature que ceux de Lucette à propos de sir Protée : « Je pense qu'il en est ainsi, parce que je le pense. »

Quant aux Arabes, ils réunissent théoriquement, par une rivière ou un canal quelconque, le Nyanza et le Tanguégnica, bien que le premier soit à cinq cent soixante-dix mètres au-dessus de l'autre, et que les montagnes qui séparent les deux bassins aient été fréquemment traversées par leurs caravanes. De cette fausse théorie est venue l'attribution que les missionnaires de Mombas ont faite du nom de lac de Kéréhoué à la partie supérieure du Tanguégnica.

Cependant le moment de notre départ de Cazê approchait. Il venait d'être décidé en plein conseil de nos amis que nous devions retourner au littoral par l'ennuyeux sentier que nous avions pris en venant, lorsque rentra chez lui, le 5 septembre 1868, le beau Moïse, Mousa Mzouri, comme l'appellent les indigènes.

Il avait fait un long séjour dans le Caragoué et faisait sa rentrée avec une pompe digne de son importance.

Ce banian, dont nous avons plusieurs fois parlé, nous raconta qu'en 1825, lorsqu'ils avaient pénétré dans la Terre de la Lune, son frère Seyan et lui avaient été fort surpris non-seulement de la richesse des cultures, mais aussi de l'hospitalité des habitants. L'ivoire s'y vendait alors pour rien, et ils revenaient avec quatorze mille kilos de cette précieuse denrée lorsque la mort de Seyan fit incomber cette fortune à Mousa.

Depuis cette époque, il est allé cinq fois à la côte, et a visité les royaumes du Nord à différentes reprises.

En 1853 ou 1854, au moment où la guerre intestine désolait le Caragoué, il partagea les périls et les privations d'Armanika (1), sultan actuel, que son frère assiégeait. Le roi vainqueur n'oublia jamais les services que l'Indou lui avait rendus en cette occasion, et le reçut depuis lors comme un frère. C'était pour recouvrer l'ivoire qu'il avait avancé au despote, que Mousa était allé cette dernière fois au Caragoué; il en rapportait, après quinze mois d'absence, une vingtaine de dents magnifiques, dont l'une pesait, nous dit-il, plus de deux cents livres.

Reconnu par tous les marchands comme leur doyen, il remplit à Cazé les fonctions d'agent commercial et de chef d'entrepôt. A présent, il a cet âge incertain, qui flotte entre quarante-cinq et cinquante. C'est un homme grand et sec, à la barbe rare, aux extrémités fines, et dont les traits ont cette beauté régulière qui caractérise les Indous musulmans de caste élevée. Comme la plupart de ses compatriotes, il a les manières graves et tristes. Son beau visage est flétri par l'opium, dont il est tellement l'esclave qu'il en a des pilules dans toutes ses poches et des provisions dans tous les coins de sa demeure.

1) C'est le chef que Speke appelle Roumanica ; voyez le chapitre v de notre édition des *Sources du Nil.* — J. B.

Ses vêtements, d'une fraîcheur irréprochable, parfumés d'huile de jasmin et de bois de santal, son fez d'un blanc de neige, ses sandales soignées, le font remarquer tout d'abord, et le distinguent des Arabes, tandis que son habitation, qui forme presque un village, avec ses portails élevés, ses cours spacieuses remplies d'esclaves et d'allants et venants, fait ressortir l'humilité des logements de ses collègues.

A peine fut-il remis de ses fatigues, qu'il vint me faire une visite en compagnie de ses principaux confrères. Son hospitalité dépassa même celle des Arabes. Non-seulement il m'envoya l'outre remplie de grains et la chèvre d'usage, mais il ne manqua jamais d'y ajouter ces provisions de bouche, qui, en Orient, ne se refusent pas sans blesser celui qui les donne. Je fus obligé d'insister pour qu'il ne tuât pas un bœuf, dans l'unique intention de nous envoyer de la viande, et j'en fus réduit à craindre d'exprimer devant lui un désir (1).

Peu après, avec l'espoir de mettre quelque ordre dans notre caravane, nous construisîmes pour elle un kraal où furent admis les fils de Ramji et leur chef Kidogo, qui cette fois se présentèrent convenablement. Je les fis appeler et, récapitulant tous leurs méfaits en termes sévères, je les avertis qu'ils ne seraient engagés qu'à la seule condition de porter de légers fardeaux, tels que la boîte à médicaments, les fusils, la chaise, la table, ainsi que les Arabes l'exigent de leurs esclaves. Ils auraient accepté tout ce que j'aurais voulu, et promirent, avec une édifiante humilité, de réformer leur conduite.

Au bout de quinze jours passés à battre les jungles pour réunir les porteurs, Ben-Sélim, désespéré du peu de résultat de ses efforts, leva le camp et alla s'établir à Masoui, sale petit hameau situé à l'est de Cazê, à quatre ou cinq kilomètres de notre demeure.

(1) L'excellent Mousa est mort durant le second séjour de Speke à Cazê; voyez le troisième chapitre des *Sources du Nil*. — J. B.

Dès lors, trouvant inutile d'engager pour un long terme des gens qui prennent la fuite, manquent de vigueur ou vous mécontentent, je pris le parti de louer mes porteurs de district en district, et de les congédier lorsque la fatigue les arrêterait.

L'inconvénient de ce système est qu'il est fort coûteux en général ; ainsi la distance d'un kilomètre et demi, qu'on parcourt en Angleterre pour dix centimes, me coûtait en Afrique cent cinquante fois plus, c'est-à-dire deux francs quatre-vingt-dix.

Il n'est pas besoin de dire que, malgré la surveillance la plus active, l'économie la plus sévère, nous arrivâmes à la côte dans un dénûment presque complet. Étoffe, rassade, houes et bestiaux : tout avait disparu. nous en aurions eu le triple, que c'eût été la même chose.

Le 26 septembre, le capitaine et moi nous étions de bonne heure sur pied. Après avoir fait cinq kilomètres sous un soleil chauffé à blanc et par une bise glaciale, qui fut probablement la cause des douleurs dont nous souffrîmes plus tard. nous entrâmes dans le petit village de Masoui, où Ben-Sélim nous avait préparé un bouge. Nous y fûmes salués par la caravane, et j'appris avec plaisir que chacun était prêt à vider les lieux.

Le jour suivant, de grand matin, apparurent Snay-ben-Emir et Mousa-Mzouri ; j'avais une légère fièvre, et ce fut mon compagnon qui reçut nos visiteurs. Néanmoins, l'accès ayant passé, je pus régler mes comptes avec Ben-Emir, corriger le nom des stations que j'avais inscrites dans mon journal, ou en compléter la liste. Je remerciai chaudement ces hommes généreux de tout ce qu'ils avaient fait pour nous, et je promis de rendre compte à Sa Hautesse de la façon hospitalière dont nous avions été reçus à Cazé.

Le soir, je pressai une dernière fois les mains de Snay-ben-Emir ; cher et bien excellent homme ! dans son ardeur à me souhaiter un heureux voyage, il était revenu si souvent au coup de l'étrier, sous forme de

punch, que sa démarche et ses manières expansives n'étaient plus celles qui conviennent à un grave cheik arabe.

Depuis longtemps Bombay, dont les indigènes avaient transformé le nom en celui de Mamba (crocodile) ou de Pombé (petite bière), était redevenu ce qu'il avait été d'abord, actif, obéissant et respectueux.

Malgré tous ses défauts, Bombay, par son activité, surtout par sa probité scrupuleuse, était un serviteur précieux. Excepté lui, je n'en voyais pas dans toute la bande qui ne méritât l'épithète de voleur. Ben-Sélim avait depuis longtemps perdu ma confiance par son désordre; et la disparition de marchandises importantes, que, sur les bords du lac, il lui avait plu de donner à un de ses amis, ne permettait pas qu'on lui laissât l'intendance.

Je le fis donc venir, et de ma voix la plus douce, — le proverbe persan dit : « N'abats jamais l'arbre que tu as planté, » — je l'avertis qu'ayant fait mon apprentissage des habitudes africaines, je lui épargnerais dorénavant les embarras qu'il avait eus jusqu'ici. Il changea de visage en apprenant cette nouvelle, et son trouble augmenta quand je lui déclarai que Bombay serait seul chargé de distribuer l'étoffe, sous la surveillance du capitaine.

Il fut merveilleux de voir cesser toutes les querelles une fois que l'os à ronger, c'est-à-dire l'étoffe, eut disparu : la violence fit place à la douceur, les ennemis fraternisèrent.

Les porteurs, à qui l'on avait ordonné de remplacer le guide destitué, par un de leurs camarades, nommèrent Touanigana, qui nous avait amené beaucoup d'entre eux; mais un horrible vieillard, aussi maussade que ratatiné, la peste de la bande, qui se donnait le titre de Mouzoungou-Mbaya (le méchant homme blanc), fit si bien qu'à la première station le pauvre Touanigana, revêtu de ses insignes (un gilet tout neuf d'un rouge écarlate), fut trouvé sous un arbre, où il était accroupi dans une

solitude complète. Je fis rappeler tous ses hommes, qui, après avoir pris le temps de murmurer, n'en revinrent pas moins à leur poste ; et marchant à l'avenir auprès du nouveau guide, que l'on avait déjà surnommé Gopa-gopa (brin d'amadou), je parvins à lui rendre un peu de confiance et à imposer une certaine discipline à ceux qu'il devait conduire.

Cette fois les marches nous paraissaient plus courtes, le soleil moins chaud, la brise plus tiède; quatorze mois de fièvres incessantes nous avaient acclimatés. On se félicitait aujourd'hui, comme autrefois on s'était plaint. Quand nous arrivâmes à la plaine embrasée, le prix du port de mon hamac devint si exorbitant que je renvoyai ceux qui le portaient; je mis mes grandes bottes, et monté sur l'âne demi-zanzibarite que j'avais acheté à Cazê, je repris mon poste de chef de caravane.

Le capitaine lui-même, quinze jours après notre départ de Hanga, se trouvait tellement mieux qu'il voulut reprendre sa monture.

Nos Goanais, après de vives douleurs de la face et de violents accès de fièvre, se débarrassèrent de toutes leurs souffrances ; ils n'étaient plus reconnaissables : Valentin, le plus fort des deux, avait un jabot pareil à celui d'un chapon à l'engrais.

A mesure que nous approchions de la côte, Béloutchis et porteurs changeaient d'une manière de plus en plus notoire : ils devinrent polis, jusqu'à la servilité, et le sourire éclaira leurs visages. L'odieux Mouzoungou lui-même, qui, dans la Terre de la Lune, poussait chacun au mal, fut trouvé, dans le Gogo, balayant le devant de nos tentes avec un bouquet d'épines.

Lorsque, plus tard, nous fûmes sains et saufs dans le Sagara, notre pauvre guide me tint plus d'une fois le langage suivant ; ce dialogue pourra montrer où en est la conversation dans l'est de l'Afrique.

« La santé, Mdoula? (le mot Abdoullah est imprononçable pour tous ces négroïdes.)

— La santé est très (sous-entendu bonne); et ta santé?

— La santé est très; et la santé de Spikka (le capitaine Speke)?

— La santé de Spikka est très.

— O homme blanc! nous avons échappé aux habitants de Gogo.

— Nous avons échappé, ô mon frère!

— Ces indigènes sont mauvais.

— Ils sont mauvais.

— Je les crois très-mauvais.

— Très-mauvais.

— Je pense qu'ils ne sont pas bons.

— Ils ne sont pas bons.

— Qu'ils ne sont pas bons du tout.

— Il ne sont pas bons du tout.

— J'ai eu grand'peur d'eux, ils tuent les gens de la Terre de la Lune.

— En vérité!

— Je n'en ai plus peur; je les appelle... et je me battrais bien avec eux tous, ô homme blanc!

— En vérité! ô mon frère! »

Et ainsi de suite pendant deux mortelles heures, jusqu'à ce que mon ennui dépassât toutes les bornes. Il faut dire qu'au point de vue intellectuel, notre guide était un peu au-dessous de la moyenne des jeunes gens de son pays. Mouzoungou-Mbaya, qui, plus âgé, ne manquait pas d'expérience, avait aussi plus de finesse; et je me suis souvent amusé des vains efforts que faisaient les Béloutchis pour le convertir. En général, c'était Goul-Mohammed, le théologien de la bande, qui se chargeait de cette mission. Il ne manquait pas de savoir; mais, comme chez la plupart des musulmans, son esprit avait été coulé dans une filière, et la moindre objection l'arrêtait net ou le faisait dérailler.

J'ai observé pareille chose en causant avec de vieilles dames européennes, qui, sur le même sujet, étaient de l'avis de Mohammed, à savoir, que tout le monde est tenu de penser comme elles; et j'ai fait naître à la fois leur indignation et leur incrédulité, en leur décrivant

le culte des dieux à quatre bras et des déesses à deux têtes.

Que l'on se représente Mouzoungou après la marche : il est assis devant le feu, se grille les mollets d'un air méditatif, plonge la tête dans la fumée, et jette de temps en temps un regard satisfait sur un petit pot de terre noire d'où s'exhale une odeur savoureuse de viande aux légumes. Cette attitude béate éveille chez Mohammed un enchaînement d'idées qui le fait revenir à son thème favori.

« Et toi aussi, Mouzoungou-Mbaya, toi aussi tu dois mourir! dit-il.

— Ough! ough! répond Mouzoungou d'un ton blessé; ne parle pas de cela ; toi aussi tu mourras.

— C'est une triste chose que la mort! reprend Goul-Mohammed.

— Houou! s'écrie le vieux drôle ; c'est mauvais, très-mauvais! Ne plus porter de belle étoffe, ne plus demeurer avec femmes et enfants; ne pas boire, ne pas manger, ne pas priser, ne pas fumer de tabac! houou! houou! c'est mauvais, très-mauvais!

— Mais nous mangerons là-bas, réplique le musulman; nous y aurons la chair des oiseaux, des montagnes de viande, des rôtis délicats, de l'eau sucrée ; nous boirons, nous mangerons tout ce qui pourra nous faire envie. »

Le cerveau de l'Africain est troublé par ce tissu de contradictions : la chair des oiseaux est à ses yeux un aliment inférieur ; il adore le rôti, et compare les montagnes de viande avec la demi-livre qui bout dans son petit pot ; il se vendrait pour du sucre; mais il n'entend pas parler de tabac; et cela l'inquiète. La chose lui paraît néanmoins digne d'intérêt, et il adresse au musulman la question suivante :

« Où mangerons-nous tout cela, ô mon frère?

— Là-haut! » répond Goul-Mohammed, en lui désignant le ciel.

Mouzoungou a peur que cela ne soit une ironie; la

distance lui paraît grande ; il lui semble difficile que son interlocuteur ait visité les lieux de manière à s'assurer des provisions qui s'y trouvent ; il se hasarde à l'interroger de nouveau.

« Tu es allé au ciel, ô mon frère ? demande-t-il.

— *Astaghfar oullah!* (qu'Allah me pardonne) ! s'écrie Goul-Mohammed, moitié riant, moitié courroucé. Quel païen ! Non, mon frère, je ne suis pas précisément allé au ciel ; mais Dieu, mon Mouloungou, a dit à son apôtre (1), qui a dit à ses descendants, qui ont dit à mon père et à ma mère, qui me l'ont dit, qu'à notre mort nous allons dans un champ où...

— Bouh ! grommelle le vieux drôle ; c'est bon de votre part de nous dire cette sottise que votre mère vous a dite. Ainsi donc il y a des champs dans le ciel ?

— Assurément ! » répond le théologien, qui fait un long exposé du paradis de Mahomet.

Le vieux noir s'écrie pendant ce temps-là : *Nenda houé!* (Allez-vous-en !) *Mama-e!* (O ma mère !) et *Toumbanina!* qui ne peut pas se traduire. Après avoir épuisé ses exclamations, il tombe dans une rêverie profonde, d'où il sort tout à coup pour dire au musulman d'un air un peu goguenard : « Alors, mon frère, puisqu'on t'a dit tant de choses, tu peux me répondre : ton Mouloungou est-il noir comme moi, blanc comme ce mouzoungou, ou brunâtre comme toi ? »

Goul-Mohammed est complétement collé ; il profère plusieurs *la haoul!* pour se donner le temps de se recueillir et de forger une réponse.

« Le Mouloungou n'a pas de couleur, dit-il enfin.

— Tou-ou-ouh ! » s'écrie le vieux noir, qui fait la grimace et crache par terre avec irritation. Il a été l'objet d'une mauvaise plaisanterie ; il en a maintenant

(1) Ceux qui ont traduit *rasoul* (littéralement : un envoyé) par le mot prophète, ont faussé la formule islamite. Mahomet ne s'est jamais donné pour prophète, dans le sens que nous attachons à ce mot, sens qui est relatif à la prédiction de l'avenir. — *Burton.*

la certitude. La montagne de viande l'avait ébranlé, mais cette vision ayant disparu ne lui laisse que la demi-livre de son petit pot. Il devient sourd à l'éloquence de Mohammed et, se livrant tout entier à sa marmite, il obéit sans le savoir au précepte oriental :

« Arrête l'heure qui passe; les astres suivent leur cours, ils t'apporteront des maux. Le sage jouit aujourd'hui, le fou remet la jouissance au lendemain. »

Dans le Khoutou, notre projet d'incliner vers le sud pour revenir par Quiloa causa la désertion de tous nos porteurs, et nous fûmes obligés d'attendre dix-sept jours l'occasion d'en louer d'autres, non pour exécuter notre dessein, mais tout simplement pour regagner Zanzibar. Ce fut le 19 janvier 1859 que l'arrivée d'une caravane de la Terre de la Lune me procura immédiatement les porteurs qui nous étaient nécessaires, preuve que je n'avais pas perdu la confiance des indigènes. Nous pûmes enfin dire adieu au Zoungoméro; et le 21 janvier la caravane se remit gaiement en route.

Le 28, elle se trouvait à l'embranchement des routes de Mbouamaji et de Caolé, où jadis les Zaramiens nous avaient barré le passage. Personne aujourd'hui ne pensait à nous le disputer : nous étions pauvres et nous ne valions pas qu'on bravât nos mousquets. Néanmoins, dans la soirée, le chef de nos indigènes de la Terre de la Lune crut devoir faire à ses hommes la faveur d'une harangue. On parlait d'un engagement sérieux entre les Zaramiens et les gens d'une caravane qui nous avait précédés; il fallait donc être prudents, ne pas partir trop tôt, ne pas s'arrêter trop tard. « Que pas un de vous, s'écria l'orateur, ne s'éloigne du gros de la caravane, que pas un ne reste en arrière, que pas un ne la devance. Vous accompagnez des hommes blancs, et, s'il arrivait un malheur, votre nom serait à jamais perdu ! »

Cette dernière phrase fut répétée plusieurs fois avec une ardeur croissante; chacune des parties de ce discours avait fait naître un murmure général qui dénotait l'approbation. »

Comme je viens de le dire, il n'y avait pas le moindre péril à craindre.

Le 30 janvier, nos Zanzibarites jetèrent des cris d'ivresse à la vue du mangoustan, et se désignèrent à l'envi les jacquiers, les ananas, les citronniers et les cocotiers, à mesure que ces arbres leur apparaissaient.

Le 2 février, le capitaine et moi, nous nous découvrions à la vue de l'Océan qui miroitait au soleil, et nous lui adressions trois saluts, trois fois répétés, plus un, d'après la coutume anglaise en pareille circonstance.

Le soir même l'occasion se présenta de faire passer à Zanzibar les Béloutchis et Kidogo, ma bête noire, occasion que je saisis avec ardeur. Après avoir mendié de la poudre, etc., jusqu'au dernier moment, le djémadar insista pour me baiser la main, et versa des larmes amères que lui arrachaient les angoisses de la séparation.

Je vais avancer une assertion qui étonnera celui qui a des idées arrêtées sur la misère des peuplades où se recrute l'esclavage; mais il n'en est pas moins vrai que, dans la région que nous venions de parcourir, l'Africain est mieux vêtu, mieux nourri, mieux logé, moins accablé de travail, que les infortunés raïotes (1) de l'Inde anglaise; peut-être même, dans les endroits où la traite n'est pas active, son sort est-il préférable à celui des paysans de quelques-unes des plus riches contrées de l'Europe.

Un instant avant le lever du soleil, on le voit quitter la peau de vache qui lui sert de couchette. C'est l'heure la plus froide du jour; il fait du feu et allume sa pipe qui ne l'abandonne jamais. Dès que le soleil a pris un peu de force, il écarte la porte de roseaux qui ferme l'entrée de sa hutte, et va se chauffer aux rayons du matin. Le village est populeux, toutes les cases du

(1) Fermiers du sol, le cultivant à bail perpétuel; euphémisme, qu'on peut traduire par attaché à la glèbe. — *Henriette Loreau.*

tembé sont contiguës; le nègre peut causer avec ses amis sans se déranger.

Vers sept heures, lorsqu'il n'y a plus de rosée, l'aîné des garçons conduit les bestiaux au pâturage, en poussant des cris sonores, et en faisant faire un service actif à son gourdin, qui est pointu des deux bouts. Il ne reviendra que le soir, au coucher du soleil.

Une heure après, chacun rentre chez soi et mange une bouillie de sorgho; celui qui n'a pas de farine va trouver un ami et partage sa collation. Lorsqu'il y a du pombé, on en consomme depuis l'aurore.

Quand il a déjeuné, l'Africain, sa pipe à la bouche, se rend au lieu public appelé l'ihouanza. Il y passe la journée au milieu de ses camarades, à jaser, à rire, à fumer, à dormir, et quelquefois à jouer. Pour lui, comme pour la plupart des peuples dans l'enfance, le jeu est une passion. La partie ordinaire est ce que nous appelons pile ou face : une pierre plate, un disque de métal ou le fond d'un vieux pot, en fournira les éléments. Les plus civilisés ont appris le *bao* sur la côte, espèce de trictrac dont la table offre des creux circulaires et qui se joue avec des jetons.

Plus d'un indigène de la Terre de la Lune, après avoir joué tout son bien, y compris sa vieille mère, contre une vache ou deux chèvres, s'est vu contraint de se vendre pour payer son enjeu. Cet amour du bao, et les pertes qui en résultent, donnent lieu, comme on pense, à de nombreuses altercations. Les querelles sont vives, mais entre compatriotes elles s'arrangent à l'amiable.

Ceux qui ne jouent pas cherchent une occupation qui, tout en employant les doigts, laisse reposer le corps et ne fatigue pas l'esprit : ils taillent des baguettes, les façonnent, percent des tuyaux de pipe, les entourent de fil de métal, ce qu'ils font avec art; se rasent mutuellement la tête, s'arrachent la barbe, les sourcils et les cils, montent des armes ou les polissent.

Vers une heure, à moins qu'il n'en soit empêché par ses travaux, l'Africain retourne chez lui, prendre le

repas que lui ont préparé ses femmes; toutefois, d'un caractère éminemment sociable, il n'est pas rare qu'il dîne à l'ihouanza, où les parents, les amis, les frères ne manquent pas de venir à cette heure, la plus importante de toutes.

Pour l'homme primitif, manger est le but de l'existence, sa préoccupation du jour, son rêve de toutes les nuits. Le civilisé, qui n'a jamais eu faim sans qu'à l'instant même il n'ait satisfait son appétit, ne saurait comprendre jusqu'à quel point l'âme de son frère sauvage est dominée par l'estomac. Il ne peut concevoir l'extase où le cadavre d'une vieille chèvre plonge l'animal humain que la faim dévore, l'intensité du plaisir qu'éprouve cet esprit absorbé par les entrailles, à surveiller les progrès de la cuisson, et de quel œil jaloux cet affamé regarde celui qui mange.

Dès qu'il s'est repu, l'Africain est invariablement saisi d'un accès de torpeur, d'où il s'éveille pour employer l'après-midi comme il a passé la matinée : à causer, à jouer, à fumer, à chiquer de la terre douce. Vers le coucher du soleil, tout le monde sort de chez soi pour jouir de la fraîcheur : les hommes s'asseyent à la porte de l'ihouanza; les femmes vont chercher de l'eau pour les besoins du ménage, prennent ensuite leurs petits tabourets, leurs grandes pipes, et se rassemblent pour fumer et babiller.

En certains endroits, cette heure est délicieuse; les naturels eux-mêmes, bien qu'étrangers à toutes les doctrines de l'esthétique, sont vivement émus par l'indicible beauté, par le charme profond de la scène qui les entoure.

A l'approche de la nuit, les portes du village sont closes, on trait les vaches, on rentre dans sa case, ou l'on va s'accroupir autour du feu de l'ihouanza, et jaser avec les amis. L'Africain n'a pas encore eu l'idée de mettre de l'huile au fond d'un vieux pot, de faire une mèche et de l'y tremper. Quand il a besoin de lumière il allume une branchette de msasa, bois oléagi-

neux, élastique, noueux et dur, fort employé dans la confection des cannes, des arcs et des lances, et qui brûle pendant un quart d'heure en jetant une flamme brillante.

A minuit, chacun a retrouvé sa couche, et ronfle sans interruption jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Pour qu'il y ait jouissance complète, il faut que la nuit se passe dans une insensibilité absolue; et bien qu'on se lève de bonne heure, on prolonge la veillée, afin de pouvoir dormir une bonne partie du jour.

C'est au milieu de ce loisir perpétuel que l'Africain passe l'été. Quand s'annoncent les pluies d'hiver, la question du pain quotidien lui fait secouer son indolence. Il sort de sa case entre six et sept heures, souvent sans avoir rien mangé (les vivres sont rares à cette époque); il travaille jusqu'au milieu du jour, et ne revient parfois qu'à deux heures prendre la nourriture qu'on lui a préparée. Il se remet à la besogne après dîner, et, si le temps presse, ses femmes travaillent avec lui.

Au coucher du soleil, tous les laboureurs se réunissent et, la pioche sur l'épaule, ils reviennent à leur case en chantant une espèce de *dulce domum*, à la fois simple et agréable à entendre.

Si la lune brille, l'esprit s'anime, la fureur du plaisir s'empare de toute la bande, le tambour fait rage, les chants s'élèvent, et l'on commence à danser avec l'ardeur sérieuse qui distingue les préludes de cet exercice; mais bientôt la gravité fait place au délire.

De temps en temps une partie de chasse rompt la monotonie de l'existence africaine.

Avant de partir, les chasseurs, au nombre d'une vingtaine, se livrent pendant huit jours à des libations et à des danses entremêlées de chants et de tambourinades. Les femmes, rangées en ligne, parcourent le village en frappant sur des houes avec une pierre, digne accompagnement des cris suraigus et prolongés qu'elles poussent en signe de joie. A chaque pas, tous les mem-

bres de cette colonne ambulante se jettent à droite, à gauche, pour imiter l'allure de l'éléphant, et brandissent la tête avec une violence qui menace le cou de dislocation; enfin, toute la ligne, dirigée par une femme portant deux houes qu'elle agite mais ne frappe pas, s'arrête devant chaque maison d'Arabe, où elle s'attend à recevoir des perles, et, au milieu des contorsions les plus hideuses, simule les actes de différents animaux.

Leur tâche accomplie, ces dames vont boire entre elles, et reparaissent quatre ou cinq heures après, avec une incertitude dans la démarche et une flaccidité des membres qui augmentent le charme de leur gesticulation.

Cette fête a probablement pour but de dédommager la femme du chasseur des privations qu'elle va subir; car il lui faut, en l'absence de son époux, renoncer à la bonne chère, à la toilette, à la pipe ; même à sortir de sa maison.

Pendant cette cérémonie, les hommes, non moins animés que les femmes, gambadent, avec la grâce d'ours bien dressés, autour d'une espèce d'orchestre où le tambour est placé dans le voisinage de queues d'éléphants.

Quand ils sont enfin saturés de bière, les chasseurs quittent le village au point du jour, munis de brandons enflammés qu'ils emportent dans la crainte de manquer de feu dans les jungles, et qu'ils placent devant leur bouche pour combattre l'influence de l'air froid du matin. Ces bandes sont quelquefois dangereuses pour les traînards des caravanes, surtout dans les contrées où le vol et le meurtre sont presque toujours impunis.

Le grand art des chasseurs consiste à isoler du troupeau un animal qui porte de bel ivoire, sans exciter les soupçons ni de l'individu ni de la bande, et à cerner la victime. Lorsque celle-ci est entourée, le mganga se lève en poussant un cri, et jette la première lance, qui est suivie de celles des autres chasseurs. Les armes ne

sont pas empoisonnées ; c'est par leur nombre qu'elles deviennent mortelles.

Il est rare que l'animal ainsi attaqué rompe le cercle de ses frêles assaillants ; son obstination bien connue l'empêche de fuir ; il charge un homme, celui-ci se dérobe ; un cri est poussé, une lance lui est jetée par derrière, il se retourne, se dirige vers ce nouvel ennemi, qui lui échappe ; et ainsi de suite jusqu'à ce que l'haleine et le cœur lui manquent. Il veut alors s'éloigner ; mais les coups se multiplient ; et, vaincue par la douleur, perdant son sang de toutes parts, l'énorme proie succombe (1).

Après avoir dansé et chanté, préliminaires de toute opération, les vainqueurs enlèvent soigneusement les défenses de la bête, au moyen d'une petite hache pointue ; la moelle qui remplit la cavité dentaire en est immédiatement extraite et dévorée, comme le foie du lièvre en Italie.

La chasse se termine par un immense repas, véritable curée dont la graisse et les intestins de l'animal font les frais ; et l'on revient triomphalement, chargé d'ivoire, d'ovales de cuir, dont on fera des boucliers, et de chapelets de viande odorante, enfilée sur de longues perches.

Quant à l'industrie, les indigènes de cette partie de l'Afrique ont pour travail favori la vannerie, la fabrication des paniers et des nattes ; ils font des ficelles et des cordes, des engins de pêche et même des mèches à mousquet.

Bien que le coton abonde chez eux, ils n'ont encore, en fait de métier, que celui du tisserand primitif avec lequel ils tissent du calicot et des cotonnades.

(1) L'exactitude de ces renseignements est constatée par une description très-attachante d'une chasse que raconte le témoin oculaire, David Livingstone. Voyez notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe* p. 147, et suiv. — Pour ceux qui suivent on fera bien aussi de comparer le chap XII. du même volume. — J. B.

Ces populations n'ont fait aucun progrès dans le travail du bois ; elles n'ont pas encore eu un Dédale qui de leur couteau ait fabriqué une scie. Personne n'a rien imaginé en dehors des bancs, des kitandas où ils couchent ; et ils s'en tiennent à faire des massues, des flèches et des lances ; à creuser des canots, des mortiers, des bols, des terrines, des cuillers, dans une bille de bois plus ou moins grosse ; enfin, à menuiser des tabourets qui sont leurs objets de luxe.

Leur métallurgie est encore à sa première enfance. Ce n'est guère que les riverains du lac et les habitants du Fionca qui travaillent le fer et le cuivre, excellents par nature. Ils en font des armes, des faucilles, des houes, des rasoirs, des anneaux, des bracelets et des clochettes.

La céramique a fait aussi peu de progrès dans cette région, où les potiers n'ont pas encore eu d'Anacharsis qui leur apprît l'usage du tour. Un habile ouvrier fait quatre pots en un jour ; quelques-uns de ces vases contiennent plusieurs gallons de quatre litres et demi, et leur parfaite régularité, leur forme souvent élégante m'a surpris plus d'une fois. Je rappellerai également que j'ai vanté l'excellence des pipes noires.

Mais la poterie n'en est pas moins un objet rare : à l'exception des marmites, c'est une gourde appelée *bouyou* (*cucurbita lagenaria*) qui fournit tous les ustensiles de ménage. Les indigènes s'en servent pour faire presque toute leur vaisselle. Profitant de la flexibilité du bouyou, ils lui font prendre les formes les plus capricieuses ; ils le décorent d'arabesques, d'ornements de laiton, y enroulent des fils de métal, et dans les endroits où il éclate, y remédient par un point de suture très-artistement fait.

J'ai peu de chose à dire des caractères de ces tribus et de l'état social et religieux où elles se trouvent.

Etudier l'homme dans l'est de l'Afrique, c'est l'envisager à l'état rudimentaire. Soumis complétement à l'influence des agents extérieurs, il n'y a fait aucun progrès, et ne semble pas y être perfectible. Au pre-

mier abord, on prendrait l'indigène de cette région pour un civilisé déchu plutôt que pour un barbare sortant de la sauvagerie, s'il ne paraissait incapable d'avoir jamais fait mieux. Il semble appartenir à ces races enfants, destinées à ne jamais atteindre l'âge viril, et à tomber de la grande chaîne vivante, comme un anneau usé. Il est faible et ne sait pas fléchir; il joint à la crédulité du jeune âge le scepticisme de l'adulte, et à la frivolité de l'enfance l'entêtement et les superstitions de la vieillesse.

Il a voyagé, il connaît la mer, il est depuis des siècles en rapport avec la nation la plus avancée de la côte. S'il a rarement vu des Européens, il fréquente depuis longtemps les Arabes; mais son intelligence ne s'est pas éveillée : il s'est arrêté au seuil du progrès.

Comme il arrive chez tous les peuples enfants, celui dont nous parlons est un étrange composé de bien et de mal. Si toutefois celui-ci est en dominance, c'est qu'il est dans la nature des sociétés barbares de donner plein essor à tout ce qui est mauvais, et d'étouffer ce qu'il y a de généreux chez l'homme.

L'Africain doit intriguer celui qui fait de la conscience le trait distinctif de la race humaine. Il a le catère facile, le cœur dur; il est brave et poltron, batailleur et prudent, sociable et insensible, doux et bon par moment, violent et cruel l'instant d'après; superstitieux et plein d'irrévérence, servile et tyrannique, opiniâtre et changeant, avare et prodigue; fidèle à ses points d'honneur, et sans probité, comme sans foi; amoureux de la vie, et porté au suicide; ayant l'instinct de ce qui lui manque, et ne sachant pas l'acquérir.

Dépourvu de l'activité morale, de la puissance de perception et d'analyse qui distingue l'Européen, n'ayant pas davantage l'esprit de synthèse, la pensée réfléchie, l'idéalisme de l'Asiatique, il semble néanmoins être l'embryon de ces deux races supérieures. Les traits caractéristiques du type oriental le plus bas sont chez lui largement développés : immobilité d'esprit,

indolence du corps, absence de moralité, superstition, enfantillage, tout ce qui faisait dire aux Égyptiens, en parlant des Berbères et des noirs : la race perverse de Kous.

Tandis que le bédouin met sa gloire à bien traiter son hôte, l'Africain de cette région vous oblige à tout acheter, et vous laisserait mourir de faim, au milieu de l'abondance, si vous n'aviez ni perles ni étoffe. On ne serait même pas en sûreté dans l'asile qu'il vous donne, sans la crainte que lui inspirent les armes à feu et sans l'intérêt commercial qui pousse les chefs à protéger les négociants.

Imprévoyant s'il en fut, il n'en est pas moins tellement avide qu'il vous demandera des perles pour vous indiquer la route. Il ne fera rien s'il n'est payé d'avance, et abandonne en un instant de caprice les valeurs qu'il a gagnées. Il sacrifie ses plus chers intérêts pour s'enfuir, poussé par ce fol amour du changement qui caractérise le matelot européen ; et son avidité ne prévaut pas contre son indolence, d'autant plus irrémédiable qu'elle résulte du climat.

Dans ces lieux d'une fertilité exceptionnelle, la nature a fait de sa générosité une malédiction pour l'homme : en lui fournissant des racines, des herbes, des fruits, du gibier, quelques poignées de grain dont il se contente, elle l'a dispensé du travail, mais rendu inhabile au progrès.

A ce degré de l'échelle sociale, la véracité n'est pas une vertu.

Mentir est partout à l'usage du faible et de l'opprimé, c'est un moyen de défense ; pour l'Africain, c'est davantage : il désire qu'on lui mente. Mieux vaut qu'on vous trompe, dit-il ; le plaisir est aussi grand que si vous trompiez les autres.

Le fétichisme reste toujours l'unique religion de ces Africains. C'est une superstition grossière, dont l'idole tombe sous les sens, le culte abject de la peur, celui des races demeurées dans l'enfance, qui ne sont pas encore

arrivées, et qui peut-être sont incapables de s'élever, au déisme; d'avoir une religion toute d'amour, et une foi entière aux destinées supérieures de l'homme.

Né de la terreur, peuplant le monde invisible d'ennemis, supposant la matière perverse, mettant la malfaisance partout, le fétichisme nourrit les passions les plus viles, et suggère les plus odieux calculs. Toutes ses pratiques ont pour objet de détourner le mal de soi-même en le transférant aux autres. Il en résulte la recherche des moyens surnaturels, d'où l'influence de l'exorciste, qui découle nécessairement de la démonomanie.

Ici nous dirons un mot sur un sujet qui frappe au cœur tous les hommes généreux : c'est désigner la traite. Son origine, à l'est de l'Afrique, se perd dans la nuit des temps : résultat probable de l'ancien commerce avec l'Arabie heureuse, la vente de l'homme est mentionnée dans le *Périple*, chapitre III, où l'on en parle comme d'une institution locale.

Cependant beaucoup de ces peuplades achètent des esclaves plutôt qu'elles n'en fournissent ; elles vendent ceux qu'elles ont capturés, mais ne trafiquent pas des gens de leur tribu, à moins que ce ne soient des criminels convaincus de vol, de meurtre, de sorcellerie, ou d'avoir eu ses dents de la mâchoire supérieure avant les incisives d'en bas. Toutefois, pressé par le besoin, un homme vendra son père, sa mère, ses femmes, ses enfants et, si cette ressource lui manque, il se vendra lui-même, sans pour cela se déshonorer. On a vu qu'en maint endroit la coutume permet à l'oncle de disposer de ses neveux.

Il est rare, nous devons l'avouer, que le transport des esclaves présente dans cette partie de l'Afrique le tableau cruel qu'il offre ailleurs. L'individu-marchandise est bien nourri, et travaille peu ; tandis qu'un porteur, qui n'appartient qu'à lui-même, est abandonné sans hésitation au coin du sentier, dès qu'il est malade ou que les provisions manquent. En fait, le

travail gratuit et forcé, qui est l'essence de l'esclavage, est beaucoup plus général et plus dur dans l'Inde indépendante que dans l'est de l'Afrique, où l'homme n'est pas attaché à la glèbe ainsi qu'il l'est par l'affreuse servitude du Malabar.

Le trafic de l'homme se divise ici en deux espèces : il pourvoit aux besoins de l'intérieur, et fournit à ceux de l'exportation. Dans le premier cas, il se fait de tribu à tribu, et durera longtemps encore.

Non-seulement le trafic de l'homme abrutit la race vendue, mais il arrête le développement matériel de la population. L'esclave, qui représente une valeur pécuniaire, peut être plus gras, plus heureux, qu'il ne l'aurait été chez lui ; mais pour l'avoir on a fait une razzia.

En effet, les guerres africaines n'ont jamais que deux objets : l'enlèvement du bétail et la capture de l'homme. Quelques tribus pastorales établissent en principe que les bêtes bovines furent créées par leur premier père, que celui-ci leur en fit présent, et qu'elles ont seules le droit de posséder des troupeaux ; en pratique, elles ne convoitent ceux des autres et ne les enlèvent que pour se gorger de viande.

Mais cette théorie n'est à l'usage que de quelques hordes à demi nomades, telles que les Masaïs, les Couafis, les Roris et les Toutas. L'esclave est bien plus fréquemment l'objet des expéditions armées. Passée dans les mœurs du pays, la poursuite du bétail humain est pleine d'attraits pour ces barbares. Au bénéfice de la guerre, elle joint tous les plaisirs de la chasse ; elle en a les dangers, les hasards passionnants ; elle rompt la monotonie de l'existence, lui offre un but, ouvre une issue au courage, à la ruse et donne la gloire ainsi que des profits solides.

De là un état de guerre qui s'éternise ; les razzias, les invasions se succèdent et tiennent lieu de calendrier par leur retour périodique. Un chef puissant ne permet pas à ses voisins d'être plus riches que lui ; la querelle est bientôt trouvée : le fort attaque le faible, emmène le

bétail, brûle les hameaux, s'empare des sujets du vaincu et les vend au premier traitant qui passe. Ainsi les habitants de cette terre féconde sont transformés en loups qui se dévorent. Cette destruction perpétuelle, dans un pays maigrement peuplé, tarit les sources de la richesse et frappe le progrès dans sa racine.

Dans l'état actuel, l'Africain ne veut plus travailler : toute son ambition est de pouvoir acheter des esclaves qui cultivent, ensemencent et récoltent pour lui. Mais, quand des relations plus étendues avec la zone maritime auront fait naître des besoins nouveaux chez ces peuplades qui, sans rien faire, ont maintenant ce qui leur suffit; quand le désir suscitera l'effort, quand les échanges auront établi la solidarité entre ces hordes qui aujourd'hui ne voient d'intérêt qu'à se détruire; quand l'homme enfin, utile à la société, lui deviendra plus précieux par son travail que par sa vente, nous verrons disparaître le mal; et la noire Rachel, qui jusqu'alors pleurera ses enfants, séchera ses larmes et s'endormira consolée.

En attendant, ceux des philanthropes qui sèment le bon grain et confient la moisson à l'avenir apprendront avec joie que l'extinction de l'esclavage sera saluée avec ivresse dans toute l'Afrique orientale. Ces malheureux, dépouillés et volés à eux-mêmes par une légion d'oppresseurs, vous disent : « Nous sommes la viande et ils sont les couteaux. »

Terminons en répétant bien clairement que, pour régénérer ce pays fertile, c'est bien plutôt sur le commerçant que sur le missionnaire qu'il faut compter. L'homme, qui pourra s'enrichir par l'écoulement des produits qui l'entourent, ne voudra plus risquer sa vie dans des guerres perpétuelles, qu'il fait maintenant à son voisin avec l'espoir de le capturer pour le vendre ; et le commerce, en lui créant des intérêts soumis à ses relations avec les étrangers, adoucira ses mœurs et lui fera bien mieux comprendre la solidarité humaine que ne le pourraient les meilleurs sermons.

Comme l'avenir se rapproche tous les jours et que les impossibilités s'effacent de plus en plus, l'instant arrivera où les rapports sociaux, qui dans les décrets de la Providence forment le plus efficace des moyens de civilisation, élèveront l'Afrique au rang qu'elle doit occuper au milieu de la grande famille des peuples, et dont elle a été jusqu'ici malheureusement exclue.

On se préoccupe déjà d'une ligne de bateaux à vapeur qui, du cap de Bonne-Espérance, irait à la Mer Rouge, en touchant aux îles et aux points les plus importants de la côte africaine; ce serait le premier pas vers le progrès. Dans ce pays où le fer et le bois abondent, il serait aisé de construire une route de rails où, à cause de la tsetsé, les ânes traîneraient les chariots. Le commerce languit dans cette région, telle qu'elle est actuellement; le capital disponible y est sans emploi, les produits n'y ont pas de valeur, et de nouvelles provinces sont encore inexplorées. Le remède à tous ces maux est de faciliter les relations entre la côte et l'intérieur; et nous avons la certitude que la chose aura lieu.

Le 22 mars 1859 les girofliers et les cocotiers de Zanzibar s'effacèrent de nouveau à mes yeux; et le 16 avril, après avoir franchi trois fois l'équateur, nous nous arrêtions près des noires murailles d'Aden. Mais les médecins mettaient le rétablissement de ma santé au prix du repos et du climat de l'Europe. En conséquence, le 28 avril 1859, je dis adieu à la charbonnière de l'Est; et, en temps voulu, je saluai le rivage de la vieille Angleterre.

LIVRE TROISIÈME

LES MORMONS EN 1860

CHAPITRE XV

DE SAINT-JO A FORT LARAMIE

Objet du voyage. — Route de Saint-Jo à San-Francisco. — Régions qu'elle traverse. — Leur avenir. — L'*ambulance* ou la diligence du Far-Ouest. — Le Missouri ou le Grand-Bourbeux. — La Prairie et les chariots. — Station Guittard. — L'express. — Peut-on sauver les Peaux-Rouges de la destruction ? — Fort Kearny. — Une émigration de Dacotas. — Le Palais de Justice des Indiens à l'entrée des Mauvaises-Terres. — La Roche-Cheminée. — Les Escarpements de Scott donnent l'idée d'un château féodal. — Bourgades indiennes. — Dieu a inventé la pipe. — Fort Laramie.

Je ne tardai pas à mettre à exécution un dessein depuis longtemps conçu, celui de joindre la nouvelle Jérusalem aux *villes saintes* que j'avais déjà visitées. Je voulais connaître cette jeune rivale de Memphis, de Benarès, de Jérusalem, de Rome et de La Mecque; observer l'origine et l'œuvre d'une révélation occidentale, propagée avec toute l'énergie du *va de l'avant* des Américains.

A ce désir d'étudier la ville du Grand Lac Salé au point de vue religieux, de voir le mormonisme tel qu'il est, et non tel qu'on nous le représente, se joignait

la pensée toute mondaine de jouir d'une petite escarmouche avec les sauvages. J'étais prêt à partir. L'heure ne semblait guère propice qu'aux projets belliqueux; car la guerre indienne faisait rage dans le Nébraska depuis le commencement de l'été. Les Cheyennes, les Hioways et les Comanches s'étaient mis en campagne; le gouvernement fédéral avait dépêché trois colonnes vers les centres d'hostilité; enfin on parlait de discordes intestines parmi les aborigènes. Les Sioux, disait-on, menaçaient les Paunis de les balayer du territoire; et la route que j'avais à franchir traversait les possessions des deux parties belligérantes. Enfin, pour que rien n'y manquât, la moitié de la presse publiait les lignes suivantes, qui, positivement affirmées, n'en étaient pas moins un insigne mensonge :

« La population de l'Iouta est composée de cinquante-deux ou cinquante-trois mille coquins. Un rapport du gouverneur Cumming informe le Président de la manière dont les choses se passent dans ce malheureux territoire : ni la vie ni les biens n'y sont en sûreté; des bandes de scélérats le parcourent, et leurs forfaits demeurent impunis; les juges, nommés par l'autorité fédérale, ont abandonné leur poste; et partout la loi est effrontément bravée. Le Gouverneur demande que cinq cents hommes de troupes soient envoyées dans l'Iouta et qu'ils y composent une force permanente, afin de protéger les citoyens que leurs obligations contraignent de séjourner dans cette province. »

Il suffisait alors de prononcer le nom de *mormon* pour éveiller la crainte; les *gentil*, c'est-à-dire les chrétiens, éprouvaient, à l'égard des *saints du dernier jour*, le même sentiment que les croisés à propos des haschischins. M. Brigham Young était considéré comme le Vieux de la montagne; MM. Kimball et Wells les chefs de ses affidés et la nouvelle Sion formaient le pendant de la forteresse d'Alamont (1).

(1) Allusions aux Druses et aux *assassins* fanatisés par l'usage du *haschisch* et que leur chef envoyait frapper ceux dont il voulait se

La route que je me résolus à suivre part de l'État du Missouri, de la ville de Saint-Joseph, que le vulgaire irrévérencieux nomme Saint-Jo et qui est sur la rive gauche du Missouri. Conduisant dans la Californie et dans l'Orégon, elle a vu, dans ces derniers temps, passer des milliers d'émigrants. « La voie en est large, bien frayée, dit le capitaine Marcy, et rend toute méprise impossible. » C'est aussi celle que prennent les convois des mormons et qui, en 1857, avait été choisie pour l'armée envoyée contre l'Iouta.

Rien, il est vrai, n'y est plus mal fixé que les heures de halte, si ce n'est l'endroit où elles ont lieu. Par exemple, aux forts Kearny, Laramie et Bridger, les seuls points où l'on puisse faire des provisions, trouver quelques douceurs et jouir d'une bonne société, c'est en rechignant que l'on vous accorde quelques minutes; et l'on se hâte de vous conduire à un misérable ranch (1) sans autre but apparent que de mettre plusieurs dollars dans la poche du ranchero.

Le fort Laramie étant situé à 106° 21′ de longitude occidentale, marque à peu près la moitié de l'immense espace qui s'étend du Mississipi à l'Océan Pacifique. Jusqu'à ce fort, on peut dire qu'une immense vallée s'élève graduellement à partir du fleuve; elle va même jusqu'aux Montagnes Noires et aux autres chaînes extérieures des Montagnes Rocheuses. Sa hauteur moyenne est au nord de sept cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, par 49° de latitude; au centre, de dix-huit cents mètres, par 38°; et de douze cents mètres au midi, sous le 32e parallèle qui touche à la frontière mexicaine.

L'autre moitié ou partie occidentale est une région

défaire. Voir les mots *assassins* et *haschisch* dans le dictionnaire d'Histoire et dans celui des Sciences par Bouillet. — J. B.

(1) Primitivement *rancho* signifiait une cabane où les pasteurs se réfugiaient pendant la nuit; aujourd'hui il s'applique à tous les bouges, quelle qu'en soit la destination. — J. B.

fort disloquée, et où les chaînes, du moins toutes celles que l'on connaît, se dirigent du nord au sud.

Le 101e méridien (le fort Kearny est par 101° 18' 11" de longitude ouest) divise la portion occidentale de la vallée du Mississipi en deux parties inégales.

Celle qui est à l'est et qui du Missouri s'étend jusqu'au fort Kearny, sur un espace de 650 à 800 kilomètres, peut être désignée sous le nom de Prairie. On rencontre, il est vrai, les Mauvaises-Terres à l'ouest du 99e méridien, surtout près du 42e parallèle, où même elles ont commencé plus tôt; et il est rare, après cette longitude, que le sol convienne à l'agriculture, bien qu'il fournisse de bons pâturages. On trouve cependant, au bord des rivières fort nombreuses de cette région, des terrains qui ont de la valeur et souvent assez de bois pour fournir à tous les besoins d'un établissement. Ce territoire est possédé, encore aujourd'hui, par des indiens cultivateurs, des tribus semi-nomades, et des hordes puissantes et vagabondes composées de cavaliers, auxquels se mêle un petit nombre de blancs, qui, en fait de ruse et de férocité, surpassent les plus sauvages.

Du fort Kearny à la base des Montagnes Rocheuses, la vallée, sur un espace de cinq cents à six cent cinquante kilomètres, n'est plus qu'un désert dans toute l'acception du mot; un sol infécond, rebelle à toute culture, une effroyable steppe déroulant à perte de vue ses nappes d'armoise (1) et ses couches salines; du sable, des cailloux et du gravier, où le cactus, le chardon et l'aloès abondent; de l'herbe, seulement dans les fonds très-rares où, près d'une rivière, les différentes strates se sont mélangées; ouadis (2) étroits que des irrigations

(1) L'armoise est un genre de plante auquel appartiennent, outre l'armoise vulgaire, l'absinthe, le semen contra et l'estragon. — J. B.

(2) Terme emprunté à la géographie de l'Afrique et de l'Asie et qui a pour analogues les mots marigots, omaramba, foumara, poort, etc. — J. B.

laborieuses et l'extraction de la houille pourront convertir en oasis, et où s'éparpillent, au bord du fleuve, quelques peupliers cotonneux, quelques saules, et, dans la partie méridionale, l'espèce de caroubier que les Espagnols ont appelé *mesquite*.

La majeure partie de cette région, inhabitable même pour les indiens les plus sauvages, est complétement déserte. Mais ceux qui en occupent les frontières, principalement à la limite extrême de la prairie ou dans les endroits fertiles des montagnes de l'ouest, se trouvent, pour employer les paroles de M. Warren, « au bord d'une mer d'agriculture qui ne pourra jamais dépasser ses rives ; cette situation donne à ces avant-postes la valeur des comptoirs de l'Atlantique, en raison des établissements qui se formeront dans les montagnes et de l'importance du commerce qui en résultera nécessairement. » Jusqu'à ces dernières années, la frontière occidentale faisait venir directement des marchés de l'Est les objets dont elle avait besoin ; mais le flot des émigrants, poussés par la soif de l'or, a franchi la portion déserte des plaines ; il s'étendra jusqu'aux vallées des Montagnes Rocheuses, et la frontière actuelle du Kansas et du Nébraska deviendra l'entrepôt des marchandises du Mississipi, entrepôt d'où elles se répartiront dans l'Ouest.

La région montagneuse, située à l'ouest du désert, offre une largeur d'environ six cent cinquante kilomètres, du 107e au 113e méridien, et finira par acquérir une population disséminée. Bien qu'elle soit aride en beaucoup d'endroits et qu'elle présente des parties d'une effrayante désolation, les pâturages dont les pentes sont couvertes, à l'ouest du fort Laramie, permettront d'y nourrir de nombreux troupeaux.

Quant aux vallées fertiles, non-seulement, d'après le lieutenant Warren, elles fourniront du grain et des légumes en quantité suffisante à ceux qui voudront s'y établir, mais un air exceptionnellement pur et des sites admirables.

La salubrité du climat, qui est l'un des plus grands charmes de cette région, dédommagera amplement le colon d'un rendement inférieur, s'il se compare à celui des champs plantureux, mais pestilentiels, de la vallée du Mississipi. En outre, l'absence de matériaux convenables pour bâtir, défaut qui est un obstacle si grave au développement des provinces de l'Ouest, n'existe pas dans cette zone favorisée.

D'après les études qui ont été faites pour le railway du Pacifique (1), les cimes des Montagnes Rocheuses s'élèvent de trois cents à dix-huit cents mètres au-dessus des passes inférieures, situées elles-mêmes de douze cents à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

La plus grande altitude est présentée par les deux chaînons extérieurs, qui, formant les rampes à l'est et à l'ouest du grand bassin, en dominent les crêtes médianes et lui constituent pour ainsi dire un mur d'enceinte.

On croit généralement que les Monts Rocheux offrent, du côté de l'ouest, une falaise unie et régulière ; c'est une erreur : le sol y est plus rude, les terrains y sont plus compliqués, les lignes plus confuses que sur l'autre versant.

Du sommet des monts Wasatch à la base de la Sierra Nevada, c'est, à peu d'exceptions près, la solitude dans ce qu'elle a de plus affreux : le lit d'une ancienne mer d'eau douce, dont nous retrouvons les vestiges dans le Grand lac Salé et dans le lac Iouta. Rien de plus monotone ni de plus triste que ces montagnes pelées, dont le roc est tranché perpendiculairement par des ravines profondes et qui séparent des plaines nues et stériles. Mais, à l'ouest de la Sierra Nevada, à partir de sa base jusqu'à l'Océan Pacifique, la pente est douce, le pays agréable, le sol fertile et la contrée populeuse.

Le mardi 7 août 1860, à huit heures précises du

(1) Voir notre introduction. — J. B.

matin, l'*ambulance*, qui devait nous servir d'asile pendant les trois semaines suivantes, s'arrêta devant la porte de Patee-House, hôtel de la cinquième avenue de Saint-Jo. Nous l'examinâmes avec une curiosité fort naturelle. C'était un chariot suspendu et paraissant bien préférable aux horribles fourgons, qui autrefois nous disloquaient les membres sur la route de Souez. Par la forme, il se rapprochait des carrioles anglaises, mais avec des proportions bien autrement grandes, et il avait été construit de manière à être à la fois solide et léger, sans le moindre souci de l'aspect qu'il pouvait offrir.

Une grosse toile, que soutiennent des barres de chêne, couvre ce wagon dans toute son étendue; le siége du cocher, placé en dehors, est protégé par une capote de même étoffe; et neuf rideaux, un par derrière et quatre de chaque côté, s'abaissent ou se relèvent, soit en partie soit complétement. Ils sont maintenus à la place qu'on leur assigne au moyen d'anneaux et de crochets. Quand il gèle, on doit, dans ce véhicule, être à demi mort de froid; mais, pourvu qu'ils aillent vite, les voyageurs ne s'inquiètent pas du reste.

A l'intérieur sont trois banquettes, parallèles au siége du cocher, ou deux seulement, placées vis-à-vis l'une de l'autre. Elles sont mobiles, garnies en cuir, et pourvues d'un dossier rembourré. Montés avec des charnières qui permettent de les rabattre, de les détacher de la place qu'ils occupent, de les mouvoir et de les retourner, ces deux siéges, mis côte à côte, convertissent le wagon en un lit tolérable pour deux personnes ou deux personnes et demie.

Nous franchissons enfin les voies poudreuses de Saint-Jo, et nous arrivons au bac à vapeur qui doit nous transporter de la rive droite à la rive gauche du Missouri. Le Grand Bourbeux, comme on l'appelle actuellement, la Rivière Jaune des anciens voyageurs, montre ici d'où il tire la vase épaisse et brune dont il souille les eaux transparentes du Grand Fleuve. Il

coule, ainsi que l'Indus inférieur, entre deux hautes murailles d'une terre argileuse et compacte qui n'enlève rien à la douceur et à la salubrité de ses ondes quand on les a filtrées, mais qui les charge d'un huitième de parties solides.

Quelques géographes ont proposé de faire au Missouri l'honneur de le déclarer la véritable source du Mississipi en raison de la longueur de son cours, plus étendu que celui du fleuve dont il est l'affluent; mais ils n'ont pas tenu compte de la direction et de la nature de cette rivière; et nous espérons bien que cet immense fossé ne l'emportera jamais sur le glorieux Père des Eaux.

La route de l'émigration, que nous prenons à la sortie du bac, est large et aussi bien frayée que celles d'Europe ou de l'ancienne Rome; sans aucun doute c'est le meilleur et le plus long des grands chemins naturels qui existent.

Après une heure d'un soleil brûlant et d'un air moite et nauséabond, résultat des derniers orages, nous émergeons d'un flot de verdure, et nous traversons la pointe clair-semée d'une forêt, dont les arbres jaunes me rappellent les anciennes descriptions des bords du Mississipi. Un sol raboteux succède à cette lisière boisée; nous le franchissons, et, quittant la vallée missourienne, nous entrons dans la prairie, que, suivant la prononciation locale, nous devons appeler *perrairey*.

Bien différente de l'Illinois et des terrains de l'Est, dont la surface est unie comme une table, cette région offre rarement un sol plat; son altitude varie de trois cents à sept cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer; et l'œil, ne rencontrant ni montagne ni colline, souvent pas même un arbre qui lui serve de point de comparaison, s'exagère la hauteur des pentes. En revanche, vous trouvez des endroits où la plaine paraît absolument horizontale: vous avancez, et vous avez à franchir un soulèvement de terrain que vous n'aviez pas aperçu, un coteau dont le versant opposé

vous conduit à une brèche assez vaste pour renfermer un établissement.

Le paysage qui s'offrait à nos yeux n'était pas dénué de charme. Sur cette terre onduleuse, que brisait rarement un pli assez large pour être appelé vallon, s'étendait une couche épaisse d'herbe rougie et dorée par l'approche de l'automne. Au bord des ruisseaux, dans les fonds et les ravins, au flanc des pentes, la verdure encore fraîche zébrait cette nappe immense, où des archipels sinueux égrenaient leurs îlots; tandis qu'une herbe plus haute et plus verte, massée par endroits, simulait des vergers placés à côté d'un champ.

Au delà de Kennékuk, nous traversons la première crique de la Sauterelle, et nous en aurons bien d'autres du même nom à traverser. Mais je dois avertir le lecteur que, dans ces parages comme en Australie, le mot crique ne désigne pas un bras de mer, une anse ou une baie; il veut dire un courant d'eau douce, un ruisseau : d'après les Américains de l'Ouest, les rivières d'Europe sont des *criques*.

Au delà d'une ville naissante et qu'on appelle Seneca, nous passons la journée à étudier les chariots, ces navires du Sahara d'Amérique, dont les flottes, réunies en certaines saisons, transportent les marchandises d'un rivage à l'autre de cette mer solide, où nous sommes depuis quelque temps, et dont nous allons atteindre la partie salée. Le chariot, couvert de toile blanche, banni par le railway des Etats de l'Est, où il formait jadis l'un des traits du paysage, a trouvé asile au désert. Elles ne manquent pas d'effet pittoresque au matin ces bandes sinueuses que l'on voit serpenter dans la plaine comme des files de grands oiseaux blancs, ou qui, à l'heure mystérieuse du soir, ressemblent à des voiles assombries, lentement bercées par les vagues.

Sous le véhicule pendille un seau, et ordinairement une chaîne de réserve pour attacher les bêtes dans le coral, qui est ce qu'en Afrique on nomme un kraal.

L'attelage se compose de six à treize paires de bœufs.

Malgré le préjugé qui ne permet guère d'y employer des vaches, les mormons, gens dont les arrangements de voyage ont toujours été excellents, attellent ordinairement à leur chariot deux paires de vaches laitières et deux paires de bœufs.

Parmi les nombreuses stations où nous nous sommes arrêtés, je nommerai celle de Guittard. C'est un groupe de maisons construites en planches, et situées sur la rive droite du Vermillon, ainsi nommé du grès rouge qui en forme le lit. Quelques fragments de roches porphyriques et granitiques roulés par les eaux émaillent le canal de cette crique, dont les bords sont couverts d'ombre et qui va se jeter dans la Grande rivière Bleue.

Il est onze heures et demie. Le conducteur s'est donné une entorse; le cocher, complétement ivre, se précipite, comme Phaéton, vers tous les casse-cous, et nous sommes fort aises de nous arrêter pour dîner. Le maître de la station est jeune; c'est un Alsacien qui, poussé par la fièvre de l'or, se rendait en Californie avec sa mère et sa sœur, et que le manque de ressources a empêché d'aller plus loin. La supériorité de ce ménage sur celui des natifs est évidente : maison bien tenue, cuisine propre, palissade en bon état, œufs frais, jambon excellent, petits pains tendres et de bonne qualité, café satisfaisant; quels phénomènes! Bien que la sécheresse ait fait périr la salade, nous avons des pêches et de la crème à profusion. Ceci est un sacrifice du goût français à l'Américain, dont le palais, dans sa simplicité, est ravi de ce curieux mélange d'acides lactique et hydrocyanique.

C'est à la station de Guittard que je vis arriver l'express pour la première fois.

Les courriers qui y sont attachés sont pour la plupart fort jeunes et montés sur de petits bidets indiens, à la fois vifs et doux. Ils font une traite de 160 kilomètres sur le pied de treize à l'heure, en changeant quatre fois de monture; ils reviennent le lendemain à leur station. C'est dans des sacs de cuir qu'ils portent les dépêches.

Les sacs, attachés à la selle, sont jetés çà et là avec assez d'insouciance à chaque relai. Le prix du transport est en moyenne de cinq dollars (26 fr. 50) par feuille. Au delà de la station de Guittard, les prairies ont l'air d'avoir été brûlées. Si loin que s'étende la vue, tout est fauve ; c'est le désert d'Arabie, sec et basané comme le dos d'un chacal.

Nous nous enfonçons alors dans le territoire que le gouvernement des États-Unis s'est efforcé de réserver aux indiens, peu à peu refoulés par le flot toujours montant de l'invasion des blancs. J'avoue que les efforts du gouvernement ont été assez infructueux. Les chefs sont toujours séduits par les traitants, le peuple est toujours dupe, et la misère, les maladies ou la débauche éclaircissent les tribus avec rapidité. Des esprits généreux, préoccupés de cet anéantissement de la race indienne, ont émis divers projets tendant à conjurer le mal. Le meilleur serait sans doute l'introduction chez elle de la discipline moravienne. Aucun des systèmes qu'on a essayés, pour sauver cette race, n'a jusqu'ici obtenu de résultats importants ; et, malgré le sang des martyrs, malgré tout l'or prodigué pour la propagation de la foi, les travaux des missionnaires sont demeurés à peu près stériles, si nous en exceptons ceux des Jésuites et ceux des Frères-Unis. Les premiers enseignaient l'Evangile en s'assimilant aux païens ; les Frères de l'Unité le répandent en assimilant les païens à eux-mêmes. Le temps du jésuitisme est passé, avec celui des protections restrictives ; mais l'heure de la doctrine morave nous paraît prochaine (1).

(1) Appelés Frères de l'Unité et Frères Bohêmes lors de la formation de leur société, en 1457, ils sont devenus les Frères Moraves vers la fin du XVIe siècle et ont été nommés les Hernnhutes au XVIIIe. Ces chrétiens, pleins de tolérance, laissent chaque secte célébrer le sacrement de l'eucharistie ou la cène selon sa croyance. Ils se distinguent par une douce piété, une grande austérité, beaucoup d'amour pour l'ordre, la paix et le travail. Ils forment des communautés divisées en classes ou chœurs suivant les âges, les sexes et les états, et administrées chacune par un conseil d'anciens

Enfin, en longeant la rive droite de la Plate, nous arrivons un matin vers huit heures au fort Kearny.

Dans ces parages, tout édifice carré est un fort. Les marchands, à qui autrefois appartenaient ces lieux, y construisirent en briques, séchées au soleil, des maisons rectangulaires, avec une tour à chaque angle. Ainsi qu'on peut le voir dans les anciens voyageurs, ils donnèrent le nom de fort à ces blockhaus, et le mot a continué d'avoir la même acception. Néanmoins on ferait une grave erreur en se représentant de la sorte les cantonnements militaires de ces régions éloignées. C'est en général dans un fond qu'ils sont construits, près d'une rivière, afin non-seulement d'avoir de l'eau, mais du bois et des pâturages. L'architecture en est de différents styles; quelques-uns, avec leurs vérandahs, ressemblent aux *bungalows* des possessions indou-anglaises, ou à une ferme de bonne apparence; on en voit qui ont un étage et le porche caractéristique des Etats de l'Est; les uns et les autres sont entourés de longs bâtiments peu élevés, couverts en tourbe et qui servent de communs. Les meilleurs, quant à la qualité des matériaux, sont bâtis en adobe, c'est-à-dire en brique dont le soleil a fait les frais de cuisson (1). Les autres sont en bois, crépis et blanchis, proprets sous leur toiture en bardeaux; leurs fenêtres ont le châssis peint en vert gai, de façon à offrir ces couleurs tranchantes dont l'effet réjouit la vue du *New-Englander* (2).

Les bâtiments sont disposés autour du champ de manœuvre, où se déploie l'étendard national, qui ne sert pas, comme en Angleterre, d'enseigne honorifique

et un conseil de surveillants. La conférence centrale des Anciens, est à Bertholsdorf, en Lusace. — J. B.

(1) On verra plus bas, chap. XIX, pourquoi l'adobe peut être préférable à la brique cuite. — J. B.

(2) Natif de l'un ou l'autre des six Etats qui composaient autrefois la Nouvelle Angleterre : Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island et Connecticut. *Burton.*

à la résidence du commandant. Vis-à-vis des demeures des officiers, se trouvent les bureaux de l'adjudant et du quartier-maître ; la caserne et les magasins terminent le carré ; enfin de petites boutiques, une chapelle, des écuries, des corals pour les bestiaux, quelquefois un parc d'artillerie, et toujours une glacière, complètent l'ensemble de l'établissement. L'Inde anglaise est à cet égard bien loin de ces régions désertes. S'il y avait aux alentours quelques arbres de plus, si la verdure y était plus brillante, ces cantonnements rappelleraient les stations extérieures du Guzérat, du Deccan, de tous les Botany-bays de même espèce, où d'infortunés gentilshommes s'infligent le supplice de la déportation.

J'avais déjà dû renoncer à me mesurer avec les indiens. Une nouvelle déception m'attendait à Cotton-Wood, qui marque la dernière limite des plaines parcourues par le bison à cette époque de l'année : d'ici à la côte du Pacifique, nous n'avons pas même l'espoir de découvrir une trace de bisons. Je ne pourrai donc pas parler en connaissance de cause du plus noble sujet de la vénerie de l'Occident lointain. Peut-être n'y a-t-il que moi, parmi tous ceux qui ont traversé les prairies, qui en sois réduit à cette extrémité.

Quelques jours après, les mécomptes que j'avais endurés furent un peu compensés par la rencontre d'une bande d'indiens transportant leurs pénates. Elle offrait une scène des plus animées, un tableau mouvant, composé de jeunes braves et de vieillards, de femmes et d'enfants de tous les âges, de poneys rapetissés par les privations et les fatigues, suivis d'une quantité de chiens, s'éparpillant dans la plaine et se dirigeant vers l'ouest. A la tête du cortége, seuls, ou par couple, marchaient les cavaliers ; non pas des écuyers gracieux, connaissant les règles du manége mexicain, mais de véritables centaures.

Le cheval de quelques-uns était nu ; la selle des autres n'avait pas d'étriers, ou se trouvait pourvue d'un demi-sabot ; parfois elle était décorée d'une frange de

perles, et reposait, dans tous les cas, sur un morceau de fourrure de bison pour prévenir l'écorchement de leur monture.

La chevelure des hommes, droite et épaisse, naturellement noire, mais rougie par la pluie et le soleil, était séparée en deux masses égales ; à partir des tempes, il s'y enroulait une courroie de peau d'ours, ou peau de loutre, qui en formait deux queues, analogues à celle de nos grands-pères et assez longues pour tomber jusqu'à la poitrine. Au sommet de la tête, où elle se trouvait isolée, flottait la mèche du scalp. Cette coiffure augmente sans aucun doute l'effet de la dépression du crâne qui caractérise l'aborigène de l'Amérique du Nord et qui, passant pour une beauté, a conduit les Péruviens et les Astèques à la produire artificiellement.

La raie de séparation des cheveux était peinte en vermillon chez les deux sexes ; et des rondelles de cuivre jaune ou d'étain, découpées sur les bords et de différents diamètres, encadraient la figure. La mèche du scalp était également décorée : elle portait une douzaine de plaques d'étain ou d'argent, qui s'échelonnaient à partir du crâne et diminuaient de largeur à mesure qu'elles s'en éloignaient. Chez les élégants, cette décoration s'étendait aux deux côtés de la tête ; quelques-uns portaient des plumes d'aigle, de corneille ou de faucon, plantées dans les cheveux ; parfois un chapeau défoncé, une vieille casquette militaire ou les bords d'un ancien feutre surmontaient cette coiffure.

Leurs quelques poils de barbe avaient été arrachés. Ces indiens comparent le visage d'un homme barbu à la face d'un chien qui porte un écureuil à la gueule. Des anneaux composés de grains de verre, ornés de plaques d'étain ou de nacre de perle, décoraient les oreilles, ou étaient remplacés par de grands cercles en fil de laiton, analogues à ceux des tailleurs indous. Les bras, les poignets et les doigts portaient, à la mode africaine, des bagues et des bracelets également en fil d'archal, que les sauvages préfèrent aux bijoux d'or et d'argent. En-

fin on voyait des cravates de perles blanches de forme ovale, ou de perles blanches et bleues, et des colliers de plaques métalliques pareilles à celles de la coiffure.

L'habillement était composé d'un gilet à manches, en droguet foncé, recouvrant une chemise de coton; ou bien, de vestes rondes en flanelle et tombant en guenilles. Une couverture bleue ou rouge, quelquefois blanche, donnée par le Gouvernement, enveloppait le milieu du corps. De simples jambières, soutenues par des courroies, formant une anse et passées dans la ceinture, complétaient le vêtement intérieur qui, chez tous, n'avait d'autre fond que le langouti des Indous.

Les braves étaient armés de petits tomahauks, à lame de fer; ils les portaient à la ceinture, du côté droit, ainsi que la poire à poudre, tandis qu'à leur gauche pendait la blague à tabac, espèce de sac en peau d'antilope. Ils avaient à l'épaule un grand bouclier, un arc et des flèches; plusieurs d'entre eux étaient munis de carabines rayées; un étui en peau de daim préservait les armes de l'humidité, et l'on voyait aux carquois les perles et les franges que paraissent aimer tous les sauvages. Ce harnais de guerre me rappelait celui des bédouins de l'Hedjaz.

Derrière les braves et les guerriers suivaient tous les bagages : les pieux des loges, en faisceaux de quatre ou cinq, attachés aux bâts des poneys, et traînant sur le sol, où ils marquaient la ligne suivie par la tribu; des perches moins grandes fixées à des chiens, porteurs d'un bât minuscule, sanglé autour du corps et maintenu par des courroies attachées à un plastron (1). Ces petits animaux de trait, qui, avec leurs oreilles droites et leur nez pointu, ressemblent au chien paria de l'Inde et sont bien près des loups, ne craignent pas d'attaquer le mulet, quand ils sont affamés, et se jetteraient même sur l'homme. Un de ceux que nous

(1) Dans le *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, par MM. Milton et Cheadle, à la page 170 de notre traduction, on trouvera la description de ces légers traîneaux tirés par des chiens. — J. B.

voyions passer avait sur le dos un faucon, et ne portait pas autre chose; cependant les indiens n'ont jamais pratiqué la fauconnerie.

Les perches étaient reliées, derrière les poneys, par des barres transversales où étaient posées les robes de bison, les couvertures des loges, et autres articles d'un certain volume. Sur quelques-uns de ces traîneaux s'élevait une espèce de cage en osier, revêtue d'une couverture ou d'une peau de bison, et renfermant un siége formé de courroies entrelacées. On met dans ces litières les enfants et les petits chiens; ceux-ci sont regardés comme de la famille jusqu'au jour où on les mange. Les femmes, quand elles sont fatiguées, prennent également place dans ces cabriolets, où elles doivent sentir de rudes secousses; il est vrai que l'élasticité des perches amoindrit les cahots. Un vieillard, aussi ridé qu'une noix sèche, était porté probablement par ses petits-fils sur une civière, formée de deux perches flexibles d'une longueur d'environ trois mètres et de trois barres transversales de cinquante centimètres; à celles-ci était fixée une couverture, où siégeait le vénérable personnage, attaché de manière à l'empêcher de tomber.

Parmi les femmes, les plus riches étaient à cheval; les pauvres suivaient à pied leurs poneys de charge, et lançaient aux privilégiées le regard que jette la petite bourgeoise sur le carrosse d'une lady. Leur cóstume ressemblait tellement à celui des hommes, que l'œil hésitait à les reconnaître.

Des châles grossiers, ou des couvertures en drap bleu, rouge ou blanc, se drapaient autour de la taille, chez toutes sans exception. Plus tard, sur les bords de la Plate Supérieure, nous avons vu les indiennes vêtues de robes de cotonnade, à la façon des demi-civilisées, et portant le couteau bowie à la ceinture.

Les vieilles squaus avaient une laideur repoussante. Les jeunes filles, celles qui n'avaient pas encore six ans, étaient de charmantes créatures : la mine la plus effa-

rouchée, la physionomie la plus piquante, des traits de poupée les plus jolis du monde; et les jeunes coquettes dispensaient déjà leurs sourires d'un petit air à faire croire qu'elles en connaissaient la valeur.

Aucun des braves n'avait à sa lance ni la chevelure ni les os de la main d'un ennemi, ni de ces entailles qui marquent le nombre des vaincus, et pas un d'eux n'offrait de mutilation.

Tandis qu'ils nous suivaient, ce qu'ils firent pendant longtemps, ils plongeaient leurs regards entre les rideaux de notre ambulance et proféraient des *hao! hao!* qui sont leur formule de salut. On suppose que cela signifie *bon. Ici hao!* dit l'habitant de l'Ouest qui boit à votre santé; et l'usage est de répondre, sinon dans les mêmes termes, du moins par un mot bienveillant.

La politesse de nos sauvages ne nous empêchait pas de nous tenir sur la défensive: les Dakotas de cette région sont experts et audacieux en fait de vol de grand chemin, et la prudence nous ordonnait d'être sur nos gardes. Ils se bornèrent cependant à rire avec finesse toutes les fois que nous écartâmes nos rideaux, et ils nous quittèrent après avoir demandé opiniâtrément du tabac, de la poudre, des balles, des allumettes chimiques, des capsules, que sais-je encore? La mendicité, dans ces parages comme sur les bords du Nil, est de droit fondamental.

Excepté les jolies filles, toutes les femmes nous parurent assez grognons; mais peut-on demander une physionomie souriante à de pauvres bipèdes obligés de faire vingt-cinq ou trente kilomètres avec la charge d'un mulet. Ces indiens toutefois contrastaient vivement avec une bande de Peaux-Blanches qui revenaient du mont Pike; à en juger d'après leur air sombre et mécontent, ceux-ci rapportaient de cruelles déceptions des nouvelles mines; et, s'il m'avait fallu rencontrer seul, après le soleil couché, l'une ou l'autre de ces deux bandes, je n'aurais pas hésité à choisir les sauvages.

Le 13 août, à vingt kilomètres environ de la Source Boueuse, nous nous trouvons en face d'un monument naturel qu'on appelle le Palais de Justice des Indiens (*Indian Court-House*). C'est le portique, et un portique remarquable, d'une région nouvelle, qui nous ménage tant de surprises. Là commencent les Mauvaises Terres, un espace de cent kilomètres de large sur deux cent quarante de longueur. Dans leur ensemble, elles présentent une vaste couche uniforme qui s'élève peu à peu jusqu'au pied des montagnes, où son altitude varie de neuf cents à seize cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer.

Court-House, qui dans ces derniers temps a beaucoup souffert de la violence des pluies, ressemble à tout ce qu'on veut, excepté à une salle ou à une cour; il paraît, néanmoins, qu'autrefois il n'en était pas de même. Les anciens voyageurs, tous les vieux Canadiens, prétendent que c'est la place où les esprits des Peaux-Rouges doivent tenir leurs réunions et compter les blessures qui leur ont été faites.

Ce point célèbre est à treize kilomètres de la rivière, à cinq de la route; il peut avoir de huit à neuf cents mètres de tour et quatre-vingt-dix de hauteur.

Ces ruines naturelles n'offrent plus rien d'une rotonde. Je n'y ai vu qu'une pyramide irrégulière, s'inclinant en amphithéâtre, et décrivant un angle de trente-cinq degrés. De cette pyramide se détache une masse verticale, dont la base offre une pente de quarante-cinq degrés; bref, elles ressemblent aux ouvrages de Sakkarâ (1), mais ont beaucoup plus de rudesse. D'après notre conducteur, le sommet de la masse détachée présenterait une plate-forme assez grande pour qu'on y pût faire circuler un chariot.

Nous voyons Court-House par le temps le plus favo-

(1) Sakkarâ, village égyptien, au S.-O. du Caire, près duquel s'élèvent dix-huit pyramides d'énormes pierres carrées ou de briques et dont la plus haute semble plus ancienne que celle de Gizé. — J. B.

rable à sa beauté : un soleil resplendissant l'inonde, et sa masse étincelante, d'un blanc crémeux, découpe ses lignes hardies sur un fond de nuages violets, où gronde la foudre et où les éclairs se succèdent et se croisent.

Dans l'après-midi, je fais le croquis de la célèbre Roche-Cheminée. Cette fois la dénomination est parfaitement exacte : on est presque surpris de ne pas voir la fumée jaillir du sommet de cette espèce de tour. Ainsi qu'il arrive pour toutes ces roches de forme bizarre, c'est un nœud d'une ancienne chaîne de montagnes, et, comme nous l'avons dit à propos de Court-House, un fragment de celle qui bornait autrefois la vallée de la Plate. Les couches voisines, formées de calcaire terreux et de marne tendre, se sont désagrégées sous l'influence du vent, de la pluie et des frimas, tandis que la matière plus dure qu'elles englobaient, mise à nu par leur disparition, a été peu à peu modelée par les agents atmosphériques. La Roche-Cheminée est à quatre kilomètres de la rive droite de la Plate.

Les Escarpements de Scott, situés à quatre cent cinquante-huit kilomètres du fort Kearny et à quatre-vingt-deux du fort Laramie, forment la dernière dépendance que nous ayons vue de cette grande chaîne marneuse dont nous venons de parler ; c'en est aussi la plus remarquable. Se dressant au milieu d'une plaine fatigante par sa monotonie, ces roches sont bien autrement pittoresques et d'un bien plus bel aspect que les rochers castellés du Drakenfeld ou que les ruines les plus vantées des bords du Rhin. A la distance d'un jour de marche, les Scott's Bluffs apparaissent sous la forme d'un coteau bleu, et ne se distinguent que par leurs dimensions des collines brisées des environs. Mais, quand vous n'en êtes plus qu'à huit ou dix kilomètres, vous voyez poindre, au sommet de cette rampe, une cité du moyen âge dont les constructions, de plus en plus nettes et d'une exactitude merveilleuse, sont groupées autour d'une forteresse géante, couronnée d'un château royal.

Bastions, remparts, contre-forts, demi-lunes, tours carrées ou circulaires, donjon et beffroi, rien n'y manque: on voit encore le parapet et les créneaux d'une citadelle qui me reporte aux nobles ruines de Château Gaillard. Pour compléter la ressemblance, un large fossé a été creusé au pied du mont par les torrents, et le mirage nous le fait voir rempli d'eau.

A mesure que nous avançons, des êtres bizarres se dessinent : des gardes couverts d'une sombre armure, des sentinelles font le guet, ou défendent les abords de la place ; le lion rampant de Bastia, il est impossible de s'y méprendre, domine la route et paraît la surveiller. L'air obscurci par les nuages de sable qu'entraîne l'ouragan fait croire à la chute du jour, et l'illusion est si vive que l'on s'attend à voir l'ombre d'un chevalier sortir de la forteresse, la lance au poing, bannière au vent, pour faire sa ronde au milieu des rues désertes et des tourelles en ruines.

De plus près, la vision s'évanouit : édifices et murailles ne sont plus que des blocs de pierre jaune, encastrés dans une masse d'argile battue et durcie; les courtines, les angles et les brèches se transforment en ravins, creusés par les pluies séculaires; et les soldats, échelonnés sur les pentes, ne sont plus que des cèdres nains; les patrouilles, des buissons touffus accrochés çà et là au versant de la falaise.

A mesure que nous remontons la vallée de la Plate, nous trouvons plus nombreuses les bourgades indiennes. Vues de loin, elles émaillent la prairie de leurs grands cônes blancs, se détachent sur l'horizon bleuâtre et sont à demi voilées par les saules. Elles forment l'un des traits les plus pittoresques de cette région. C'est au bord d'une rivière, à la base d'une colline et près des arbres, que l'indien s'établit de préférence. Fréquemment, nous voyons des tentes groupées avec mystère dans le voisinage de l'eau. La manière de construire les loges, de faire les feux ou de disposer le camp varie suivant la tribu, et le monta-

gnard reconnaît immédiatement qui a posé le campement qu'il aperçoit.

D'après les indiens, l'invention de la pipe est due au Grand Esprit : ce dernier, s'arrêtant sur la Roche Rouge, en cassa un fragment dont il fit un calumet, y ajouta un roseau, l'alluma, et en envoya la fumée aux quatre points de l'horizon, afin qu'elle se répandît sur tous ses fils.

D'une forme assez bizarre, le calumet se rapproche de la pipe d'argile et de stéatite, dont les Abyssiniens et les bédouins du Sinaï font usage. La longueur du tuyau est de cinquante-cinq à soixante centimètres; le fourneau, qui est circulaire et profond de douze à treize centimètres, est pourvu en outre d'une tige avec laquelle il forme un angle droit. Cette tige, de vingt-cinq à trente centimètres, est coupée en biseau dans le dernier quart de sa longueur; mais ce qu'il y a de particulier, c'est l'intérieur de la pipe : d'une ouverture qui n'a pas plus de dix ou douze millimètres, elle est forée perpendiculairement, et conserve jusqu'en bas le même diamètre, qui est exactement celui de la tige.

La couleur ne tarde pas à s'altérer, la pierre se tachette et la pipe s'engorge rapidement quand on y brûle du tabac. Somme toute, le calumet n'est bon que pour fumer du kinnikinik (1).

Après avoir traversé la prétendue cité de Laramie, nous arrivons le lendemain à la Fourche de Laramie, rivière jolie et limpide, de trente à quarante mètres de largeur; nous la franchissons et nous nous trouvons devant le fort Laramie, ainsi qualifié par politesse ou plutôt par ordre. Nous espérons nous y ravitailler.

Ce cantonnement n'a rien de spécial; il présente, comme ailleurs, le drapeau des Etats-Unis, les logements des officiers, quelques magasins, des barraques

(1) Le kinnikinik est l'écorce intérieure du cornouiller. Il en est souvent question dans le *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, par MM. Milton et Cheadle. Voyez les pages 268 et suiv. de notre traduction. — J. B.

pour les soldats, une cantine, et des buvettes où l'on vend de la strychnine à qui peut la payer six dollars le gallon (1).

Le fort Laramie appartenait autrefois à la Compagnie américaine des Fourrures; il s'appelait alors fort John, et renfermait les peaux d'ours et de bisons que les chasseurs y apportaient par milliers. Un mur d'enceinte en adobe, que Frémont et Stansbury ont dessiné, le protégeait contre les attaques des indigènes; il a disparu depuis l'achat du magasin par le Gouvernement. A l'époque où il servait d'entrepôt à la Compagnie, le fort John avait pour rival le fort Plate, qui, en 1842, lorsque les visages pâles ouvrirent la route actuelle, appartenait à MM. Sybille, Adam et Cie, et s'élevait juste au confluent de la Fourche de Laramie et de la Plate. Ici l'été est sec, le sol aride, la chaleur dévorante; mais l'hiver y est assez doux relativement au voisinage des Montagnes Noires et à l'altitude locale (treize cent quarante mètres au dessus du niveau de la mer). On y a cependant vu de fortes gelées en septembre. Le fort est à l'abri de ces vents humides, chauds et légers, qui, venant du Golfe du Mexique, engendrent la fièvre, dans la partie inférieure de la rivière. Autour du cantonnement, la terre est graveleuse et nue, les roches sont formées de sable, de chaux et d'argile, et tout ce que l'on aperçoit porte un cachet de désolation profonde, excepté la Fourche limpide, qui murmure en tombant des sombres hauteurs. Cette jolie petite rivière se dirige du sud-ouest au nord-est; à mi-chemin elle se bifurque, envoie une branche droit à l'ouest, continue sa route dans la direction opposée, et reçoit près du fort Laramie le Chugwater, son principal affluent.

(1) La strychnine est un alcali végétal extrêmement vénéneux. Il y a donc ici quelque figure de rhétorique. Six dollars le gallon équivalent à 31 fr. 80 les 4 l. 54. — J. B.

CHAPITRE XVI

TRAVERSÉE DES MONTAGNES ROCHEUSES

Les Dacotas ou Sioux. — Leur état social. — Le scalp en Asie, en Europe, en Afrique, comme en Amérique. — Le Petit Tonnerre. — Gérance des affaires indiennes et Bureaux arabes. — Première rencontre d'immigrants mormons. — Arapahos sur le sentier de la guerre. — Jack et ses lunettes. — Gare à lui. — Le cagnon appelé la Porte du Diable. — La Passe du Sud. — La ligne de séparation des eaux entre les deux Océans. — Les Sources du Pacifique et la magnifique perspective qu'on y contemple. — Le colonel Fremont et une abeille. — Cagnon de l'Echo.

Contrairement aux populations astèques du nouveau monde, les Sioux, sur le territoire desquels est construit le fort Laramie, sont essentiellement sauvages. Cette grande nation a pour nom réel celui de Dacotas, qu'elle se donne elle-même et qui peut se traduire par le mot *ligués* ou *alliés*. Parfois elle prend la qualification des Sept Feux du Conseil, attendu que la fédération se divise en sept branches principales. La plupart des blancs les appellent les Sioux, mot qui, dans la langue des Objibevouais, signifie les Ennemis.

Chez eux le guerrier, considérant la chasse comme l'un de ces travaux maudits qui pèsent sur l'homme depuis la chute, croit amplement payer sa dette en se livrant à cet exercice, et ne daignerait pas seller ni

desseller son cheval, pas même se lever pour aller boire; il appellera un blanc pour que celui-ci aille lui chercher de l'eau et ne répondra que par des rires aux reproches que ce dernier lui adressera. Comme les animaux sauvages, il ne peut pas se rompre au travail, et mourrait plutôt que de se livrer à quelque industrie honnête; frappant contraste avec le nègre, dont le seul bonheur est de servir.

Il attribue invariablement la pitié, la patience, l'oubli des injures, à la crainte.

On s'est grandement trompé au sujet du caractère des indiens. C'est un fait reconnu : leur gravité et leur silence calme et digne, pure étiquette, recouvraient un esprit joyeux et sociable, un goût prononcé pour les festins, les mots plaisants, les gais propos. La réserve et la grandeur que nous leur avons prêtées ne sont pas dans leur nature ; leur dignité est de l'apathie, et leur force d'âme en face du supplice vient, comme chez le boxeur de profession, de ce que leur cerveau est peu développé.

D'après tout ce que nous avons lu à cet égard, et tout ce qui nous a été dit par les personnes qui sont le mieux à même d'en juger, l'indien d'Amérique est purement et simplement fétichiste comme le nègre, ainsi que le sont toutes les races dans leur enfance. Il a son homme aux charmes, l'équivalent du mganga et de l'angekok, le puissant de la tribu, qui est à la fois sorcier, prophète, médecin, prêtre, exorciste et docteur ès pluie ; seulement, comme il est rare que l'indien cultive la terre, au lieu d'averses copieuses et d'abondantes récoltes, on lui promet des chevelures, des truites saumonées et des bisons sans nombre.

Quant à l'habitude de scalper les ennemis, ceux qui font descendre le Nord-Américain des Scythes vont en chercher l'origine dans l'Asie septentrionale. « Le Scythe, nous dit Hérodote, boit le sang du premier ennemi qu'il abat; il porte au roi les têtes de tous ceux qu'il a tués; car il n'a droit au partage du butin

que s'il en apporte au moins une (1). Pour les dépouiller, il fait une incision circulaire d'une oreille à l'autre, saisit les cheveux, et arrache la peau du crâne. Après l'avoir grattée avec un os de bœuf, pour en enlever la chair, il froisse vivement la peau entre ses mains, et l'ayant assouplie en fait usage pour s'essuyer; il la suspend à la bride de son cheval, et s'en fait gloire, car le Scythe qui possède le plus grand nombre de ces serviettes est salué comme le plus digne. Ils prennent aussi la peau du corps, dont ils font des housses de cheval; et ils boivent dans des crânes. » (*Melpomène*, ch. IV, 64.)

L'idée qui inspira cette coutume est le besoin de perpétuer le souvenir d'un triomphe et de déshonorer le cadavre d'un ennemi par la mutilation; le choix du trophée, déterminé par l'usage, varie suivant les peuples; le sentiment est le même.

On croit en général que l'habitude de scalper est particulière aux Américains, c'est une erreur profonde. L'abbé Domenech (*Sept Ans dans les deserts de l'Amérique du Nord*, ch. XXXIX) cite le *decalvare* des anciens Germains, le *capillos et cutem detrahere* des Wisigoths, et les *Annales* de Fulde, qui prouvent que les Anglo-Saxons et les Francs ont scalpé jusqu'en 879 après Jésus-Christ. Enfin on retrouve cette coutume en Afrique, où il est peu de manifestations de la férocité humaine qui ne se rencontrent. « Quelque temps après notre retour, dit M. Duncan (*Voyage dans l'ouest de l'Afrique*, de 1845 à 1846), le régiment apadomey qui revenait d'une expédition défila devant nous. Toutes les guerrières, passant une à une, avaient en laisse un jeune esclave mâle ou femelle, et portaient le scalp desséché d'un homme tué en combattant. »

Mais la mutilation, de même que l'anthropophagie, le tatouage et l'érection des tumuli, découle si natu-

(1) C'était encore récemment la coutume à Khiva, ainsi qu'en témoigne Vambéry. Voyez notre édition des *Voyages d'un Faux Derviche*, p. 128 et suiv. — J. B.

rellement des circonstances morales où l'homme primitif a été placé, qu'elle n'a pas eu besoin d'être enseignée aux peuples qui la pratiquent. Donc on aurait tort d'y chercher la preuve d'une communauté d'origine.

Un jour, comme nous étions assis non loin du fort Laramie sous la veranda d'une station, nous vîmes entrer cinq Peaux-Rouges. Le plus grand et le plus fort de la bande, un homme entre deux âges, avec de longs cheveux droits et plats, des traits durs, la face entièrement dépourvue de barbe et de sourcils, après nous avoir tendu sa griffe en commençant par une dame qui était avec nous, s'assit d'un air plein de calme et de dignité, frisant quelque peu l'insolence. Il plongea la main dans le vêtement qui lui couvrait la poitrine, en retira une épaisse enveloppe de cuir, où il fouilla longtemps, et produisit à nos yeux un papier d'un brun sale, déchiqueté sur les bords, signé du général Harney, et certifiant qu'il était le Petit Tonnerre. Il se rendait au fort Laramie dans l'intention de se plaindre de l'Agent indien, qui, disait-il, accaparait la moitié des vivres et des cadeaux qu'on envoyait à sa tribu.

En effet, s'il faut en croire la voix publique, rien n'est plus mal organisé à Washington que l'administration des affaires indiennes, depuis qu'elle a été enlevée à l'armée.

Le remède à tous ces maux serait de restituer cette gérance à l'autorité militaire, qui la conserverait tant qu'elle se comporterait bien et n'en servirait que mieux le Gouvernement par l'importance qu'elle acquerrait aux yeux de ses protégés. Telle est l'institution des bureaux arabes en Algérie, institution qui, malgré ses défauts, ne m'en plaît pas moins. Mais les Américains, habitués à priver l'armée de tous ses moyens d'action, trouveraient sans doute que le remède serait pire que le mal.

En approchant des Montagnes Rocheuses, nous rencontrons pour la première fois un train de chariots mormons qui se dirigent lentement vers la terre pro-

mise; ils sont au nombre de vingt-quatre, et celui qui les guide est neveu du pontife de la nouvelle religion. Le jeune capitaine Brigham Young est un blondin, à cheveux jaunes, ainsi que la barbe, et à la figure intelligente; il porte un revolver à sa droite et un couteau bowie à sa gauche. Malgré les taches de rousseur et la nuance basanée dont un voyage de deux mois leur a couvert la face, on ne peut pas se méprendre sur la nationalité des émigrants : le nom d'Anglais est écrit en lettres capitales dans les cils blanchâtres et les boucles filasses des enfants, dans la chevelure d'un brun roux, les yeux étonnés, le corps massif et les extrémités plantureuses des adultes.

Malgré leur humble apparence, la plupart des voyageurs ne semblent pas avoir souffert de cette longue traversée; et leur état nous fait concevoir la meilleure idée possible de la manière dont la Société de l'Émigration perpétuelle s'est acquittée de ses devoirs.

En général, ceux des mormons qui peuvent s'en donner le luxe achètent, pour le transit des plaines, un chariot d'émigrants dont le prix excède rarement, dans l'Ouest, neuf cent soixante-dix francs cinquante. Une semaine se passe d'ordinaire avant que leur voyage soit bien en train; dans tous les cas, ils s'arrangent de façon à quitter le Mississipi dans les premiers jours de mai, époque où les prairies sont couvertes d'herbe.

Quelques jours plus tard, nous avons rencontré un corps d'Arapahos armés en guerre. Ils venaient de descendre de cheval et se reposaient à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Partis de chez eux avec l'intention de rapporter des scalps et des doigts (1) d'Ioutas, ils avaient échoué dans leur entreprise et ressemblaient moins à des guerriers qu'à des voleurs de chevaux. Les jeunes braves, en pareil cas, sont de très-mauvaise humeur; ils le témoignent par la brièveté de leurs dis-

(1) L'index d'un ennemi, recourbé et suspendu à un ruban fait de la peau du vaincu, forme un bracelet ou une ferronnière des plus recherchés. — *Burton.*



cours, la brusquerie de leurs gestes et leur manière de bousculer, de briser tout ce qu'ils rencontrent, à l'instar des enfants gâtés qui n'ont pas ce qu'ils désirent.

Il est donc prudent, quand par hasard on se trouve sur le chemin de ces mécontents, de se préparer à leur répondre; et même certains individus prennent l'initiative, l'agresseur ayant l'immense avantage de tirer le premier. Quel que soit l'intérêt que nous inspirent les indiens, nous ne pouvons que sympathiser avec les blancs, exposés sans cesse aux agressions, aux vengeances et aux caprices féroces des Peaux-Rouges.

Au moment où nous disions adieu à la Plate, que nous avions suivie dans toutes ses phases et qui n'était plus où nous la quittions qu'un humble ruisseau, nous fûmes croisés par un autre bandit porteur d'une carabine et dont l'aspect était grotesque. Vêtu d'une peau de daim, il avait pour coiffure un bonnet pareil à celui de la Folie, taillé dans un lambeau de couverture, et agrémenté d'oreilles d'âne qui se projetaient en arrière comme celles d'un mulet rétif. La bouche de ce curieux personnage grimaçait d'une oreille à l'autre, et ses yeux étaient protégés par d'énormes besicles en forme de lorgnettes, dont les verres, montés sur une carcasse en fil d'archal, semblaient lui donner les yeux pédiculés d'un homard. Il s'appelle Jack, est une connaissance de notre cocher, et nous suit pendant quelque temps dans l'espoir d'obtenir un cadeau ; mais nous ne sommes pas généreux, et nous faisons bien.

En effet, quand nous arrivons au ranch de Willow-Springs, nous en trouvons les possesseurs tout exaspérés par la perte de leurs provisions, dont les a dépouillés un misérable chef, qui s'est introduit dans leur bicoque en faisant un trou sous la muraille. Ils soupçonnent beaucoup notre indien aux grosses lunettes; et la chevelure de maître Jack serait déjà suspendue au foyer si une balle avait pu atteindre celui qui la porte; mais notre homme n'est plus à portée de fusil, et ses victimes n'ont d'autre consolation que d'épancher leur

bile et de menacer de leur vengeance le premier chien à peau rouge qui leur tombera sous la main.

Quelques heures après avoir passé la rivière Pina-Pa, nous avons franchi la Porte du Diable. C'est l'une des curiosités les plus remarquables de cette ligne, le beau idéal du cagnon (1), ainsi qu'on nomme en ces pays un défilé. C'est le porche ou plutôt la galerie qui nous amène au seuil des Montagnes Rocheuses. De loin en loin cette gorge me rappelle la brèche de Rolland, des Hautes-Pyrénées; je ne puis pas y faire d'autre comparaison. La passe principale d'Aden grandie au vingtuple en donnerait peut-être un aperçu; encore ce rapprochement est-il inexact.

La hauteur des flancs de cette porte est de cent à cent vingt mètres; les parois en sont perpendiculaires, et menacent de s'écrouler du côté du sud; un éboulement s'est déjà produit, à en juger par les quartiers de roche qui encombrent la Pina-Pa. Sa largeur varie de douze à trente-deux mètres; elle en a deux cent trente environ de longueur totale. Un granit gris traversé par des veines de trap en compose les murailles, et la roche qu'elle perce coupe en droite ligne l'extrémité de l'épaulement méridional d'une chaîne qui s'appelle avec raison Montagnes des Serpents à sonnettes. Au milieu de ce sauvage défilé, la Pina-Pa se fraye gaiement un chemin, où elle jase, bouillonne, écume, s'irrite des obstacles, fait retentir l'écho de ses chants de victoire, et couvre de perles brillantes les cèdres et les arbustes qui frangent ses rives déchiquetées. Pourquoi ne s'est-elle pas tranquillement écoulée dans la prairie au lieu de forcer à grand'peine cette barrière sourcilleuse? Dieu le sait! Toujours est-il qu'irréfléchie et volontaire,

(1) C'est l'espagnol *cañon* signifiant *tuyau* et que l'Anglais écrit *kanyon* pour en figurer autant que possible la prononciation. Ce nom est donné à tous les défilés, mais plus justement à ceux où l'on remarque des formations en prismes basaltiques comme au Cagnon de l'Echo. (Voyez *Tour du Monde*, 1862, p. 300.) — J. B.

elle s'est mis en tête une impossibilité apparente et que, suivant l'usage des créatures féminines, elle en est arrivée à ses fins. Leçon gravée sur la pierre, dirai je humblement aux êtres de mon sexe.

Un soir, au bout d'une espèce de Champagne rocailleuse, nous entrâmes dans la Passe du Sud, où se manifeste le partage des eaux qui se rendent vers l'Atlantique ou vers le Pacifique. Elle est située à la frontière de l'Etat de l'Orégon et du Territoire de la Nébraska. Depuis le confluent de la Sweetwater, c'est-à-dire depuis près de deux cents kilomètres, la route s'est constamment élevée, mais par une différence tellement insensible, entre les montées et les descentes, que nous étions bien loin de nous croire près du sommet.

Éloignée d'environ quatre cent quatre-vingts kilomètres du fort Laramie, la Passe du Sud est à peu près à moitié chemin du Mississipi et de l'Océan Pacifique. Elle se trouve à deux mille deux cent quarante-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, et présente une largeur de trente-deux kilomètres. Une chaussée pierreuse qui traverse la route passe pour marquer le point culminant du plateau.

A proprement dire, ce n'est ni un cagnon ni un défilé : on n'y voit rien qui rappelle les gorges de Killicrankie ou des Thermopyles, du Saint-Bernard ou du Simplon. Ce n'est pas davantage une série de terrasses échelonnées entre de hautes montagnes. Et cependant, le nom qu'elle porte lui est bien appliqué. Dans ce nouveau monde, la nature a modelé les régions sur une échelle gigantesque, où les fleuves et les rivières, les forêts, les prairies et les montagnes, les lacs et les marécages, réduisent leurs congénères de l'Europe à n'être plus que des nains. Ce plateau majestueux, où manœuvreraient toutes les armées du globe, a tous les droits à être pris pour une avenue grandiose.

Le point où se partagent les eaux de plusieurs mers offre à l'explorateur de l'intérêt. Que dirai-je de celui-ci? Nous y buvons, à cent pas de distance, l'eau



Défilé ou Cagnon des montagnes Rocheuses (page 249).

qui se dirige vers deux océans contraires, et c'est la plus élevée des steppes du continent, la marche supérieure des routes américaines, placée entre la région d'où sortent les vents d'ouest et les portiques où se lève le soleil. Là-bas, sur le versant opposé des cimes où trônent les orages et n'ayant entre elles qu'un espace insignifiant, les plus nobles rivières prennent leur source : la Colombia, le Colorado, la Pierre Jaune, qui est au Missouri ce que ce dernier est au Mississipi. Quatre directions différentes sont suivies par les eaux : la Wind-River s'écoule au nord-est; la Sweetwater et la Plate vont au sud-est; les diverses branches de la Snake-River, au nord-ouest; et la rivière Verte, qui a son embouchure dans le golfe de Californie (1), se dirige vers le sud-ouest.

Un tel lieu fait songer; mais nous étions forcés de comprimer nos émotions pour nous occuper de continuer notre route.

L'endroit vers lequel nous descendions est nommé les Sources du Pacifique. Il est à trois kilomètres un quart de la Passe du Sud, et à mi-côte; on l'aperçoit longtemps avant qu'on y arrive. C'est un bassin d'eau transparente et glaciale, entouré d'une fondrière que l'on ne peut franchir qu'en y posant une planche. Une bicoque en est voisine et forme la station. Ce serait un bien triste séjour sans les bois qui se trouvent d'un côté de la gorge, et la splendeur des pics neigeux qui regardent la forêt.

D'ici, par un temps clair, on voit vers le nord briller des cimes lumineuses à une distance de cent soixante kilomètres. Le monarque de cette chaîne est le Pic Frémont, dont la hauteur monte à quatre mille cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer; vient ensuite, comme altitude, un cône glacé nommé le Pic Neigeux par les hommes de la station.

(1) Ce point a donc quelque analogie avec le massif du Saint-Gothard, en Europe. — J. B.

Ce soir, les montagnes de la Wind-River sont d'une beauté souveraine : l'immense rideau de pourpre qui se déploie sur toute la partie septentrionale du ciel en fait ressortir les proportions gigantesques et donne un relief de stéréoscopie à leur profil majestueux, à leur tête blanchie par des glaces séculaires. Le moelleux éclat des rayons du couchant adoucit leur rudesse et prête à leurs contours un charme profond, tout en dessinant les ravins, les plis et les gorges avec une précision qui fait oublier la distance. A mesure que la radieuse clarté s'abaisse du côté de l'ouest, elle rampe aux flancs des monts, atteint le sommet qu'elle fait resplendir, embrase la neige, devient plus vive, étincelle pendant quelques instants, et s'évanouit dans les sombres profondeurs de l'air.

Non moins émouvante est l'arrivée du jour, alors que les premières lueurs du matin se répandent sur les masses brumeuses dont la montagne est coiffée, allument un à un tous les pics, en font briller la pointe qui semble couverte d'argent, puis se développent, s'enflamment et ruissellent jusqu'à la base, d'où elles inondent la plaine.

Cette région a pour la première fois été explorée en août 1842 par le colonel Frémont, appartenant au corps des ingénieurs topographes des Etats-Unis ; il a dépeint les magnifiques tableaux qui le récompensèrent de ses courageux efforts de façon à prouver qu'il est facile de bien écrire lorsqu'on a à parler d'un sujet plein de grandeur.

Toutes ces splendeurs, toutes ces gloires, sublimités ou grâces, tableaux effrayants ou pleins de charme : tout nous est représenté dans les pages qu'il a écrites. On y respire l'odeur balsamique des pins et cet air des montagnes, objet constant des louanges du chasseur, brise vivifiante dont l'influence est égayante. Aussi se réjouit-on avec l'auteur parce qu'il a découvert, au versant du Pacifique, un si noble portique. On partage l'honnête orgueil avec lequel, introduisant une

baguette de fusil dans la fente d'un rocher mouvant qu'un souffle paraît devoir précipiter dans l'abîme, il y attache l'étendard étoilé, « pour qu'il flotte à la crête de ces monts où la brise n'a encore agité aucun drapeau. »

Tous les cochers qui parcourent cette ligne vous diront comment, au milieu du calme terrifiant de ce désert, qui, autant que la sublimité des lieux, affecte les esprits, Fremont alla s'asseoir au point culminant du sommet, à l'endroit où la solitude et le silence atteignent leur maximum; comment une abeille solitaire, venue d'Orient et passant dans l'air bleu, vint se poser sur les genoux de l'explorateur, « et fut enfermée dans le grand livre où étaient les plantes recueillies sur la route. »

A huit ou dix kilomètres de la rivière Verte, on rencontre la borne qui porte d'un côté le nom d'Orégon, de l'autre celui d'Iouta. Nous sortons du pays des *grandes oreilles* (1), dont nous avons traversé la partie sud-est, et nous voilà enfin sur la terre de Déséret, ainsi que les mormons appellent le pays où ils se sont établis.

Avant de parvenir à la vallée de la Nouvelle Jérusalem, nous passons cette rivière Verte, et la chaîne qui la sépare d'une Rivière de l'Ours, dont le cours double les monts Wasatch et se termine dans le Grand Lac Salé; nous le traversons près de sa source, et nous nous engageons dans le Cagnon de l'Écho, défilé dont la longueur a presque cinquante kilomètres. C'est avec quelque appréhension que nous y entrons. Nos mules de tête sont attelées pour la première fois, et leur humeur est d'une rétive sauvagerie. Nous avons réclamé contre cette expérience dont nos pauvres corps pouvaient avoir à payer les frais; néanmoins on s'est contenté de nous

(1) M. Edward suppose que le nom d'Orégon vient d'*orejones*, « grandes oreilles, » et fut donné par les Espagnols au fleuve qui le porte, à cause de la longueur démesurée des oreilles des indigènes qui en habitent les rives. — *Burton.*

répondre qu'il fallait bien que ces bêtes fussent attelées un jour ou l'autre. Malgré le danger, il nous est impossible de ne pas admirer le pittoresque merveilleux de cette nature, qui par endroits semble avoir récemment subi un cataclysme. La rouge muraille montant à notre droite est percée d'une foule de petits cagnons qui la divisent et apportent leur tribut au cours d'eau principal ; à son tour, chacune de ces divisions est mordue, tranchée par le vent et la pluie, qui en émiettent les parties molles et en dénudent la charpente, formée d'un agglomérat argileux. La couleur varie çà et là, du blanc et du vert, au jaune; mais l'ensemble est d'un rouge mat que les rayons obliques du soleil transforment, jusqu'à la ligne bleue du ciel, en un ton brillant, d'un paille doré. Tout concourt à faire ressortir les détails de cette curieuse architecture, prismes saillants, pyramides et pagodes, piliers et tourelles, portiques, façades, colonnes, piédestaux et corniches : tout ce que la fantaisie peut rêver : deux murailles, une double série de contre-forts, découpés, vermiculés, feuillés de mille manières ; deux rangs de flèches aiguës, de tours massives, penchées au-dessus de l'abîme et se menaçant du front. Et le mouvement du chariot accroît cette variété ; l'aspect diffère quand le point de vue se modifie; c'est la multiplicité d'effets du kaléidoscope.

Le Cagnon de l'Écho se rétrécit graduellement, et les sinuosités du gave resserrent la route, qui devient de plus en plus dangereuse en raison des berges de plus en plus escarpées. La végétation des rives est plus épaisse, et les églantiers disputent le sol aux chênes nains. A six kilomètres à peu près de la station est un défilé où, en 1857, les mormons, ayant à leur tête le général Wells, avaient préparé de nouvelles Fourches Caudines pour l'armée fédérale. De petits parapets en pierre sèche, rappelant d'une manière frappante les sangahs des Ghauts de l'Afghanistan, avaient été érigés dans les endroits où la falaise domine la route ; et l'on voit encore les débris de quatre ou cinq barrages qui devaient

faire monter l'eau de manière à tremper les munitions des soldats.

Enfin nous gravissons les Wasatch et, du sommet de la Grande Montagne, nous apercevons la Terre Promise.

CHAPITRE XVII

MORMONISME

Son origine. — Joseph Smith. — Les plaques d'or de Cumora. — Livre de Mormon. — L'ère de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints du dernier jour par toute la terre date de 1830. — Livre des Doctrines et Covenants. — Hégires des Saints. — Sacerdoce divisé en deux ordres, ceux de Melchisédech et d'Aaron. — Première et seconde Présidence. — Septante. — Evêques. — Grand Conseil. — Écrits d'Abraham ét de Joseph. — Polygamie. — Les mormons quittent Nauvou pour se retirer dans l'Iouta. — Ils y sont attaqués par ordre du président Buchanan. — Le gouverneur Cumming leur rend la paix. — Le mormonisme est le mélange d'une foule de croyances plus ou moins anciennes.

Nous voici à l'entrée du Territoire de la Nouvelle Jérusalem ; chaque pas que nous allons y faire va nous mettre en présence de quelque idée mal connue en Europe, de quelque souvenir qui peut un jour prendre place dans l histoire générale du monde ou de quelque homme dont il est nécessaire de connaître les actes pour apprécier le rôle qu'il vient de jouer aux États-Unis et l'influence qu'il a dans l'Iouta. Qu'on nous permette donc de nous arréter à cette limite et de jeter un rapide coup d'œil sur cette nouvelle religion et sur les événements qui en ont accompagné la naissance.

Le nom de mormons qu'on leur donne déplaît à ceux qui composent l'*Eglise de Jésus-Christ des Saints du dernier jour par toute la terre*, ainsi qu'ils s'appellent eux-mémes. Littéralement *mormon* signifie en anglais

une *hideuse lamie*, un spectre femelle, quelque objet monstrueux ; mais les Saints prétendent que, *mon* voulant dire *bon* en égyptien, l'adjonction de *mor* ou de *more* désigne les *plus bons* ou les meilleurs. Laissons cette étymologie ridicule pour ce qu'elle vaut et occupons-nous des faits comme les racontent ces nouveaux hérétiques. Nous les reproduirons sans les discuter.

Parmi les auditeurs des retraites religieuses faites au fond des bois par les méthodistes et connues sous le nom de *revivals*, se trouvait, en 1820, un jeune ouvrier nommé Joseph Smith et n'ayant pas encore l'âge de quinze ans. Son esprit s'étant exalté, le jeune enthousiaste eut une première vision qui lui annonça la mission à laquelle il était destiné. Trois ans plus tard, l'ange du Seigneur lui révéla l'existence de plaques d'or qu'il ne produisit au jour qu'en 1827, en les tirant de la colline de Cumora, près d'Oswégo, dans la partie nord-ouest de l'Etat de New-York. C'étaient les tables de la nouvelle loi qui était confiée à un autre Moïse. Un *pectoral* et un *urim-thummin* révélaient en même temps à Jos. Smith qu'il était de la maison d'Israël, de la tribu de Joseph, et l'héritier des biens promis à cette tribu favorisée. Ces plaques contenaient, inscrit en hiéroglyphes égyptiens, le livre où Mormon, de sa propre main, avait analysé les annales des Néphites et des Lamanites, ainsi qu'un abrégé du livre d'Ether, c'est-à-dire de la tribu d'Iared, tribu dispersée à l'époque de la construction de la tour de Babel et de la confusion des langues. Le livre de Mormon est la nouvelle Bible qui complète l'ancienne. Des tablettes d'airain trouvées dans l'Yémen et chargées d'inscriptions himyaritiques ; six feuilles de bronze découvertes en 1843 aux environs de Kinderhook, en Illinois, et portant d'anciens glyphes ; enfin une plaque d'or, déterrée en 1847 à Cincinnati et surchargée de glyphes égyptiens ou plutôt mexicains : telles sont les preuves qui établissent que l'usage d'écrire sur des plaques de métal n'était

étranger ni aux anciens Sémites ni aux Américains.

En 1829, saint Jean-Baptiste confère le sacerdoce aaronique à J. Smith et à son secrétaire Cowdery, qui se baptisent l'un l'autre. L'année suivante, Smith publie sa traduction du livre de Mormon. 1830 est aussi la première année de l'ère des Saints. L'Église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour par toute la terre est ensuite organisée le 6 avril, à Manchester, dans l'Etat de New-York.

En 1831 a lieu la première hégyre, J. Smith émigrant à Kirtland, dans l'État d'Ohio. L'ordre de Melchisédech ou sacerdoce supérieur est conféré dans Kirtland aux anciens ou *elders;* peu après, on consacre l'emplacement de la Nouvelle Sion sur la fontière du Missouri et du Kansas, à 19 kilomètres à l'ouest d'*Indépendance*. C'est là que, le 1er mai 1832, s'ouvrit le premier concile œcuménique des Saints ; ils y ordonnent l'impression du *Livre des Doctrines et Covenants.* Ce livre, pour la bible des mormons, est un supplément nécessaire où la parole de vie est expliquée avec amplification; il est divisé en deux parties : la première se compose de sept sermons écrits pour le vulgaire ; la seconde, avec l'appendice, contient les covenants et commandements.

Cependant chassés du Missouri en 1833, les Saints revinrent à Kirtland. L'année suivante, on institua une première présidence de trois membres et un grand conseil de douze, et, en 1835, au mois de février, fut créé un corps de douze apôtres, chargés de convertir les Gentils. Le mois n'était pas achevé qu'on organisait le conseil des Septante.

Ces diverses institutions ont besoin d'être expliquées. Les mormons, opposés sur ce point à l'islamisme, soutiennent qu'un sacerdoce hiératique est nécessaire à la prospérité d'un culte. Ils divisent le sacerdoce en deux grands ordres, auxquels se rattachent toutes les autres fonctions. Le premier de ces ordres est celui de Melchisédech, « parce que Melchisédech fut un grand-prêtre

célèbre (1). » Le second ordre, qui est le complément du premier, exerce des fonctions temporelles, et porte le nom de sacerdoce aaronique ou lévitique, « parce que Aaron et sa postérité l'ont reçu pour en jouir jusqu'à la dernière génération. » Le grand-prêtre, les prêtres et les elders ou anciens, appartiennent à l'ordre de Melchisédech; les évêques, les catéchistes et les diacres, à celui d'Aaron.

« Le sacerdoce supérieur tient les clés de tous les biens spirituels de l'Eglise; il a le privilége de recevoir les communications mystérieuses du royaume céleste, d'avoir les cieux ouverts devant lui, d'être en communion avec l'assemblée générale et l'Eglise du premier-né, d'être en rapport avec Dieu, enfin de jouir de la présence de Dieu le Père, et de Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance. »

« Le sacerdoce aaronique tient les clés du ministère des anges ; il exécute les ordonnances littérales de l'Evangile, administre le baptême pour la rémission des péchés, d'après les covenants et commandements. »

Au sommet de la hiérarchie mormone est la première Présidence, actuellement composée de MM. Brigham Young, Heber Kimball et Wells, qui représentent ici-bas la trinité céleste.

Le Grand-Prêtre, président par excellence, qui est aussi voyant, traducteur, révélateur et prophète, dirige le haut sacerdoce et jouit du pouvoir suprême. Ses deux conseillers ou sous-chefs ont une égale autorité : l'un deux, néanmoins, a la préséance sur son collègue, dans les cérémonies publiques. Ce comité présidentiel de l'Église, élu par toute la portion masculine du peuple, est le centre du pouvoir, aussi bien au temporel qu'au spirituel. Il a droit de vie et de mort, tient les clés du ciel et de l'enfer, et l'on ne peut en appeler de ses décrets que devant l'assemblée générale de tous les

(1) Toutes les citations suivantes, indiquées par des guillemets, sont empruntées aux 2e et 3e chapitres des *Covenants et Commandements*. — *Burton.*

quorum (1) qui constituent l'autorité spirituelle de l'Église.

Le second rang est occupé par le Patriarchat, dont le titulaire actuel, neveu du premier prophète, a remplacé le père de celui-ci, M. Joseph Smith aîné. Comme père de l'Eglise, le principal devoir de sa charge est de bénir l'assistance. Ses fonctions de patriarche, purement honorifiques, sont viagères, tandis que les autres mandats expirent tous après six mois d'exercice.

Vient ensuite la seconde Présidence ; elle est formée de douze conseillers voyageurs « nommés les douze Apôtres, ou témoins spéciaux du nom de Jésus-Christ par toute la terre. » Ce conseil, dont le modèle, à part certaines modifications politiques, est emprunté à l'Eglise chrétienne primitive, est appelé brièvement les Douze. Son président, ou à défaut l'un de ses membres, supplée, en cas d'absence, l'un des trois chefs de l'Eglise, formant la première Présidence. Plus rapprochés des masses que l'autorité supérieure, et agissant d'après les ordres de celle-ci, les Douze répandent la doctrine, ordonnent les prêtres, les anciens, les catéchistes, les diacres, et les dirigent dans leurs fonctions ; ils administrent le baptême, le pain et le vin qui symbolisent la chair et le sang du Christ ; donnent la confirmation en imposant les mains, cérémonie qui imprime le baptême de feu à celui qui en est l'objet et lui fait recevoir le Saint-Esprit. Ils enseignent la loi, non-seulement aux gentils, mais aux fidèles, veillent sur l'Église et dirigent toutes les réunions. Ce sont eux qui président les différentes familles de Sion. Les églises d'Europe, celle d'Angleterre par exemple, sont conduites chacune par un apôtre. Lorsque plusieurs d'entre eux sont réunis, ils forment un quorum, dont la présidence appartient au plus âgé.

Après les Douze viennent les Septante, qui agissent

(1) *Quorum* désigne en anglais un comité spécial, une majorité compétente. — *Henriette Loreau.*

au nom du Seigneur sous la direction des apôtres, dont ils partagent le ministère et les missions lointaines. Sept présidents sont choisis parmi eux, et forment un conseil qui choisit « d'autres Septante, jusqu'à ce qu'il y en ait sept fois septante, si la vigne du Seigneur l'exige. » D'après les minutes de la conférence générale de 1853, les membres des Septante furent évalués à quinze cent soixante-douze. Dans la pratique, il est rare que les Septante soient au complet. A la tête de ces ouvriers de l'Eglise, est le président de toutes les assemblées de Septante.

Le cinquième corps est formé de grands-prêtres appartenant au sacerdoce de Melchisédech ; ils officient et administrent les affaires spirituelles sous la direction de la Présidence : ils remplissent de leur propre chef toutes les fonctions de l'Église, chaque fois qu'aucune autorité supérieure au pouvoir dont ils sont revétus n'existe en ces endroits. L'Episcopat est compris, *ex officio*, dans cette haute prêtrise, ainsi que le Grand-Conseil.

L'évêque mormon est un intendant, qui doit compte de sa gestion dans le temps et dans l'éternité; il inspecte les anciens, garde les magasins du Seigneur, reçoit les fonds de l'Eglise, pourvoit aux besoins matériels de ses ouailles, prête assistance aux personnes qui s'occupent de « travaux littéraires, » probablement aux rédacteurs de journaux et de revues pour tous les renseignements qui peuvent leur être utiles. L'épiscopat est à la tête de l'ordre aaronique; il le préside et lui commande. Nul individu ne peut légalement en remplir la charge, s'il n'est l'un des fils d'Aaron. Néanmoins, comme ces derniers sont inconnus, et comme un prêtre de l'ordre supérieur ou de Melchisédech a le droit d'exercer toutes les fonctions inférieures à son rang, l'évêque peut être ordonné par la première Présidence. Le fonctionnaire épiscopal est chargé de l'administration des villes et des villages, dont il dirige à la fois les affaires spirituelles et temporelles; non-seulement



il perçoit les dîmes, qu'il envoie au magasin public, mais il enregistre les naissances, les mariages et les morts, fait les visites domiciliaires, écoute les plaintes et détermine les poursuites, qu'elles soient ecclésiastiques ou civiles.

Le Grand-Conseil fut organisé d'après une révélation adressée à M. Smith, le 17 février 1834; il a pour objet d'arranger les difficultés qui peuvent survenir entre deux fidèles, quand ceux-ci n'ont pas voulu accepter la décision de l'Eglise ou du conseil des évêques. Il est formé de douze grands-prêtres choisis par le sort, ou nommés à l'élection, et d'un président, qui, suivant les cas, peut avoir deux adjoints.

Les manuscrits d'Abraham et de Joseph furent trouvés sur des papyrus égyptiens en 1835. Une assemblée générale ouverte à Kirtland, le 17 août, accepta, pour règle de la foi et de la pratique, le livre des Doctrines et Covenants. En 1836, Moïse, Elie et Elisée conférèrent à J. Smith et à Olivier Cowdery un pouvoir illimité au temporel et au spirituel. Néanmoins, deux années plus tard, Cowdery était retranché de l'Eglise avec Martin Harris et David Whitmer, deux témoins comme lui du livre de Mormon.

Cependant, en face des périls toujours croissants, on prépara la résistance en organisant le corps des Danites. Ce qui n'empêcha pas les Saints de sortir du Missouri pour aller s'établir dans l'Illinois. Là ils s'arrêtèrent d'abord sur le Mississipi à Quincey, puis un peu plus au nord à Commerce (1839), où ils fondèrent la Nouvelle Sion, qui est connue sous le nom de Nauvou. La charte municipale de cette ville obtint force de loi (1840); puis on y leva une légion, dont Smith fut élu lieutenant général (1841), comme il fut élu maire de la ville quelques mois plus tard (mai 1842).

C'est ici qu'il me semble pouvoir fixer le commencement de la seconde période de l'histoire des mormons, par suite de la révélation faite en 1843 à Smith au

sujet de la polygamie, révélation tenue secrète durant une huitaine d'années. Cependant l'antipathie que cette Eglise inspirait à ses concitoyens allait au point que les deux frères Hyram et Joseph Smith, s'étant rendus prisonniers à Carthage, localité située à vingt-neuf kilomètres de Nauvou, y furent assassinés par des Missouriens qui s'étaient noircis la figure pour n'être point reconnus (1). Brigham Young succéda le 7 octobre 1844 à J. Smith, comme président de l'Eglise. Cinq mois après, les chefs des Saints se décidaient à évacuer Nauvou. L'exode commença au mois de février 1846, se dirigeant vers Council Bluffs dans l'Iowa; puis, en avril 1847, Brigham Young, partant d'Omaha-City, marchait sur les Montagnes Rocheuses et, vers la moitié de l'année, les Saints du dernier jour arrivaient enfin à la vallée du Grand Lac Salé et y consacraient la Nouvelle Jérusalem.

A mesure qu'ils s'y réunissaient, ils s'y installaient. En 1849, la convention de la ville du Grand Lac Salé rédigeait la constitution de l'état du Déseret et y faisait nommer une chambre consultative. Peu après, Fillmore, président des Etats-Unis, faisait organiser le territoire de l'Iouta, suivant une loi qu'il venait de promulguer. Bref, l'assemblée législative se rassemblait au mois d'avril 1850 et, peu de mois après, le Président nommait Brigham Young directeur de l'Iouta et intendant des affaires indiennes dans ce territoire. Dès que le Tabernacle eut été terminé, on vota l'édification d'un Temple; mais bientôt la colère du gouvernement fédéral contre les Saints fut provoquée par les rapports mensongers du juge Brocchus et des fonctionnaires fédéraux partis comme lui pour Washington.

(1) Le *Tour du Monde*, 1862, t. II, donne de nombreuses gravures représentant la prison et la chambre où eut lieu le massacre, les portraits des fondateurs et des chefs du mormonisme, un spécimen des papyrus, et plusieurs vues, soit des localités de la Nouvelle Sion, soit de faits qui servent de texte aux accusations portées contre les sectaires de J. Smith. — J. B.

Avec l'année 1852 et la publication par Brigham Young de la révélation relative à l'établissement de la polygamie, commence, à mon avis, la troisième période de l'histoire des mormons. L'îlot destiné à la construction du Temple dans la Nouvelle Jérusalem fut consacré en 1853; et l'Université du Déseret, comme si elle eût voulu achever de séparer l'Eglise du reste du monde intellectuel, venait d'inventer un nouvel alphabet, lorsqu'un corps de troupes, tirées de l'armée fédérale au nombre d'un millier d'hommes et commandées par le colonel Steptoe, arriva dans la ville du Grand Lac Salé pour contenir ceux qu'on avait représentés comme des rebelles à Washington. Le colonel Steptoe se montra doué d'une équitable bienveillance et, après un séjour de six mois, il partait pour la Californie, en mai 1855. Trois mois après, arrivaient dans l'Iouta de nouveaux fonctionnaires fédéraux en compagnie du juge Drummond. La ville de Fillmore fut déclarée capitale du Territoire et on y ouvrit l'assemblée législative le 10 décembre de la même année. Au mois de mars suivant, la convention de l'Iouta demandait que le Territoire fût admis en qualité d'Etat indépendant dans l'Union; mais le juge Drummond alla porter à Washington des observations dont la première conséquence fut la rupture du service postal régulièrement desservi depuis plusieurs années (1857). Au mois de septembre, des immigrants mormons étaient massacrés, et des troupes fédérales campaient près des sources de la Sweetwater. Brigham Young, en jurant qu'il défendrait une foi condamnée sans qu'on lui permît de se défendre, proclama la loi martiale dans l'Iouta. Cependant les troupes, descendues des Montagnes Rocheuses, campèrent près de la rivière Verte; leurs communications y furent coupées et leurs souffrances furent près de les pousser aux extrémités. C'est alors qu'arriva le nouveau gouverneur, M. Cumming, qui, sur le refus de beaucoup d'autres, avait eu le dévouement d'accepter ces fonctions. Il se fit précéder par

une proclamation pleine de sang-froid. Comme il approchait de la Nouvelle Jérusalem, Brigham Young en sortit à la tête de vingt-cinq mille fidèles et alla s'établir à Provo sur le Jourdain. Le 12 avril 1858, le gouverneur Cumming entrait dans une ville déserte ; le 15, il constatait que les rapports du juge Drummond avaient été calomnieux et, le 24, promettant sa protection à tous ceux qui auraient à se plaindre d'une illégale restriction de leur liberté, il attendit les accusations contre Brigham Young et n'en reçut aucune. Le 21 mai, il requérait, du gouvernement central, le rétablissement du service de la poste et, le 2 juin, les commissaires fédéraux proclamaient une amnistie générale.

Alors la Nouvelle Jérusalem se repeupla. Les Saints revinrent de Provo et, dès le commencement de janvier 1859, la législature rentrait en séance, le service religieux recommençait au Tabernacle. Cependant, vers le milieu de l'année, la vallée de Carson se déclarait indépendante du Territoire de l'Iouta. Les troupes fédérales restèrent campées en observation, à quelques kilomètres au sud de Provo. Elles ne quittèrent la terre des Saints que lorsque les premiers actes de la guerre civile eurent rendu leur présence beaucoup plus nécessaire ailleurs, en 1861.

Jusqu'ici je me suis borné à donner la chronologie des faits qui se rapportent au mormonisme ; je veux maintenant dire ce que je pense de cette singulière évolution religieuse et cependant sans la juger.

La monothéisme sémitique, le dualisme persan, les triades égyptiennes et les trinités indoues se retrouvent dans cette croyance qui les syncrétise. Les Hébreux aussi ont un Dieu corporel ; les boudhistes, des avatars et des incarnations ; les brahmanes, la divinisation de l'homme par les prières et la pénitence ; l'Orient accepte le quiétisme et une grande complication d'états célestes.

Les mormons se rattachent aux pythagoriciens par la préexistence, la transmigration et l'exaltation des

âmes ; aux partisans de Leucippe et de Démocrite par leur théorie des atomes, leur *summum bonum* et leurs spéculations matérielles ; aux platoniciens et aux gnostiques par leur croyance à l'Œon, leur système des idées et des principes moteurs contenus dans la matière. Ils sont fétichistes par leurs rêves à l'égard des trépassés, leurs *evestra*, qui deviennent des esprits et des âmes ; juifs par leur théocratie, leurs idées sur les anges, leur haine des gentils, leur séparation complète des autres peuples ; chrétiens par la Bible qui sert de base à leur religion, par leur foi à la divinité du Christ, à la chute de l'homme, à l'expiation, à la rédemption ; ariens, en tant qu'ils regardent le Christ comme la première des créatures de Dieu, « créature parfaite, mais cependant une créature. » Ils sont musulmans par la polygamie, la croyance à l'infériorité de la femme et à la résurrection de la chair. De même que les disciples du prophète arabe, ils craignent peu la mort, car elle ne brise pas leur existence ; elle ne les précipite pas au fond de l'abîme, elle les fait transiter de ce monde à un autre, qui ne leur est pas inconnu. De là résulte qu'ils ont un culte éminemment séculier ; leurs sermons sont politiques ou commerciaux, et la religion étant pour eux une partie intégrante de la vie quotidienne, l'intervention divine dans les affaires d'ici-bas leur paraît une chose à laquelle on doit s'attendre. Leurs visions, leurs prophéties, leurs miracles sont pareils à ceux des illuminés ; leur mysticisme est celui des Druses, et leur foi au millénium est le complément des rêves de toutes les sectes apocalyptiques. Ils ont des points de doctrine évidemment empruntés à la franc-maçonnerie : leur démiurge n'est pas moins habile dans les arts mécaniques, les travaux industriels, que dans tout le reste. Par leurs dernières théories, principalement en ce qui concerne la vie future, ils ont fait un curieux mélange des idées méthodistes, swédenborgiennes et transcendentalistes ; enfin, dans leur système des affinités des esprits et des sympathies des âmes, on peut facilement reconnaître le germe de cette foi

qui a débuté avec Messmer, s'est développée avec les esprits frappeurs et les voyants, et menace de s'étendre chez tous les peuples dont la sensibilité nerveuse est caractéristique.

Les Saints du dernier jour avouent eux-mêmes cette réunion des théories les plus diverses. Ils exposent à ce sujet que l'Esprit divin les a conduits à la vérité; qu'ils ont purgé cette dernière de la masse d'erreurs dont elle se trouvait obscurcie, et que toute la part de connaissance qui a été dévolue au genre humain est en leur possession. Les autres sectes, disent-ils, ont été à leur égard ce que furent au christianisme les esséniens et les platoniciens; ils déclarent, en outre, que leur doctrine est encore dans l'enfance, et que les points douteux, les obscurités qu'elle renferme, seront élucidés graduellement soit par les lumières humaines soit par la révélation.

CHAPITRE XVIII

LA CITÉ DES SAINTS

Aspect de la vallée sainte. — Cagnon de l'Emigration. — Passe Dorée. — Situation de la Nouvelle Sion. — Description de la ville. — Hôtel du Lac Salé. — Le gouverneur A. Cumming. — Irrigation. — Grand'rue. — Journalisme. — Block du Temple. — Tabernacle, Berceau et Maison des Biens donnés. — Police et espionnage. — Un convoi d'immigrants. — Costume des mormones. — Le bal et le Prophète. — Brigham Young, Wells et Heber Kimball. — Les Saints et les Ioutas. — Block du Prophète, maison du Lion, maison de l'Abeille et bâtiments de la dîme. — Sentiments politiques des mormons. — Sermons. — L'or de l'Iouta. — Apostolats et conversions. — Vie monotone dans la ville. — Causes naturelles de la prospérité de cet Etat.

Il ne nous restait plus pour arriver à la nouvelle terre promise qu'à franchir la chaîne des Wasatch. Nous nous mîmes à gravir courageusement la grande montagne et, parvenus à la crête, nous trouvâmes qu'elle est étroite et qu'elle forme brusquement un angle aigu, posé sur un cône à large base.

De cette hauteur, deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, le pèlerin épuisé découvre l'objet de ses vœux et de ses fatigues, la vallée sainte qui lui a fait entreprendre ce long voyage et dont il n'est plus qu'à vingt-neuf kilomètres. Quand le ciel est pur, on aperçoit au couchant la muraille bleuâtre et découpée de l'Oquirrh. Les escarpements septentrionaux de cette chaîne servent de contre-forts à la partie méridionale du Grand

Lac Salé, tandis qu'au levant ses pentes s'échelonnent et plongent dans un bassin, tout rayonnant d'or aux endroits où le soleil inonde les champs de maïs, et couvert d'un tapis rose où il est drapé d'une mousse qui ressemble à la bruyère. Une large traînée de collines, dont on n'aperçoit que le faîte, se déroule au premier plan et y décrit un hémicycle, en précédant une falaise rocheuse qui nous apparaît sous la forme d'un arc renversé, mais ne laissant entrevoir qu'une bande étroite de la vallée. Des forêts couvrent les sommets et les pentes, ici d'un vert noir ou d'un brun rouge, ailleurs avec la teinte claire des frênes qui surgissent d'un sol rutilant ; tandis que la neige incruste de filets argentés les flancs nus des pics grisâtres.

De là, par une pente rapide, on descend à la station du Grand Cagnon. Nous attendons, pour nous remettre en route, que l'ardeur du soleil se soit un peu modérée. Bientôt d'épais nuages, accourant du sud-ouest et du sud, répandent une ombre bienfaisante, et il s'en échappe quelques gouttes de pluie. Cette circonstance nous fait hâter notre départ, et nous nous disposons à franchir la dernière rampe des Wasatch.

La descente de la Petite Montagne se fait par une gorge appelée le Cagnon de l'Émigration. Ce défilé s'élargit graduellement, et ses flancs escarpés, tapissés d'herbe et de bruyère, de buissons et d'arbustes rabougris, s'abaissent par une pente insensible, qui tombe enfin dans la plaine. En face de nous, est la vallée.

De même que les pèlerins à la vue de Jérusalem, ou les hadjis à celle de La Mecque, les immigrants arrivés à cet endroit épanchent leurs émotions par des larmes, des sanglots, des rires, des félicitations réciproques, des psaumes et des attaques d'hystérie.

Je le dis en toute sincérité, après ces dix-neuf jours de wagon et de désert, moi, qui n'avais d'autre idée religieuse que la satisfaction de voir une ville sainte tout battant neuf, je n'ai pas pu regarder ce tableau sans émotion.

Le charmant et le sublime, la Suisse et l'Italie, s'y font valoir par le contraste !

Il était six heures, une gaze vaporeuse tremblait dans l'atmosphère, comme il arrive en général aux environs des lacs; un ruban de nuages roses, bordés de flammes pourpre et or, flottait dans les régions supérieures, tandis que le rayonnement de l'automne américain, ce brillant intermède qui sépare les grandes chaleurs des grands froids, répandait son doux éclat sur la terre.

Le soleil, dont les rayons obliques nous frappaient en plein visage, se couchait dans une onde lumineuse, sur laquelle se détachait la fière silhouette de l'île de l'Antilope, qui nous semblait prochaine, bien qu'elle fût à trente-deux kilomètres. A sa base, et formant l'horizon, s'étendait, pareil à une bande d'argent bruni, le Grand Lac Salé, cette innocente Mer Morte. Également rapprochée par une illusion d'optique, se dressait, au sud-ouest, la chaîne de l'Oquirrh, dont la crête aiguë, vivement éclairée, se dessinait sur un ciel tellement profond, que la vue semblait pénétrer au delà des limites qu'il est permis à l'œil d'atteindre. Dans ce reflet rose, à la fois brillant et doux, on devinait les cagnons de Brigham, de Coon et tant d'autres, où les eaux descendent aux parties inférieures, qui, déjà enveloppées de brume, s'étendaient au pied de la chaîne. Trois nuances d'azur, avec les gradations qu'elles comportent, depuis le bleu clair jusqu'à l'azur embruni du soir, marquaient les distances dont le rayon n'avait pas moins de cinquante kilomètres.

Depuis la sortie de la Passe Dorée, nom donné à l'extrémité du Cagnon de l'Émigration, jusqu'à l'Oquirrh, la vallée a vingt kilomètres de large; elle offre au centre une dépression longitudinale, et se renfle sur les deux rives, de manière à présenter deux terrasses qui montrent l'ancien lit du lac. Au moment où elle nous apparut, elle était verte en quelques endroits; ailleurs, où tombaient les rayons obliques du soleil, elle avait cette nuance d'un roux fauve des sables d'A-

rabie et s'émaillait d'arbres, épars sur la ligne que décrivait le nouveau Jourdain, au milieu des blés mûrs et des pâturages desséchés, couverts çà et là de bœufs et de moutons.

Depuis les bords jusqu'au fond de cette vallée, naguère stérile, tout porte l'empreinte du travail. En vérité, la prophétie mormone est accomplie : déjà la solitude, où il y a douze ans le fouilleur, à demi nu, recueillait la semence des herbes sauvages, qui, avec les sauterelles et quelques racines composaient sa nourriture, où les ours, les loups et les renards cherchaient leur proie, « déjà la solitude est en fleur et une ville populeuse a surgi à la place que hantaient les bêtes fauves. »

Ce riche panorama tout d'azur, d'or et d'émeraude, cette vallée jeune et fraîche comme si elle sortait des mains de Dieu, paraît complétement entourée de montagnes, dont les pics, s'élevant à deux mille quatre cents mètres au-dessus de la plaine, prouvaient, par la neige dont ils étaient marbrés, que l'hiver y sourcille en face des sourires de l'été.

Nous échangeons les rocailles et les nombreux gués du ravin pour une grande route large et unie, qui traverse la terrasse orientale de la vallée, degré de titans, dont la tablette s'appuie au milieu de la chaîne d'enceinte et forme la contre-marche sur la plaine. De cet endroit, la Nouvelle Sion, qui est située dans la partie basse du val, et à un peu plus de six kilomètres de la Passe Dorée, est complétement dérobée à la vue.

Vers le nord, des bouffées de vapeur s'élèvent d'une nappe lumineuse (le lac des Sources Chaudes), dont le cadre d'émeraude est lui-même entouré d'une petite falaise que l'ombre du soir envahit rapidement. Au sud, la vallée, se déployant dans un espace de quarante kilomètres, est sillonnée par le Jourdain, semblable à un fil d'argent déroulé sur un brocart vert et or, tandis qu'à l'horizon s'élève Mountain-Point, une série de terrasses qui forme l'écluse par où s'écoule le Jourdain et qui sépare du Lac Salé le réservoir d'eau douce par

lequel il est alimenté : le Lac Iouta, nouvelle Tibériade de cette autre Mer Morte.

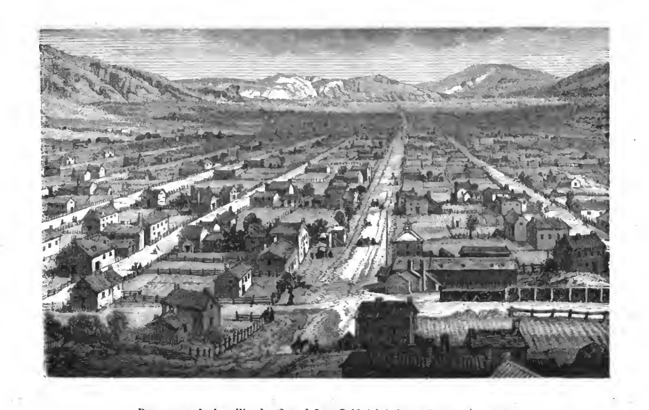
Les Wasatch descendus, chacun se retourne pour regarder la muraille qui ferme l'Heureuse Vallée du côté du levant.

Au-dessus des forêts et des crêtes, parmi les pics, s'élèvent les Deux Jumeaux, qui, les plus grands de toute la chaîne, sont les premiers à se poudrer de la neige d'automne. Quand, sur le fond obscur des nuages, ces piles colossales, formées de strates dressées, aux dentelures puissantes, aux flancs noirs, aux fronts sourcilleux, découpent leurs têtes chauves, où s'arrête le dernier rayon du soleil couchant, la sublimité arrive à cette phase où le sentiment de l'infini domine tous les autres. Il est rare, même par le ciel le plus pur, que les Jumeaux n'aient pas au front plusieurs nuages moutonnants, qui ne se dissipent que pour reparaître.

Nos regards se portent maintenant sur la terrasse longeant le pied de la montagne. Elle peut être suivie des yeux jusqu'à trente kilomètres de distance et en a douze de largeur moyenne.

Après nous y être avancés de deux kilomètres et demi environ, nous apercevons la cité qui se découvre lentement. Elle apparaît, comme on peut le croire, sous un jour tout spécial à des yeux qui, depuis trois semaines, ont dû se contenter de loges des sauvages, de ranchos, de bouges infects, de prairies et de montagnes.

La cité, dont la largeur est d'environ trois kilomètres, se déploie sur la rive droite du Jourdain, qui la limite au couchant. Elle est située à vingt ou vingt-cinq kilomètres de la chaîne occidentale, à douze ou quinze de la pointe la plus rapprochée du Lac Salé, distance respectueuse qui n'est pas le moindre de ses mérites, et à seize kilomètres de l'embouchure du fleuve. Assise à la partie supérieure d'un léger versant, placé à la base des Wasatch, et qui en est la dernière marche, elle ne se trouve pas néanmoins au pied de la berge terreuse de la vallée, d'où il résulte qu'elle jouit d'une double



Panorama de la ville du Grand Lac Salé (cité des Saints) (page 272).

pente. L'une lui amène les eaux du nord, et l'autre, de l'est à l'ouest, conduit au Jourdain celles qui n'ont pas été absorbées.

A mesure que nous approchons, la ville se montre peu à peu comme un plan qu'on déroule et finit par se déployer entièrement. L'aspect en a tout d'abord quelque chose d'oriental et me rappelle, par quelques points, la moderne Athènes, moins toutefois l'Acropole.

De plus près, la différence devient sensible : les fermes entourées de meules et de bétail me font souvenir de l'Angleterre ; d'ailleurs les dômes, les minarets, voire les clochers et les églises, manquent totalement, ce dont je suis fort peu surpris. La seule construction qui frappe nos regards appartient au prophète actuel ; le palais de justice, orné d'une coupole moscovite plaquée d'étain, l'arsenal, qui ressemble à une grange, et une scierie construite en dehors de la ville, du côté du sud, viennent ensuite comme importance.

Nous remarquons sur notre passage une ancienne tranchée, d'où l'on a extrait les matériaux pour faire les remparts de la Nouvelle Sion. C'est en 1853 que cette muraille fut jugée nécessaire à la protection de la ville contre les Lamanites, vulgairement nommés les indiens Ioutas.

Le plan de la ville sainte est le même que celui de toutes les cités du Nouveau Monde, depuis Washington jusqu'à la future métropole du continent australien : un ensemble de rues larges et alignées, de passages, de routes et de boulevards, se coupant à angles droits. On voit ici, dans toute leur amplitude, les bénéfices et les inconvénients du système rectangulaire ; je pense, quant à moi, que celui-ci est parfaitement approprié au Nouveau Monde, de même que le vieux style est obligatoire en Europe.

Les faubourgs sont maigrement peuplés. C'est aux environs et au midi du Temple que s'est portée la masse de la population. Jusqu'à présent, les rues des

faubourgs sont vraiment des routes, qui offrent des côtes rapides et longées par des ruisseaux d'eau vive, n'ayant que des planches pour passerelles. En été, la voie est poudreuse; en temps de pluie, elle est couverte d'une boue profonde et grasse.

Presque toutes les maisons affectent la même forme : une grange avec des ailes et des appentis. La façade en est généralement tournée vers la rue; quelquefois c'est le pignon, d'où vient à l'ensemble un air suburbain. On voit par l'exiguïté des vitres que le verre ne se fabrique pas encore dans ce pays. Dans les constructions les plus soignées, l'adobe ou brique crue repose sur plusieurs assises de grès; il est indispensable, dans tous les cas, de la protéger contre la pluie ou la neige par le rebord de la toiture. Aussi le toit est plat et s'avance de manière à couvrir une galerie extérieure, bien treillissée, basse et ombreuse, appuyée sur des poteaux. Chaque demeure est pourvue de cheminées et de portes épaisses, afin de préserver du froid, qui en hiver est très vif. Quant aux habitations pauvres, elles sont petites et basses, de simples maisonnettes; ou bien, étroites et longues, elles ressemblent à des écuries percées d'ouvertures nombreuses. En somme, la ville des Saints est un immense progrès sur ses contemporaines des vallées du Mississipi et du Missouri.

La route dans les faubourgs est tracée par des poteaux et des treillages que remplacent des palissades bien faites, quand on approche du centre. Les jardins ne sont pas grands, attendu que pour les créer il faut aller chercher de la terre douce dans la montagne ; mais on y voit les fleurs d'Europe, le haricot d'Espagne, la rose, l'œillet et le géranium.

Les champs sont vastes et nombreux ; mais les Saints ont trop d'occupation pour y entretenir la propreté morave, et les mauvaises herbes y pullulent.

Chaque habitant est sur sa porte; on vient voir passer la malle, comme autrefois dans nos villages on regardait la diligence. Deux choses me frappent : le ca-

chet anglais, bien que modifié, de la colonie, et le nombre prodigieux des enfants.

Nous débouchons dans la voie principale, au centre de la population et des affaires, où demeurent les notabilités mormones, où les gentils ont leurs magasins, l'unique endroit de la ville qui soit une rue dans toute l'acception du mot. Il fait en même temps l'office de marché, car les Saints n'ont pas encore de halle. Presque en face de la poste, dans un carré situé au levant, est un édifice à deux étages, couvert en appentis, orné d'une longue véranda, soutenue par des piliers en bois peint, et qu'une enseigne, flottant comme un drapeau à l'extrémité d'un mât, qualifie d'hôtel du Lac Salé. C'est le principal, sinon l'unique établissement de ce genre, que renferme la Nouvelle Sion. Je n'ai rien vu de si magnifique depuis longtemps dans le Far-Ouest. La profondeur du bâtiment est plus grande que la façade, et, par derrière, s'étend une vaste cour, fermée d'une grande porte. Une foule, un peu rébarbative, composée de cochers, de leurs amis et d'un certain nombre de curieux, presque tous armés ostensiblement du revolver et du couteau bowie, entoure le portail, afin de saluer notre conducteur et de regarder les nouveaux arrivants.

Pas de cabaret, pas de débit de liqueur : un bureau où l'on va retenir sa place, quand on veut prendre la malle, occupe le rez-de-chaussée. La tempérance est à l'ordre du jour, tout au moins en public ; on n'aperçoit, dans tous les cas, ni flacons ni bouteilles qui puissent tenter l'ivrogne. Nous trouvons au premier une salle de bal à l'usage des gentils, un salon passablement meublé, et des chambres séparées les unes des autres par des cloisons, trop minces pour être vraiment agréables.

Quant au service, il laisse à désirer : les noirs ont pris la fuite, et l'on doit attendre l'arrivée d'un convoi d'immigrants pour engager de nouveaux aides.

Voilà ce que j'ai vu de prime abord dans la ville des

mormons. Nous étions partis le 7 août, nous arrivions le 25, et durant ces dix-neuf jours, nous avions franchi mille huit cent vingt-huit kilomètres.

Le soir de notre arrivée, nous nous sommes rendus au magasin de MM. Livingston, Bell et Cie (autrefois Livingston et Kinkhead), chargés de l'approvisionnement du Camp Floyd, et les plus forts négociants que les chrétiens comptent dans la ville.

Nous fûmes très-bien accueillis par ces deux messieurs, qui, pendant les trois semaines que j'ai passées dans la ville du Lac Salé, ont fait tous leurs efforts pour m'en rendre le séjour agréable. Le gouverneur Bell, ainsi qu'en général on qualifie l'associé de la maison Livingston, me fit l'honneur de me présenter à sa femme, une charmante personne, d'origine anglaise, dont le gracieux enjouement contrastait, de la façon la plus vive et la plus heureuse, avec le ton sévère et presque monastique de la société des Saints.

Le lendemain était un dimanche. Nous remontons la Grand'Rue, en nous dirigeant vers le nord. Nous doublons la pointe de l'îlot du Temple, et nous arrivons à une grande maison en adobe, ayant un jardin bien tenu ; c'est la résidence du Gouverneur, l'honorable Alfred Cumming. Cet homme distingué, après avoir rempli pendant longtemps avec honneur les fonctions d'agent indien dans les États du Nord, se vit, ainsi que nous l'avons déjà dit, offrir, par le président Buchanan, la charge de représenter le pouvoir fédéral chez les mormons. Il refusa à diverses reprises et finit par consentir, en mettant pour conditions qu'il ne s'inquièterait pas de la polygamie et n'aurait recours à la force qu'à la dernière extrémité. Escorté de six cents dragons et en compagnie de sa femme, le nouveau gouverneur s'éloigna du Mississipi dans l'automne de 1857, et n'arriva au terme de son voyage qu'au mois d'avril suivant. Les Saints étaient alors en guerre avec l'autorité fédérale ; l'armée, exaspérée des souffrances qu'elle avait subies depuis le commencement de la campagne, brûlait de

s'en venger sur l'ennemi; la situation était des plus tendues. M. Cumming néanmoins déploya tant de fermeté, de prudence et d'esprit de conciliation, que non-seulement il empêcha l'armée d'en venir aux mains avec la milice mormone, mais apaisa la querelle et ne tarda pas à rétablir l'ordre sur tous les points du Territoire.

Toutefois sa ferme résolution de traiter les Saints à l'égal des gentils, non comme des parias ou des traîtres, sa justice et son impartialité l'ont fait mal venir des uns, sans lui attirer la faveur des autres. L'anti-mormonisme l'accuse en termes sanglants d'être un mormon déguisé; et les mormons, bien que plus équitables, ne pourraient être satisfaits que par la remise du temporel au chef de leur Église, qui le possédait avant la guerre. Le Gouverneur s'abstient par prudence de visiter le prophète Brigham Young, et n'a de relations avec lui qu'au sujet des affaires étrangères, relations qui, du reste, sont bonnes. Quant à mistress Cumming, elle voit mistress Young, ainsi que les femmes des principaux dignitaires qui composent la majeure partie de la société.

Nous fûmes invités à dîner chez Son Excellence; c'est à deux heures qu'on dîne dans le pays. Chemin faisant, j'étudie les traits principaux de la ville, où, grâce à ma boussole, je commence à m'orienter. Chacune des rues méridionales renferme deux ruisseaux d'eau transparente, frangée d'arbres et coulant avec un murmure qui éveillerait chez un moullah persan la soif des breuvages interdits. Grâce à ces ruisseaux qui circulent devant leurs portes sur un lit de cailloux, avec une rapidité de six kilomètres à l'heure, les habitants peuvent s'approvisionner d'eau chaque matin pour les besoins du ménage. Le surplus est destiné aux irrigations, que l'insuffisance des pluies rend indispensables et sans lesquelles la vallée serait encore déserte. Ce que la terre n'a pas absorbé retombe dans City-Creek, et va parfois grossir le Jourdain. Un maître des eaux,

assisté d'un sous-chef par quartier et d'un délégué pour chacun des neuf *blocks* qui composent ordinairement un quartier, veille à la répartition du fluide bienfaisant. Au coin de chaque quartier est une écluse qui permet d'en mesurer l'écoulement et de partager l'eau entre les différents blocks, d'où elle se distribue dans tous les jardins; chaque lot, de cinquante ares cinquante-huit centiares, a droit à une irrigation de trois heures par semaine. Ce système, organisé par un décret validé le 21 janvier 1853, fonctionne avec la régularité d'une horloge.

Remontant la Grand'Rue, ainsi que nous l'avons fait ce matin, nous sommes frappés de l'espace dont chacun dispose, et par conséquent de l'étendue de la cité, qui, renfermant dix à douze mille âmes, couvre une aire de cinq kilomètres. La rue où nous sommes a quarante mètres de large, y compris les trottoirs, qui en ont six chacun et sont bordés, comme dans toutes les voies principales, d'arbres de différentes espèces, entre autres d'acacias. La ville se divise en vingt ou vingt et un quartiers, numérotés à partir du sud-est en se dirigeant au nord-ouest. Chacun de ces quartiers est entouré d'une palissade et administré par un évêque.

En vertu d'un arrêté municipal, les maisons sont construites à six mètres de la rue et l'espace laissé libre est planté d'arbres ou couvert de massifs. Je dois avouer que ce règlement n'est pas observé dans la Grand'Rue. Cela ne l'empêche par de se peupler rapidement. Vis-à-vis de notre hôtel s'élèvent une vingtaine de maisons de commerce, dont plusieurs ont de l'importance; mais c'est de notre côté que demeurent les principaux négociants gentils ou mormons.

Tous ces magasins sont, à mon avis, bien supérieurs à ceux qu'on trouve en Angleterre dans la plupart des villes de province.

C'est près du block du prophète, du côté du couchant, qu'on voit ceux de MM. Livingston, Bell et C[ie]. Près de là, les bureaux du journal *le Montagnard*



La grande rue de la ville du Grand Lac Salé (cité des Saints) (page 278).

forment une construction de quatorze mètres carrés, à deux étages, ayant pour base une assise de pierres de taille, recouvertes d'un stuc rouge qui les fait ressembler à du grès. Cet édifice, orné d'un petit belvéder à balcon, servait autrefois de chambre du conseil et d'église provisoire; il a coûté plus de cent mille francs. Acheté par le Territoire, on y installa, dans la partie nord, la bibliothèque publique. Au premier étage sont les bureaux du *Deseret News;* ceux du *Montagnard* occupent le rez-de-chaussée, et font le coin de la première rue au sud du Temple, qui les sépare du terrain consacré. C'est dans le voisinage que demeurent la plupart des apôtres, MM. Taylor, O. Pratt, Cannon et Woodruff.

La multitude se presse autour du Temple, afin d'assister à l'office du soir. Je suis tout désappointé, quand je pense à l'énergie de la foi nouvelle, de voir qu'un trou dans le sol représente le nom du Seigneur, tandis que M. Brigham, pensant à son propre confort avant de songer à la gloire de Dieu, est logé, comme l'était jadis le roi Salomon, dans un édifice qui, par comparaison, a l'air d'un palais. Je ne suis pas non plus satisfait en apprenant que des travaux provisoires, interrompus par la guerre, vont être continués; car ils éloignent d'autant la construction du Temple, sans lequel les malheureux trépassés ne peuvent pas recevoir le baptême qui les affranchira du purgatoire.

Le block du Temple, de même contenance que tous les autres et entièrement isolé, fait face aux quatre points cardinaux; il est entouré d'acacias plantés en 1853, et qui, surtout au midi, ajouteront beaucoup à sa beauté. L'enceinte est fondée sur une assise de grès rouge, taillé avec art; elle est formée d'une adobe recouverte de stuc, et s'élève à trois mètres environ. Chacune de ses faces est décorée de trente pilastres plats, sans piédestal ni chapiteau; ils montent jusqu'au chaperon, indispensable à tous les murs en adobe. On posera plus tard sur cette muraille une grille en fer ornementé.

Elle est percée de quatre ouvertures (une sur chaque façade) qui, un jour, deviendront des portes cochères et seront flanquées de portes basses pour les piétons. Aujourd'hui l'entrée du nord et celle du couchant sont murées en pierre sèche. On affirme que cette enceinte a déjà coûté près de cinq millions trois cent mille francs, plus qu'on n'avait dépensé pour l'église de Nauvou.

Le block du Temple, seul endroit de la ville qui soit consacré au culte, fut dédié au Seigneur en 1847, immédiatement après l'exode, et on y érigea un Tabernacle, sur le lieu même que l'ancien prophète avait désigné au nouveau pontife et à ses principaux disciples. Quand deux côtés de la muraille furent achevés, les fidèles commencèrent les tranchées pour les fondations de l'édifice ; c'était le 14 février 1853. Un poteau, destiné à servir de principal appui au voile du Temple, fut planté au milieu du terrain, et chacune des phases de la construction fut marquée par des cérémonies imposantes : des coups de canon, des symphonies, des discours de M. Brigham Young, alors gouverneur du Territoire, des prières et des exercices de piété, auxquels assistait une foule nombreuse. Les fondations du Temple, qui ont près de cinq mètres de profondeur, et se composent d'un granit de couleur grise, pareil, quant à la teinte, à celui de Quincy ou d'Aberdeen, sont aujourd'hui cachées à tous les regards.

Jusqu'à présent (1860), ce block n'est qu'un lieu désert. On y remarque une excavation centrale, une grande fosse oblongue, destinée, suivant les gentils, à devenir un baptistère de six mètres de profondeur. C'est à l'angle sud-ouest qu'est placé le Tabernacle, un bâtiment en adobe, ayant trente-huit mètres de long du nord au sud, et dix-neuf mètres et demi de large, voûté en ellipse et ne pouvant contenir que trois mille personnes tout au plus. Il est urgent d'en agrandir les dimensions. Au-dessus des deux portails, ouverts dans les pignons qui regardent le nord et le midi, est un soleil en bois coiffé de rayons jaunes semblables à une perru-

que du Somal, ou bien aux armes de la Perse. La toiture en bardeaux abrite sous ses bords avancés toute une colonie d'hirondelles. Quatre cheminées s'en élèvent, ce qui est insuffisant pour échauffer l'édifice en hiver et le ventiler quand il fait chaud. Le prédicateur se place du côté de l'ouest, qui est réservé au pontife, aux douze apôtres et au président de l'Etat de Sion; les étrangers marquants peuvent y être admis. On a, depuis quelque temps, comme cela se fait à Philadelphie dans les réunions des quakers, séparé les hommes des femmes; celles-ci s'asseyent en face de la gauche du prédicateur. On se propose, dit-on, d'assigner aux chrétiens des places particulières, afin que les « chèvres » ne soient plus mêlées aux brebis.

Au nord du Tabernacle est le Berceau ou *Bowery*, érigé à l'aide de branches feuillées, attachées à des poteaux et qu'on laisse flétrir sans les renouveler.

A l'extrémité nord-ouest du block s'élève un autre édifice, la Maison des Biens donnés, qu'une palissade en bois sépare du Tabernacle. Bâtie en adobe, elle est formée d'une partie centrale beaucoup plus haute et plus étroite que les ailes; sa toiture n'a qu'un égout, les murs ont quatre fenêtres dont une est condamnée. C'est le sanctuaire des sanctuaires, l'endroit où le fidèle est initié aux rites secrets. Tout ce qui s'y rattache est caché aux profanes; d'où les anti-mormons prétendent qu'on y fait des sacrifices humains.

Suivant l'opinion générale, les deux ailes contiendraient les fonts baptismaux pour les deux sexes, et la cérémonie du baptême durerait onze heures.

On trouve encore dans l'enceinte consacrée un puits, voisin du Tabernacle, un égout voûté, pratiqué dans la muraille de l'ouest, et tout près de la porte du levant une petite maison pour le concierge et les gardiens.

Nous arrivâmes enfin chez le Gouverneur. Après le dîner, on alla s'asseoir sous le portail et jouir de la fraîcheur de l'air, comme si on eût été dans l'Inde.

Il faisait nuit depuis longtemps lorsque je revins à

l'hôtel. La Grand'Rue était seule éclairée, et cependant la ville n'offrait pas moins de sécurité que là place du palais Saint-James, à Londres. C'est tout au plus si le nombre des agents de police est d'une trentaine, et la garde des monuments publics est purement nominale. L'organisation du mormonisme, semblable, à cet égard, au système indou, explique l'ordre parfait qui règne, non-seulement dans la métropole, mais dans tous les centres mormons. Il n'y a point de secret pour le chef de l'Église, en même temps chef de l'État. Depuis l'action la plus importante jusqu'au plus minime détail de la vie privée, tout est soumis au jugement de ce puissant confesseur, tout parvient à son oreille. Les gentils prétendent que le prophète connaît leurs moindres paroles une demi-heure après qu'elles leur sont échappées. C'est beaucoup dire; néanmoins, si j'en crois certains indices, toute exagération à part, ils n'auraient pas complétement tort. Mais, à Paris et à Londres, bien qu'il n'en sache rien, l'étranger est soumis à la même surveillance; naguère encore ses lettres étaient souvent décachetées. Pourquoi m'étonnerais-je si, dans la capitale des Saints, contre qui s'est déchaîné tant de colère, un inconnu éveille la défiance jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'il est inoffensif (1)?

Le lundi, comme le soleil montait vers l'horizon, M. Stenhouse, un *ancien*, qui m'avait offert d'aller avec lui au-devant d'immigrants attendus, vint m'annoncer que le convoi était déjà sorti de la Passe Dorée. Il n'y avait pas de temps à perdre, et nous descendîmes la ville près du coin de la Grand'Rue. L'ancien me montra l'endroit où, peu de jours avant mon arrivée, un meurtre avait été commis : deux mauvais sujets, appelés

(1) Ces réflexions nous semblent inspirées par un sentiment d'indulgence extrême pour les mormons et de grande sévérité pour Paris et pour Londres; à notre avis, cet espionnage, s'il est vrai, rappelle bien plutôt l'état de Bokhara, comme l'a dépeint Vambéry, et celui des vouahabites, ainsi que l'a décrit Palgrave. Voir, dans ce volume, les pages 290 et suiv. — J. B.

Brown et Johnston, tous deux faussaires et voleurs de chevaux, rentraient chez eux par un beau soir, lorsqu'ils tombèrent, chacun frappé d'une balle, et tous deux sous le bras gauche. Les corps furent transportés au palais de justice pour y être exposés pendant le temps voulu par la loi. Quand on demanda aux gens du quartier quel pouvait être l'auteur du crime, ils répondirent qu'ils n'en savaient rien et qu'ils ne s'en inquiétaient pas; d'où les gentils supposèrent que ce double meurtre avait été commis par ordre du prophète. C'est une supposition toute gratuite; mais, si elle était fondée, rien dans cet acte sommaire ne répugnerait à la sauvage Thémis des Monts Rocheux. Dans un lieu où, parmi tant de gens honnêtes, se trouvent d'effrayantes exceptions, cette justice, infaillible autant qu'implacable et soudaine, est la verge de fer qui protége les bons. Je suis resté près de quatre semaines à la ville des Saints, je n'y ai pas entendu parler d'un seul assassinat; mais j'en ai vu trois dans la ville chrétienne de Carson, où je n'ai passé que trois jours.

Comme nous sortions de la ville, une colonne de poussière nous annonça que les immigrants franchissaient la terrasse, et de tous côtés la foule se précipitait pour saluer des connaissances ou avoir des nouvelles du pays. On vit enfin les charrettes. Les voyageurs avaient tous des vêtements propres; les hommes étaient lavés et rasés; les jeunes filles chantaient des hymnes, et portaient leurs habits du dimanche. Tous les visages étaient bronzés par le soleil, mais avaient l'air profondément heureux. Les vieillards et les enfants étaient en chariot, les autres foulaient à pied la route sableuse, ou la suivaient à cheval ou en véhicules de toutes sortes. Un petit nombre de jeunes cavaliers, d'un air quelque peu hardi, étalaient toute l'élégance du Far-Ouest : chapeau des Rocheuses à larges bords, à forme haute et pointue, jaquette de cuir brodée, pantalon de même espèce, à jambières énormes, frangées sur la couture; chemise de flanelle rouge ou couleur

de l'arc-en-ciel, éperons gigantesques, pistolets à crosse brillante et couteaux à gaînes bizarres, plantés dans une ceinture rouge à bouts flottants. A part son costume, cette jeunesse dorée de la vallée déserte se distinguait facilement des produits exotiques par l'aisance qu'elle montrait à cheval.

Lorsque le cortége eut atteint le square public du huitième quartier, on fit mettre les chariots en ligne pour la cérémonie finale, où M. Brigham Young fut remplacé par l'évêque président Hunter, un Pensylvanien dont les anti-mormons les plus exaltés, les plus méchantes langues, se voient contraints de parler avec respect. Précédé d'un orchestre jouant d'instruments en cuivre (ce peuple aime avec passion le métal bruyant qui sonne les fanfares guerrières) et accompagné du marschal, l'évêque, debout dans sa voiture, appela les capitaines du convoi; il leur donna une poignée de main, s'occupa d'affaires, et immédiatement les dispositions furent prises pour loger ceux qui arrivaient et procurer de l'ouvrage aux individus, hommes ou femmes, qui pourraient en demander.

Le costume des femmes commence à se singulariser ici. Le chapeau de campagne d'Angleterre, le *gowk* des habitantes de la Cornouaille ou le *sun-bonnet* des États-Unis est d'un usage universel, avec cette différence, que les mormones y ajoutent par derrière un long voile épais servant de châle ou de capuche. Une espèce de jaquette, non pincée à la taille, et un jupon d'une étoffe peu coûteuse, indienne ou autre, composent le vêtement extérieur. Les femmes riches affectionnent la soie, principalement la noire, et j'ai remarqué que les marchands étaient assortis d'objets de toilette.

Une chose qui me frappa, ce fut le contraste que formaient les nouveaux immigrants avec les anciens colons, spécialement avec ceux qui étaient nés dans le voisinage des Prairies. Tandis que les arrivants présentaient ces formes lourdes et parfois grossières qui caractérisent l'indigène du sol anglais, où la beauté se

rencontre rarement dans les ateliers et les cabanes, alors même qu'on n'y endure aucune privation matérielle, les autres, et surtout les femmes, avaient pour la plupart cette délicatesse de formes, cette finesse de teint que l'on observe chez les Américaines des États-Unis. Peut-être les physiologistes ne voudront-ils pas croire à un effet si prompt et si visible de la température; mais il est clairement prouvé, dans l'Inde, qu'il suffit de quelques années pour détruire la fraîcheur et détériorer la forme, surtout chez la moitié la plus faible de l'humanité. Pourquoi, dès lors, un climat tout différent, un air d'une pureté indicible, un terrain sec, à une hauteur de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, n'obtiendraient-ils pas des résultats opposés, dans le même laps de temps?

Quoi qu'il en soit de ma théorie, qu'on l'adopte ou qu'on la repousse, le fait n'en existe pas moins.

La saison des plaisirs n'était pas encore ouverte à mon départ, d'où il résulte que je n'ai pas vu les mormones en toilette de bal; toutefois, d'après les renseignements que j'ai recueillis, je puis affirmer que les Saints, en dépit de leur gravité, forment un peuple éminemment sociable; ils ont un goût prononcé pour les courses en traîneau, pour la comédie de salon, et se vantent de posséder quelques bons acteurs. Dès que les capitaux nécessaires pourront être fournis, on a le projet d'élever ici un théâtre qui rivalisera avec ceux de l'ancien monde (1).

La danse paraît considérée comme un exercice édifiant; les apôtres, les évêques et le prophète lui-même s'y livrent avec zèle. Un professeur de cette branche des beaux-arts ferait fortune dans la Nouvelle Sion, où le plus instruit des pédagogues aurait besoin, pour

(1) Un article de M. Pierre Pichot (*Revue britannique*, août 1869, p. 552) nous apprend que le théâtre a été construit et que M. Portalis l'a comparé indûment avec la salle de Drury-Lane à Londres. — J. B.

vivre, d'ajouter à sa science un métier plus lucratif. On ne danse pas ici avec la mollesse des gens distingués de la vieille Europe. Comme au temps de nos pères, les positions sont strictement observées, les pas travaillés avec soin, les jarrets violemment tendus ; bref, c'est un plaisir qui exige de la vigueur dans les muscles.

Les réunions de la salle de société sont éminemment choisies et montées sur un pied dispendieux. Les invitations, faites sur papier blanc, doré sur tranche et à bordure gaufrée, ne sont envoyées qu'à l'élite de la ville, et ne s'adressent pas à plus de soixante-quinze ou quatre-vingts chefs de famille, y compris les gentils les mieux posés. Elles coûtent plus de cinquante francs pour un seul couple.

A la dernière fête, m'a-t-on dit, la salle était décorée de draperies et de branches d'arbres verts avec une élégance pleine de goût. A quatre heures de l'après-midi arriva le prophète et l'*ordre* fut réclamé. Ne pourrait-on pas en faire autant dans les bals de Londres? Le silence immédiatement obtenu, le pontife, monté sur une estrade, leva les mains et bénit tous ceux qui étaient présents. En Europe, j'ai entendu dire que le maître du logis où il y avait un bal faisait souvent le contraire.

La bénédiction terminée, M. Brigham descendit de sa plate-forme et ouvrit le premier cotillon. A huit heures, on annonça le souper; le couvert était de deux cent cinquante personnes, et le menu avait été fourni par M. Candland, propriétaire du restaurant du Globe, où j'allais prendre mes repas.

Après souper, la danse se ranima avec une nouvelle ardeur. Entre les cotillons, des chants populaires et des duos furent exécutés par les premiers artistes, et la fête se termina comme elle avait commencé : par la prière et la bénédiction du prophète. Elle avait duré jusqu'à cinq heures ; danser treize heures de suite! Cela prouve de puissantes facultés pour le plaisir.

Le nombre total des gentils qui habitent la ville

n'excède pas trois cents, chiffre modeste eu égard à celui de la population.

Quand un gentil et un mormon se rencontrent, ils gardent vis-à-vis l'un de l'autre un silence étudié, souvent maussade, ou commencent un dialogue qui paraît d'abord insignifiant, mais où ne tarde pas à s'épancher la bile que renferme le cœur, situation peu agréable pour les tiers.

L'entrée du block pontifical est surmontée d'un immense aigle-vautour, qui, les ailes éployées, le cou tendu, comme s'il aspirait les effluves de quelque charogne lointaine, perche au sommet d'une ruche peinte en jaune (1), position non moins incommode que peu naturelle pour le pauvre animal.

La bibliothèque, où je fus admis en montrant ma carte d'étranger, est, comme dans tous les États-Unis, à la charge du gouvernement fédéral, qui, outre les huit mille francs destinés à l'achat des livres, en a donné vingt-six mille cinq cents pour les frais d'établissement. Le bibliothécaire reçoit un traitement de deux mille cent vingt francs payés par le Territoire, de qui relève tout ce qui concerne l'administration publique.

Les volumes, au nombre d'un mille environ, sont placés dans une grande salle du bâtiment qui renferme aussi le bureau du *Montagnard*. Tous les jeudis, le bibliothécaire est à son poste et reçoit de nombreuses demandes. La collection dont il dispose est formée de livres de fonds, de traités élémentaires, de voyages, d'histoires et de romans.

J'avais exprimé à M. Cumming le désir d'aller voir M. Brigham Young, ou plutôt le Président, comme on dit en style officiel; le Gouverneur voulut bien demander lui-même quand je pourrais faire ma visite.

Le jour fixé, nous nous rendîmes au bureau présidentiel. On nous fit subir un léger examen. Nous passâmes devant la garde, qui non-seulement ne portait

(1) Ce symbole va être expliqué tout à l'heure.

ni galons ni lisérés, mais pas d'armes apparentes, et, descendant la véranda, nous entrâmes dans le cabinet du prophète. Plusieurs personnes y étaient assises ; elles se levèrent à l'arrivée du Gouverneur. Celui-ci, ayant dit quelques mots d'introduction, le Président s'avança, me tendit la main avec une simplicité parfaite, me fit asseoir sur un divan qui occupait l'un des côtés de la pièce et me présenta aux personnes qui étaient avec lui.

Le prophète est né à Whittingham, dans le Vermont, le 1er juin 1801 ; nous sommes en 1860, il a donc cinquante-neuf ans ; on lui en donnerait quarante-cinq. La célébrité vieillit. Je m'attendais à voir un homme âgé, aux traits vénérables ; c'est à peine si un fil grisonnant paraît dans ses cheveux blonds, qui, assez épais et divisés par une raie de côté, descendent au-dessous de l'oreille en frisant à demi. Le front est un peu étroit, le sourcil mince ; l'œil, dont la nuance tient du gris et du bleu, est calme et indique la réflexion et la réserve. Un abaissement de la paupière gauche m'avait fait croire à une atteinte de paralysie : j'ai su plus tard que c'était le résultat de douleurs névralgiques dont le prophète a cruellement souffert. C'est pour éviter ces douleurs que M. Brigham a toujours la tête couverte, excepté chez lui et surtout à l'église.

Le nez, légèrement pointu mais bien fait, incline un peu à gauche. Les lèvres sont serrées, comme chez la plupart des natifs de la Nouvelle Angleterre ; les dents, surtout celles d'en bas, sont mal rangées, et la ligne qui descend de l'aile du nez à la bouche est interrompue. Enfin la barbe, soigneusement rasée, excepté sous la mâchoire inférieure où il lui est permis de croître, laisse voir un menton qui se terminerait plutôt en pointe. Les mains sont bien faites, aucune bague ne les défigure ; la taille est un peu forte, la stature moyenne ; les épaules sont larges et tant soit peu courbées.

Le costume, en drap gris de fabrique indigène, avait la simplicité, la propreté de celui d'un quaker. Il se composait d'un habit très-large, de forme antique et à boutons noirs; d'un pantalon pareil, également très-ample; d'une cravate en soie noire, étroite et lâche, à gros nœud, passée sous un col sans empois qui se rabattait de lui-même; d'un gilet droit en satin noir, complétement fermé, sur lequel ressortait une chaîne d'or unie rentrant dans le gousset; enfin de bottes à la Wellington, selon toute apparence de facture américaine.

En somme, l'extérieur du prophète est celui d'un fermier de la Nouvelle Angleterre, ce qui, du reste, n'a rien d'étonnant. Le père de Brigham Young était un agriculteur qui, après avoir pris part à la guerre de l'Indépendance, s'était fixé dans le Vermont.

C'est, nous l'avons dit, un homme bien conservé, en dépit des fatigues et des persécutions. Il ne donne aucun signe de fanatisme, n'a rien de cafard, pas même de dogmatique, et ne m'a jamais parlé de sa religion.

Sans le vouloir, il impose sa puissance. L'étranger en a le pressentiment, et ses coreligionnaires sont fascinés par sa force morale. D'une grande égalité d'humeur, il est froid ou plutôt sérieux dans ses paroles, de même que sa figure est pâle; mais il est loin d'être morose ou méthodiste. A l'occasion, il manie habilement le sarcasme et dit sa façon de penser dans un langage qu'on n'oublie guère.

Sa véhémence à l'égard des coupables est telle qu'il a su punir le vol d'un cheval ou d'une vache par ses reproches, et remplacer la peine de mort par l'effroi qu'ils inspirent.

Profond observateur, doué d'un esprit pénétrant, d'une mémoire excellente, d'un jugement droit, il arrive à l'intuition. Un étranger lui déplaît-il dans une première entrevue, jamais il ne le recevra de nouveau.

Quant à sa tempérance, il n'y a qu'une voix à cet égard. Son régime est celui d'un anachorète : des pommes de terre cuites au four avec un peu de lait ou de beurre composent son aliment favori; comme tous les stricts observateurs de la loi mormone, il désapprouve l'usage des spiritueux, ne boit ordinairement que de l'eau, parfois un peu de bière, et jamais rien de plus fort. Il s'abstient de fumer et n'use du tabac sous aucune forme.

J'ignore quelle est son instruction. « Des hommes, non des livres; des actes, non des paroles » : telle a toujours été sa devise. Pourtant sa conversation est correcte; il s'exprime facilement, sans emphase, sans nasiller, et parle avec autorité sur divers sujets, tels que l'agriculture et l'élève du bétail. Il a les manières simples et franches d'un honnête homme.

On a dit que M. Brigham était un hypocrite, un escroc, un faussaire, un assassin ; personne n'en a moins l'apparence. Les autorités les moins suspectes voient dans M. Brigham « un enthousiaste égoïste, opiniâtre, exalté par la persécution, enflammé par le sang répandu; » mais ne lui reprochent rien en dehors de sa doctrine.

Il est le saint Paul de la révélation nouvelle. Loyal et convaincu, il donne de la force, de la consistance au fanatisme un peu turbulent et désordonné de Joseph Smith. S'il n'a pas créé la situation, il fait preuve de grande énergie et de profonde habileté par la manière dont il la dirige et la domine. Trop habitué au pouvoir pour se soucier des honneurs que l'autorité rapporte, il est entièrement dépourvu de morgue, n'impose à son égard ni cérémonial ni étiquette, et ne prend avec la foule aucun air de supériorité.

Tel est le Président Brigham Young, autrefois peintre et vitrier, aujourd'hui prophète, révélateur et voyant; un homme plus révéré que le Pape et l'Empereur ne le furent jamais; qui, de même que le Vieux de la Montagne, peut frapper de mort en étendant la

main; qui règne et gouverne, qui a longtemps combattu avec le glaive du Seigneur, et, à la tête de ses quelques centaines de guérillas, a lutté contre les États-Unis, alors puissants; qui a déjoué toutes les combinaisons que lui opposaient les diplomates et a conclu un traité de paix avec le président de la grande République, ni plus ni moins que s'il avait disposé des forces de la France, de la Russie ou de l'Angleterre.

Lorsque j'eus fini d'observer M. Brigham, surnommé le Lion du Seigneur, j'examinai les personnes qui se trouvaient avec lui. A côté de moi, sur le divan, était Daniel H..., autrement dit le général Wells. surintendant des travaux publics et chef de la légion de Nauvou. Il est aujourd'hui troisième président du triumvirat mormon. C'est un homme de grande taille, aux cheveux roux, à la charpente osseuse et largement développée. Ses coreligionnaires parlent avec admiration du courage et de l'habileté qu'il déploya en 1859, lors de la guerre avec les États-Unis.

M. Héber Kimball, le second président, n'était pas chez le prophète lors de ma première visite; mais j'eus plus tard l'occasion de l'y rencontrer. Il est né en 1801, comme le prophète, et fut baptisé, pour la première fois, en 1832; c'est un disciple dévoué de M. Brigham, le Jonathan de ce nouveau David, l'Omar de ce Mahomet. Il est grand et vigoureux, puissamment taillé, a quelque chose d'un forgeron, ce qui d'ailleurs était, je crois, son premier état, et possède aujourd'hui un beau block attenant à celui de M. Brigham, dont il fait la limite au nord, et où sont des granges et des maisons avec jardin et verger.

Nous étions reçus dans le cabinet particulier où M. Brigham traite la plupart des affaires, corrige ses sermons et dicte sa correspondance. La pièce est très-simple, mais bien tenue; elle a pour meubles un grand bureau, un coffre-fort, une table, un divan et des siéges fabriqués sur les lieux par des ouvriers habiles. Je remarquai une carabine et un pistolet, suspendus à

portée de la main sur la muraille de droite ; on m'a dit que ce dernier était un revolver à douze coups et de nouvelle invention. Il y avait dans tout cela un cachet d'ordre parfaitement en rapport avec le caractère de l'homme : une porte qui grince, un rideau placé de travers frappe immédiatement le prophète, et de façon qu'il y fasse remédier aussitôt. Soit dans son cabinet, soit dans les champs, M. Brigham, qui ne dédaigne pas le travail manuel, donne à ceux qu'il emploie des instructions nombreuses, détaillées, claires, précises, et n'aime pas à y revenir. C'est ainsi qu'il fait dans la pratique : ses actes sont lents, réfléchis, mais décisifs.

Il passe aujourd'hui pour très-riche ; il était pauvre quand il arriva au pouvoir. De là ses ennemis concluent naturellement qu'il a fait fortune en s'appropriant les dîmes, en pressurant les fidèles et surtout en dépouillant les gentils. Il est aisé d'en présenter une autre explication. Ainsi que l'iman de Mascate, le chef des mormons est le principal négociant du pays qu'il gouverne ; il envoie dans l'Est de longues files de wagons frétés de ses marchandises, approvisionne les caravanes et fournit des bestiaux et du grain aux établissements du voisinage. On dit que le bois de charpente, qu'il a vendu aux troupes fédérales pour se baraquer au Camp Floyd, ne lui a pas rapporté moins d'un million six cent mille francs ; c'est même l'un des griefs de l'armée, qui se plaint amèrement des maux qu'elle a soufferts, et d'une expatriation dont le seul effet a été d'enrichir l'ennemi.

Tout en causant, on en vint à effleurer un sujet délicat, celui des guerres indiennes. Suivant le prophète, il y aurait à cet égard beaucoup d'exagération ; quand on parle d'une vingtaine de morts ou de blessés, nous dit-il, réduisez ce chiffre à deux ou trois, vous serez probablement dans le vrai. Il ajouta qu'il ferait plus avec quelques livres de farine et quelques mètres d'étoffe, que tous les soldats du Camp Floyd avec leurs

sabres et leur poudre. Cette opinion fut chaleureusement confirmée par tous ceux qui étaient là. Grâce à l'origine israélite que le mormonisme attribue aux indiens, grâce à la prophétie : « Qu'avant peu la génération de Lemuel aura la peau blanche et formera un peuple charmant, » les Peaux-Rouges sont beaucoup mieux traités par les Saints du dernier jour que par aucun des hommes de l'Ouest. Les mormons les nourrissent, les habillent, les hébergent, et les gagnent à leur cause par leurs bons procédés.

Aux yeux prévenus des Gentils, la conduite charitable des Saints, à l'égard des indigènes, a pour but de s'en faire des âmes damnées, de les dresser à l'assassinat, et de les employer non-seulement contre des ennemis individuels, mais de s'en servir comme de guérillas, en cas de lutte avec le gouvernement fédéral. En effet, si la guerre éclatait de nouveau, les Ioutas, pour qui les Peaux-Blanches se divisent en deux catégories, les mormons et les *showops* ou Américains, prendraient certainement fait et cause pour les premiers.

Nous nous levâmes dès que la conversation parut languir, et, donnant une poignée de main à tous ceux qui étaient là, suivant la coutume du pays, nous prîmes congé du prophète.

Quand ils connurent cette visite, tous les mormons me félicitèrent d'avoir vu celui qui, à leur avis, est l'homme le plus remarquable qu'il y ait au monde.

Nous ne quitterons pas le block du prophète sans en donner une esquisse. Ce quartier est entouré d'un grand mur, construit avec des pierres qui ressemblent à de gros cailloux, et soutenu par des contre-forts hémisphériques. L'entrée principale est au midi; plusieurs piliers, auxquels sont fixées des chaînes destinées à entraver les chevaux, s'élèvent devant la porte. A l'est du block est la Maison du Lion, ainsi nommée parce que le portique en est surmonté d'un lion en pierre. Ce bâtiment, qui est à deux étages, avec observatoire à balustrade, comme on appelle ici un balcon,

est la demeure de Mme Young et de sa famille. Il ressemble aux habitations de l'Inde, a été achevé l'année dernière, et a coûté trois cent dix-huit mille francs. C'est la maison la plus importante de la ville; autrefois, avant qu'elle fût bâtie, le Président occupait la Maison Blanche, située un peu plus à l'est, et qu'il a donnée depuis lors à son fils aîné.

Au couchant de la Maison du Lion se trouve le cabinet particulier, où nous avons été reçus. Communiquant avec celui-ci, est le bureau où sont traitées les affaires générales.

A l'ouest du bureau public s'élève la Maison de l'Abeille, dont la façade porte une ruche. On sait que l'industrieux hyménoptère est l'emblème du travail des mormons; et que le nom de Déseret (prononcez Désérette), que ceux-ci ont donné à Iouta, signifie abeille en *égyptien réformé*, langue sacrée de la foi nouvelle. C'est néanmoins une simple métaphore, puisque l'abeille, jusqu'à présent, est étrangère à la Vallée Sainte. La Maison de l'Abeille est un grand édifice orienté au levant; il a deux étages : au premier, les fenêtres sont oblongues et défendues par des barreaux de fer; celles de l'étage supérieur, au nombre de dix, forment des baies étroites, s'ouvrant au fond d'ogives aiguës, ou, pour mieux dire, elles sont abritées par des auvents triangulaires, faisant saillie sur la muraille, à la façon des marquises. Cet édifice, dont la couleur, d'un blanc jaunâtre, s'accorde bien avec le ton vert des contrevents, est surmonté d'un comble aux versants rapides et revêtu de bardeaux; il fut terminé en 1855, et forme l'habitation de la *pluralité* et de leurs familles. Chaque épouse y a chambre à coucher, salon et cabinet. Tous ces appartements sont identiques; le mobilier en est simple et entièrement pareil. Un certain air d'austérité musulmane règne autour de cette maison commune; il est rare qu'un visage apparaisse aux fenêtres, et jamais du dehors on n'y entend de voix féminine.

J'imagine que la progéniture de M. Brigham est nombreuse, et voici ce qui me le fait croire : un jour que j'étais avec lui sur son balcon, mes yeux tombèrent sur un bâtiment neuf. Surmontée d'une horloge enfermée dans une tourelle, cette bâtisse ressemblait à s'y méprendre aux écuries anglaises d'un amateur de chasse, et je demandai au prophète ce qu'il en voulait faire : « Une école particulière pour mes enfants, sous la direction du frère Kelsey, » me répondit-il.

A l'extrémité occidentale du block, et placés devant un enclos destiné à recevoir les bêtes égarées, sont les bâtiments de la dîme, un long édifice étroit, élevé d'étage, avec celliers et magasins, renfermant des bureaux, des salles de recette et de payement. A cette époque de l'année, c'est-à-dire au mois d'août, il est principalement rempli de graine de lin et de chiffons pour les fabriques de papier; après la récolte, il est bourré de céréales qui, dans le pays, sont acceptées en échange et remplacent souvent le numéraire.

Le produit de la dîme est consacré en partie aux travaux de l'Église, à la construction du Temple et à l'ornement de la Sion moderne, suivant les ordres qui émanent du Seigneur. Le reste a pour objet la prospérité de la nation, ses progrès matériels et moraux, enfin les secours à donner aux immigrants et aux vieillards besoigneux.

Les mormons eux-mêmes sont persuadés que M. Brigham a, dans les États de l'Est et du Nord, des amis politiques influents qui lui sont attachés, non-seulement par des rapports commerciaux et la considération qu'inspire toujours la fortune, mais par les liens plus forts d'une solde régulière. Telle est la confiance qu'ils ont dans ce tripotage, qu'ils ne croient pas à la possibilité d'une nouvelle expédition dirigée contre eux par le gouvernement fédéral; ajoutons que, s'il existe vraiment, ce tripotage ne fait pas honneur à la morale politique des gentils.

Ce peuple — expression employée dans la ville

mormone, jusqu'à en dégoûter — déclare se soumettre aux rois et reines, présidents, gouverneurs et magistrats des pays qu'il habite, en respecter la loi, lui obéir et la défendre. Ils ne sont pas les derniers à faire preuve d'obéissance au pacte fédéral, monument de Washington, ni à envoyer des soldats à l'armée, témoin la guerre du Mexique; mais ils considèrent les États de l'Union du même œil que ceux-ci envisageaient la Grande-Bretagne après la guerre de l'Indépendance. Ils ont au fond de l'âme un ressentiment qui, loin de s'effacer, grandit encore : les faits du Missouri et de l'Illinois porteront des fruits amers pendant une longue série de générations. Le Gouvernement fédéral, qui devait protéger leur vie et leurs biens, a vu sans rien dire piller, incendier les demeures des mormons, ravager leurs propriétés, massacrer leurs chefs et leurs parents; les a laissé chasser de leurs terres et de leur ville par une multitude bien autrement cruelle que les favoris du roi George. Mais, chose plus cuisante pour la nature humaine, qu'il s'agisse des saints ou des pécheurs, plus difficile à pardonner que les persécutions, c'est le mépris qu'on leur témoigne : « Le Gouvernement, disent-ils, nous traite comme des gens de rien! » et cette dernière injure leur est plus douloureuse que le pillage et le massacre. Ils demandent à former un État, ils y ont droit; leurs pétitions demeurent sans réponse, on les ignore; on leur envoie comme magistrats et comme administrateurs le fretin des hommes politiques, « des fonctionnaires *à un cheval*, s'écrient-ils; c'est toujours assez bon pour Iouta! » et ils rendent insulte pour insulte.

S'ils ont toutefois une politique séculière, les mormons sont démocrates. Il n'aurait pas été sage de dépouiller les dernières guenilles du gouvernement national; mais c'est à peine si elles couvrent la théocratie qu'elles cherchent à dissimuler. Bien que les mormons ne soient pas positivement esclavagistes, ils sentent que la polygamie et la servitude se tiennent de près; qu'il

y a entre elles communauté de sentiments, et qu'il serait difficile au Congrès d'attaquer l'une sans menacer l'autre.

La légalisation de l'esclavage dans l'Iouta, malgré son but philanthropique, rallie nécessairement les mormons aux États méridionaux.

Quand le Déseret sera indépendant, s'il le devient jamais, toute la région du Grand Lac Salé tombera sous le despotisme qui a fermé la Chine du Nord ou le Thibet oriental; on y verra, en plein dix-neuvième siècle, remettre en vigueur les arrêts périmés du code de Moïse à côté de la polygamie légale.

La presse est largement représentée dans la ville des Saints, elle l'est d'ailleurs dans toutes les cités nouvelles de l'Ouest. Bien loin d'en mépriser l'influence, le mormonisme a pour elle une estime peu commune.

L'organe officiel de l'Église, qui parut pour la première fois le 15 juin 1850, est le *Deseret-News*. Il a pour frontispice une ruche surmontée d'un œil circomradié, avec cette épigraphe « Vérité et Liberté, » et forme un petit in-folio de huit pages, composées chacune de quatre colonnes, d'une impression compacte; quelques-uns des articles sont publiés en caractères mormons. Ce journal, qui en est à sa onzième année d'existence, paraît tous les mercredis; il publie des articles importants sur l'horticulture, l'agriculture et tout ce qui s'y rattache. Enfin ce Moniteur mormon reproduit les discours qui ont été prononcés au Tabernacle.

Le *Montagnard*, dont la devise est « Fais ce que dois, advienne que pourra, » est plutôt séculier que religieux; il paraît tous les samedis et coûte trente et un francs quatre-vingts centimes par an, y compris la feuille supplémentaire qui s'y ajoute à l'occasion.

Je consacrai la matinée du dimanche suivant à la lecture des livres de Mormon et du prophète Moroni, exercice pénible, mais tout de circonstance. D'après quelques écrivains, ce serait la meilleure imitation qui

eût jamais été faite de l'Ancien Testament; mais, pour moi, ces livres me paraissent écrits dans le seul but de lutter d'invention joviale avec certaines parties du Lévitique. La Bible des mormons a néanmoins un avantage, celui de créer un passé au Nouveau Monde, qui appartient à l'avenir comme la terre africaine; de lui donner des temps historiques et une origine fabuleuse.

A dix heures moins un quart, nous entrions dans le Berceau; on fait bien de se hâter, si l'on veut être placé de manière à entendre le sermon. Nous allâmes nous asseoir.

Tout le monde avait ses habits de fête. On apercevait de jolis visages, et ils étaient nombreux, au fond des chapeaux à longs voiles. Des tailles fines et souples étaient dessinées par de fraîches étoffes; la soie en parait quelques-unes, et l'élégance flétrie, les chiffons passés qu'on voit en Angleterre dans les grandes occasions, rubans fanés, vieilles gazes et vieilles plumes, couleurs jadis éclatantes, formaient de rares exceptions. Les hommes n'étaient pas moins décemment vêtus : beaucoup d'entre eux avaient laissé leur habit dans l'armoire et ouvert leur gilet à cause de la chaleur; mais le costume n'en était pas moins convenable, parfaitement approprié à des travailleurs, et laissait voir un linge d'une propreté qui n'existe pas toujours derrière un plastron correctement boutonné. Les anciens et les dignitaires, placés dans la tribune, portaient l'habit de drap noir. Tous avaient gardé leur chapeau, et se découvrirent au moment où le sermon commença.

J'apercevais quelques gentils dans l'auditoire; il en est peu néanmoins qui se soucient d'entendre un sermon où ils pourront être malmenés.

A dix heures, le service s'ouvrit par un chant religieux. M. Wallace, homme à l'air distingué, arrivé tout récemment d'un long voyage, fut ensuite appelé par l'ancien qui présidait la réunion; il s'avança et, dans un discours dont il fut pris note par deux sténo-

graphes placés dans la tribune, il rendit compte de ses travaux. Le fond en était bon ; la forme avait quelque chose d'irlandais. « Les vallées des montagnes » revenaient sans cesse, comme celles de la verte Érin dans les harangues hiberniennes.

A M. Wallace succéda l'évêque Abraham O'Smoot, adjoint au maire de la ville, qui, d'une voix basse et mesurée, entama l'éloge des Saints du dernier jour et blâma les apostats. Sa parole était loin d'être coulante, alors même qu'il s'échauffait, et il faisait du nez, cet instrument vocal des méthodistes, un usage indu ; mais il s'en servait pour dire d'excellentes choses.

M. Brigham était, comme à l'ordinaire, vêtu de drap gris, filé et tissé à la maison ; il avait, ainsi que la plupart des anciens, un grand chapeau de paille à forme haute et conique, entouré d'un large ruban noir, et, luxe inusité, des gants de chevreau, également noirs, complétaient sa toilette. Il monta dans la tribune, alla s'asseoir, parut saluer ceux qui étaient auprès de lui, toutefois sans se découvrir. Bientôt le silence qui s'établit me fit comprendre qu'il se préparait quelque événement ; la toux des vieillards s'arrêta, les cris des enfants cessèrent et les vieilles femmes suspendirent leur sommeil. Le Président ôta son chapeau, alla au bout de la galerie, se baissa pour expectorer dans un crachoir dissimulé à tous les yeux, rétablit l'équilibre en avalant un verre d'eau tirée d'une carafe posée sur un guéridon, appuya ses deux mains sur la serge verte de la tribune, se pencha vers l'auditoire et lui adressa la parole.

Il débuta lentement ; chacun de ses mots suivait d'une allure titubante celui qui le précédait, et nous eûmes de la peine à saisir les premières phrases ; mais, quand il se fut animé, sa voix s'éleva forte et sonore. Une facilité remarquable remplaça l'hésitation, qui, chose étrange, bien qu'elle soit commune chez les grands orateurs, nous paraît être un effet de l'art, parce qu'il semble naturel que la parole coule de

source. Le débit était agréable et chaleureux, l'idée vive et féconde, la phrase bien tournée et bien dite, plutôt parlée que prêchée ; une improvisation brillante et simple, courant à l'aventure, rencontrant des locutions familières et parfois incorrectes. Les gestes, pleins d'aisance et de rondeur, ne manquaient pas d'une certaine grâce, évidemment non étudiée.

Le sermon fut de longue haleine et aborda une foule de sujets, dont les points principaux peuvent se résumer ainsi : Dieu est grand ouvrier ; le mormonisme un grand fait. La religion (c'est l'orateur qui parle) m'a rendu le plus heureux des hommes. Dans son allégresse, il était prêt, dit-il, à danser comme un Trembleur (1) ; sur quoi le prophète, qui est un bon mime et possède l'esprit des anciens habitants de la Nouvelle Angleterre, leva le bras droit et singea les disciples d'Anne Lee, au grand amusement de l'auditoire. Puis, revenant au sévère, il demanda quel désastre avait fait cette armée de gentils qui devait détruire la Nouvelle Sion ; l'armée de ces hommes qui pendent leurs frères, et cela le jour du Seigneur ? « Les Saints, continua M. Brigham, ont une destinée glorieuse ; leur moralité n'est pas moins frappante que la beauté de la terre promise. » Tous les peuples connaissent Dieu, sous une forme ou sous une autre, et pourront être sauvés. Après une énumération un peu longue des calamités qui ont fondu sur la terre depuis dix-huit cents ans, l'orateur fit des vœux pour la prospérité des gentils, donna sa bénédiction au président fédéral, au gouverneur du Territoire et à tous ceux qui représentaient l'autorité ; son amen fut répété avec élan par toute l'assistance ; il remit son chapeau et alla reprendre sa place.

On m'avait beaucoup parlé du sens pratique des dis-

(1) Il s'agit ici des *shakers* et non des *quakers*. La secte des shakers, fondée par Anne Lee en Angleterre, vers 1770, est une des plus chastes qui existe ; elle fait entrer la danse parmi les rites de son culte. Cette petite Église, fort persécutée malgré son innocence, n'a plus de fidèles qu'en Amérique. — J. B.

cours du prophète, et je fus un peu désappointé : le hasard m'avait été défavorable.

Après le chef de l'Eglise, M. Héber Kimball, second président, prit la parole. Il a l'air de beaucoup amuser l'assistance, qui éclate de rire, comme toutes les foules, dès qu'il lui présente l'ombre la plus légère d'un bon mot. Quant à son débit et à ses mouvements, rien ne pouvait contraster davantage avec la voix et les gestes du prophète. Il se mettait sur la pointe des pieds, levait les bras, faisait mine de jeter une pierre, redescendait et frappait sur la tribune, comme à l'époque où la chair, tambour ecclésiastique, était battue avec le poing.

Aussitôt qu'on eut proféré le dernier *amen*, je me faufilai au milieu des trente véhicules (chariots et autres voitures) qui attendaient au dehors la sortie des fidèles, et je rentrai chez-moi pour y transcrire mes notes.

Un jour que je rencontrai l'apôtre Taylor, je lui dis que la recherche de l'or s'étendrait probablement au voisinage de la cité sainte. « Les mormons n'en doutent pas, me répondit-il ; mais ils regardent l'agriculture comme la véritable source de richesse. » Toutefois les gentils prétendent (il est curieux qu'ils n'aient pas fouillé le sol pour leur compte), les gentils prétendent que l'Église est en possession de mines très-riches, mieux gardées par les Danites que le jardin des Hespérides, et qui resteront inconnues jusqu'au moment où miss Iouta deviendra mistress Déseret ; je veux dire lorsque le Territoire Iouta aura été érigé en État Déseret.

De tous les faits que présente le mormonisme, l'immigration est assurément celui qui offre le plus d'intérêt. Les individus qu'elle amène sont évidemment des êtres choisis : il faut, à l'homme qui s'exile de lui-même, un caractère mieux trempé que celui du commun des martyrs. Quant à la nationalité des prosélytes, nous ferons observer que le nombre de conversions est en raison de la liberté religieuse des pays où elles s'accomplissent, à l'exception des États-Unis. La Grande-Bretagne en

fournit cinq fois plus que tout le reste du globe, hormis néanmoins le Danemark. C'est par les îles de la Manche que la foi nouvelle peut se répandre en France, mais on voit peu de néophytes de race latine : la différence de langage et l'amour du sol natal empêchent qu'il en soit autrement.

La Suède fournit peu d'émigrants au culte nouveau (67); quiconque y héberge un mormon, lui loue une chambre ou le prend à son service, est frappé d'une amende de cent quarante-six francs. En revanche, le Danemark, où la liberté religieuse est garantie par la constitution de 1849, en a donné cinq cents. La Suisse, qui est une espèce de république, vient après. Ce sont les Allemands qui se trouvent en plus petit nombre: la propagande n'est pas complétement organisée de l'autre côté du Rhin; en outre, les Teutons, dont la foi est subordonnée au caprice, se laissent séduire par les avantages qu'ils rencontrent sur la route, oublient la Nouvelle Jérusalem et se fixent dans les États de l'Est.

Les apôtres ont peu de succès aux États-Unis; la propagande s'y fait lentement: l'esprit analytique des Anglo-Américains préfère le rôle de fripon à celui de dupe, et, d'ailleurs, il est difficile d'être prophète en son pays, d'après cette règle qu'il n'y a pas de héros pour son valet de chambre.

Les agriculteurs et les ouvriers, gens laborieux, moraux et d'une certaine éducation, faits pour accroître la prospérité du pays où ils se rendent et pour rehausser la société qui les accueille, sont de tous les immigrants ceux que préfère la Compagnie.

En vingt années, de 1840 à 1860, la colonie mormone a, en somme, reçu vingt-huit mille sept cent trente-neuf immigrants ; mais, à l'époque où je me trouvais dans la ville du Grand Lac Salé, déjà deux cents chariots avaient été expédiés à la rencontre des immigrants pauvres afin de les ravitailler, et de leur fournir les moyens de transport qui pourraient leur manquer.

La Nouvelle Judée serait bientôt populeuse, sans deux raisons qui s'y opposent : la difficulté d'y arriver du dehors et la facilité d'en sortir pour se rendre aux mines d'or du mont Pike et aux mines d'argent de la Névada.

Dans mon humble opinion, fondée sur ce fait que la liberté est pour la masse des hommes un fardeau bien autrement lourd que l'esclavage, les mormons ont un gouvernement parfait : c'est le suffrage universel des États américains tempéré par le despotisme de France et de Russie. Ni l'un ni l'autre n'existe en Angleterre.

La société mormone est organisée comme un régiment : le prophète en est le colonel, et jusqu'au dernier des néophytes, qui représentent les recrues, la hiérarchie se déroule par une série de grades habilement constituée. Je ne connais pas de forme gouvernementale supérieure à celle de la ville du Grand Lac Salé.

L'existence qu'on y mène offre une certaine monotonie qui prête peu à la description ; elle a, en outre, quelque chose de la froideur musulmane, résultat de l'austérité des mœurs aggravée de la demi-réclusion des femmes. A mon égard, elle se compliquait de la réserve qu'inspirait un étranger arrivant à la suite de fonctionnaires fédéraux. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas de distractions dans la Nouvelle Jérusalem. Nous nous levions de bonne heure, car le climat en Amérique semble militer contre la paresse, et nous déjeunions entre six et neuf. Venaient ensuite les affaires, qui consistaient principalement à se curer les dents, à se promener dans la ville, à en parcourir les environs, et à se liquorer de temps à autre. A une heure, le dîner s'annonçait par une clochette, sonnant la charge, et non pas au moyen d'un gong, ainsi que dans les États de l'Est. On se précipitait dans la longue salle du restaurant, les fourchettes étaient saisies, et l'action commençait aussitôt à l'instar de *Pudding-burn-House*, où les retardataires ne mangeaient de viande qu'au repas suivant.

Pour tout breuvage, nous avions de l'eau, à moins

qu'on ne préférât arroser d'un verre de lait son rôti de porc. Dans cette partie du monde, le vin est à la fois très-cher et de mauvaise qualité; même, quand les Saints en récolteront, le prix du travail en fera toujours un objet coûteux. Le dîner se terminait par un verre de liqueur, pris non pas au café, puisqu'il n'y en a point dans la ville, mais dans le secret de sa propre chambre, ce qui enlève la moitié de son charme au plaisir de boire. La plupart des gens à leur aise s'accordaient le temps de faire une sieste après le repas. On se retrouvait au souper, qui en Europe serait un dîner, puisqu'il avait lieu à six heures; et la soirée s'écoulait près d'un ami.

Je termine les observations que j'avais à faire au sujet du mormonisme.

Il est, je crois, surabondamment prouvé que la colonie mormone est dans une situation prospère. A vrai dire, partout dans le Nouveau Monde l'étranger se demande avec surprise comment un homme pauvre se résigne à rester en Europe, et un homme riche à vivre en Amérique : il ne peut y avoir que la force d'inertie et les liens si puissants de l'habitude qui leur fassent accepter leur misérable sort.

Les protégés du fond perpétuel d'émigration ne peuvent que gagner en allant s'établir dans le Far-Ouest; j'en suis convaincu ; et penseront comme moi tous ceux qui connaissent l'horrible condition de l'ouvrier de fabriques ou du mineur anglais, dont la vie, absorbée tout entière par un travail manuel, abrutissant, est toujours menacée de finir à l'atelier public. Le mormonisme est la religion des pauvres, dans toute la force du terme.

Physiquement, il n'y a pas de comparaison entre l'existence des Saints de l'Iouta et celle des classes où ils se recrutent pour la plupart; et, sous le rapport de la moralité, la société mormone est peut-être, à nombre égal, la plus pure qui existe.

Quant à ses doctrines religieuses, je ne me charge point d'en faire l'apologie.

Lorsque la richesse sera moins inégalement distribuée en Angleterre, quand on n'y verra plus la splendeur excessive contraster avec le dénûment absolu, quand on aura évangélisé, instruit les parias des villes et des campagnes; alors, les fils de la nation qui se vante d'être la première du monde, n'auront plus la honte d'entendre dire que le plus grand nombre des mormons sont Anglais.

CHAPITRE XIX

EXCURSIONS DANS L'IOUTA

Les Danites. — Première mention de la nouvelle Mer Morte. — Etendue ancienne et actuelle. — Altitude. — Salure et densité de ses eaux. — Visite au Camp Floyd. — Bassin du lac Iouta et du Jourdain. — Les milices et les troupes régulières aux Etats-Unis. — Journée au Camp. — Le boston. — Cagnon de Cottonwood et sa valeur. — L'adobe. — Lieu et célébration de la fête de l'Indépendance. — Chaîne de petits lacs dans les Wasatch.

Je voudrais pourtant, avant de raconter quelques excursions que j'ai faites dans diverses parties de la Vallée des Saints, dire encore un mot d'une institution qu'il suffit de nommer pour causer la terreur parmi les populations qui longent le Mississipi; je désigne ainsi les *Danites*. Cette bande est formée, si l'on en croit les ennemis des mormons, d'hommes ayant de dix-sept à quarante-cinq ans. On les appela d'abord Filles de Gédéon, puis Anges destructeurs, et, en dernier lieu, Fils de Dan ou Danites, dont l'un, suivant la prophétie, doit être « un serpent dans le sentier. » Ils s'organisèrent en 1837, sous les ordres de D. W. Patten, appelé vulgairement capitaine Fearnot (ce qui veut dire Sans Peur), dans le but de venger le sang de leurs frères; bref, ils se seraient constitués en Société de la Mort, en Thugs, en Hashashioun et, pour parler sans détours, en meurtriers au nom du Seigneur. Les mormons repoussent énergiquement cette monstruosité; ils affirment que c'est

une invention calomnieuse de l'apostat John Bennett, qui l'a propagée à l'époque où il administrait Nauvou; que le mystère et l'horreur de cette prétendue société firent également fortune auprès des sots et des fripons qui les persécutaient, et que pas un voyageur n'était scalpé, pas un voleur de chevaux ne recevait une balle, pas un gentil n'était tué, sans qu'on attribuât le fait aux Danites inspirés par le prophète. On supposa que les meurtriers se déguisaient en sauvages; et, *il a rencontré les indiens*, devint une phrase proverbiale signifiant qu'un gentil avait été assassiné par les Anges destructeurs.

Que cette bande n'existe pas, comme je le crois, ou qu'elle existe, ainsi que l'affirment les Européens parce qu'ils voient se former aux Etats-Unis des associations fort analogues, c'est-à-dire dans un but de vengeance et de meurtre, il vaut mieux laisser de côté cette question désagréable à discuter, et raconter plusieurs de mes excursions.

J'ai été, en compagnie du gouverneur Cumming et de sa femme, visiter la nouvelle Mer Morte.

Ses bords ne sont pas connus depuis assez longtemps pour avoir servi de théâtre à des événements fabuleux; les Canadiens, cependant, qui ont découvert le Grand Lac Salé, ont fait tout leur possible pour l'ennoblir. L'ancienneté seule, en effet, manque à sa légende pour s'imposer à l'esprit : avec l'immobilité de ses eaux, dont l'équilibre se maintient par l'évaporation, faits mystérieux pour l'ignorance, et avec la grenouille cornue de ses rives, la Mer Morte du Far-Ouest n'a pas moins de droit au surnaturalisme que celle de l'ancien monde.

Le premier aspect de cette mer déserte n'est pas dépourvu de charme. Arrêté sur la marche au pied de laquelle se déploie la grève saline qui borne l'onde, je m'imaginais contempler la Mer des Cyclades : le ciel pur et transparent, l'eau d'un bleu lapis, moucheté çà et là de flocons d'écume, surmontant les rides que faisait naître un vent tiède; enfin le faible soupir de cette

masse endormie, tout rappelait des lieux où, bien loin, bien loin, des vagues plus puissantes « payent sans cesse leur tribut au rivage. » En face de nous, à l'extrémité nord-ouest, s'élevait l'île de l'Antilope ou de l'Église, rocher aux lignes hardies, qui, vu de la cité, borne l'horizon, et dont le manteau rose tissé d'une myriade de fleurs, que le soleil couchant fait resplendir, est pour les yeux d'un intérêt toujours nouveau. Regardé de plus près, il est tapissé de brun noir, à l'exception de quelques mouchetures vertes.

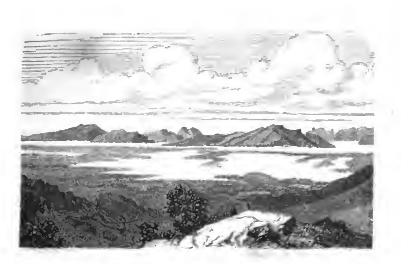
De l'endroit où j'en ai pris l'esquisse, la nappe d'eau m'apparaissait entre deux masses de pierre ressemblant aux piliers d'un immense portail.

Disons, avant d'aller plus loin, quelques mots de l'histoire et de la géographie de cette Mer Morte. Le baron de La Hontan, lieutenant du roi de France à Terre Neuve (1), entendit parler vers 1690, par les indiens, d'une grande eau salée qui, d'après les renseignements qu'il fit recueillir, lui semblait devoir se déverser dans la Mer du Sud, au moyen d'un grand fleuve. Ainsi que le Tanguégnica de l'Afrique orientale, cette grande eau servait de thème aux bruits les plus fabuleux : elle avait trois cents lieues de long sur trente de large; cent villes en couvraient les bords, comme on l'avait imaginé pour la mer africaine, et de grandes barques, montées par les Mozîmleks, dont le nom, chose curieuse, rappelle celui des Monomoczi, en parcouraient les eaux. Il n'est pas douteux que, depuis l'époque où le baron français la mentionne dans ses mémoires, cette Méditerranée des Indiens n'ait eu la visite de quelques inconnus, trappeurs et coureurs des bois : on a trouvé sur les rocs adjacents un ou deux noms qui en donnent la preuve; mais relativement à l'histoire qui nous occupe, ces braves des siècles héroïques sont antérieurs à la guerre de Troie.

(1) C'était un gentilhomme gascon qui, accusé de concussion, se sauva dans les bois. Il a publié en 1705, à Amsterdam, ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, 2 vol. in-12. — J. B.



Caravane de Mormons (page 283).



Panorama du lac Salé (mer Morte) (page 308).

Les premières notions positives que l'on ait eues sur la grande eau salée du baron de La Hontan ne remontent qu'à une période de treize lustres. En 1845, le colonel Frémont, qui faisait alors sa seconde expédition dans l'Ouest, en donna le relèvement partiel et approximatif, qui fut complété scientifiquement, de 1849 à 1850, par le capitaine Howard Stansbury.

Autrefois, le Grand Lac Salé a dû couvrir tout l'espace compris entre la Sierra-Madre, à l'est, et les chaînes de Goose-Creek et du Humboldt au couchant. Il aurait eu à cette époque huit cents kilomètres de long, du nord au midi, sur cinq cent soixante à huit cents de largeur, ce qui aurait porté sa superficie à deux cent quatre-vingt-un mille cinq cent soixante-quinze kilomètres carrés. Le soulèvement graduel de ses bords, dont le pourtour montre en certains endroits jusqu'à treize falaises échelonnées, formant une série de terrasses, a concentré les eaux dans la partie inférieure. Une crue légère suffirait à inonder le rivage sur une vaste étendue; et, si le gonflement du lac s'élevait à cent quatre-vingt-quinze mètres au-dessus de l'étiage, il transformerait en îlots toutes les éminences d'alentour; les cagnons seraient changés en criques ou en détroits, et les chaînons deviendraient des côtes peu élevées.

Suivant l'opinion populaire, le desséchement s'opèrerait sur le pied d'environ huit cents mètres en dix ans; mais les limites reconnues par le capitaine Stansbury, en 1850, n'ont pas changé depuis lors, et le décroissement des eaux, que les montagnards expliquent par un cours souterrain, n'est qu'une supposition gratuite, de même que pour le Humboldt et quelques autres rivières. Ne croyant pas que l'évaporation puisse maintenir l'équilibre dans une pareille masse d'eau, ils s'imaginent qu'elle est absorbée par le sol et finissent par craindre que l'écoulement ne soit plus considérable que l'apport.

Le Lac Salé, dont l'étendue actuelle est à peu près

celle du lac Tchad, est situé à l'angle nord-est de celui de l'Iouta, et occupe le nord-ouest de la vallée qui le renferme; il constitue un parallélogramme irrégulier dont la longueur, du nord au midi, est de quatre-vingt-quinze à cent douze kilomètres, et la largeur de quarante-huit à cinquante-six, de l'est à l'ouest. Son altitude est estimée à douze cent soixante mètres au-dessus de l'Océan, tandis que la Mer Morte de l'ancien monde est à trois cent quatre-vingt-dix mètres au-dessous du niveau maritime. Ses principaux affluents sont, en commençant par le nord, la Rivière de l'Ours, le Weber et le Jourdain : c'est à eux qu'il doit de réparer les pertes que lui cause l'évaporation, plus considérable à son égard que le produit des eaux fluviales.

Les eaux de ce lac singulier, qui reproduit si étrangement les merveilles de la Palestine, tiennent en dissolution près d'un quart de leur poids de matière saline, environ six fois et demie de plus que n'en renferme l'eau de mer, dont la salure moyenne est estimée à trois et demi pour cent; l'ancienne Mer Morte est jusqu'à présent la seule qui, à cet égard, lui soit supérieure. J'ai entendu dire dans la ville mormone qu'un baquet de sel avait été produit par trois baquets d'eau du lac, soumis à l'évaporation, et qu'il suffisait à la viande de tremper douze ou quatorze heures dans cette saumure naturelle pour être salée.

Il est certain qu'autrefois, dans la période géologique, l'eau de ce lac était douce; les coquilles en ont donné la preuve. C'est à l'action des eaux pluviales, s'infiltrant dans les assises rocheuses, après avoir lavé le sol, qu'est due la salure actuelle, ainsi qu'à l'eau des fleuves, qui, en raison de la soude répandue dans les terrains qu'ils traversent, doivent tenir en dissolution une quantité de sels plus considérable qu'ailleurs. La partie qui s'évapore étant composée d'eau pure, ou, à peu près, il devait en résulter la formation du dépôt salin et son accroissement successif.

Il est généralement reconnu que les eaux du Lac Salé

sont fatales à la vie organique. J'avoue que les poissons qu'y amènent les rivières y périssent immédiatement; mais, suivant les gens du pays, une coquille univalve se trouverait, à certaines époques, en divers endroits soumis à l'influence des vagues salines, et j'ai observé au bord de l'eau une algue délicate, ressemblant à de la mousse. La vie n'est donc pas absolument étrangère à la Mer Morte du Far-Ouest, comme on l'assure; tandis qu'avec un puissant microscope, le lieutenant Lynch n'a découvert ni animalcule ni vestige de matière organique dans celle de la Palestine.

Le Grand Lac Salé renferme des îles qui l'embelliraient beaucoup, si leur hauteur était proportionnée à ses étroites limites.

J'avais entendu raconter de singulières choses à l'égard de sa densité; par exemple, on m'avait dit qu'un baigneur surnageait comme un œuf qui date de plusieurs jours. Mon expérience sur ce point diffère de celles des autres. On n'éprouve aucune difficulté à nager, ni même à plonger dans ces eaux. Après y avoir trempé la tête à diverses reprises, afin de sentir si réellement, comme on l'a écrit, l'eau du Lac Salé produit l'effet d'un sinapisme, et découvrant que c'était une hyperbole, je m'y enfonçai les yeux ouverts, mais je m'en repentis bientôt. Ce fut d'abord une douleur sourde, puis une série d'élancements auxquels succéda une cuisson vive et permanente comme celle qui résulterait d'une pincée de tabac dans les yeux. N'ayant pas d'eau douce à ma portée, je ne pus que me traîner sur le roc, et, m'y asseyant, j'offris à la nature, pendant une demi-heure, le spectacle risible d'un homme qui pleurait à chaudes larmes. L'Éthiopien, vulgairement qualifié de nègre, sort de là comme passé à la chaux.

Quelques jours plus tard, j'allai visiter le Camp Floyd avec un magistrat qui avait été l'un de nos compagnons de route depuis Saint-Jo, et qui, devant se rendre à la ville de Carson à travers un pays où

l'enlèvement d'une chevelure ne sort pas des faits ordinaires aux indiens, cherchait à se procurer quelque escorte pour se mettre à l'abri de cette mutilation fort désagréable et surtout fort extraordinaire pour un blanc.

A la descente des Traverse-Mountains, qui sont une projection des Wasatch, nous apercevons le bassin du lac Iouta, qui est, à celui de la Vallée Heureuse, ce que le Carmel est au Liban. Comme nous venons de parcourir des terres arides, rien ne nous semble plus charmant que ce calme paysage, où une plaine, une rivière et un lac d'eau douce déployent leurs tranquilles beautés.

Au levant, au sud et au couchant, se dressent de hautes murailles toutes hérissées, des montagnes rocailleuses et des pics; au nord, une large pente couverte d'herbe s'élève jusqu'au point du partage des eaux des deux vallées. Vue de loin, la plaine qui entoure le lac paraît si étroite que les montagnes ont l'air de tremper dans cette eau placide; et, à l'extrémité de la pointe méridionale, le pic isolé du Nébo surgit, semblable à ces pins qui, dans le Coran, fixent les plaines à la terre. Quand on approche, on découvre une large ceinture verdoyante, un sol d'alluvion, en partie labourable, en partie marécageux; le froment et les racines prospèrent dans les terrains bas, la fétuque sur les pentes. Plus large qu'ailleurs, au sud et à l'ouest du lac, cette plaine est divisée par de nombreux cours d'eau, bordés de peupliers, qui sortent des gorges effrayantes de l'enceinte. Sur la rive la plus prochaine, de l'autre côté du Jourdain, est la petite ville de Lévi, dont les maisons sont à demi cachées par des arbres noirs; à l'orient de l'Iouta s'aperçoit vaguement la cité de Provo, bâtie dans une plaine arrosée par quatre rivières. C'est ainsi que nous apparaissent les environs de la nouvelle mer de Tibériade.

Les eaux du lac Iouta gèlent pendant les mois de décembre, de janvier et de février; à cette époque, le

Jourdain charrie des glaçons, mais il est rare qu'il soit pris de manière qu'on puisse le traverser à pied.

Le lac est toujours très-poissonneux, malgré l'abondance et la continuité de la pêche, dont les produits s'enlèvent par tonneaux.

En arrivant au Camp, nous fûmes admirablement reçus. C'est vraiment un plaisir, pour celui qui est militaire, que de passer, aux Etats-Unis, de la société civile à celle des membres de l'armée, de ces « balayeurs de ville, » comme ils furent insolemment qualifiés en plein sénat. On se figure aux États-Unis que l'armée n'est rien, ne fait rien, et l'on a reporté tout le mérite de la guerre du Mexique de 1846 sur les volontaires. Hélas! je veux dire ici ce que j'ai sur le cœur à ce sujet.

Si, comme gardes nationaux, les miliciens suffisent, il n'en est plus de même quand il s'agit de faire la guerre : on voit alors tout ce qui manque au *pékin*. Les hommes peu accoutumés à la dure souffrent des privations et des intempéries; si le climat est insalubre, ils meurent comme des moutons; les bien portants soignent les malades; le fléau s'étend chaque jour, et la nature devient plus forte que la loi martiale. En marche, les civils jettent leurs rations, voire leur équipement, plutôt que de subir un excès de fatigue. Imprévoyants et gaspilleurs, timides et insubordonnés, ils parlent sans plus de respect pour la discipline que pour les campagnes du grand Frédéric. Enfin beaucoup d'entre eux s'enrôlent sous l'empire de l'enthousiasme, qui ne tarde pas à faire prendre la fuite à ceux qui l'éprouvent, comme l'a très-bien dit Charles Napier. Leurs défauts, leurs habitudes paralysent toute organisation : au camp, ils s'amusent à tirer les vivres au sort; ils s'exercent à la cible, font des questions oiseuses, élisent des officiers, tiennent des assemblées, donnent des ordres, discutent ceux qu'ils reçoivent au lieu de les accepter. Les sentinelles, après avoir planté leur fusil en terre, s'asseyent tranquillement à une partie d'*encre*. Veut-on les en déloger, ils

répondent au capitaine : « Allez au diable, cap! vous ne valez pas plus que moi. » Sur le champ de bataille, ils sont, comme toutes les recrues, prêts à s'alarmer de tout ce qui les étonne, d'une décharge de mousqueterie qui part derrière eux ou d'une manœuvre qui menace de les prendre en flanc; ils ne savent pas réserver leur poudre, tirent follement, au péril des leurs aussi bien que de l'ennemi; enfin, s'il fallait en croire certains rapports, ils se livreraient à des cruautés indignes d'une armée civilisée, telles que de scalper et d'écorcher des hommes, de tuer des femmes et des enfants, puis ils ne manquent jamais de s'attribuer tout l'honneur du combat.

C'est ainsi qu'est la milice des États-Unis au début d'une campagne. Après un temps raisonnable, c'est-à-dire une année qui tue les malades et les faibles, dompte les braillards et les mutins, leur apprend à reconnaître la différence qu'il y a entre le courage que nécessite une querelle à coups de couteau et la force morale qui reste ferme en présence de la famine ou d'une attaque nocturne, c'est un corps sérieux. L'Américain, j'entends par ce mot l'homme dont le père est né aux États-Unis, fait un soldat de premier ordre, qui se distingue entre tous par une intelligence supérieure; mais il est rare qu'il prenne l'état militaire. Il n'y a pas plus de quatre ou cinq individus de cette nature par compagnie; le reste est composé d'Allemands et d'Irlandais. La proportion est plus forte dans l'armée navale, bien qu'elle soit toujours peu importante. Si l'on en croyait l'histoire, la guerre du Mexique aurait été pour la milice un véritable triomphe; elle aurait « marché à la conquête du territoire ennemi comme à une destinée manifeste. » Mais l'officier distingué qui succéda au général Taylor a, dit-on, plusieurs fois exprimé sur le compte des miliciens une opinion qui s'éloigne étrangement de celle qu'on lui attribue.

Je trouve au Camp Floyd tous les esprits montés contre les Saints du dernier jour : « Ils nous haïssent

et nous le leur rendons bien, » me dit un officier plein d'intelligence. Il faudra donc n'accueillir qu'avec une extrême réserve tout ce que j'apprendrai ici à l'égard des mormons, et tout ce que me diront ces derniers au sujet du Camp Floyd.

Aussi me garderai-je bien d'en rien répéter.

Après une journée des plus agréables, je passai la soirée chez le capitaine Gove, où je regardai avec surprise jouer au boston. Inventé par des prisonniers français, détenus dans les îles de la Liverpool américaine, ce jeu qui abonde en grandes et petites *misères* et autres termes spéciaux, combine les difficultés du whist, de l'écarté, du piquet, du brag, du cribbage, et semble posséder ce genre d'attraits qui séduit l'algébriste. Heureusement qu'il se trouvait là du whiskey et du tabac, ayant plus de charmes que le boston.

Le lendemain, un temps couvert, des raffales glacées venant du sud-ouest, quelques averses, et la familiarité de l'oiseau des neiges, qui représente ici le rouge-gorge et le roitelet, nous avertirent que la belle saison touchait à sa fin, et que nous n'avions pas de temps à perdre. Nous partîmes et, six heures après, nous rentrions dans la ville des Saints.

Depuis longtemps, je désirais visiter l'endroit où les mormons célèbrent, le 24 juillet, la fête de l'Indépendance, et voir en même temps une chaîne d'une dizaine de petits lacs situés dans les Wasatch, au sud-est de la ville; mais, dans les différentes maisons où j'en avais parlé, on m'avait répondu que les gentils ne pénétraient pas dans le cagnon de Cottonwood (peupliers cotonneux), à moins qu'ils n'eussent l'autorisation écrite du prophète. C'était, insinuaient quelques-uns, l'existence de l'or en ces localités qui était la cause de ces précautions. Néanmoins, par l'entremise de l'Ancien, M. Stenhouse, mon ami, j'obtins fort aisément le permis nécessaire; mais on me donna deux mormons, fort aimables d'ailleurs, pour m'y accompagner. Suivant eux, la vraie cause de la formalité que j'ai indi-

quée est la valeur des bois qui se trouvent dans cette gorge, d'un prix inestimable depuis que les autres hauteurs ont été défrichées. Il est indispensable d'empêcher qu'un malveillant n'y mette le feu.

Sur la route nous avons vu une manufacture d'adobe. Toutes les fois que, dans cette région, on fait cuire la brique, elle se fend, d'où il résulte qu'on préfère celle qui a séché au soleil. L'adobe se fait ici avec de l'argile, ou de la fange prise au fond d'une rivière, et pétrie avec de l'eau; on préfère la terre saline à toute autre. Une fois séchée, la brique pèse sept kilos deux cent cinquante-quatre; elle pèse le double quand on vient de la finir. On met les adobes en pile le lendemain du jour où elles ont été faites; on les y laisse pendant deux mois; la saison la plus favorable est du commencement de juin à la fin d'août. En septembre, il ne fait plus assez chaud.

La Gorge de Cottonwood était revêtue déjà de ces splendides couleurs qui font de l'automne américain un sujet non moins digne de la poésie que de la peinture. Une atmosphère azurée semblait revêtir les pins, tandis que l'érable s'empourprait d'un rouge brillant, que les bouquets de saules, les tapis de fougère se transformaient en or végétal, et qu'au sommet des pentes, la neige, dont les plaques noires du sol rendait la blancheur plus intense, mouchetait le feuillage aux teintes diverses des sapins baumiers et vénéneux, et du fraisier sauvage, que les oiseaux avaient dépouillés de leurs fruits.

C'est en 1854, lorsqu'on eut épuisé les bois des Buttes Rouges, du ravin de l'Emigration et de plusieurs autres, qu'on explora le Cottonwood, et, en 1856, on l'avait rendu praticable.

Le gave qui coule au fond de la gorge se rétrécit de manière à pouvoir être franchi d'un bond. Nous arrivons à la lisière d'une espèce de bol, formé par un amphithéâtre de montagnes sourcilleuses, plus hautes et plus blanches au sud-est et au couchant, presque dé-

pouillées d'arbres et de neige du côté de l'est. Au fond de ce bassin est une pelouse verdoyante, d'environ seize cents mètres de diamètre et parsemée de quartiers de rochers, et dont l'herbe dissimule un terreau noir, qui repose sur un détritus granitique. Une partie de cette plaine est rase, l'autre est couverte de lierre, de pins, de grands arbres, disposés en massifs ou en cercles, et entourés d'arbres plus jeunes, de la même essence, qui forment à leur tour des groupes et des bordures comme s'ils avaient été plantés de main d'homme. On voit encore les traces du dernier festival où ont assisté plus de onze cents personnes : des tas de charbon, des arbres à moitié brûlés, des bancs, des tables grossières composées de deux planches soutenues par des tréteaux, les restes de trois tonnelles construites avec des branchages. Deux crânes blanchis montrent que les loups se sont occupés du bétail. Des truites pêchées récemment gisent sur la table, où la neige les a conservées, et la cognée du bûcheron éveille au loin les échos de la ravine.

Nous atteignons enfin un petit lac, dont le miroir, situé à l'angle inférieur du bassin, en occupe le bord occidental. Demeuré inconnu au capitaine Stansbury, il a été jadis visité par quelques montagnards et, depuis 1854, il l'est chaque année par la masse des mormons. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, c'est le plus considérable des douze étangs dont le chapelet s'égrène dans le voisinage.

CHAPITRE XX

ENTRE LA CITÉ DES SAINTS ET SAN-FRANCISCO

Regard d'adieu jeté sur la Vallée Heureuse. — Composition et revue de notre bande. — Histoire de Kennedy. — L'ex-zouave. — Les fondrières. — Le lancier français. — Le cagnon d'Egan. — Les Goch Ioutas et la station incendiée. — Nuit pleine d'angoisses. — Vallée des Rubis. — Inhospitalité des chrétiens. — Lac et vallée Carson. — Accueil cordial de M. Smith. — Vie et meurtre à Carson. — Ville des Chinois. — Nous versons deux fois. — Entrée dans la cité Carson. — Arrivée à San-Francisco et retour en Angleterre.

Le 20 septembre nous sortions de la cité des Saints par la route qui mène au Camp Floyd.

Un temps superbe et merveilleusement clair nous permit de contempler une dernière fois la Vallée Heureuse, avant qu'un détour nous en dérobât la vue splendide; et bientôt, en face de nous, le lac Iouta, enchâssé comme un diamant dans ses montagnes d'un bleu d'acier, nous apparut dans toute sa gloire.

En passant près du Camp Floyd, je ne peux pas m'empêcher de penser à la guerre civile qui commence, à la composition de l'armée fédérale, où presque tous les officiers sont des Virginiens et presque tous les soldats des Allemands ou des Irlandais. S'il m'est permis d'en juger, les officiers n'y sont guère plus républicains d'esprit et de manières que dans l'armée anglaise. Ils comprennent tous qu'un faisceau a besoin d'un lien, et

préfèrent comme nous le roi Grue au roi Soliveau, et celui-ci au roi Peuple.

Il n'y a que peu de mormons dans la vallée; ils approvisionnent le camp de légumes et de fourrage, et sont considérés comme espions. La grossièreté de leurs traits et leur physionomie bestiale ont frappé les officiers. Quelques femmes sont venues s'établir aux environs du cantonnement pour être sous la protection des gentils, qui sont ici des adversaires trop redoutables pour avoir rien à craindre.

Notre bande a été passée en revue à Lost-Springs; elle est composée de la manière suivante : son chef est un Irlandais appelé Kennedy, qui parle un dublinois renforcé, et dont le jargon produit au désert un singulier effet. A son dernier voyage, il fut victimé par les indiens; ceux-ci lui enlevèrent deux chevaux dans un cagnon. Notre Irlandais éperonna sa bête et, suivi d'un ami, remontait la ravine avec tout l'élan qu'on met à poursuivre un ravisseur, lorsqu'il reconnut son bien dans la viande qui séchait sur les arbres; il prononça immédiatement le sauve-qui-peut; mais, au moment où les deux amis se détournaient, les Ioutas se précipitèrent au bas de la montagne, leur fermèrent l'entrée de la gorge et, non contents de jeter aux fuyards les noms de chiens et de squaus, ils leur envoyèrent quelques balles, qui tuèrent le cheval de Kennedy et frappèrent ce dernier au bras droit. La plupart des hommes, bien qu'ils se moquent de la cicatrice avant d'avoir la plaie, sont provisoirement intimidés par une infliction de ce genre, et le bon Kennedy n'était pas plus brave qu'un autre.

Le second de la caravane était un voyageur consommé, appelé Howard. En me rendant à Camp Floyd, j'avais rencontré sur la route deux hommes qui m'avaient abordé croyant voir M. Kennedy; je les avais détrompés, et ils nous avaient suivis au lieu du rendez-vous. Celui qui m'avait parlé, muni d'un œil gris et d'un œil noir, et monté sur un misérable poney, était

Américain. Après avoir été chercher de l'or en Californie où il s'était fixé, il avait fait une visite dans les Etats de l'Est, et revenait dans sa patrie adoptive. C'était Howard, un garçon robuste, d'un excellent caractère, et d'une incroyable adresse pour conduire les animaux. Son compagnon était un Français, un ex-zouave qui, pour des motifs à lui connus, déclarait venir de Cuba, ajoutant qu'il avait oublié l'espagnol, dont il ne savait plus un mot. Comme en général tous les étrangers parmi les Anglo-Saxons, le pauvre diable était fort malheureux : impossible à lui d'obtenir justice; il avait beau travailler plus que les autres, jamais il n'avait que le pire de toutes choses. Enfin, se sentant déplacé, il nous quitta sans nous dire adieu avant la fin du voyage.

A Lost-Springs, nous avions été rejoints par deux mormons fugitifs qui avaient quitté la ville secrètement pour échapper aux conséquences de la faute qu'ils avaient faite en aimant avec plus d'ardeur que de sagesse. Le premier de ces pèlerins d'amour, un Anglais, un maréchal-vétérinaire, montait un excellent cheval et en conduisait un autre, persuadé qu'il était poursuivi par le vengeur. Il se formalisa bientôt du peu de rapidité de notre marche, nous abandonna à Deep Creek, et se rendit à Carson en dix jours avec ses deux chevaux et deux couvertures pour tout bagage. Nous retrouvâmes sa piste jusqu'en Californie à la traînée de mensonges qu'il avait semés sur sa route.

Son camarade, un M. A..., de la Nouvelle Angleterre, appartenait à une bonne famille; il avait reçu une éducation libérale, s'était ruiné dans des mines de cuivre et des fondations de villes sur les bords du Lac Supérieur, et avait rompu à jamais avec la société en se faisant mormon. Coupable également d'une passion incorrecte, il avait pris la fuite, et était devenu l'un des membres de notre caravane, où il sut à la fois se rendre utile et agréable. Je ne peux m'empêcher d'admirer la finesse de ces deux jeunes gens, qui, fuyant la justice,

étaient venus se placer sous la protection d'un magistrat qui se rendait à Carson en notre compagnie.

Il y avait encore, parmi les notables de notre société, un Juif renégat, soi-disant apostat mormon, qui répondait au nom de Rose. Il avait été aux îles Sandwich en qualité de missionnaire, et parlait kanaka aussi couramment qu'anglais. Il niait son origine israélite et la prouvait en mangeant plus, en travaillant moins, et en faisant de meilleurs marchés que pas un des membres de la caravane. C'était vraiment une bonne fortune d'avoir rencontré ce fils de Jacob dans le pays des Saints, à l'ombre de la Nouvelle Jérusalem; le seul nuage qui troublât notre jouissance était la crainte, généralement partagée, que l'honorable nom d'apostat ne couvrît le métier moins respectable d'espion.

Impossible d'offrir un contraste plus frappant avec M. Rose que Jim Gilston, natif de l'Illinois; une véritable latte d'un mètre quatre-vingt-douze centimètres de long, le type du blanc indianisé : chevelure pendante, peau tannée, face en lame de couteau, vélocité d'autruche, voix glapissante, et la main toujours prête à scalper. Lorsqu'il vit approcher le terme du voyage, l'aimable Jim ne put résister à la tentation de s'esquiver sans payer ses frais de route.

M. Colville, yankie des plus déterminés, bien qu'il fût déjà vieux, n'était pas moins remarquable. Il avait quatre cent soixante-dix-sept francs dans sa poche, n'en grelottait pas moins, faute de couverture, et vivait d'un pain, d'un lard et d'un thé qu'on n'a jamais vu manger à une créature humaine.

Tels étaient les personnages indépendants, les hommes libres de la bande. Il faut y ajouter six brins de garçons qui donnaient de soixante-six à cent trente-deux francs pour profiter de notre escorte, faisaient l'ouvrage et conduisaient les bêtes.

Les voyageurs sont bien vite amis. Toutefois, je ne m'aveuglais pas sur le danger qu'il y avait d'entrer en pays indien avec une pareille escorte. Nos hommes,

pour la plupart sans expérience, auraient tiré en l'air et pris la fuite au premier cri de guerre d'un Peau-Rouge, tous, y compris Jack, le chochonie qui nous servait de guide; je ne fais d'exception que pour Howard, pour Billy (un poulain) et pour notre chien Brandy.

La plus mauvaise partie de la route est celle des fondrières. Nous avons trois de ces marécages à traverser, l'un de vingt mètres, les deux autres de cent mètres de longueur; le scirpe lacustre, l'herbe à baïonnette et de grands roseaux permettent à nos bêtes de marcher sur la fange liquide et profonde; mais, quand ce plancher mobile a été brisé, les chevaux courent le risque d'enfoncer dans la vase et d'y rester. Pour les hommes, le plus grand inconvénient de ces fondrières est l'odeur infecte qui s'en exhale. Nos bêtes sont folles de soif; elles ont néanmoins traversé les marécages sans accident, bien que plusieurs d'entre elles aient failli périr dans le second.

Au delà de ces bourbiers, nous escaladons une terrasse, et la route s'améliore; elle passe auprès de plusieurs étangs circulaires garnis de roseaux, et dont l'eau sulfureuse est chaude, bouillante ou froide, suivant la saison.

Le 1er octobre 1860, à Deep-Creek, nous apprenons qu'on s'est battu dernièrement près de Willow-Springs. Au mois de juin, la station fut attaquée par une petite bande de Goch Ioutas; ceux-ci perdirent trois hommes, qui furent scalpés sur-le-champ; cette mesure énergique a prévenu la récidive. A présent, d'ailleurs, les sauvages, occupés à faire la cueillette des pommes de pin et que le dénûment conduit aux stations pour y recevoir à dîner une fois par semaine, sont d'une douceur relative; mais, quand reviendra la saison où les émigrants voyagent, il faudra s'attendre à les voir moins paisibles, et, les Pa Ioutas comptant jusqu'à douze mille guerriers, le nombre pourrait les rendre fort redoutables. Jack, le chochonie qui est avec nous depuis Lost-Springs, ne croit pas ses jours en sûreté; il aurait

tout aussi peur de voyager seul dans ces parages qu'un nègre ou un bédouin dans leur pays. Le lieutenant Weed nous a déclaré qu'il n'y avait rien à craindre; les gens de la station, au contraire, prétendent que le serpent, qui a été blessé mais non détruit, recouvrera ses forces après le départ des soldats, et qu'on n'a pas agi aussi vigoureusement qu'il le fallait.

Au pied de la Gorge, nous voyons un homme qui abat du bois, et nous apercevons la station. Rien n'a plus besoin d'être nettoyé et rangé que cette cabane, en tronc d'arbres, qui porte la marque récente des balles indiennes. Elle a pour maître un Français de France, un ex-lancier nommé Constant Dubail. Un jour, la voisine de la mère Dubail reçut deux mille francs de l'un de ses fils qui était en Californie; il en résulta que le lancier s'arracha du sein de sa pauvre mère, pour aller faire fortune au bord du Sacramento; il partit avec trois de ses camarades, faillit mourir de faim avant le terme du voyage, et devint le maître de ce bourg où il est avec trois courriers, dont un mormon.

Pendant que les mules se rafraîchissent, nous allons visiter le cours d'eau. Il passe, à deux cents mètres au-dessous de la station, une rivière dont l'eau est froide; et, près de la cabane, se trouve un ruisseau d'eau chaude, qui renferme, dit-on, des sangsues. L'hirudo américaine a toutefois un défaut grave aux yeux de la Faculté : il ne veut pas mordre. Aussi l'hirudination est-elle peu employée aux Etats-Unis; les médecins de campagne usent rarement de ces affreuses sangsues; il n'y a que les riches qui puissent s'en donner le luxe pernicieux. Ces annélides viennent d'Espagne, et coûtent plus de cinq francs pièce, le même prix que les huîtres à Nijni Novgorod.

Le temps, qui a été détestable jusqu'à dix heures, où le mercure remonte à 4° 4/9e, paraît vouloir s'amender; comme, en outre, la cabane du lancier, où les mouches abondent en dépit du froid, n'a aucun charme, nous partons à deux heures pour la station d'Egan, située

au delà d'une gorge mal famée qui porte le même nom.

Nous commençons par descendre une pente régulière; car, à mesure qu'on s'éloigne du Grand Lac Salé, la formation en terrasses devient de moins en moins distincte. Ensuite nous traversons une plaine inféconde, où la route est pénible. Une frange de saules qui s'aperçoit à l'extrémité occidentale de cette lande, annonce la présence de l'eau; et le tétras des prairies, ainsi que le lièvre, paraît s'y plaire. Notre *ambulance* s'arrête à l'entrée de cette gorge si décriée, pour attendre les chevaux et les chariots qui sont restés en arrière. Ce cagnon d'Egan a la réputation d'être terriblement dangereux; on veut être en force avant de s'y engager; mais le froid est vif, la nuit approche, l'immobilité devient impossible, chacun visite ses fusils, ses revolvers, et, en avant! A la sortie du ravin, nous quitterons le territoire des Goch Ioutas, pour entrer chez les Chochonies, moins hostiles à la race blanche.

Il est difficile d'imaginer un lieu plus favorable à des tirailleurs; la sole du cagnon est presque de plein pied avec la base des montagnes; en pareil cas, le lit du torrent est sinueux et plein de rocailles. La route est des plus mauvaises; tantôt longeant le torrent dont elle décrit les zigzags, tantôt le traversant, partout bordée d'un épais fourré et parsemée de blocs de pierres. En face de nous est une projection du rocher qui semble fermer la voie et que nous ne quittons pas du regard.

Tout à coup j'aperçois un feu, puis un second sous le noir bouquet de sapins, suspendu au flanc gauche de la montagne, feux qu'on éteint subitement, sans doute avec de la neige. Il ne reste plus qu'à entendre le cri de guerre et à voir les indiens glisser aux parois de la ravine. Nous ouvrons l'ambulance afin de pouvoir en sortir et nous en faire un abri, et, comme il serait inutile de reculer, nous lançons nos mules à toute vitesse, au milieu de la neige et du grésil qui nous fouettent le visage. Nous arrivons sans encombre à

l'extrémité de la gorge; mais, dans la circonstance, il nous est douloureux de trouver la station d'Egan réduite à quelques poteaux noircis et à un corps de cheminée. Les Goch Ioutas y ont mis le feu, il y a trois jours, pour venger la mort de dix-sept des leurs tués par les dragons du lieutenant Weed. Nous reconnaissons les fosses d'où les loups ont retiré les cadavres; le bras d'un homme sort de la neige.

Après une délibération précipitée, dans laquelle notre chef déclare, avec cet accent musical des jeunes Dublinois, que, pour sûr, notre mort est prochaine, les mules sont dételées, attachées à l'ambulance, et nous nous réfugions derrière la palissade en attendant l'arrivée de nos hommes.

Les éléments nous protégent. Bien que deux langues de terre saillante, qui se dirigent vers nous, puissent cacher l'ennemi en temps ordinaire, la couche de neige est telle que nous apercevons un cayote cherchant sa proie; et le grésil, qui nous fouette le dos avec fureur, serait un désavantage pour ceux qui nous attaqueraient en face. La température est notre plus grand inconvénient: il est difficile de se conserver un doigt assez chaud pour faire partir un fusil. Thomas, le fils du juge, est froid comme un concombre, au moral et au physique. La jeunesse est toujours ainsi; elle a ses preuves à faire, et ne connaît pas le danger.

Après une heure de glace, qui nous paraît plus longue qu'un jour de brume, nos oreilles tendues perçoivent les cris de nos hommes et les pas de leurs bêtes, qui délivrent d'un poids atroce le cœur de l'exilé d'Erin. Nous nous précipitons dans les chariots, où, complétement engourdis, nous oublions sur un tas moelleux de selles, de caisses, de brides, et sous une masse de couvertures et de peaux de bison, les misères de Barahus.

Au milieu de notre route s'ouvre la vallée des Rubis. Elle est à quatre cent quatre-vingt-deux kilomètres de la cité des Saints et de la vallée Carson. Elle tire son



nom des petits rubis que l'on y trouve, dans les crevasses des roches primitives, ainsi que les pépites d'or. Sa longueur est d'environ cent soixante kilomètres, sur cinq ou sept de large ; une multitude de cours d'eau s'y éparpillent, à la base des montagnes de l'ouest. C'est, dit-on, le point de la route où le froid est le plus rude, si l'on en excepte la vallée aux Sources. On y trouve néanmoins une terrasse couverte d'un excellent pâturage. Le paysage est charmant; les pics neigeux s'élèvent au-dessus de la chaîne dont les cèdres noircissent les pentes et qui, à son tour, domine un tapis de verdure, parsemé d'armoise blanche : c'est l'hiver regardant l'été dérouler sa nappe féconde.

14 *octobre*. — Les fatigues du voyage commencent à influer sur le caractère de mes compagnons. Notre juge, qui préféra toujours le monologue au dialogue, ennuyé des prairies et des landes, des pentes rocailleuses, des montagnes chauves, des marécages, des étangs salins et des sables, soupire d'une façon monotone après l'ombre et le murmure des forêts de Pensylvanie. Le marschal, qui possède toute la fougue américaine, ne supporte pas la sage lenteur de nos allures; et, après un colloque assez vif, où les mots les plus sacrés reviennent fréquemment sous forme d'exclamations, d'adjectifs et de participes, il offre de se battre avec l'Irlandais pour le faire aller plus vite.

Enfin, la nuit du 17, après avoir longé au clair de lune le lac Carson, nous arrivons à Sink-Station. Elle a bon air; c'est une maison en charpente au milieu d'une clôture en adobe. Une pile de bois et une grosse meule de foin promettent du feu pour nous, du fourrage pour nos bêtes. Mais on y dort d'un profond sommeil et un temps infini s'écoule avant qu'on nous réponde. La porte s'entre-bâille, et nous laisse apercevoir un boiteux de mauvaise humeur, qui s'éclipse et reparaît armé d'un revolver. Le juge demande avec politesse un verre d'eau; on lui dit d'aller le chercher au lac : il faudrait pour cela faire seize cents mètres, au

milieu de fondrières peu faciles à traverser la nuit. Quant à du bois, impossible d'en obtenir; nous offrons de le payer, de l'emprunter, de le remplacer le lendemain matin; nous irons nous-mêmes le couper. On nous conseille d'y aller tout de suite : nous en trouverons peut-être à quatre kilomètres de distance. Il faut que nous soyons bien pénétrés du respect de la loi et de la liberté individuelle : jamais je n'ai vu de gens se laisser berner avec autant de calme. Nous écartons simplement les gourdins qui nous menacent, et, mourant de froid, de faim et de soif, nous nous contentons de bouder. Un indien, qui se trouve là, demande soixante-six francs pour garder nos bêtes une seule nuit. A la fin, George, notre cordon bleu, reprend courage; son exemple est suivi par ses camarades : les uns vont chercher de l'eau, les autres font du feu avec les planches d'un wagon, et nous finissons par souper.

J'aime mieux passer la nuit dans le chariot, côte à côte avec un jambon, que de profiter de la meule de foin de notre boiteux, et je m'abandonne au sommeil, en regrettant vivement que les mormons ne s'étendent pas plus à l'ouest, car les soi-disant chrétiens sont loin de les valoir.

Le lendemain, nous avons le plaisir de contempler a vallée du Carson. Le fleuve y déploie son cours sinueux entre ses deux franges de peupliers d'un vert sombre, tandis qu'au loin se dessinent les bâtiments du fort Churchill. Au premier plan est un fond au sol battu, parsemé de pierres poreuses rouges et noires, couvert çà et là d'une végétation rare que l'automne empourpre et dore. Une misérable chaîne de collines et de rochers, brûlés par le soleil, et dont les gorges sont remplies de sable que le vent y a déposé, entoure la plaine et sert de repoussoir à l'horizon. Là-bas, la Sierra déploie ses quatre étages splendides, coiffés de neige, voilés de vapeurs, qui se dissolvent peu à peu dans une ombre transparente, à mesure que le soleil disparaît derrière leurs cimes.



Pendant que nous admirons ces splendeurs, la nuit est venue; les sentiers s'entre-croisent, et, malgré les feux du camp dont nous apercevons la flamme, nous nous perdons au milieu des grands peupliers. Allant de son côté chercher des renseignements, notre juge rencontre par hasard M. Smith, son prédécesseur, qui veut absolument que nous devenions ses hôtes. M. Smith nous conduit à une ferme qui n'est pas encore achevée, mais dont une partie est couverte. Nous y sommes à l'abri du froid. Il fait apporter du whiskey, après lequel notre âme soupire, et il nous donne à chacun une pêche pour que nous soyons sages, en attendant un bifteck de première qualité. Après le repas, il nous régale d'une foule d'histoires sanglantes.

Où est le cadavre seront les corbeaux, disent les Persans : la découverte d'une mine d'or ne manque jamais d'attirer les vautours de l'ordre légal, avocats, juges et procureurs. Comme les meilleurs claims (1) sont, la plupart du temps, cédés par les propriétaires pour un morceau de pain, il est dans l'usage de chercher dans l'acte de vente quelque défaut qui puisse le faire casser; une large portion du bien en litige passe entre les mains de l'habile juriste qui a découvert la nullité, et dont les honoraires ne sauraient être inférieurs à la moitié de l'immeuble; d'où il s'ensuit que les talents peu scrupuleux affluent dans ces parages, et que les querelles y abondent. Un juge, nous dit notre hôte, avait récemment donné des coups de couteau à un garçon d'hôtel, et envoyé une balle à un sénateur; un second magistrat, non moins prompt à la réplique, a, dans la même saison, tué un homme et blessé un autre. On m'assure que, dans la ville de Carson et aux environs, il y a chaque matin un homme tué, sans parler des accidents qui arrivent aux spectateurs, ou à ceux qui s'interposent entre les deux parties. Dans un

(1) Mine à laquelle on prétend, place réclamée, où s'établit un émigrant avec l'intention de l'acheter quand elle sera mise en vente par l'Etat. — *Henrette Loreau.*

accès de vivacité, un gentleman qui aura bu, déchargera son revolver en pleine salle de danse et, quand la lutte s'engage dans un frêle chalet, ceux que la querelle n'intéresse pas se précipitent dans les lits pour éviter les balles et les éclats de bois.

Voici un fait qui prouve combien la justice peut être contrecarrée, lorsqu'il s'agit d'une cause populaire: Un homme était convaincu d'avoir tué son adversaire après avoir dit à la galerie : « Baissez-vous pour que je tue ce fils de chienne. » Le ministère public soutint qu'il y avait eu préméditation, à quoi le défenseur répondit que son client, manifestement, n'avait pas voulu parler d'un homme, mais d'un chien. Le prévenu fut acquitté, et le magistrat contraint de prononcer l'élargissement.

C'est ainsi, qu'en octobre 1860, les choses se passaient à Carson-City, comme autrefois dans les placers californiens. Aujourd'hui, cette absence de toute règle sociale a probablement disparu, sans laisser plus de trace qu'un mauvais rêve. La Californie a été transformée par son Comité de vigilance, contre lequel on a si injustement déclamé en Europe et dans les États de l'Est. Grâce à cette institution tant décriée, elle est maintenant l'une des républiques américaines où il y a le plus d'ordre, après avoir présenté l'anarchie la plus sauvage; et San-Francisco, naguère peuplée de l'écume de toutes les nations, présente aujourd'hui un état social peu inférieur à celui des grandes villes les plus favorisées.

Hurrah! — 19 *octobre*. — Voilà la dernière date que j'inscrirai dans mon journal.

Sortis des déserts du Grand Bassin, nous débouchons sur un territoire où il y a des diligences, et où agit le télégraphe électrique. Après une nuit froide, passée à la ferme hospitalière de M. Smith, après avoir perdu et retrouvé notre attelage, nous remontons en voiture et nous franchissons, non sans difficulté, le lit profond du Carson, qui coule sur un sable tout brillant de mica.

Un peu plus loin, nous voyons la station, et chacun de nous se félicite d'avoir échappé à son atmosphère imprégnée de rhum, de tabac avarié et de mouches. Ce soir même, le froid augmente, la pluie redouble au moment où, nous éloignant de la rivière, nous arrivons à la terrasse qui porte la ville des Chinois (China-town).

Vue dans l'ombre et par l'affreux temps qu'il fait, cette ligne de chalets et de ranchos, qui fut célèbre à l'époque des fouilles, est d'un aspect lugubre. Les terrasses, la vallée, tous les environs ont été bouleversés dans l'espoir d'y trouver de l'or, et le sol continue d'être sillonné de canaux, semé de puits de mine, percé de tunnels, barré d'écluses, auxquels les enfants du Céleste Empire travaillent toujours. Nous quittons la rivière en sortant de la ville Chinoise, et nous commençons à gravir lentement, au milieu des froides ténèbres de la nuit, la pente escarpée d'une longue suite de côtes.

Notre ambulance a devant elle une charrette légère traînée par deux chevaux, singularité en Californie, où l'attelage habituel se compose de trois couples, dont le premier cheval de gauche est monté par le conducteur. Tout à coup le jeune homme qui est dans la petite charrette a la bonté de nous crier que la route devient mauvaise ; mais il est trop tard : une sensation particulière, comme si nous roulions sur quelque chose de mou, suivie d'une violente inclinaison à droite, puis d'un fort craquement, annonce que nous avons versé. Nous dégageons nos personnes de l'ambulance et nous ramassons les objets épars ; un fusil est brisé; mais une bouteille de liqueur que nous a donnée M. Smith n'a rien eu. Le juge, probablement offensé, et avec raison, de la détestable habitude que j'ai de rire à tout propos, nous dit que c'est la première fois que pareil accident lui arrive, circonstance qui nous annonce de nouvelles chutes. L'infortuné Kennedy pleure toutes les larmes de son corps ; il avait sauté sur la route avant que nous eussions culbuté ; il n'a

pas perdu une seule bête depuis notre départ ; mais il ne supporte pas l'idée navrante que son ambulance, traînée cette fois par son meilleur attelage, remplie de tous les dignitaires de la bande, ait éprouvé cet échec et ne soit plus présentable. Nous remontons en voiture; mais, au bout de cent mètres, les mêmes sensations nous annoncent le renouvellement de la scène précédente, avec cette différence que nous pouvons écrire sur le lieu du désastre « Ci-gît notre bouteille de liqueur. » Cette fois, nous sommes tombés du haut en bas de la berge, et le dommage est réel : la tête du juge est cassée comme la bouteille, et le jeune Thomas a l'oreille coupée ; les pistolets et les poires à poudre sont enterrées dans le sable, une foule de petits objets sont perdus, et la couverture de l'ambulance est en pièces. Ne voulant pas risquer de nous briser le cou à la troisième épreuve, nous continuons la route à pied ; guidés par le bon Croly, nous arrivons à Dutch Nick's, une taverne fréquentée par de nombreux charretiers et autres rustres, qui semblent regretter profondément que notre culbute n'ait pas été plus grave.

Remontés dans l'ambulance après avoir passé quelque temps à cette taverne, nous pressons notre attelage, et nous apercevons une ligne obscure, partiellement éclairée aux deux extrémités, brillamment illuminée au centre, où est le *kursaal* de M. Hopkins. L'entrée que nous faisons à Fenrad House, cinquième avenue de Carson-City, n'a rien de triomphal; la nature elle-même semble sympathiser à nos malheurs, en nous arrosant de larmes plus grosses que celles de M. Kennedy. Mais un bon souper, des vêtements propres, un cigare, quelque boisson chaude et la certitude de coucher dans un lit, finissent par répandre dans nos âmes la douce satisfaction d'être sortis tant bien que mal de nos difficultés.

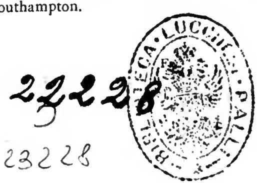
Après un jour de repos à Carson-City, employé à des achats indispensables, tels que du tabac et des vêtements, qui, malgré leur indigne qualité, me furent ven-

dus trois fois plus cher que tout ce qu'il y a de mieux en ce genre sous l'arcade Burlington, je rencontrai par hasard le capitaine Dall, surintendant des mines d'Ophir, pour lequel M. Crosby n'avait donné une lettre. Guidé par ce gentilhomme hospitalier, je visitai les mines de plomb argentifère de Virgina-City qui me prirent deux jours; nous revînmes ensuite à Carson par des localités célèbres dans le pays. Le 24, cinq jours après notre arrivée, apparurent les gens et les bêtes que nous avions laissés au bord du lac.

Une diligence, traînée par d'excellents chevaux, transporte les voyageurs de Carson-City à San-Francisco en deux jours; toutefois M. Kennedy ayant témoigné le désir de me voir arriver sain et sauf au terme du voyage, je résolus de continuer ma route à petites journées. Le marschal et le magistrat préférèrent la voie la plus prompte; et notre juge, estimant que j'avais les qualités de Mentor, me confia Télémaque, autrement dit son fils Thomas.

Quand je me trouvai dans San-Francisco, je pensai que la Colombie anglaise, l'île de Vancouver et Los Angelos étaient à une proximité séduisante; mais j'étais rassasié de voyages. Depuis huit mois, je vivais en bateaux à vapeur, en wagon, en charrette, en voiture traînée par des chevaux ou des mules; mes yeux étaient remplis, mon cerveau bourré d'une foule d'acquisitions, et mes poches étaient vides.

Bref, je revins de San-Francisco par Panama et par Aspinwall et j'arrivai sans accident jusqu'à Lands'-End; mais ici la Grande Bretagne nous accueillit par un brouillard caractéristique et par une tempête qui nous forcèrent à croiser, durant trois jours, en face de Southampton.

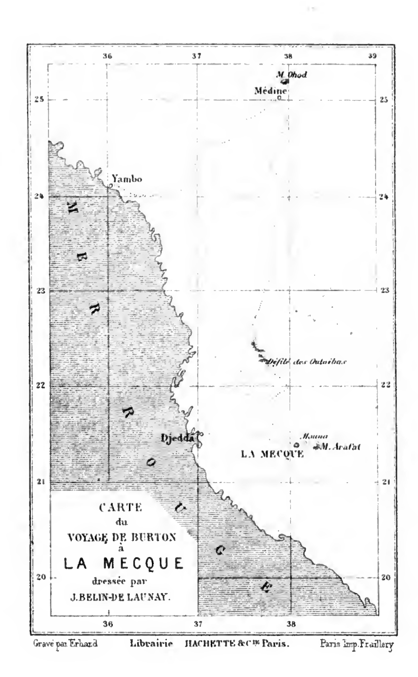




Gravé par Erhard

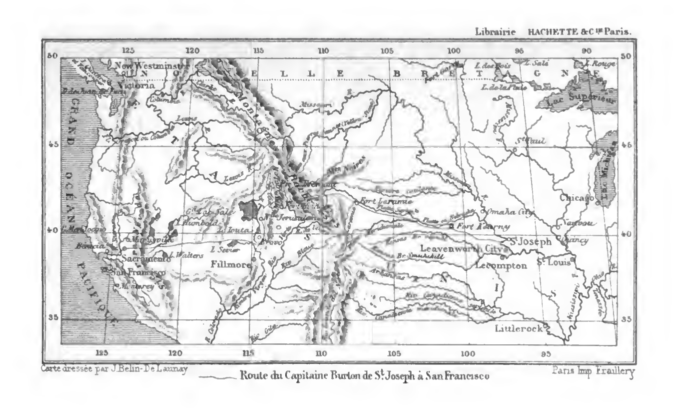
Librairie HACHETTE & Cie Paris.

Paris Imp Fraillery


36
37
38
39
25
24
23
22
21
20
M. Ohod
Médine
Yambo
M E R R O U G E
Défilé des Outaibas
Djedda
LA MECQUE
M. Arafat
CARTE
du
VOYAGE DE BURTON
à
LA MECQUE
dressée par
J. BELIN-DE LAUNAY.
Gravé par Erhard
Librairie HACHETTE & Cie Paris.
Paris Imp. Fraillery



Librairie HACHETTE & Cie Paris.



Carte dressée par J. Belin-De Launay

Route du Capitaine Burton de St Joseph à San Francisco

Paris Imp Fraillery


LUCCHESI PALLI

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE

DU 16 JUIN 1857 AU 28 AVRIL 1859

LIVRE TROISIÈME

LES MORMONS, EN 1860

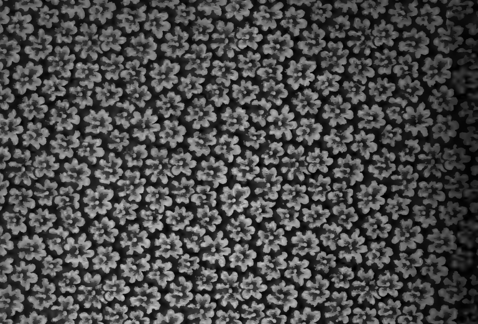
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

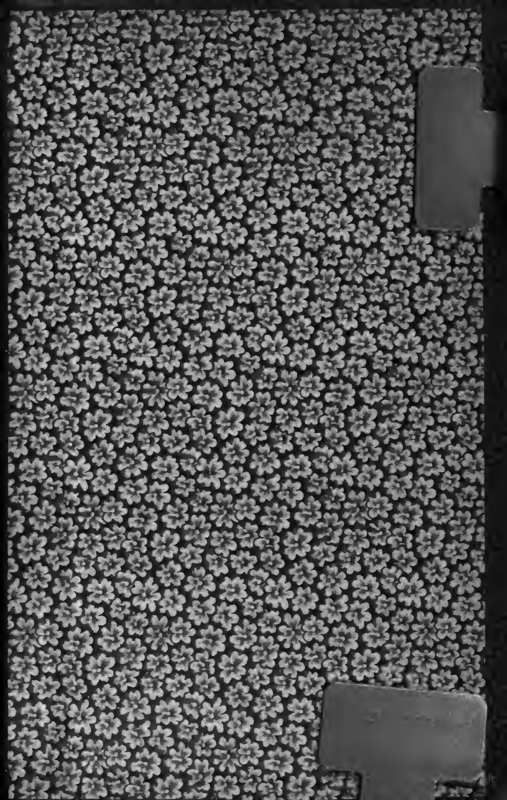
COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN.



3233 — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.








BIBLIOTE